

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

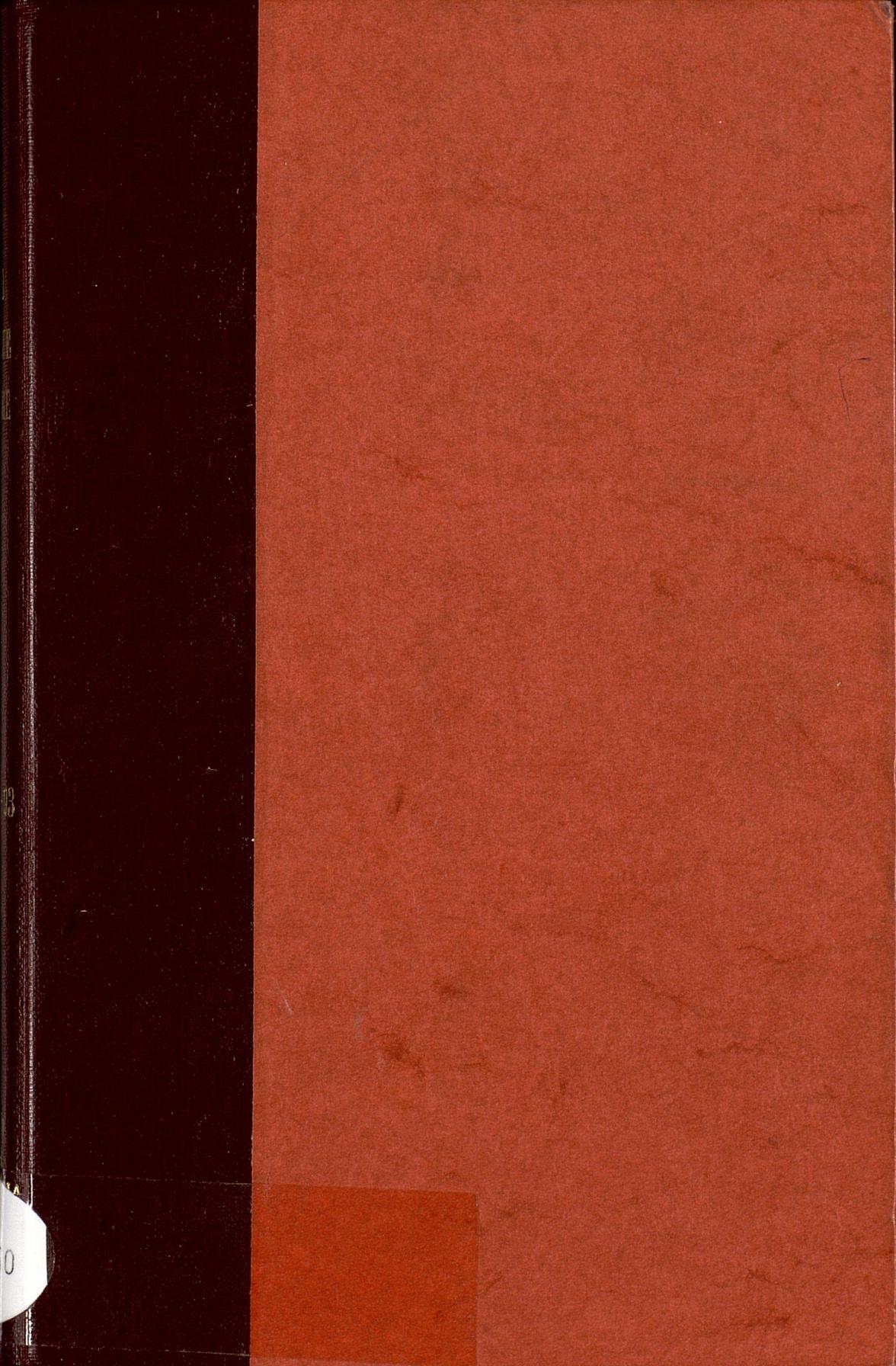
La Revue rouge, 1^{ère} et 2^e années, Bruxelles, Octobre 1892 –
Décembre 1893 (n°1-7 et n°1-3).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



70250

NO. H 200

II

70250

A

II
70250

LA REVUE ROUGE

MENSUELLE D'ART & DE LITTÉRATURE

Le Numéro 25 centimes.

SOMMAIRE :

La Misère, EMILE VERHAEREN, *Burch Mitsù*, GEORGES EEKHOUD,
A Vau-la-Rue, CAMILLE LEMONNIER, *Jours de Gloire*, SANDER
 PIERRON, *Strophes*, MATHIAS ROBERT, *Chansons Tristes*, PAUL
 STE-BRIGITTE, *Le rêve d'un écolier socialiste*, JACQUES
 PATIENT, *Chronique Artistique*, LUCIEN JOTTRAND, *Chro-
 nique Théâtrale* : Parc, H. LE B., *Monnaie*, INTERIM,
Grappillages, ***.

Rédaction et Administration:

Rue Gendebien, 18

BRUXELLES.

MENSUELLE

de Littérature, d'Art

ET

d'Economie politique.

Collaborateurs :

GEORGES EEKHOUD, EMILE VERHAEREN,
 CAMILLE LEMONNIER, EMILE VANDER-
 VELDE, D^r CHARBONNIER, FRANZ DEL-
 BASTÉE, MATHIAS ROBERT, ELSLANDER,
 P. ARMEN, HENRY LE BŒUF, JEAN BRÉZAL,
 GÉO MAUVÈRE, G. TOUCHARD, FRAPPART ETC.

Secrétaires de la Rédaction :

PAUL SAINTE-BRIGITTE et SANDER PIERRON.

Abonnements : { Belgique : un an, 3 francs, six mois, 1,75 francs,
 Etranger : " 4 francs, " 2,25 "

LA REVUE ROUGE



Année 1892-1893



Tome I

LA

Revue Rouge

Mensuelle d'Art & de Littérature

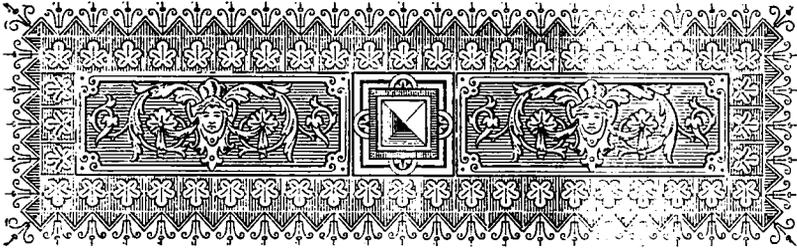


Ont collaboré à ce Tome :

PIERRE ARMEN, ARPIN, JEAN BRÉZAL, JOSEPH DECLAREUL
EUGÈNE DEMOLDER, JOSEPH DESGENÈTS, GEORGES EEKHOUD, J.-F. ELSLANDER ...
L. ENOIR, CHARLES FRAPPART, PAUL JANSSENS, LUCIEN JOTTRAND
JEAN LAENEN, HENRY LE BŒUF, CAMILLE LEMONNIER
GÉO MAUVÈRE, SANDER PIERRON, JACQUES PATIENT, MATHIAS ROBERT
PAUL SAINTE BRIGITTE
RODRIGUE SERASQUIER, GEORGES TOUCHARD, EMILE VERHAEREN

18, Rue Gendebien, 18
BRUXELLES





LA MISÈRE

*Les charrettes de la misère sur la terre
Cassent, depuis le jour levé,
Les os pointus du vieux pavé;
Les charettes trinqueballantes
Qui s'en viennent des loins, si loin,
Qu'à l'horizon on ne voit point
Ou leur cortège au loin se joint :
Les charettes de la misère
De la misère sur la terre.*

*A travers leurs planches fendues,
Sinistrement, on aperçoit
Un lamentable désarroi
De corps jetés sur des grabats :
Fronts pustuleux et torses las
Sang jaune, crâne lourd, maigre derme
Et de pâles bouches tordues
Que le silence ferme.*

*Ce sont les vieux des vieux chemins
Les mendiants qui remachent leurs fאים
Les fous des carrefours, les mornes
Qui hululent quand les vents cornent;
Ce sont aussi
Les femelles d'ici
Celles des âtres morts, dont les flancs tors
Usés d'enfants ne sont que plaies
Et leurs filles aveugles dont les taies
Lugubrement regardent la lumière.*

Les charrettes de la misère
Cassent, depuis le jour levé,
Les os pointus du vieux pavé;
Quelques unes plus greles que squelettes
Entrechoquent des amulettes
A leurs brancards;
D'autres grincent, les ais criards,
Comme les sceaux dans les citernes;
D'autres comme vieilles lanternes,
D'autres aussi comme des rruces
De vieux bateaux cassés, mais dont les rruces
Où l'on sculpta jadis le zodiaque
Semblent trainer le monde entier dans leur baraque.

Dans les ornières de la route
Aux chocs sur chocs des bosses et des trous
La souffrance par tas des pauvres et des fous
S'aiguise toute.

Ce sont des râles qu'on écoute
Des tressants brefs heurtant le bois,
De mornes pleurs, de mornes voix,
Des cris de transe et d'ironie,
Des coups! — car on se bat pour l'agonie.

Les charrettes de la misère
Broient comme verre
Les cris pointus de la prière
Des gens de peine et de misère;
Leurs chevaux las, cassent, au pas,
La cage d'os de leur carcasse,
Le conducteur s'agite et se tracasse
Comme un moulin qui serait fou
Lançant parfois vers n'importe où
Dans l'espace
Une pierre lasse
Aux corbeaux noirs du sort qui passe.

Sur les routes, depuis le jour levé,
Grincent sur le pavé
Les charettes
Dont les baches qui se disloquent
Laissent passer sinistrement
Des bras immenses qui invoquent,
Des fronts de pâle entêtement,
Des yeux, clous de menace,
Et l'immobile face à face
De la fureur et de l'épuisement.

*Les charrettes de la misère
 Venues des loins de l'horizon
 Marquent après elles les routes
 De sang qui choit, goutte à goutte,
 D'entre leurs planches mal étanches ;
 Les charrettes, dortoirs de pleurs,
 Dortoirs de peine et de malheurs ;
 Tabernacles de la colère
 Par les ornières et les ornières de la terre
 Charroient le cœur de la misère.*

EMILE VERHAEREN.

BURCH MITSU

A mon ami Fernand Brouez

Onse vorderen waren vri,
 En vri so bliven wi,
 So lanc een hert dat lafheid haet
 In eenen Keerlenboesem slaet.

(Nos pères étaient libres
 Et libres nous resterons

Aussi longtemps qu'un cœur haïssant la lâcheté
 Battra dans une poitrine de Kerel.)

(*Chanson des Kerels flamands.*)

I

Autrefois je passais chaque année quelques jours à Ostende, non point « par genre » et pour être signalé sur une plage élégante parmi les riches et les jouisseurs perpétuels, mais uniquement pour me retremper dans l'atmosphère salubre de l'Océan et m'imprégner le moral de l'avivante poésie des paysages maritimes.

Pour moi, notre littoral west-flamand est toujours cette farouche Kerlingalande des premiers siècles, qui tenait en respect les pirates normands et qui, fanatique de liberté, échappa longtemps au joug des Isemgrins, les tyrans féodaux.

En cette fin de siècle, durant la saison, les Isemgrins sont représentés à Ostende par la nuée des cosmopolitains, des banquiers, des juifs allemands, des courtisanes, des souteneurs en habit noir et des aigrefins de la haute. Mais les pires Isemgrins résident à demeure dans le pays et s'appellent armateurs, poisonniers, écoreurs, pour lesquels les Kerels d'aujourd'hui, nos pauvres marins, sont race tailable et exploitable à merci.

Les énormes caravansérails, les villas à noms exotiques et courtisanesques où s'installent les richards me plaisent assez, à condition de

les voir de très loin, par exemple de la pleine mer; la distance effaçant alors les mesquines rocailles et les plaquages de l'architecture à la mode pour n'en plus révéler que les vastes proportions et les grandes lignes bornant d'une façon presque imposante le panorama de la terre ferme.

Mais en eussés-je eu les moyens, encore me serais-je bien gardé de me faire rançonner et écorcher dans ces hôtels plus ou moins sublimes. Non, je descendais dans quelque petite hôtellerie du quartier populaire, mitoyenne de l'herberge flamande et de la britannique boarding-house. Avec sa façade ocre, chacune des fenêtres garnie d'un lattis vert derrière lequel écarlate le géranium, cette fleur pleine de bonhomie! — la maison dégagé une respectabilité tempérée de cordialité. A l'intérieur, tout reluit de cette propreté particulière aux navires de guerre. Aux trumeaux de la dining-room, quelques crabes géants alternent avec les réclames des grandes lignes de steamers et contrastent de toute leur difformité avec les mutines figures de babies et de misses chromolithographiées dans les Christmas Numbers. Mais je hantais, de préférence, la salle du devant, le cabaret même, plus topique, plus accueillant encore.

(*A continuer*).

GEORGES EEKHOUD.

A VAU-LA-RUE.

DEPUIS huit jours, débarqué du Mans avec un infiniment léger pécule raccolé sur l'épargne de la vieille maman, Fortuné Gervais battait Paris, tirant l'éternel coup de chapeau du quémendeur devant des guichets qui se refermaient sur cette parole : — « Nous n'avons rien pour le moment. Repassez demain. » Et de délai en délai, enfin on lui donnait, dans le fétide entresol d'une agence pour professeurs et maîtres d'études, la certitude qu'il pourrait entrer le lendemain comme pion chez un marchand de soupe de Vaugirard.

Ses références avaient été jugées suffisantes; il y avait deux ans qu'il enseignait ponctuellement BA BE BI BO BU aux petits pitauds de son village; on le tenait là-bas pour un méritoire barbacole. Mais la folie de la grande ville l'avait pris, il avait résigné les huit cents francs de son apostolat; et, un rouleau de poésies sous le bras, car poète et maître d'école, n'avait-il pas deux cordes à son arc? il était venu, comme tant d'autres, tenter la chance hasardeuse dans l'inclémente capitale. Le marchand de soupe lui conférait cinquante francs au mois; en y ajoutant la nourriture et le logement que lui assurait

l'établissement, c'était une position sociale qui le grandissait dans son estime et provisoirement paraît à ses besoins. Mais voilà, il lui restait tout juste huit sous pour atteindre à ce fameux lendemain, et midi venait à peine de sonner qu'il quitta la bienheureuse agence.

Il s'acheta pour quatre sous de miehe qu'il entra grignoter au Louvre, échoué sur une banquette dans la splendeur des glorieux Rubens rouges de la galerie Médicis. Ce matin de gel, sous sa frêle redingote boutonnée jusqu'au cou, l'avait traîné; l'épuisement de son viatique depuis quatre jours le contraignait à se passer de son pardessus abdiqué moyennant quelques pièces blanches dans une brocante; il n'avait gardé qu'une secourable et peu décorative paire de mouffes, qu'en prévision de son départ lui avait tricotée la petite cousine Jeannille. Mais là, au chaud des grandes salles, les pieds amoitis par l'haleine ardente des bouches de calorifères, une torpeur délicieuse l'alourdit : il sentit monter à sa peau des frissons tièdes qui l'énervaient, comme des chatouilles voluptueuses où il lui venait la sensation d'être délivré de ses pauvres membres exténués, toute une semaine torturés par les sévices de ce rude hiver; et il inclina la tête, finit par s'endormir d'un sommeil léger de petit enfant.

A suivre.

CAMILLE LEMONNIER.

JOURS DE GLOIRE.

A ÉMILE VERHAEREN

Elles passent les rouges bannières
 Comme poussées par un souffle puissant,
 Et leurs carcasses, mobiles, altières,
 Tracent dans l'espace un sillon de sang.

Elles passent et chantent destruction,
 Elles passent et chantent dévastation,
 Et elles vont sans repos, sans trêve,
 Promenant au loin leurs éclats de feu,
 Elles passent et, d'une voix brève,
 A l'infini semblent dire : je veux.

. puis une masse sombre
 Silenceuse comme un flot mouvant,
 S'agite, se meut, marche dans l'ombre,
 Et passe rapide comme le vent.

Elle passe et chante destruction,
 Elle passe et chante dévastation,
 Et elle va sans repos sans trêve
 Partout, dans les vallées dans les vallons ;
 Elle trace comme en un rêve
 Au loin un large et sombre sillon.

. , tout est silencieux.
 Partout des flammes et partout du sang ;
 Les masses sombres, au loin, dans les cieux,
 Passent comme la fumée des encens.
 Parfois un chant et parfois un râle,
 Parfois dans la nuit de sombres visions
 Et l'on perçoit à l'horizon d'opale
 En lettres de brasier : Révolution.

Elles passent les rouges bannières
 Comme poussées par un souffle puissant,
 Et leurs carcasses, mobiles, altières,
 Tracent dans l'espace un sillon de sang.

SANDER PIERRON.

STROPHES, ORAGE LE SOIR.

Pour Victor GILSOUL.

UNE chambrette très simple, dans une de ces maisons campinoises, tassées sur elles-mêmes, comme lasses de vivre.
 Aux murs, un crucifix en cuivre naïvement ouvragé et ça et là des images religieuses aux douces figures extasiées.

Un grand calme émane de cet intérieur reposant, dont les meubles vétustes gardent un peu de ce parfum vague des anciennes choses.

La prière dite, l'enfant s'est couché, avec un charmant frisson d'aise ; souriant à la grand'mère qui s'ingénie à l'ensommeiller par ses phrases berceuses.

« Dors bien, tu verras le Bon Dieu et Petit Jésus. »

Et les yeux du petit se ferment sur de radieuses visions, des théories d'angelots, nimbés de belle lumière blondie, chantant des cantiques portés vers le Seigneur par les volutes bleutées de l'encens.

L'aïeule, un dernier regard de tendresse promené sur le visage serein, se retire; derrière elle, son ombre grandit démesurée, et le silence s'épand, graduellement.

Tout s'éteint, tout se tait, tout dort.

L'éveil, brusquement, les yeux grandis s'effarant de toute leur ignorance de l'endroit. Un clapotement continu se perçoit, du côté où une lumière imprécise laisse deviner la fenêtre.

Soudain, celle ci s'illumine; une nappe de clarté inonde — tôt éteinte — la chambre.

L'enfant s'épeure, reconnaissant mal les choses dans la lumière brève et violacée, lorsqu'un roulement d'abord assourdi, vibre bientôt en larges ondes sonores et se force en un craquement formidable dont la maison tremble, toute.

La sensation brutale d'une catastrophe proche avive l'effroi du pauvre, qui s'échappe de sa couchette, et — la porte à grand'peine trouvée — galope dans le corridor fuyant ces éclairs aveuglants, requis du besoin immédiat d'un refuge, d'un mot, d'une caresse.

Une chambre s'offre, où tremblotte une veilleuse estompant les contours d'un lit, l'abri espéré. Et il s'y jette, balbutiant : « Grand'mère, grand'mère, j'ai peur!... »

Aucune réponse..... Les draps, que ses mains fouillent, sont froids, et vide, le lit... Personne... Il n'y a personne!... Et les craquements sinistres s'accélèrent.

Il repartit, une muette épouvante le talonnant...

Tout-à-coup, de l'escalier, un bruit de voix monta, affaibli. Une descente vertigineuse l'amena dans la cuisine, où la famille assemblée, mal éclairée d'un cierge à flamme vacillante, psalmodiait le rosaire.

La grand'mère, une branche de buis en main, aspergeait les recoins sombres.

L'enfant s'abattit dans ses bras, secoué de sanglots nerveux, inapte à prononcer un mot.

Elle l'enleva, émue de ses yeux éperdus; cajoleuse et baisotante, elle s'assit à la table, apaisant lentement le chéri, en la douceur de ses caresses; et le rosaire, refuge des inquiétudes de ces âmes simples, reprit ses monotones cadences.

COIN DE TRAVAIL.

LEO canal, asséché, étale ses boues gluantes, où des pas se creusent; sur toute l'étendue de son lit mis à nu, la fourmière des travailleurs se meut, éventrant la vase, charriant les matériaux.

Une équipe vient se ranger au pilotis : vingt gars membrus, poldériens solidement construits, dont les accoutrements disparates prennent les teintes de ces terres où ils vivent.

Les bras s'attèlent aux cordes descendant de la charpente dont l'A gigantesque se profile sur le ciel clair.

Le chanteur de la bande a commencé son interminable et traînante mélodie, la chute des phrases scandant la retombée du pilon, et les bons bougres rient de grand cœur aux plaisanteries grasses dont il parsème ses couplets, parfois improvisés.

Et ho... bang... corps pliés, cables raides; ho... bang... le marteau choit lourdement. Ho... bang...

Un repos. La cruche de genièvre passe à la ronde sa lampée.

L'équipe toute entière s'est tournée, intriguée, vers la charpente voisine, arrimée pour le travail, mais où leurs bonnes et solides cordes sont remplacées par un tuyau gros comme le poignet, se perdant au loin vers la locomobile.

Tout-à-coup, le tuyau se gonfle; un pfût... ridiculé, un jet de vapeur et la masse de fer grince et tombe sur le pilot qui geint. Les pfût... tout d'abord précipités, s'allongent à mesure que s'enfonce la pièce de bois.

Les gars, bouche bée, admirent cette besogne propre et vite, puis regardent, tout là-bas, un petit bonhomme qui fait d'un doigt se mouvoir cette mécanique. Une inquiétude leur vient...

Mais le surveillant s'approche, sévère, et ho... bang... recommence le dur labeur.

Le chant ne les fait plus rire.

MATHIAS ROBERT.

CHANSONS TRISTES. (1)

SABLES MORTS

A Aug. Van Loo, de Gand.

Les sables sont morts et la mer
 Au loin d'immensité sereine
 Plane un rictus d'or et de fer,
 Inévitable orgueil de reine.

Elle a des éclats vers et bleus
 Qui font sourire nos cervelles,
 Elle exhale rêves et vœux
 Avec des jactances nouvelles.

Et nous pouvons rire et pleurer,
 La mer a des cris et des rages
 Qui tristement nous font errer
 En l'égoïsme de nos âges.

(1) Recueil en préparation.

Et nous pleurons les sables morts
 Les sables morts sans étincelles,
 Car ce sont eux, les grands, les forts
 Et nos douleurs que j'amoncelle
 Ont le front rouge et le cœur noir
 Encor des gâités festives,
 Où par les lointains gris du soir,
 Avec des ardeurs de cavales
 Nous vîmes dévaler la mer,
 Oh ! les épouvantables noces
 Des sables et des flots, l'enfer
 Hideux en des haines féroces,
 Dans un éclair de feux, parut.

.
 O rêves d'orgueil et de rut,
 Oh ! la mer immonde et méchante,
 Mer de soleil et d'univers,
 La voilà qui clame et qui chante
 La gloire et l'amour des pervers.

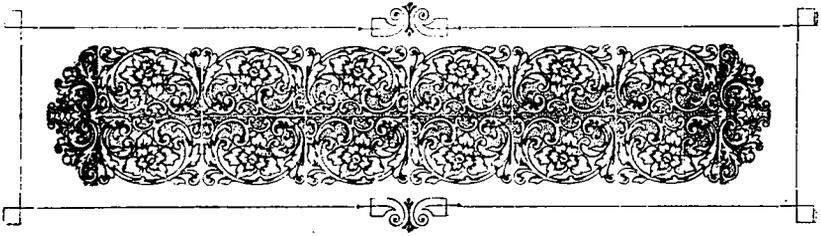
Et l'horrible accord continue,
 Et la mer gronde et hurle et mord
 En l'exubérance inconnue
 Des jours froids de râle et de mort,
 Où les claironnades cuivrées,
 Tintent, lugubres comme un glas.
 O vagues de meurtre enivrées,
 Océan large et fort et las,
 Océan des profondeurs noires,
 Vos accents verts seront pour nous
 Des ressouvenirs bleus et moires
 Dans l'horizon des lointains roux.

J'ai souffert pour vous, sables morts,
 Des maux nouveaux sans rien vous dire,
 Car vous étiez les grands, les forts,
 Que mon cerveau ne veut maudire

J'ai souffert oui, dans vos combats,
 J'ai lutté sans rêver des trêves
 Trainant nos corps en des abats
 Mauvais, lâchement sur les grèves.

Et nous songeons pour vous d'amour
 En nos très fières cognoscences,
 Sables morts, héros d'un jour
 Gardez de nos cœurs les essences.

PAUL SAINTE BRIGITTE.



LE RÊVE D'UN ÉCOLIER SOCIALISTE.

J'AVAIS prêté à un jeune ami de treize ans le curieux et intéressant roman de Bellamy : « Cent ans après ou l'an 2000 », et l'avais prié de me faire connaître l'impression qu'il en avait ressentie en le lisant. Je reçus cette semaine l'originale lettre que voici :

Bruxelles, le 13 octobre 1892.

CITOYEN,

« Vous m'avez procuré des heures bien agréables en me faisant lire ce petit livre si suggestif, si attrayant de Bellamy, Ah ! combien chacun des chapitres de cet ouvrage m'a fait rêver ! Réellement, je me figurais que c'était arrivé. Chaque fois que je déposais le volume, mon imagination, que vous dites si folle et si envolée, prenait son essor et voyageait dans des pays bleus, où je réalisais — en rêve malheureusement — mes aspirations juvéniles, mes utopiques désirs. Je vivais d'une vie toute de conventions, c'est vrai ; mais je donnais un corps à mes espoirs souvent caressés. Et quand un vulgaire incident m'arrachait à mes consolantes contemplations, je songeais alors à la quasi misère qui règne à la maison.

« Nous ne sommes pas riches ici, vous le savez, n'est-ce pas, citoyen ; trois frères et une sœur, plus jeunes que moi vont encore à l'école ; déjà l'heure a bientôt sonné pour moi d'abandonner mes chères études ; l'atelier, le cruel apprentissage vont faire une victime de plus. Je crains de perdre le goût du travail intellectuel, comme tant d'autres de mes compagnons qui, depuis un an ou deux qu'ils ont quitté l'école, ne trouvent plus une heure le soir pour étudier, et moins encore la force de le faire, exténués qu'ils sont par un long labeur, abrutis par une besogne toujours la même et sans cesse renaissante. — Je me console cependant, car je sais,

» (vous l'avez souvent dit à mon père, votre meilleur ami,) que vous
 » vous occuperiez de développer mes connaissances lorsque je serai
 » à l'atelier. Mais pourrais-je oublier jamais les belles années passées
 » à l'école ? Et tenez, je dois vous l'avouer, citoyen, mon professeur
 » a développé en moi une passion qu'il me sera difficile de satisfaire :
 » c'est l'amour des belles promenades à la campagne. Ah ! avec quelle
 » fougue il nous parlait des beaux sites qu'il savait nous découvrir,
 » même aux environs de la ville. Comme il nous suggérait cette
 » adoration pour les vastes plaines et les riants vallons ! Et quels
 » récits enflammés ne nous faisait-il pas des sites pittoresques et
 » enchanteurs des Ardennes !

» Vous souvenez-vous, citoyen, des sous que vous me donniez l'an
 » passé, pour grossir le pécule destiné à aller passer deux jours à
 » Heyst, avec le bon instituteur ? Vous souvenez-vous encore des
 » lettres brûlantes d'enthousiasme que je vous écrivis alors, et qui,
 » dites-vous, révélaient en moi un cœur de poète ? Vous m'encouragez
 » en disant cela, je le sais bien, car je ne pourrai jamais, dans ma
 » situation, que devenir un ouvrier consciencieux.

» Heureusement j'ai lu, et je relis, pour me distraire de ces sombres
 » pensées, le charmant petit livre de Bellamy, et je songe ! Ah ! oui,
 » si nous avions une société mieux organisée ; ah ! s'il ne fallait pas
 » à treize ans songer à gagner quelques sous pour aider ses parents ;
 » ah ! si l'on pouvait, sans songer aux cruelles nécessités de l'exis-
 » tence, se développer, perfectionner ses aptitudes naturelles, combien
 » le monde serait plus heureux ! Je me figurais, dans une de ces
 » rêveries dont je parlais tantôt, vivre à une époque où, sur un simple
 » désir, excités par les effluves vivifiants du soleil printanier, les
 » écoliers s'embarqueraient sur un tram vicinal, sur un train quel-
 » conque, qui les mènerait loin, dans la campagne où ils s'absorbe-
 » raient tout le jour dans la contemplation des grasses et vertes
 » prairies, des campagnes immenses, des horizons infinis, s'ébattant
 » dans le bon soleil, respirant le bienfaisant air pur qui purifie le
 » sang et donne aux muscles cette vigueur et aux faces ce hâle que
 » nous admirons si volontiers chez nos robustes campagnards. — Je
 » voyais les écoles urbaines mobilisées en masse, l'été, vers les
 » fraîches plages du littoral ou sur les plateaux de nos belles Ardennes,
 » nourris, logés et entretenus aux frais de la collectivité, non par
 » charité et commisération comme on le fait à présent pour les
 » « pauvres, (comme si c'était un crime d'être pauvre) et les
 » malingres ; non ! mais comme un droit naturel, imprescriptible,
 » car cela, c'est de l'éducation physique, plus efficace que tous les
 » expédients qu'on a classés sous ce titre. Oui (je ne fais que répéter
 » ce que souvent vous disiez avec mon père) cela vaudrait mieux,
 » parce que cela est plus conforme à la nature, qui réclame pour
 » l'enfant la libre expansion de ce besoin exubérant de mouvements

» au plein air, en pleine nature, avec une nourriture réconfortante et
 » substantielle, un sommeil réparateur sur une couchette propre et
 » saine, dans une habitation convenable.

» Voilà, Citoyen, les pensées premières qui me sont venues sous la
 » plume, lorsque j'ai songé à tenir la promesse que je vous ai faite de
 » vous faire connaître franchement, — et naïvement, sans doute ? —
 » les impressions, les idées que la lecture de "Cent ans après,, m'a
 » suggérées.

Bien à vous,

MARCEL.

P. C. C.

JACQUES PATIENT.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

QUELQUES PAYSAGES. — SALON DE GAND.

Je revenais des champs lorsque je vis ce Salon. — J'y ai retrouvé de grands rayons de vrai soleil, de beaux et sains morceaux de plein air vibrant.

Elle triomphe, cette fois, la lumière jeune et gaie, elle s'étale victorieuse dans les œuvres robustes de cette phalange d'artistes sincères qui vont, confiants en la nature, seule source logique et solide d'inspiration. — Ce sont autant de belles et franches pages, saturées de soleil, pleine d'une poésie puissante et large; c'est comme une montée de sève printanière, un épanouissement de grandes fleurs aux parfums subtils ou violents.

Du reste, pourraient-ils peindre autrement, les artistes épris de nature, de liberté, de vérité?

Qu'y a-t-il de plus libre, de plus heureux que la lumière, à toutes les heures du jour, dans tous les pays du monde?

La lumière, n'est-ce pas la vie, la jeunesse, tout ce qui chante?

Ils l'ont compris les artistes chercheurs et ils le montrent.

Quelle fluidité dans » l'Étang « d'Alex. Marcette! Quel charme de rêve dans cette vapeur légère et lumineuse, mollement suspendue au-dessus des eaux endormies; quelle douceur dans cette pluie de gouttes d'or passant au travers des feuillages encore noyés d'aube blanche!

Dans son » Eclaircie « nous voyons un grand morceau de mer infinie, creusée de vent et de lumière : un coup de soleil humide sur les eaux remuantes et soulevées.

Quelle clarté rayonnante dans le bœuf blanc qu'Em. Claus fait somnoler au bord d'une rivière bleue sur une perspective de paturages rutilants.

Les coins de Norvège de Grönvold et de Thauloo nous montrent un jour spécial, plus sec, plus dur que dans nos contrées brumeuses, mais combien justes sont-ils, ces croquis du nord, éblouissants et originaux !

Une belle matinée tremblante de chaleur, tachée de jaune par les génêts en fleurs, de M^{me} Jul. Wytsman; un sourire clair, un autre matin flambant de M. Wytsman.

Des canaux de Baertsoen, s'endormant le soir sous les fumées bleuâtres tirebouchonnant des lourdes péniches et des allèges.

Puis des neiges ! Des neiges avec toute la finesse de leurs ombres bleues et verdâtres, avec les caresses de lumière roses et jaunes.

Il y en a un peu partout de ces coins blancs : d'abord les « Ysvogels » de Claus avec son soleil d'hiver, grand feu pâle, s'irradiant, voilé de neiges suspendues, d'atomes de glaces, de cristaux miroitants. Des pochades de Baertsoen, d'une belle franchise, d'une belle allure libre dans leurs petits cadres.

Une aquarelle de Thauloo, un torrent en débâcle est étonnant de vérité, de sensation ! Et quelle jolie poésie aussi : le « Lendemain de la fête de nuit ! »

✓ Léon Frédéric se montre encore une fois un grand paysagiste dans les fonds de son tryptique symboliste ; c'est fait avec une matière à la fois veloutée et ferme, avec de l'air et de la lumière.

Sous une glace : un Gozelier d'une grande impression, presque classique, peinture calme et sereine, d'un caractère extraordinaire...

Et il s'en trouve beaucoup d'autres encore ; j'aurais voulu pouvoir en parler, mais ma visite au Salon fut si rapide que je n'oserais prétendre les avoir « vus » tous.

Je voudrais pouvoir parler aussi de bien des tableaux dans lesquels les êtres s'éclairaient, vivaient, se mouvaient dans la liberté de leurs lignes assouplies, de leurs contours fondus, mangés d'atomes de soleil, je ne puis que citer quelques noms : Zom, Mertens, Larock, Lavery, Roll, Bernard ; je fais une exception pour une perle exquise de Dagnan-Bouveret : le portrait d'une mignonne enfant aux yeux profonds, profonds, qui me poursuivent encore.

L. J.



CHRONIQUE THÉÂTRALE

AU PARC. — « **Le Prince d'Aurec.** » Comédie nouvelle en 4 actes de M. HENRI LAVEDAN.

Le théâtre du Parc a fait le 1^{er} octobre sa réouverture avec le *Prince d'Aurec* de M. Henri Lavedan, — dont le nom n'était pas inconnu à Bruxelles; l'on se souvient encore d'« *Une Famille* », cette jolie pièce, si bien construite et mise au point, avec son gendre à l'inconsciente faiblesse, dont quelques traits se retrouvent dans le personnage du Prince.

Cette comédie arrivant à Paris en pleine querelle sémitique, se préparait ainsi un succès d'actualité qu'elle ne devait pas trouver ici devant un public plus raisonnant et plus f:oid.

L'intrigue est simple et très courte — pendant les 3 premiers actes, les personnages parlent; au dernier seulement ils agissent. Du reste, les auteurs d'analyse choisissent généralement une action nullement compliquée, qui leur laisse d'autant plus d'aisance dans l'étude psychologique des quelques caractères fondamentaux. Mais cette étude est-elle bien profonde? M. Lavedan examine un vice de la haute société : la finance juive qui achète et la noblesse chrétienne qui se vend. Toutefois, les types qu'il nous montre sont spéciaux et ne peuvent généraliser leurs classes. La comédie étudie tout autant certains caractères que les mœurs de l'époque, et ce sont surtout les grands qui vivent mal et déshonorent ainsi les glorieuses réputations de leurs ancêtres que l'auteur a voulu frapper dans son dialogue cinglant et de tour bien moderne. Il y a même peut être un peu d'âpreté dans l'attaque et une légère apparence de rancune bourgeoise. — La pièce a failli s'appeler, nous dit-on, les *Descendants*; ce titre eut été trop général, et M. Lavedan a bien fait de le restreindre.

Le *Prince d'Aurec* n'en est pas moins une œuvre nerveuse et originale où l'auteur a su s'affranchir suffisamment d'un sujet à thèse pour en détacher quelques types présentés de façon intéressante : le Prince, la Princesse dont la pudique naïveté est d'une observation juste, De Horn, le banquier juif, plutôt sympathique que détestable, Montade, l'homme de lettres dont les réparties pétillent d'un esprit très moderne, quoique inégal et d'une finesse parfois moins délicate.

Le *Prince d'Aurec* est joué au Parc d'une façon grise, lourde et pénible. Ne disons rien de l'interprétation : nous attendrons pour nous prononcer, une autre comédie; mais il y a lieu de féliciter de son choix M. Alhaiza, qui continuera sans nul doute, les bonnes traditions de son prédécesseur.

H. LE B.

A la Monnaie. Aucune œuvre nouvelle encore. Les quelques opéras repris nous ont permis cependant d'apprécier, un peu superficiellement peut-être, les différents pensionnaires que la Direction a engagés cette année.

Il nous est impossible cette fois, pour diverses raisons, d'entrer dans des détails ; nous devons nous borner à citer parmi les derniers arrivés, Mlles Lejeune et Saville, MM. Muratet et Ghanes. Entre les anciens, Mlles Nardi, la toute délicieuse Carmen, Chrétien et Wolf, MM. Leprestre, Seguin et Dinard.

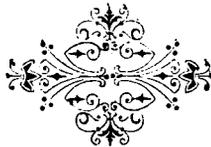
Les directeurs ont engagé comme premier chef d'orchestre M. Philippe Flon, qui nous a paru posséder de fortes qualités et nous espérons qu'il parviendra à mener à distinction l'excellent orchestre de la Monnaie.

Mais attendons, la direction nous réserve des surprises et des plus agréables. Tristan et Yseult, de Wagner sera probablement — la nouvelle est quasi certaine — montée dans quelque temps.

Un peu de patience encore et nous pourrions nous complaire en réaudition des œuvres du Maître allemand. Nous espérons que la direction n'en restera pas là et qu'elle saura remplir franchement la vaste tâche de vulgarisation qu'elle s'impose.

Nous pourrions alors, plus facilement, juger les divers éléments de la troupe de la Monnaie.

INTERIM.



GRAPPILLAGES.

La Section d'art de la Maison du Peuple organise pour cette hiver une série de soirées littéraires et musicales. Dès à présent nous pouvons en annoncer sept des plus intéressantes et qui font augurer pour la Section le plein couronnement de ses vaillants efforts :

1^o Conférence par Jules Destrée sur la littérature russe (avec auditions musicales).

2^o Soirée musicale avec conférence par l'avocat Robert sur l'Art et la Démocratie.

3^o Causerie par Maurice Maeterlinck.

4^o Causerie par Fernand Knopff.

5^o Conférence par Georges Eekhoud sur le célèbre poète anglais du XVIII^e siècle Robert Burns.

6^o Conférence par Edmond Picard.

7^o Soirée dramatique avec représentation des *Tisserands*, l'admirable pièce de l'allemand Hauptmann, et dont la Société Nouvelle vient de publier une traduction française inédite.

Nous publierons dans le courant de l'année des suppléments artistiques ; les abonnés seuls auront droit à cette faveur.

Les manuscrits non insérés dans la *Revue Rouge* ne seront point rendus.

Le Cercle *Pour l'Art*, fondé récemment, inaugurera sa première exposition le mois prochain. Le salon promet d'être très intéressant : à côté de nos artistes nous verrons des artistes étrangers invités. Parmi eux : Puvis de Chavannes, Aug. Rodin, Gustave Moreau, etc. Pendant l'exposition on organisera des matinées littéraires : citons dès à présent une conférence du Sar Péladan et une autre par M^{lle} Meuris, du Théâtre libre de Paris.

Dans la *Société Nouvelle*, du mois de septembre, de superbes proses de Verhaeren et d'Eekhoud, et un bel article de S. Merlino : le « *Commonwealth* » américain.

Henry de Groux, le peintre du *Christ aux Outrages* est en ce moment à Londres où une exposition de ses œuvres est ouverte.

L'intéressante étude de G. Eekhoud, *Au Siècle de Shakespeare*, publiée par la *Société Nouvelle*, paraîtra prochainement en volume.

Victor Gilsoul, notre jeune et talentueux paysagiste, travaille activement à plusieurs toiles destinées au salon annuel du *Forwaarts*. Sa personnalité s'y accentue de plus en plus et la facture en est brillante et profondément étudiée. Une *Mer* est étonnante ; l'*Entrée au Château* est une page de poésie toute intime ; dans la *Fête au Château* le peintre a mis toute son âme et tous ses sentiments d'idéal.

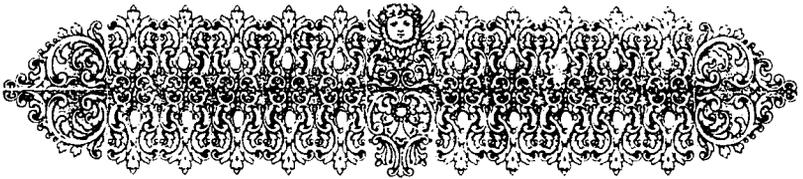
Colman destine aussi au même salon plusieurs dessins non vus et pleins de qualités.

Laermans termine une grande toile dont la hardiesse choquera plus d'une ganache et plus d'un phylistin. Mais basta ! un artiste original et renversant les conventions mérite déjà les encouragements. Joignons y le talent et la noble et haute conception du beau et du réel et la critique n'a qu'à le féliciter.

Le Théâtre flamand a inauguré, par une pièce de Nestor de Tière, *Belsama*, sa saison actuelle. Pièce possédant de grandes qualités mais pêchant incontestablement par certaines longueurs très défavorables et nuisibles à l'ensemble. De Tière a extrait son drame des mœurs antiques des Druides chez qui la civilisation chrétienne et romaine s'implante. Malgré les quelques défauts, que l'auteur aura constaté après la première représentation sans y remédier cependant, la pièce a eu un réel succès.

L'interprétation a été admirable et spécialement les rôles remplis par M^{lle} Julie Cuipers, une sentimentale et passionnée *Belsama* ; par MM. Arthur Hendrickx, Hendrickx père, Rans, Wicheleer et par M^{me} Rans.

Toutes nos félicitations à l'auteur et aux directeurs consciencieux de notre scène flamande. Rappelons pour cet hiver l'interprétation de *Charlotte Corday* de Peter Benoit.



AU-LA-RUE.

(Suite.)

Au bout d'une heure, le tassement d'un corps contre le sien l'éveilla: c'était un famélique comme lui, entré chez les Maîtres pour fuir la bise cinglante des rues et qui, en roupillant s'était effondré sur son épaule. Il chercha une autre banquette, mais toutes s'encombraient de faces écharnées et blêmes, dodelinant dans des oscillations de lassitude et de sommeil. Un terrassier aux braies de velours laminées d'usure, tout à coup chut, battu d'une crise d'épilepsie. Tandis que les gardiens lui tenaient les jambes pour l'empêcher d'endommager le miroitement des parquets, il se coula, investi la place toute chaude encore de la longue assiette de l'homme, presque heureux se surprenant à un mouvement de féroce et repoussant égoïsme.

Puis les habits bleus à boutons de métal drainaient les bonnes sales miséricordieuses aux pâtiras; des files de dos rafalés décroissaient en rechignant vers les issues; après cette station dans le mensonge d'un air d'été, il se sentit repris par l'horrible picotement du froid, les pingades du givre lui mettant au nez comme la morsure d'un caveçon. Ah! s'il avait pu s'endormir jusqu'au lendemain sur un bout de banquette dans le palais de l'Illusion d'où brutalement on les évinçait, lui et tout le compagnonnage des claque-patins qu'il y avait frôlés!

Fortuné Gervais réfléchit. Après tout, une nuit n'a que douze heures. A dixhuit ans, une fois, pour aller voir une sœur mourante, il partait à la vesprée et par les routes, dans un pays sans chemins de fer, il marchait jusqu'à l'aube. «En m'y prenant intelligemment pour ménager mes forces, se dit-il j'arriverai sans trop d'encombre au terme de cette dernière épreuve. S'il m'incombait une défaillance, je n'aurai qu'à penser à demain, **DEMAIN!** Ah! ma chère maman, demain ton garçon sera casé; il pourra s'asseoir près d'un bon poêle, dormir dans un bon lit, manger à sa faim.

Il évita les grandes avenues où s'engouffrait le vent, rechercha les venelles étroites, les passages réchauffés par un coudolement de petit

peuple, le renforcement des porches sous lesquels, par moments, de l'air de quelqu'un qui attend un ami en visite, il stoppait et délassait ses plantaires. Mais le froid des dalles, en lui rigidifiant les orteils, bientôt le relançait; il repartait en battant la semelle, le dos en boule pour offrir moins de prise aux écrivinières de l'air venteux et sec. Un grand feu de voirie déchaussée, dans une rue dont on renouvelait le pavement de bois, un feu envahi par un cercle de pitoyables loqueteux lui suscita, après des poussées vigoureuses, une heure d'approximatif bien-être. Mais, comme au bout de ce temps, il tentait de lutter contre la ruée des nouveaux occupants, une rixe faillit éclater, son haut de forme s'écrasa sous un coup de poing. Il désespéra d'être le plus fort et recommença son cheminement à vau-la-rue.

Après des heures, enfin, il tombait dans la flânerie raréfiée du boulevard Saint-Michel, des tréclées d'étudiants battant les trottoirs avec de grands gestes, des retapes de filles faisant les cent pas devant le gaz des cafés, le reste du bourdonnement et du passage des foules du jour. Une gigolette lui chuchotta un appel; il s'effara, décailla sans répondre, et au bout de quelques arpentées, se retourna. Elle s'était rejetée sur un autre passant, la bouche fendue d'un grand rire, avec le dandinement de ses haanches minces sous la peluche de sa jaquette et dans les gants, le battement d'un éventail. Il se sentit une soudaine pitié pour cette chair de péché flairant pâture dans le détritit social que les ferments de la sieste et les incitations de la nuit lâchaient à même le pavé — Bah ! se dit-il en reniant son penser charitable, elle ne chômera pas longtemps. Je suis bien bon de m'inquiéter pour elle. — Et il ne songea plus qu'à s'amuser de l'ironie de cet éventail que la gourgande manœuvrait à coups de poignet par une température de Sibérie.

Une ruse s'éveillait en lui et le rendait subtil ; il s'attardait devant la porte des cafés, ayant remarqué que chaque fois que des consommateurs entraient ou sortaient, une touffeur émanait, un peu de la bonne chaleur où, au dedans, mijotaient les tablés de buveurs.

En passant devant la rue Monsieur-le-Prince, un fumet de cuisine l'orienta vers la vitrine d'un rôtisseur : il constata les affinités qui rendent les sens jumaux. En effet, tandis que, par les oculaires, il absorbait la vision des grandes flammes roses, il s'en indentifiait également la pénétrante et salutaire cuisson, au point que les papilles de sa chair gelée se déraidissaient comme sous l'onction des approches mêmes du feu. Mais, inopinément, un autre sens s'éréthisait : la vue de la volaille à la broche, en excitant en lui le goût, stimula sa faim. Depuis midi son ventre jeunait ; il entra chez un boulanger, se paya deux sous de pain, réservant les deux sous qui lui restaient pour les éventualités du lendemain. Il éludait les coins de rue, l'arène tourmenteuse des places pour les catarrhes qui, par ces hautes fissures et ces espaces découverts, soufflaient en tempête. Un expédient

jusqu'à minuit lui allégea la froidure : il exploita le combustible de divers bureaux d'omnibus, alternant les relais pour ne pas éveiller la défiance. Avec son chapeau de soie, sa redingote élimée, mais nette de souillures il rogarnait.. l'air correct d'undécheux guettant le passage de la correspondance,

En voyant s'ébranler le dernier omnibus, il s'amertuma de la joie d'être cahoté lui-même parmi la tioléé nocture que, vers les lits et le sommeil, charroyait la pesante guimbarde. Puis, les bureaux fermèrent. les marchands de vin se barricadèrent ; il n'eut plus la ressource des portes des cafés battant sur le va-et-vient des clients,

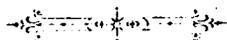
Pendant, il ne perdait pas courage. Ce rude cœur de peuple, ce petit-fils des anciens serfs de la glèbe pensa à ceux qui, là-bas, dans l'hiver du village natal, peut-être à cette heure sur l'oreiller, se tourmentaient de sa destiuée inquiète. Quel bonheur il aurait à leur écrire demain, ce demain qui, en le sauvant, leur ferait, à la mère et à l'amoureuse petite Jeannille, des mits de bons rêves ! Car demain, c'était la fin des misères, le gain honorable, les sécurités de la vie, les trois sous qu'il fallait pour leur écrire. Et tout à coup, dans le silence de la rue, il se mit à rire : — « Mais non, imbécile, demain, ce n'est plus demain. Demain, c'est aujourd'hui déjà. Voilà qu'une heure a sonné. » Plus tard, elles viendraient le rejoindrè toutes deux ; il épouserait Jeannille ; ils iraient vivres dans un petit appartement bien chaud où, en morguant ses détresses passées, il leur raconterait les péripéties de cette nuit polaire.

— Mais halte-là se dit-il en remarquant que depuis un instant, pour mieux savourer sa chimère, il s'immobilisait dans l'angle d'un porche voilà que le froid de nouveau me vrille les os. Ce n'est qu'en me surveillant rigoureusement que je pourrai échapper à ce coquin de gel.

Il prit un témps de course, se jetta du coté des Halles. Aussi bien le boulevard retombé à un mortuaire silence, avec le tremblement du ces files de gaz comme des cierges sur le vide noir des trottoirs, menaçait de le gagner à des idées lamantables. Il y était allé chercher le reconfort d'un coude à coude avec des jeunes et vaillants comme lui l'éclat de rire de l'étudiant confiant en l'avenir, le carillonnement des gelots de l'illusion et de la gaieté. Combien avaient quitté leurs campagnes avec l'unique louis sur lequel lui-même était venu jouer sa fortune et, fièrement gueux, passaient la tête haute, illuminés par leur foi aux destinées ! A présent la nuit, cette affreuse nuit aux étoiles comme des larmes d'argent sur des draps de catafalque, élargissait sur les avenues la solitude et le deuil des cryptes.

(*Fin au prochain numéro.*)

CAMILLE LEMONNIER.



1^{er} N^o à 1893/N^o 12
1500.-
fiche
Bien rare

IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE

M. VANDERAUWERA

Rue Jennart, 13

(PRÈS DU BOULEVARD LÉOPOLD II)

Molenbeek-Bruxelles.



IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ADMINISTRATIVES

Spécialité de circulaires, factures, enveloppes, journaux, souches,
titres pour Sociétés, prix-courants, etc.

INSTALLATION SPÉCIALE POUR AFFICHES

Lettres de décès en 1 heure.

PROGRAMMES EN TOUS GENRES

FABRIQUE DE RÉGISTRES

CARTES DE VISITE ET D'ADRESSE

*Matériel mécanique perfectionné,
permettant d'entreprendre les travaux les plus importants.*

CASE A LOUER

Le Numéro 25 centimes.

SOMMAIRE :

A *Vau-la-Rue*, (suite), CAMILLE LEMONNIER, *Burch Mitsù*, (suite),
GEORGES EEKHOUD, *Vers*. GÉO MAUVÈRE, *Claquesaim*, MA-
THIAS ROBERT, *Croquis d'automne*, LUCIEN JOTTRAND, *Rimes*
folles, PAUL STE-BRIGITTE, *Monsieur Marbois*, JEAN BRÉ-
ZAL, *Artiste pauvre*, SANDER PIERRON, *Chronique Théâ-
trale* : HENRY LE BŒUF, *Grappillages*, ***.

Rédaction et Administration:

Rue Gendebien, 18

BRUXELLES.

MENSUELLE

de Littérature, d'Art

ET

d'Economie politique.

Collaborateurs :

GEORGES EEKHOUD, EMILE VERHAEREN,
CAMILLE LEMONNIER, EMILE VANDER-
VELDE, D^r CHARBONNIER, FRANZ DEL-
BASTÉE, MATHIAS ROBERT, ELSLANDER,
P. ARMEN, HENRY LE BŒUF, JEAN BRÉZAL,
GÉO MAUVÈRE, G. TOUCHARD, FRAPPART ETC

Secrétaires de la Rédaction :

PAUL SAINTE-BRIGITTE et SANDER PIERRON.

Abonnements :

Belgique : un an, 3 francs, six mois, 1,75 francs,
Etranger : " 4 francs, " 2,25 "

LA REVUE ROUGE





BURCH MITSU

(Suite.)

SURPLOMBANT le zinc poli du comptoir, des pintes de calibres variés alignent leurs régiments bien fourbis et attendant leur mobilisation pour les batailles d'ale et de stout. Gigots et roastbeafs froids, jambons d'York imposants et majestueux à l'égal de queen Victoria sanguinolent sous des cloches qui sont de véritables coupoles de Panthéon et, de temps en temps, avec un geste d'ogresse apprivoisée, la bazine, une Ostendaise britannisante, après avoir repassé son coutelas, découpe une large tranche que le capitaine de navire, le mate de chaloupe, le yachtsman, le débarqué de la malle, reluquent d'un œil carnassier.

O la confortable et ragoûtante auberge !

Le plaisant va et vient des gens de mer, depuis le petit mousse imberbe et joufflu jusqu'au timonier hirsute qui s'y amènent, bras ballants, jambes roulantes. Ce sont des Français de Dunkerke, pataugeant jusqu'aux fesses dans des bottes béantes, aux hardes lâches et débraillées, d'un blanc douteux, striées de viscosités, coiffés d'une manière de casque-à-mèche, porteurs de noms superbes comme des appels de clairons bibliques : Marie-Saint-Esprit des Anges ! — des Anglais, en gros bleu, au béret rejeté en arrière, moins hâbleurs, plus propres, mais hargneux et despotiques ; puis les pêcheurs ostendais même, d'aspect et d'allure placide, de beaux gars, les meilleurs enfants de la terre, un peu dépaysés, ganehis jusqu'à en paraître piteux et godiches, dans cette taverne cosmopolite où leur concurrents de Grimsby et de Ramsgate autrement protégés et défendus par leur gouvernement que nos marins belges, se comportent comme *at home*. A certaines intonations, à des échanges de regards, à des lampées qui sont des défis, je pressens plus d'une fois des parties de boxes et de couteaux qui se lient d'une tablée à l'autre.

Quoique notre baes, un grand diable d'*Englisch*, ancien forban, demeuré quelque peu contrebandier, penche naturellement du côté de ses anciens compatriotes. il se pique d'impartialité et il expulserait

l'agresseur quel qu'il fût de sorte que les chamaillis qui couvent et s'alimentent ici dans les fumées du houblon et de l'alcool, n'éclatent généralement qu'au dehors, plus loin et plus tard.

En attendant, les heures s'écoulent benoîtement en veillées vocales et chorégraphiques. *Song and dance* ! Séances dont les étrangers sont les frais.

Romances d'un bleu de myosotis, chantées avec une componction de première communiant par des gabiers barbus, et mal équarris qui font rouler à bord les jurons plus âcres que leur chique et plus abondants que leur salive ! Et des bourrées ! Et des bagpipes ! A mesure que les pieds du danseur, un pilotin membru, tricotent de plus en plus vertigineusement, sa physionomie devient de plus en plus grave et se revêt d'un ne sait quelle expression nostalgique. Puis, sa performance achevée, souriant, il fait la collecte au profit des petiots d'un ancien qui a bu le grand coup ou, simplement — pardi ! il a raison de l'avouer, la monnaie n'en pleuvra pas moins dans son bécet — au profit de l'équipage en bordée.

Que de soirs déjà lointains, de maritimes et taciturnes soirs passés, en fumerie, en beuverie, à observer, à écouter, à m'engoïsser délicieusement, comme en un rêve ! La béate torpeur après les beignades et les excursions de la journée ! Dans la porte ouverte s'encadrent, de plus en plus sombres, le v lours bleu de la nuit où le rubis d'un fanal au sommet d'un mat scintille à coté du brillant d'une étoile... *Good night*. Les matelots lourdement démarrent et leurs pas traînants s'éloignent caudencés.

Mais, à l'écart, dans les ténèbres des quais extrêmes ou dans le dernier bouge ouvert aux hourvaris et aux bagarres noctambules éclate le cri de ralliement des anciens Kerels : *Harop ! Harop !*

Sous le Flamand abalourdi et passif reparait le cher mauvais coucheur des communes. En garde les Anglais ; toi le roucouleur de cantilènes et toi le talonneur de giques ? En garde ! *Harop ! Harop !*...

Le matin, en ouvrant ma fenêtre, je contemple alignés côte à côte, rapprochés frileusement, agitant au sommet de leurs mâts une petite langue de drapeau, la flottille des bateaux de pêche. Un peu plus tard, ils ont disparu comme par enchantement. Le bassin est désert. Pas une barque n'est restée au port. Elles ont prestement déployé leurs voiles et, remorquées par équipés, jusqu'à la sortie du chenal, elles ont repris la mer à marée haute. En revanche, quelques heures après à condition que la mer soit propice, toutes seront revenues à quai. Ainsi les pigeons s'envolent et voyagent de compagnie.

(*A continuer*).

GEORGES EEKHOUD.

YERS.

ÈVE APRÈS LA CHUTE.

Le Seigneur a jeté des voiles
 Sur le mystère du Saint lieu
 Et, gardant les vergers d'étoiles
 Veille un ange au glaive de feu.

Dans la nuit brusquement éclos
 Tous les astres se sont éteints ;
 Je ne verrai plus l'aube rose
 Ni le blond charme des matins ?

Sous le poids de ma chair superbe,
 Tu plaças mon âme, Seigneur,
 Et pour mieux étouffer le verbe
 Tu jetas l'amour en mon cœur ;

Tu m'offris la rose sanglante
 Pour me la faire refuser,
 Je perds ta demeure élatante
 Mais sais le charme du baiser !

LE FRUIT DÉFENDU.

La fillette qui se promène
 Dans le vieil Eden au ciel d'or
 Peut cueillir des lys à douzaine
 Et tous les fruits pendant encor.

Elle marche, distraite et lente,
 Le cœur empli d'un vague espoir
 Écoutant la chanson galante
 Des rossignols quand meurt le soir,

« Mais tous les fruits vermeils sont fades,
 Les charmes des fleurs sont défunts,
 Assez de vaines sérénades,
 Je veux de plus puissants parfums. »

Puis elle cueille l'âcre pomme
 Dont tant de lèvres ont joui ;
 Pendant que l'Act se consomme
 Le vieil Eden s'évanouit.

GEO MAUVÈRE.

FLAQUEFAIM.

Les biens de la terre sont donnés à quelques-uns pour le bien-être de tous.

(Religion chrétienne.)

LE soir. Se closent, l'un après l'autre, les estaminets étroits, avec un grincement triste des volets et s'éteignent, en bonsoir brusque, les lumières, après la poussée au dehors, par le *baes* en hâte de dormir, des sans-le-sou, dont les trois *cens* dernières ont payé un peu de genièvre avalé lentement.

Ils sommeillaient de si belle quiétude, les pauvres diables, dans la chaleur lourde de ces salles basses, embrumées de fumées grises, empuanties d'alcool.

Ils vont dans le soir froid, ramenant leurs loques en puéril préservatif, leurs souliers éculés clapotant dans la dégelée.

Ils vont par les rues mornes, regardant d'envie l'enfilade éteinte des maisons, où l'on doit si bien se reposer en la tiédeur des lits ; croisant les emmitouffés, retour de rire, qui se reculent du froi de leurs vêtements sordides, ou dépassant un pochard blême qui étoile le sol de son degueulis.

Oh ! ces joies des heureux inconscients des misères cotoyées, subies avec quelle fierté ! Tout cet argent, dépensé en boire excessif et aboutissant de quoi vivre, pour beaucoup, pendant au moins un jour !

Et ils filent plus attristés, accélérant leur marche lamantable, le dos rond, sous l'œil soupçonneux des sergents de ville, en crainte de l'amigo, avec ses promiscuités et son interrogatoire humiliant ; en crainte, aussi d'Hoogstraeten peut-être, car c'est alors l'impossibilité de trouver du travail ; vagabond dit voleur et taré à nombre de pigeurs étroits !

Certains de ces traine-misère, à qui n'en répugne l'aveu, s'en vont demander un repos fébrile aux asiles de nuit, heureux s'ils ne les trouvent remplis d'éreintés comme eux ; mais les autres, plus fiers ou plus honteux, en toujours appréhension, d'ailleurs, d'inscriptions sur des papiers officiels ou d'une inquisition possible de la police, cet épouvantail des humbles, préfèrent s'affaler trop las enfin, dans quelque recoin d'impasse où nul ne s'aventure, ou se tasser dans l'ombre propice d'une porte cochère.

C'est alors une heure ou deux de sommeil lourd, inquiet, qu'interrompent bientôt les cahots sonores des charrettes de maraîchers roulant vers le marché leurs flancs bondés de victuailles. Et les misérables se lèvent, engourdis, les yeux clignotants, traînant leurs corps moulus vers la Grand'Place où, en portant, ventre vide, des

charges de comestibles, ils pourront récolter péniblement quelques sous, souffrant d'avantage de vouloir rester honnêtes alors que s'avivent les tiraillements de la faim....

L'aube blême éclaire lugubrement leur faces, plus blêmes encore...

MATHIAS ROBERT.



CROQUIS D'AUTOMNE.

Une grande rafale vient de passer, emportant un premier tourbillon de feuilles jaunies...

Les Chemins à Ornières.

Ils zigzaguent à travers la lande, les chemins creusés d'ornières profondes.

Ils cotoyent les sapinières, longent les haies de chênes qui bordent les pâtures, ils s'enfoncent dans les sables.

Ils serpentent dans les campagnes ; ils vont aux plus isolées des chaumières.

Presque toujours déserts, il y pousse une herbe fine, et dans les creux, dorment des flaques gardant un petit coin du ciel.

Les charrettes qui les suivent, lentement trainées par des petits bœufs aux regards profonds, aux flancs encroûtés de boue brune, se laissent durement cahoter par les ornières et les grandes roues minces, brillantes et coupantes oscillent lourdement sur les rebords herbus des fossés pleins d'eaux vertes.

Elles vont sans se presser et l'homme y dort tranquille, se fiant au chemin qui dirige l'attelage.

Le long de ces chemins il y a des chaumières pauvres et basses, aux murs de torchis, replatés de boue brune, leurs toits de chaume sont verdis de vieilles mousses ; des fumées bleues laissent descendre leurs volutes légères jusqu'au puits que protègent les branches pendantes et tordues d'un pommier...

Au bord de ces chemins se dressent des croix grossières, de pauvres calvaires faits d'une mauvaise boîte peinte en bleu abritant une statue de la Vierge, appendues au tronc d'un arbre dont les branches s'entrelacent de banderolles salies.

Et quand les paysans charriant leur tourbe ou leur foin passent devant ces pauvres objets de foi naïve, ils soulèvent leur casquette, car la vierge de faïence protège le vieux chemin aux ornières profondes.

Derniers rayons.

La grande rafale emportant le tourbillon de feuilles jaunies s'en est allée au-dessus des landes et des sapins, elle a visité les ravins de sables et les ornières des chemins.

Elle a chanté dans les aiguilles vertes des vieux résineux ; devant elle ont tournoyé des vols d'étourneaux affolés et maintenant elle espère mollement, lasse d'aller ; les feuilles mourantes se sont mêlées à d'autres feuilles déjà mortes, au fond d'un fossé bordé de prêles...

* * *

Des bois roux, des coins perdus des landes s'exhalent les senteurs de tourbe et une vague odeur de miel, reste du dernier printemps.

Un chant triste monte avec elles de toutes choses.

C'est fini à présent des grandes joies ésoleillées de l'été ; il règne sur toute la nature qui s'endort, une mélancolie douce, douce qui mourra aussi quand viendront les grands froids de l'hiver. Et elle mourra bientôt car l'hiver c'est demain...

Alors les papillons égarés autour des dernières fleurs, se changeront en papillons de neige blanche. Il y en aura tant et tant, que l'on ne verra plus les fleurs sous leurs ailes légères, posées sur la terre, endormies.

Quand viendront les soirs glacés, leurs ailes fines brûleront d'un dernier feu rouge ; puis ce sera le sommeil, le silence, la Mort.

LUCIEN JOTTRAND.

Septembre 1892.

—*—

RIMES FOLLES

Pour une inconnue.

*J'ai vu ton ombre errer, les soir dans les taillis,
J'ai vu ton auréole illuminer l'espace
J'ai vu ton charme altier, ton sourire et ta grâce
Et j'ai vibré pour toi des accords indécis*

*J'ai vu ton ombre errer, je veux chanter ta gloire
Je veux forger mon vers où ta lèvre a relui,
Je veux quitter mon deuil, mon rêve et mon ennui
Et briser à tes pieds mon front, blancheur d'ivoire.*

*J'ai vu ton ombre errer et j'ai suivi tes pas,
J'ai vu la nuit mauvaise allanguie et funeste
Maudire et blasphémer comme un amour inceste
Mon rêve séraphin de mourir en tes bras.*

*Mon orgueil est brutal, et mon orgueil vainqueur.
Déferle tristement ses accents d'offensive,
Mon âme psalmodie et de la recte ogive
Du temple, par cent voix chanté gravite un choeur.*

*O chant mystique et doux, ô célestes vocables,
Clamez partout Son règne et partout Ses désirs
Et dans l'odieux néant des prochains avenir
Elevez son éclat vers des cieux immuables.*

.... Peut-être suis-je fou ?...

*Et te verrais-je enfin, o ma belle inconnue
Pour ensemble écouter, de musique ingénue
L'alléluia des Dieux en l'orchestre du Sang !*

PAUL SAINTE-BREIGITTE.

Novembre 1892.



MONSIEUR MARBOIS.

NOUVELLE.

Le dîner venait de finir ; on était passé dans le petit salon rouge pour prendre le café. La lampe étalait doucement sa lumière blanche, dans la cheminée le feu se mourait et Monsieur Marbois mollement étendu dans un fauteuil suçait distraitement son café les yeux perdus dans le vague.

Vous paraissez tout songeur ce soir cousin, lui dit Mme Annette Serval, une veuve de cinquante cinq ans d'une belle gaité de personne raisonnable et bien équilibrée. « Ah cousine, répondit, le vieux garçon, c'est que ce dîner en tête à tête m'a fait souveuir de celui que nous avons fait ensemble il y a près de trente ans. Vous vous en souvenez ?

— Si je m'en souviens, dit-elle en riant, le jour où vous m'avez fait votre déclaration, ou vous m'avez embrassée.

— Je venais de passer mon baccalauréat, je devais dîner chez vous avant de reprendre le train. Votre père était en voyage, et vous étiez seule à la maison, nous dînâmes en tête à tête. Oh ce dîner ! je m'en souviens comme si c'était d'hier, les moindres détails en sont restés fixés en mon esprit avec cette sorte de netteté photographique que gardent certains souvenirs d'enfance ; c'est resté pour moi une de

ces souvenirs chères et dorées dont on caresse les jours de tristesse. Dieu que vous étiez jolie en ce temps là, cousine. Vous aviez de lourds bandeaux noirs qui tombaient gracieusement sur vos tempes encadrant la blancheur de votre front aux lignes pures ; et des yeux ! de jolis yeux bruns qui me rendaient fou. Ah ne riez pas cousine, je vous ai aimé bien fort, bien sérieusement.» Il disait cela lentement, tristement avec un air de regret et il la regardait les yeux humides.

«Et ce jour là, continua-t-il, vous avez été si jolie, si gracieuse, vous vous étiez si gentiment moquée de moi que vous m'avez rempli d'une griserie qui emporta ma timidité native.

Et après le dîner nous sommes allés nous promener dans le jardin, au bras l'un de l'autre vous vous en souvenez ? Je vous sentais frissonner contre moi et j'avais une envie folle de vous embrasser.

Je sentais la chaleur douce de votre corps au travers des étoffes et cette chaleur m'était délicieuse comme un baiser. Votre jolie main posée dans la mienne, me causait la rapide, la divine sensation de cette folie, de cette ivresse qui donne aux amoureux plus de bonheur en un tressaillement que n'en peuvent cueillir en toute leur vie les autres hommes.

Et vous vous penchiez, vous vous abandonniez sur mon épaule, et tout-à-coup votre joli visage se trouva près de ma bouche. Je vis trouble alors, j'eus une minute de folie je perdis conscience des choses et je vous embrassai. Et puis pour m'expliquer, pour me faire pardonner ma brutalité, je vous dis mon amour, mon amour profond, mon amour comprimé et timide.

Et gentiment vous avez repris mon bras en me disant : Alons faisons la paix, parlons d'autre chose ; mais surtout ne recommencez pas, Monsieur mon cousin, parceque si vous recommenciez, je serais obligée de vous en vouloir.

Ah ce fut une journée délicieuse, une journée qui aurait dû durer toujours. Mais hélas, comme tous nos moments de bonheur, elle passa avec la rapidité d'un rêve.

Vers le soir votre père rentra et je dus partir.

Ah je vous ai beaucoup aimée cousine !

Et pourquoi n'ai-je pas demandé votre main ? oui pourquoi hélas ! fut-ce délicatesse ou niaiserie ? peut-être les deux ?

Quand je me suis trouvé établi, en âge de me marier, vous étiez libre encore et mon cœur n'avait point changé.

Mais vous n'étiez plus la jolie et riieuse fillette d'autrefois, vous étiez une belle demoiselle de vingt ans, aimable et correcte, toujours avec un front de madone, mais impénétrable maintenant, vous aviez cet énigmatique sourire qu'ont souvent les femmes et au travers duquel on ne voit jamais le fond de l'âme, vous aviez l'expérience de la vie qu'ont à vingt ans toutes les jeunes filles modernes.

M'aimiez-vous encore, entourée que vous étiez de jeunes gens riches et spirituels ?

M'avez vous jamais aimé. Si vous ne m'aviez pas repoussé le jour où je vous avais avoué mon amour, n'était-ce pas une vanité de pensionnaire qui se sent aimée pour la première fois. Et puis quand même j'aurais été certain de votre amour, avais-je le droit, moi parent pauvre, de vous arracher à votre luxe, à vos relations mondaines ! Car si votre père gagnait gros, il dépensait de même.

Une fois marié n'auriez vous pas regretté votre sacrifice. Je me disais tout cela et des solutions me venaient. Elle durèrent longtemps, bien longtemps jusqu'au jour où vous épousiez Serval. Ah cousine, cela m'a fait bien souffrir !

— «Ce n'étais pourtant pas à moi à demander votre main cousin interrompit-elle, comme pour répondre à un reproche de son regard.

Mais il continua sans répondre. Ah misérable raté que je suis, un raté du bonheur, de la vie, un inutile, un incomplet, » c'est bien cela.

Des portions de supériorité et d'étranges suffisances.

Une moitié d'homme de lettres, construisant des plans de romans qu'il n'a jamais eu la puissance d'écrire.

Un sens de l'observation intime qui aurait pu devenir du talent, avec un peu d'effort, et pas la moindre volonté. Une imagination d'enfant et une nervosité de femme ; pas la moindre virile énergie.

Et puis je l'ai usée mon énergie, je l'ai usée dans une sorte de libertinage sentimental qui fit de moi une manière d'homme à bonnes fortunes.

Car j'ai eu des amours après votre mariage et même de honteuses amours. Je sens deux hommes en moi l'un qui aime les filles impudiques et corrompues, l'autre un sentimental, un délicat, un romanesque qui aimant parce que l'amour est noble et sacré, ah j'ai raté ma vie ! j'ai raté ma vie.

Voilà de singulières confidences n'est-ce pas cousine, mais voilà longtemps que cela me roule dans le cerveau et j'avais besoin de m'ouvrir à quelqu'un.

Qui pouvais-je choisir mieux que ma vieille amie ? ajouta-t-il avec un soupir.

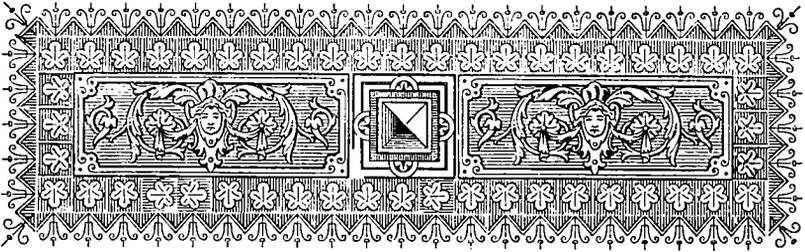
— Allons cousin, répondit Mme Serval, ce n'est plus le moment de regretter le passé. Tout cela, ce sont des folies de jeunesse auxquelles il ne faut plus penser que pour en rire.

Elle disait cela en souriant mais elle avait un regret dans la voix.

JEAN BRÉZAL.

Septembre 1862.





ARTISTE PAUVRE,

A mon ami le peintre A. Oleffe.

L'ATELIER est silencieux. Au dehors par delà les toits, qu'on aperçoit à travers la verrière, la neige de ses flocons ouatés étend une blanche perspective. Les tourelles émergent, ça et là, mantelées d'hermine. Au loin le palais de justice, vapoureux, apparaît promenant sa structure dans l'horizon d'hiver.

Le vent souffle et fait vibrer les vitres. L'artiste est rêveur, la tête penchée et perdue parmi les fouillis de paperasses et d'esquises d'une table de travail. Il songe, le peintre, il songe et est triste. Et sa mémoire effeuille les pages de sa vie. Le souvenir de ses années de lutte et de sacrifice mélancolisent son cœur. Rien ne lui sourit, l'indifférence le tue.

Depuis huit années que dure cette lutte, exténué il succombe. La volonté l'abandonne, il désespère. Sa conviction même, cette conviction qu'il croyait si sincère et si noble, lui apparaît fausse à présent. Sa pensée vogue dans la chambre, s'arrête devant les toiles, ces œuvres choyées et aimées qu'il exécuta jadis avec tant d'ardeur et qui gardent chacune un lambeau de son âme et une partie de ses illusions.

Une femme entre ; le vieux tapis amortit le bruit de ses pas. Elle est belle et très pâle, comme nimbée d'un vapoureux voile. Sa figure aussi révèle la souffrance, et ses yeux gardent en leur béatitude la trace de larmes qu'elle doit verser bien souvent. Devant le peintre elle s'arrête le front plissé de souci, et ses prunelles le couvrent de bien doux et profonds regards. Ses mains blanches et amaigries caressent la chevelure du jeune homme et s'y mêlent et se confondent avec ses fils d'argent. Il relève lentement la tête, contemple la chaste vision, va à elle, et comme causant à une madone lui dit avec respect et avec amour : « Près de toi je suis le plus heureux ! »

SANDER PIERRON.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — *Lohengrin*.

C'est une reprise presque annuelle que celle de *Lohengrin* à la Monnaie. L'œuvre, en effet, est propice à une prudente initiation wagnérienne, et son allure, révolutionnaire à son apparition, est devenue toute naturelle aujourd'hui, au milieu des essais audacieux de la jeune école musicale. *Lohengrin* est resté pourtant un opéra bien construit et d'une impression forte, pourvu de qualités déjà puissantes, et qui le feront rester longtemps à la scène. Malgré la diversité des passions si instenses qui se heurtent en un conflit habile, l'œuvre reste toujours puissamment une, dans son mysticisme élevé et soutenu, si grandement exprimé par l'admirable prélude.

C'est cette impression hautement artistique, ce sentiment génial de pure religiosité que nous regrettons n'avoir pas senti à la Monnaie. L'exécution accuse une préparation hâtive ; la mesure y est, sans doute ; mais il n'y a qu'elle. Le splendide crescendo à l'arrivée de *Lohengrin*, et en général les portées où l'orchestre joue le rôle prépondérant, manquent de ce relief nerveux et vigoureux qui éclate dans toute œuvre wagnérienne, de ce relief que M. Dupont sait si bien imprimer aux ensembles instrumentaux. C'est gris, incolore, d'un mouvement trop uniforme, souvent trop rapide et un peu exubérant quand il faut accompagner la voix. — Il y a là sans doute de nombreux et excellents artistes, mais M. Flen n'a pas d'autorité ; son bras ne «tient» pas assez l'ensemble, et son geste manque de chaleur et d'élan,

Mlle Chrétien est toujours l'intelligente et consciencieuse cantatrice mettant au service de son rôle toute la richesse de sa voix, si nourrie et d'une émission si facile. Un peu trop de zèle seulement dans la mimiques, et des accents de passion assez factices. — M. Seguin unit à de puissantes qualités de chaleur cette compréhension exacte du personnage qui fait de ses rôles presque une création. — Nous connaissons également dans le rôle d'Ortrude, Mlle Wolf, dont le talent habile a progressé depuis l'an dernier, et qui joue avec un sentiment très dramatique les sombres scènes du 2^e acte. — Quant à *Lohengrin*, M. Lafarge nous avait gâté. On s'est souvenu, — un peu trop, par malheur, — du caractère si élevé qu'il avait su donner à cette belle figure ; quelle aisance dans l'allure, quelle suavité dans les demi-teintes, quelle sobriété dans le geste ! M. Murate a pour tout une voix fortement établie ; mais il la conduit avec inexpérience, et la douceur chez lui consiste à voiler désagréablement son chant. Il manque enfin de grandeur et mysticisme ; ce *Lohengrin* est trop terrestre et trop bruyant.

Quant aux chœurs pour ne prendre qu'un exemple, celui des fiancailles a été «brossé» et rapidement enlevé, — à l'exclusion du sentiment artistique le plus primitif.

Enfin, — ceci n'est plus de la critique, — ne pourrait-on, une fois pour toutes, supprimer cette malencontreuse ficelle qui agite au dernier acte, la tête du cygne en salutations béates et mesurées ?

Rien n'est plus puéril ni plus ridicule, et le spectacle de l'oiseau éclatant dans le jet de lumière bleutée, est assez réussi pour ne pas le gêner par cette sotte et inutile invention.

* * *

THÉÂTRE DU PARC. — La princesse Georges.

De tout l'œuvre de Dumas fils, la *Princesse Georges* est sans contredit l'une des pièces vivantes, comme rapidité d'intrigue, et les plus caractéristiques, par ses qualités comme par ses défauts. En effet, cette action exceptionnelle pose un problème d'un intérêt déjà moindre à notre époque, et de plus, elle ne peut arriver à le résoudre par cette déroutante conclusion.

Ce système, qui veut développer une idée unique à laquelle tous les éléments doivent concourir, nous semble plus voulu, plus forcé, et contraire à l'idéal de réalisme qui seul peut produire du théâtre vrai. Néanmoins l'œuvre a de belles et fortes qualités, une admirable exposition qui campe immédiatement chaque personnage, un plan toujours suivi, une habile disposition des scènes, une savante gardation de l'intérêt.

L'exécution de cette comédie au Parc, accuse quelques progrès accomplis depuis les débuts de la campagne ; mais l'ensemble garde néanmoins une hésitation pénible, un manque d'aisance dans le dialogue, d'égalité dans le ton. Les tempéraments différents des comédiens sont trop marqués ; la conversation a trop de décousu et la tonalité varie à l'excès. La troupe contient cependant de bons éléments. A notre sens Mme Archambaud de Niéric dramatise outre mesure le difficile personnage de la princesse : c'est presque de la tragédie. Séverine est plus sombre, plus intimement et profondément blessée ; et l'intensité de la colère jalouse, en des éclats de voix moins répétés, eût été plus frappante. Mme Archambaud possède un organe riche et flexible, qui sait se faire caressant dans les câlineries de la passion ; sa musique, souvent sobre et juste est aussi trop hâtive, comme dans le jeu de scène de la fin du 1^{er} acte, par exemple Mme de Pontry a rempli le rôle de Sylvania avec une placidité voulue, et une froideur sèche dans la voix allant jusqu'à l'excès. Mme Mégard a plus de charme elle a détaillé avec quelque esprit, et le laisser-aller confiant qui la rendait déjà si personnelle l'an passé, la jolie scène de caquetage du 2^e acte. — M. Liverani fait du prince de Bivac une création hésitante inégale et assez grise ; la voix trop sourde au début, a de brusques sorties qui détonnent. — M. Stéphane a des accents justes dans la personnage du notaire, et M. Dubroca joue finement l'inraisemblable rôle de Victor. — Enfin M. Robert est suffisamment "sanglier", en comte de Tenemonde.

HENRY LEBŒUF.

* * *

Une fort belle reprise, au Théâtre Flamand, de *Liefdedrift*, l'œuvre si vivante de M. de Tière. L'interprétation très soignée, a mis en lumière une fois de plus les talents solides de Mme Rans. MM. Wicheler, A. Hendrickx. — La direction annonce une campagne bien fournie en vaudeville de G. Hendrickx, une opérette de Teirlinck-Styns et Miry, 't is uit *Liefde*, dont on dit grand bien. Enfin les répétitions de *Charlotte Corday* promettent une exécution parfaite en tous points.

GRAPPILLAGES.

Nous avons eu l'occasion d'entendre, le 30 octobre, à l'académie, l'exécution de la cantate "Audromède" qui a valu à son auteur M. Smulders, le 1^{er} second prix du concours de composition musicale de 1891. — Nous y avons reconnu de fortes qualités dramatiques, une inspiration assez libre quoique peu soutenue et n'excluant pas certains renplis-sages. — Après un début assez laborieux, aux réminiscences un peu nombreuses, se développe la marche des prêtres d'Ammon, rappelant fort, comme système de construction, les cortèges du 3^e acte de Parisfal. Assez lourde et longue cette marche, et faisant preuve d'une légère inexpérience dans l'emploi des cuivres. — Une des plus belles pages de l'œuvre est la fin de cette 2^e partie, pleine de couleur, d'animation, de passion, et très librement conduite jusqu'à la fin. — Les exquises harmonies qui ouvrent la partie suivante sont plus personnelles de facture, de même que les comentations d'Audromède. d'un sentiment très juste ; la danse des Néréides, qui semble une bacchanale de foire, nous a rappelé par contraste, le morceau si léger et délicat de M. Paul Lebrun, dans le même sujet ; l'arrivée de Persée se ressent de souvenirs wagnériens bien vivaces ; — enfin le finale est largement et vigoureusement traité.

En considérant les conditions où ces œuvres sont produites, l'Audromède de M. Smulders accuse évidemment un sentiment très musical et un louable souci d'originalité ; mais nous croyons que le talent du lauréat s'accommoderait mieux d'une action théâtrale que d'un poème symphonique, visant surtout à la décoration représentative.

A propos de la question roumaine, ce problème de passionante actualité, les étudiants roumains de Transylvanie et de Turquie ont lancé en Europe une brochure très curieuse, et qui donne l'explication complète de ce conflit menaçant. — Les auteurs examinent tout d'abord la situation créée par les magyars aux Roumains de leur pays, accumulant une à une les vexations, aussi bien dans

l'enseignement, que dans la religion, l'administration, la justice, le droit d'association. C'est un tableau indiqué et complet des misères d'un peuple opprimé, une attaque vigoureuse et enflammée contre l'oppression morale et progressive exercée sur la fière race de l'ancienne Daciae Tragane. Ce ne sont pas de simples paroles ; les preuves et les faits remplissent toutes les pages, disposés en habile gradation, amenant la conclusion naturelle «les Roumains demandent à être en Hongrie une nation libre, jouissent de la liberté au même titre que la nation magyare, ayant les mêmes obligations et les mêmes droits.» Au lieu du gouvernement magyar centralisateur, les Roumains veulent être un état organisé, ayant les mêmes privilèges, et vivant sur le pied de la plus complète liberté nationale. — Le pamphlet est écrit dans un style ferme, à l'allure fière et convaincante, que la traduction française à su heureusement lui conserver.

Le nouvel opéra en 4 actes de Jan Blockx, *Maître Martin*, dont le sujet est tiré d'une nouvelle d'Hoffmann, passera le 24 cour à la Monnaie ; les répétitions en sont activement poussées.

Pour paraître chez l'éditeur Laconblez : *Les récits de Nazareth*, par Eugène Demoldes ; pour la fin de l'hiver, *Sous la Couronne*, le nouveau volume de vers de Albert Giraud ; du *Sicéle de Shakespeare*, par Georges Fekhoud, qui paraîtra vers la fin du mois.

L'exposition du cercle *Pour l'Art*, s'est ouverte le 12 novembre. La fermeture aura lieu en décembre. Au prochain numéro la chronique de notre critique.

Nous avons reçu un recueil de six mélodies pour piano d'un de nos jeunes compositeurs M. Weyts. Ces morceaux sont fort jolis et d'une musique très évocative, les deux surtout faites sur les poésies de notre ami et collaborateur M. Robert.

Editeur : M. Vanderauwera, à Bruxelles.

IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE
M. VANDERAUWERA

Rue Jennart, 13

(PRÈS DU BOULEVARD LÉOPOLD II)

Molenbeek-Bruxelles.

IMPRESSIIONS COMMERCIALES ET ADMINISTRATIVES

Spécialité de circulaires, factures, enveloppes, journaux, souches,
titres pour Sociétés, prix-courants, etc.

INSTALLATION SPÉCIALE POUR AFFICHES

Lettres de décès en 1 heure.

PROGRAMMES EN TOUS GENRES

FABRIQUE DE RÉGISTRES

CARTES DE VISITE ET D'ADRESSE

*Matériel mécaannique perfectionné,
permettant d'entreprendre les travaux les plus importants.*

CASE A LOUER

Pp 572 210
Première Année — N° 3

DÉCEMBRE 1892

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Economie
politique

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction et Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE-BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Be.gique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eeckhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Joseph Desgenêts — Emile Vandervelde — Dr
Charbonnier — Frans Delbastée — Elslander — Mathias Robert —
Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère — Lucien Jottrand
— Charles Frappart — Jean Brézal — George Touchard — Pierre
Armen — Paul Janssens, etc.

SOMMAIRE

A Vau-la-Rue (suite et fin).	CAMILLE LEMONNIER.
Les Résignés	J.-F. ELSLANDER.
Burch Mitsu (suite).	GEORGES EECKHOUD.
Dernier Rêve (Noël).	LUCIEN JOTTRAND.
Soir	JOSEPH DESGENÊTS.
Page devinée	MATHIAS ROBERT.
Les Miséreux	PAUL JANSSENS.
Chronique Musicale.	H. LE B.
Grapillages.	



A Vau-la-Rue

(SUITE ET FIN)

Une réflexion arrêta Fortuné Gervais : — Prenons garde à économiser nos pauvres jambes, j'en suis vraiment trop prodigue. D'ailleurs, la chaleur me revient, il n'y a plus que cette sensation de glace dans les épaules. » Il entendit sonner deux coups à l'horloge de l'Hôtel de Ville.

— Quoi ! il ne serait encore que deux heures, gémit-il. Il me faudrait encore marcher pendant quatre ou cinq heures !

Un espoir lui restait. A cinq heures il se rabattrait vers un quartier de cantines et de petits débits ; il irait s'y attabler avec les maraîchers dans la chaleur du premier feu ; ses deux sous lui procureraient une réparatrice décoction de marc de café.

Tout de même le temps lui semblait s'allonger effroyablement ; il tâcha de récupérer la notion de l'heure en dénombrant les minutes, comptant jusqu'à soixante, puis recommençant. Mais le quart d'heure qu'il gagna ainsi dura une éternité ; mieux valait s'en rapporter aux inexorables lois des choses.

Une prudence excessive réglait ses mouvements ; il surveillait son esprit et ses pas de crainte d'une défaillance. A la longue cependant, une lassitude le harassait qu'il s'efforça de déjouer par de brefs repos alternés sur une jambe et sur l'autre. C'était un brisement de ses pauvres reins concassés comme par des pilons, une ankylose des genoux qu'il ne savait plus plier et surtout un recroquevillement si douloureux des orteils qu'il lui semblait marcher sur des tôles chauffées à blanc. Chaque fois qu'il passait devant un banc, il fermait les yeux, tantaliés de l'envie épouvantable de s'y poser.

Le cadran de la Maison-Dorée tout à coup s'alluma dans la ténèbre d'un ciel arctique : encore une fois, l'heure le décevait. — « Se peut-il

que quarante minutes seulement se soient écoulées depuis la sonnerie de l'Hôtel de ville? se dit-il consterné, en tremblant de tous ses membres. Mais il faudrait admettre alors que l'heure gèle aux horloges, comme l'air de cette exécration nuit. Mon Dieu! je crois en vous, je crois à vos miracles. Donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout. » Sa gorge se déchirait en des abois de toux, il subissait l'évidence de sa poitrine mise à nu et tenaillée jusqu'au foie par des crocs. — Et partout on dort, il y a là des alcôves où reposent des gens heureux. Plus même une lumière aux étages, l'indice d'une veillée triste près d'un lit de moribond, la lampe d'un chercheur de problèmes; je me sentirais moins scul. —) Sous les réverbères blêmes, il perçut au loin des silhouettes se mouvant dans la désolation nue des trottoirs. Un besoin de se frotter à une chaleur d'humanité fraternelle le ramassa dans un dernier effort. Sans doute, c'étaient des malheureux comme lui... Du fond de leurs cabans, les deux sergots regardèrent accourir le singulier passant, cette nocturne caricature d'un pauvre diable claquant des dents et grelottant sous une redingote ridicule.

— Hé! l'ami, où allez-vous de ce train?

Une honte fière le redressa. « Je m'en retourne chez moi. » Mais après quelques cents mètres, son pied choppa, il tomba sur les genoux. — « Serait-ce la fin, seigneur mon Dieu? pensa-t-il. » Et l'agonie morale commença. Il renia ce prénom de Fortuné reçu avec l'ondoisement baptismal et qui le vouait aux joies de la vie; il maudit les années de collège, l'instruction vaine, la duperie des diplômes qui l'avaient incité au leurre des ambitions mauvaises alors qu'à l'exemple des siens, il eût pu bêcher la terre, forger le fer, manier la cognée dans les bois.

En se raidissant, Gervais parvint à se traîner jusqu'à un seuil. « Une seconde seulement, rien que le temps de reposer mes pauvres pieds déjà morts; puis je repartirai, j'irai jusqu'à ce que je m'abatte sans espoir de me relever. Ah! les hommes, les canailles! » Ce cri de dérélition sanglota sans écho. Depuis huit jours, il colportait en ses basques son rouleau de poésies, une pauvre écriture des rêves copiée de sa plus belle main, de cette main de maître d'école qui aux petits apprenait à tenir la plume. Sentant sa poitrine se prendre, il l'éploya contre sa gorge râclée par les râles et par dessus noua les bras en croix pour se réchauffer au moins à cette flamme des beaux soirs de songes et de musiques. — « Maman! Jeannille! La petite maison sous les treilles... BA... BE... BI... BO... BU... Il y avait une fois une belle princesse... »

Des battants de cloches, sans souffrance, martelaient ses tempes, des chocs tumultueux de fontes, un fracas de trains bondissant à toute vitesse sur des plaques tournantes, le bruit des hautes eaux contre les piles d'un pont. Et une figure ne s'effaçait pas tout de suite, Jeannille faisant les cent pas sur le boulevard avec le tordion de ses hanches minces et le claquement de l'ironique éventail dont elle fouettait cette nuit des pôles.

Camille LEMONNIER.

Les Résignés

Les religions ont accompli, à travers les temps, ce miracle de faire subir aux misérables la loi du riche et du fort. Les prêtres promettaient aux vaincus une vie meilleure en l'existence de laquelle ils croyaient eux-mêmes; ils leur montraient l'avenir d'un bras enthousiaste et tous les yeux se tournaient vers la délivrance annoncée, douloureux mais confiants, et les souffrances se calmaient sous le souffle alliciant de la foi.

Mais le doute est venu. Il a d'abord envahi la poitrine des consolateurs qui, longtemps, ont lutté, dont la voix a continué à s'élever, quand même, vibrante de toute l'anxiété qui glaçait leur âme. Ils ont voulu préserver les expectants du mal qui les frappait; ils ont voulu sauver le monde de l'écroulement que, déjà, ils prévoyaient, et ils se sont faits les icoglans d'une société basée sur l'injustice et l'exaction.

Malgré tout, les ténèbres sont descendues peu à peu sur la foule prosternée, et l'épouvante est accourue, rapide comme la tempête, l'épouvante de l'éternel silence toujours dressé comme une muraille devant les prières.

Ils ont tremblé; leur regard a trahi leur angoisse, et ils se sont trouvés impuissants à dominer les murmures de ceux qu'ils avaient trompés.

Alors l'espoir a disparu tout à coup du ciel.

Les sacrifiés ont compris que leur attente était vaine.

Trop tard!

La force des maîtres grandissait; la voûte dont ils allaient écraser les esclaves était presque achevée; leur domination semblait inébranlable.

Car ils n'avaient pas écouté, eux, les objurgations de ceux qui montraient les magnificences, les délices de la vie future et prêchaient le mépris des richesses. Ils les gardaient, les richesses et les jouissances, n'acceptant la promesse de la vie future que comme une consolation de la mort.

Ils étaient heureux. Tous leurs efforts ne tendaient qu'à la continuation de leur bonheur, à l'exhaussement de leur puissance...

... De ce jour la résignation n'est plus permise.

Les malheureux savent maintenant qu'ils n'ont rien à attendre, qu'aucune compensation ne leur sera donnée, qu'ils mourront avec l'affreux regret de n'avoir pas connu un instant la félicité, avec l'affreuse joie d'en avoir fini avec la douleur. Ils savent cela et ceux qui acceptent sans rage un tel sort, ceux qui courbent tristement le front en suppliant seulement leurs bourreaux d'être pitoyables, de ne pas trop les martyriser, sont des êtres vils et abjects !

Il faut que les affamés fassent retentir le monde de leurs hurlements ! Il faut que l'effroi des iniquités amassées depuis tant de siècles emplisse les cœurs ! Il faut que la menace des représailles fasse frissonner jusqu'aux indifférents ! Et que rien, sinon l'aurore de l'ère nouvelle, ne brise l'élan rédempteur !

Ils ne se donnent plus la peine, les Assouvis, d'entretenir la flamme de l'idéal au cœur du Pauvre ; la parole humaine a perdu, à jamais, les accents réconfortants. Il ne s'en lèvera plus, des enthousiastes, pour essayer de tuer l'incroyance.

Ce serait inutile, d'ailleurs.

Le cynisme s'étale hideusement sur les faces, les contractant en un ricanement terrible.

La bataille est engagée ; le temps de la dissimulation est fini.

Ne le voient-ils pas, les silencieux ?

Alors, pourquoi ne pas relever la tête, pourquoi ne pas se joindre à ceux qui ont accepté résolument la guerre et qui luttent, héroïques, sentant bien qu'ils seront frappés tôt ou tard, mais comptant que d'autres les vengeront !

Car la lumière, si longtemps attendue, semble naître enfin ! Elle ne jaillit pas des ténèbres où les regards l'ont cherchée ; elle sort lentement des entrailles de la souffrance. Elle répand comme un rayonnement diffus qui, déjà, emplit tout l'espace ; elle dilate les poitrines ; elle ouvre de force les paupières déjà closes. Elle annonce la fin des misères et des afflictions.

C'est la Justice.

Les torturés qui n'osent pas croire en elle, qui laissent s'abaisser sur eux, passivement, la griffe toujours plus lourde et plus cruelle des Repus, qui pleurent et obéissent, ceux-là sont des criminels, ceux-là sont des traîtres !

Il se peut qu'à force de privations ils en soient arrivés à ne plus rien désirer, qu'ils estiment que, pour eux, le salut ne vaudra plus l'effort qu'ils accompliraient pour l'obtenir, qu'ils préfèrent leur servage, comme ces prisonniers qui demandent à retourner au cachot, après une longue captivité !

Mais qu'ils se souviennent que, comme hommes, ils ont le devoir d'aider à l'œuvre commune, et qu'il viendra des générations qui ont droit au bonheur.

Oui, *Ils* sont parvenus à étouffer en leurs victimes toute énergie, toute force d'âme; ils en ont fait des êtres dégradés, incapables de vouloir la salvation et qu'ils pourront peut-être ruer sur leurs frères !

C'est là l'obstacle contre lequel se heurteront longtemps les révoltés.

Mais il faudra bien qu'un jour ils se lèvent aussi, ces châtrés ! On trouvera bien un outrage qui leur fouaillera le sang; on saura bien faire jaillir de leur cœur amolli la flambée de l'indignation et les arracher à leur hébètement !

Alors le bras qui les aura frappés leur montrera l'ennemi. Et s'ils ne comprennent pas, s'ils ne veulent pas, ce seront des lâches !

On saura ce qu'il faudra en faire.

J.-F. ELSLANDER.

Burch Mitsu

(SUITE)

Devant moi se dresse le bâtiment de la minque dont la cloche sonne les périodiques criées comme autant d'angelus. La minque, toujours saturée d'un encens vireux, mais salubre, regorgeant d'ofrandes entassées dans les cloyères et les bannettes, et charroyées du quai par des mousses et des poissonniers musclés. Et les chasse-marrée attendent sur un rail de raccordement avec la gare, le moment d'apporter tout ce poisson aux voraces terriers. Vides, — le dimanche, par exemple ou dans la soirée, — ces grands wagons

servent de théâtre aux sublimes parties de cache-cache des culottins et des bambines déjà vêtus comme leurs parents, héritiers rougeauds et poupards d'une race extraordinairement prolifique. Future chair à poisson, ces gamins rieurs affectent déjà l'allure balancée des gabiers! Combien de ces délurés espiègles mourront sur la terre ferme?

Car il s'en faut que la mer soit toujours la chatte caressante qui flatte et câline de ses vaguilles festonnées les mondaines des beaux mois d'été. Il s'en faut aussi qu'elle se montre nourricière généreuse pour ceux qu'elle attire sur ses abîmes; d'ailleurs, elle aurait beau prodiguer les pêches miraculeuses, le meilleur, la presque totalité du gain remplit les coffres d'âpres et cupides courtiers.

Que d'angoisses lorsque la mer a ses fureurs noires et qu'elle s'agite comme en mal d'enfant, car ses gésines préparent des mortuaires au lieu d'annoncer des naissances! Heureuses les Ostendaises quand il n'y a pas d'absents, quand toutes les barques sont rentrées! Ces jours de tourmente, il y a foule sur l'estacade; les femmes guettent à l'horizon la voile du père, du mari, du frère, du fiancé, du fils bien-aimé. Ces jours-là, les cheminées des masures n'arbovent pas, à l'heure de midi, la joyeuse fumée. Et les derniers écus, destinés à tromper la faim, se fondent, pour tromper les angoisses, sur les comptoirs des cabarets! Et, ces jours-là aussi, la marmaille, accrochée aux jupes des ménagères, criaillie, et, l'estomac vide, n'a pas le cœur au jeu!

Et comme s'il ne suffisait pas des bourrasques pour décimer cette population compacte, de temps en temps le typhus, le choléra, la variole donnent un bon coup de balai dans ce grouillis de misérables qu'on croirait, à les voir peiner si dur, ne pas souhaiter mieux que d'être supprimés une bonne fois! Et pourtant le pullulement recommence de plus belle. Et pour un naufragé il y a toujours six nourrissons. Le père rentre dans la nuit sousmarine, avant que son dernier né ne voie le jour! Chaque été les pots de géraniums arborés aux fenêtres des bicoques n'épanouissent pas une fleur de moins, et les ménages comptent toujours le même nombre de petiots!

Les vieillards, au seuil des portes, semblent presque aussi nombreux que les commères et les enfants, car il faut croire que l'Océan est surtout friand d'hommes dans la fleur de l'âge. Il y a des femmes veuves de plusieurs époux, et des enfants de plusieurs lits, on pourrait dire des orphelins de plusieurs tempêtes. Le dernier mari est souvent à peine plus âgé que le fils aîné!

Que de flâneries par les petites rues batelières, laides, oh oui ! sales et trop droites, mais si pittoresquement habitées. Et l'aspect de ville joujou, que présente le quai des Pêcheurs, vu de la plaine entourant le nouveau phare.

Je m'arrête devant les éventaires des mansardes et régale les marmots, aux prunelles élargies par de gourmandes convoitises, d'une livre de bigarreaux ou de cerises noires. Les commères prennent le frais sur le pas de leurs portes, remaillent les filets ou tricotent pour leurs hommes un de ces jerseys de laine bleue sans couture, — comme la tunique du divin maître, — dans lequel se moulent les torsos bombés. Que de crépuscules passés à contempler ce quai des Pêcheurs avec ses allées et venues de matelots !

A les juger sur leurs allures, on prendrait ces solides marouffes pour les ouvriers les plus parresseux de la terre. Ils promènent leurs grandes carcasses flegmatiques et charnues le long des quais, sur les estacades, ou s'allongent à plat ventre, et baient aux nuages et scrutent au plus profond de l'horizon les voiles des camarades. Quelques-uns sont briquetés, d'autres ont des physionomies ligneuses et basanées ; presque tous ont la peau aussi dure que le pain noir qu'ils mangent. A les voir batifoler entre eux, ou s'éterniser devant un verre de bière, on se méprendrait sur leur énergie et leur activité.

Pendant la saison, ceux que la pêche n'occupe pas, guettent, sur l'estacade, le passage des clients, pour leur proposer une promenade en mer, dans l'un de ces petits canots à voiles garés au pied des pilotis rongés de varechs. Neuf fois sur dix, le flâneur passe, importuné. Moi-même, au début, je faisais à peine attention à ces humbles industriels, et écoutais avec impatience le boniment qu'ils me baragouinaient en un français de contrebande :

— Un bon petite brise pour un petite tour en mer, Monsieur?.. Un joli bateau et un bonne matelot, Monsieur ?

Un jour cependant, la figure d'un de ces braves garçons indiqua tant de supplication et de contrariété, à mon refus, que sur le point de passer outre, je consentis à fréter sa coquille de noix. Il godilla son embarcation jusqu'à ce que nous fussions sortis du chenal. Puis il se mit en devoir de guinder son mât et de brasser sa voile.

Georges ECKHOUD.

(A suivre).

Dernier Rêve

NOËL

A Henry Le Bauf.

C'est là-bas, sur la mer grande que bouleverse le vent. Les vagues énormes s'entrechoquent, se crévent et roulent à l'infini.

Le navire qui craque sous les efforts du « nordet », tangue et s'incline sur l'eau profonde et noire. Les lames méchantes lui crachent leur écume jaune, le couvrant tout entier...

La mer est grise, le ciel est noir, les flocons blancs tombent, tombent, chassés par les rafales froides.

Et le navire va, tanguant de çï, de là, hop là!... labourant de son étrave droite, la vieille triste qui hurle au vent.

« Oh hisse! à la grande voile!..

» Etouffe, ohé! du foc!.. »

Là-haut, dans la hune que mouillent les embruns, où s'accroche la neige, un mousse est cramponné, bleu de froid, pelotonné contre le mat. Il regarde, le petit mousse, là-bas, du côté du Nord, où s'étend sous les brumes d'hiver la Belgique humide et froide.

Là est sa mère, là est sa famille à lui.

D'où il est, il ne voit plus rien que le ciel gris qui écrase et la mer terrible qui, en coups de bélier, frappe le navire. Il ne voit plus le pont, il ne distingue plus ses compagnons dispersés dans la mâture. Il est perdu dans le brouillard et les glaçons. Il va de ci, de là, hop là!..

Enlevé comme une plume, toujours tanguant, roulant, gémissant, va le bateau, tout petit lui aussi, sur l'eau immense!..

.....

Noël!.. Noël!.. Noël!..

... Dans la chaumière rien ne bouge. Dans l'âtre le feu s'éteint, jetant encore d'incertaines lueurs rouges et jaunes comme des follets.

Une lumière brille dans la chambre voisine. A une table de bois, une vieille est assise tenant une lettre qu'elle lit avidement.

Au dehors, c'est la tempête; c'est le vent du Nord qui fait rage, couchant les arbres dans les chemins, sifflant dans les cheminées d'où tombe de la suie...

... Elle ne lit plus, la vieille; elle est toujours là, cependant, mais elle dort; ses lunettes sont tombées sur la table, la lampe s'est éteinte...

... Il fait noir!..

... Un grand coup de vent, une rafale épouvantable, et tout croule, tombe, tombe, dans un abîme sans fond. La maison craque, s'entr'ouvre; puis, plus rien...

... Il fait noir!....

... Il fait froid!....

... Tout là-bas, à l'horizon, une grande « panne » claire s'allonge; au milieu, un clocher pointu, une flèche hardie de granit vieux et sombre, se dresse vers les nuages ternes qui toujours sèment leurs papillons blancs.... Derrière, un groupe d'anges bleus et roses monte, entraînant une vieille femme dans un cercle lumineux...

... « C'est grand'mère qui monte au ciel!.... »

.....
 . Hop là!.... de çï, de là, le navire; et chante le vent dans les mats et les cordages; et fouette la neige, et mouillent les embruns!..

Des chutes effrayantes dans des gouffres.... puis un choc, violent, rude, remuant tout l'être...

... Dans la hune un homme vient d'arriver.

— « Ohé Jan... Ohé!.. »

Des sifflements lugubres lui répondent, et pour ne pas être emporté, le matelot s'accroche à une drisse.

— « Jan!.. Jan!.. »

Les vagues s'entrechoquent toujours, se suivent, montent les unes sur les autres et s'écrasent avec de grands bruits sourds...

Jan était là, cramponné à une corde, blême, bleu, immobile; crispé. Ses yeux étaient hagards, ses lèvres pâles s'entrouvraient pour un sourire!..

— « Jan... Jan... » et l'homme le secouait.

Il était mort, Jan, mort de froid, de terreur!

.....
 Et aux environs d'Anvers-la-Flamande, dans une maisonnette bien close, la vieille dormait dans son grand lit, tranquille, rêvant à son petit-fils parti si loin!..

Noël!.. Noël!.. Noël!..

LUCIEN JOTTRAND.

Décembre.

Soir

A Georges Eckhoud.

Portant le poids d'un rude et quotidien labeur, ils marchent lentement vers les clartés qui, une à une, s'allument, là-bas, au village, à travers la frondaison des grands arbres de la route.....

Le crépuscule est chaud et tranquille. Très haut dans le ciel une lune parcimonieuse fait sa trouée : les nuages s'éclairent; une brume tremblote sur la campagne abandonnée; de noirs troncs d'arbres s'allongent et des branches s'étirent dans l'ombre qui s'amasse; la ligne onduluse des montagnes fermant l'horizon se confond presque avec le ciel sombre; épars dans les champs, des feux de fanes s'épuisent et dispersent leurs fumées jaunâtres; dans la vallée, des lueurs tragiques jaillissent des grandes cheminées d'usines et semblent des torches géantes brandies vers le ciel éclairé; des flammes s'échappent et s'irradient en resplendissantes gerbes d'étincelles.

Comme tous les soirs, à la même heure, par les temps de pluie et de gel aussi bien que par les temps de lune sereine, les miséreux, en groupe taciturne et morne, s'acheminent vers le village assis là-haut, sur la crête de la montagne. Passivement ils gravissent leur douloureux calvaire, poussés par une inexorable fatalité. Comme eux, leurs ancêtres se sont blessés aux cailloux de la route, comme eux leurs enfants s'y meurtriront.

La pente du chemin est pénible.... et haletante leur marche. Les genoux fléchissent, les jambes refusent de les porter; les attitudes sont exténuées et désespérées; les gestes lents et fatigués; toutes les joies ont été moissonnées en leurs cœurs vacillants; la même expression de douleur les étroit et les écrase; sous leurs vêtements couler de terre les hommes et les femmes se distinguent à peine....

Et ils marchent et s'essouffent à escalader le chemin pierreux qui leur déchire les pieds. Leurs cœurs mutilés s'ouvrent à toutes les désespérances des jours à venir; leurs illusions se sont évanouies à l'âpreté de leur vie besogneuse et mauvaise. La cruelle chanson de leur déchéance chante à leurs oreilles.

Et pourtant.... là-bas, de ces usines qui mugissent comme la mer, de ce fastueux décor tout fulgurant, de ces machines dont les stri-

dences se répercutent dans le soir, de ces cheminées vòmissant des cascades de feux, de ces laminoirs tressaillant au choc sonore des lourds marteaux, de ces mines noïres et profondes, de cette glèbe féconde aux moissons abondantes, ne sont-ils point, eux, les miséreux, les méconnus, la grande âme irréductible ?

Par ce soir radieux et solennel, leurs souffrances accumulées depuis des siècles, s'envolent en un large et fraternel essor. Ils sont muets, mais leurs cœurs s'emplissent des mêmes et douces émotions. Jamais la terre ne leur est apparue si belle, jamais la vie ne leur a semblé si grande ! Leurs misères, leurs peines, leurs douleurs se taisent devant ce paysage prophétique que leurs yeux contemplant recueillis et extasiés, et en leurs cerveaux incultes s'évoquent des visions grandioses de puissance et de domination.....

Et moins péniblement ils gravissent leur calvaire, insensibles aux cailloux écorcheurs du chemin, guidés par une clarté d'espérance souriant tout là-bas, en la nuit tombée, à travers la frondaison des grands arbres de la route.....

Joseph DESGENÉTS.

Page devinée

Les rues me font mal, par tout ce soleil. Trop rien. Je dois être minablement pâle, je le sens à certains regards. Je semble un reproche, sans doute.....

Ils ne comprendraient pas qu'on puisse avoir faim maintenant ; je m'évade, tête baissée : tous ces magasins me brûlent au ventre, et puis, on trouve, parfois, à terre.....

Je crains de heurter quelqu'un, on pourrait supposer mal. Tantôt, on m'a dit : « *Imbécile!* » lorsque j'ai cogné ce chien aux bras d'une dame — bien mise. — Ma mère me prenait ainsi, autrefois, quand je peinais jusqu'à pleurer sur un devoir ardu : « Travaille, chéri, ton savoir te sera seule richesse plus tard. »

Partie, hélas ! la pauvre ; aussi les rêves ! Quelle souffrance, si elle me voit !....

.

Un cimetière. On est bien dans ce calme et toutes ces fleurs...

Mais on se cramponne, d'instinct, à la vie, si mauvaise soit elle, en présence de tous ces morts. Il serait si doux les rejoindre, pourtant : ne plus penser, ni errer, ni souffrir; engraisser cette terre qui ne peut même me nourrir!

La mort nivelle tout, dit-on. Ironie! Un coin des pauvres existe, piqué de misérables croix, avec un nom, une date, ou seulement un numéro. Et ces mots poignants : fosse commune!...

Il y a le quartier riche, aussi, où l'on paie le dernier sommeil non troublé : des allées de pierres rigides, du marbre, de l'or. Ici, beaucoup de vertueux et de bienfaisants : l'humanité est décidément bonne — après —

Pourquoi me viennent ces réflexions méchantes? J'étais — et me crois encore — bon cependant. Rancune?

« *Aimez-vous les uns les autres.* » Parole sublime!

Oh! cette faim qui me torture toujours! Cela monte, l'on dirait : ma gorge est en feu.....

Ah! oui! Te rappelles-tu, mère, ces délicieuses crêpes fumantes que tu nous faisais à la Noël? Rondes et dorées — comme ce soleil —. Et on en mangeait! Trop, parfois ... Veux-tu m'en faire encore, dis?....

Pose-les sur l'herbe, là!.... Encore..... Encore..... Pour tous!....

Il y en a!.... Il y en a!....

C'est bon, manger!.... Si tu savais... depuis... combien.....

Mathias ROBERT.

Les Miséreux

A. A. Vanderstraeten.

Dans la large rue, toute emplie de foule mouvante et dont la nuit bleue est piquée de la lumière des réverbères, à côté de l'église dressant d'un seul bloc, contre le ciel étoilé, sa masse d'ombre, de silence et d'immobilité, cinq pochards s'amènent, sur une ligne, se donnant le bras.

L'œil hébété, la casquette dans la nuque, ils se laissent aller à la dérive, ils déambulent, d'un pas vacillant et automatique, le trottoir en pente. L'un d'eux, qui paraît le plus solide, esquisse à peine le geste vague de frapper le triangle qu'il tient en main, afin d'accompagner la musique sanglotante du joueur d'accordéon, qui les précède mélancolique et guenilleux. Tous, la tête ballante, faisant des zigzags de droite et de gauche, ouvrent une bouche pâteuse et, sans observer le rythme de l'instrument, beuglent tous les refrains qui leur viennent à l'esprit. Celui de droite, se détachant soudain du groupe, essaie de battre un entrechat et, assommé par l'ivresse, s'effondre grotesquement sur le pavé, à la joie imbécile des passants. Pendant quelques instants, se barbouillant de boue, il reste vautré dans la rue, avec des mouvements maladroits pour se relever, sans y parvenir, jusqu'à ce que ses compagnons, tant bien que mal, le ramassent et le réintègrent dans le rang...

Et de nouveau continuent leur ballade lamentable, sous la musique obsédante que le joueur famélique, infatigable, séduit par la perspective du salaire, tire de son accordéon.

Tout le jour, ils ont travaillé, les malheureux, sous l'œil hostile et la parole brutale du maître et, maintenant, en liberté, ils ont voulu s'étourdir dans la boisson. Dans les premiers moments, légèrement émoustillés, ils s'en sont donnés à cœur joie et ont trouvé réellement l'oubli de leurs peines. Mais, à présent, la tête lourde, l'estomac navré, le mur d'airain de la misère qui de toutes parts ferme leur existence, s'est de nouveau dressé devant eux dans toute son implacabilité. Et, s'ils chantent encore, c'est pour se donner un vain change. Car ils savent trop bien, malgré la brume qui obscurcit leur cerveau, que demain il faudra reprendre la chaîne fatale...

Et, toujours, ils déambulent, sous la musique de l'accordéon qui scande, en sanglotant, la tristesse de leur cœur...

Maintenant, ils ont presque disparu dans l'éloignement, et parmi les ténèbres d'une ruelle, ils ne sont plus que de vagues silhouettes, infiniment tristes, que les sons de l'instrument entourent de leurs pleurs.

Paul JANSSENS.

Chronique Musicale

Les *Concerts populaires* ont inauguré le dimanche 4 décembre, leur vingthuitième année d'existence, par l'audition de l'*Amsterdamsch a Capella Koor*, dirigé par M. Daniël de Lange. C'est un choix de dix-huit chanteurs d'élite qui se sont donné comme tâche hautement artistique la recherche et l'exécution parfaite de chœurs néerlandais des XV^e et XVI^e siècles.

On ne peut connaître les entières ressources de la voix humaine, si l'on n'a entendu cette remarquable chapelle, si célèbre déjà en Allemagne et dont la réputation ne nous était que faiblement parvenue. Toutes les qualités requises dans l'art du chant, on les retrouve dans cette exécution si soignée, si parfaite, si « pieuse », de ces poèmes et chansons sincères et naïfs, — fraîches et naturelles, malgré les subtilités curieuses d'un contrepoint toujours savant et sûr.

Les deux meilleurs morceaux du concert étaient, à notre avis, deux *Kyrie* d'une émotion intime et étrangement forte, d'un art si pur et d'une conception si élevée qu'on en avait les paupières humides.

Et pas un défaut dans l'exécution de ces merveilles : l'ensemble est d'une égalité soutenue, sur laquelle s'élève l'organe clair et riche de solistes; les voix admirablement pondérées, s'unissent en des sonorités pleines et toujours purement douces, des harmonies d'une impeccable justesse qui se posent, se déroulent, s'amplifient, se répondent et disparaissent une à une jusqu'au son final mourant lui-même dans un lent *decrecendo*, tenu, fragile, imperceptible.

Outre la partie religieuse, le programme comprenait une seconde partie plus profane de chansonnettes galantes et gaillardes, rendues avec tout autant de perfection comme émission de voix, mais moins justes d'expression. — Néanmoins, M. de Lange, qui tenait le bâton de direction, a été chaleureusement rappelé par un public enthousiaste.

L'orchestre, fort bien conduit par le bras nerveux de M. Dupont, a encadré ces perles d'archaïsme par l'ouverture de la *Flûte Enchantée*, la suite de *Peer Gynt* et la fraîche et vivante ouverture d'*Euryanthe*, le tout admirablement rendu, *Peer Gynt* surtout : les deux parties de quatuor en sourdine, la *Mort d'Ase* et la *Danse d'Anitra* étaient d'une impression exacte, profonde pour l'une, d'une légèreté gaie pour l'autre; et le public, très autoritaire, a exigé que l'on reprit la danse, malgré les gestes récalcitrants du sympathique chef d'orchestre.

H. LE B.

GRAPILLAGES

Notre collaborateur Jean Brézal (Louis Dumont) vient de perdre son père, M. Constant Dumont, conseiller à la Cour de Cassation. Nous prenons une part très vive à la douleur de notre ami et nous présentons à la famille nos bien sincères compliments de condoléance.

Cercle *Pour l'Art*. Premier salon; peu fourni à mon opinion, mais de bonnes toiles, de belles et fortes qualités, de curieux tempéraments d'artistes. Et partout se dégage la remarquable impression d'un évolutif effort de concept idéal, vers le symbole et le Rêve; ce qui a valu à cette phalange d'esthètes la risée et l'injure des bourgeois et de la critique, car, ce me semble, jamais la Presse ne s'est montrée si agressive, si injuste et si bête vis-à-vis des tentatives des Jéanes.

J'aurais voulu parler longuement de l'exposition *Pour l'Art*, d'autant plus que je ne partage pas absolument les théories esthétiques de certains de ces artistes; pour diverses raisons, il me faut y renoncer à mon grand regret.

Qu'on me permette cependant de dire combien m'a intéressé la conférence, pardon, le prêche, du Sar Peladan, que *Pour l'Art* nous a offert.

Le Sar Mérodak Joséphin est un charmeur, par sa puissance cérébrale et par la remarquable recherche de son verbe, et d'une originalité très puissante aussi, ce verbe, quoique parfois d'une nébulosité effrayante. Joséphin Peladan est aussi curieux

d'extérieur, par sa tête de Christ, aux cheveux noirs, très abondants et bouclés. Le grand Maître de la Rose † Croix nous a entretenu du Mystère, de la Magie, de l'Amour et surtout de l'Art. Il nous a exposé ses théories, — celles de la Rose † Croix peladanesque et en ces théories, de bonnes choses pourtant, juxtaposées à des déclamations éso-tériques, d'une saveur relative, — pour nous, profanes, bien entendu.

Et le Sar a terminé son prêche par la lecture du Coran de la Rose † Croix, d'un style remarquable de délicatesse, mais qui m'a rappelé cependant, bien malgré moi, le boniment de certains pitres, ou si l'on aime mieux, les largesses de langage des prêtres catholiques.

Bref, une séance curieuse et intéressante, d'où l'on est sorti sous une impression de rêve et de mystère.

P. S^{te} B.

Par les Revues

En le *Mouvement Littéraire*, l'écuier Jean Delville, de la Rose † Croix, du Temple et du Graal, se porte à des fureurs multicolores, et cela à propos de la scandaleuse réception faite au Sar Peladan par le *Cercle Artistique et Littéraire*.

Vous avez raison mille fois, Jean Delville, et vous m'approuverez, si je vous dis que le Sar Peladan eut mieux été reçu à la *Maison du Peuple*, par des ouvriers et des démocrates, qu'au *Cercle Artistique*, par des bourgeois orgueilleux et ignorants.

A remarquer dans le *Mouvement Littéraire*, un article de notre colla-

borateur C. Lemonnier, sur C. Meunier, et aussi d'admirables vers de notre collaborateur Emile Verhaeren, intitulés : *Les Mendians*.

Le Réveil publie des vers et des proses de nos collaborateurs Camille Lemonnier, Georges Touchard et Géo Mauvère. Aussi des vers de Gerardy et d'Aug. Vierset et une prose, *Barbel*, de Léon Paschal.

Chimère, revue indépendante et d'insolence littéraire. Directeur : M. Paul Redonnel.

Des vers de Pierre Devoluy et de Paul Chassay, de Marius André et Delbousquez.

Et Paul Redonnel déclare que Baudelaire, Le conte de Lisle, Verlaine, Barbey d'Aurévilly, Léon Bloy, Villiers de l'Isle Adam et d'autres devraient faire partie des études classiques.

Certes, ce serait à souhaiter, mais je doute fort que notre confrère parvienne à fondre l'immuable encrassement des pédagogues.

Floréal, le n° de septembre. Des fragments d'*Algabal* de Stéfan George.

Le Sillon (octobre-novembre). M. Jules Bonnet, en l'*Eternel naufrage*, s'écrie très sérieusement : « Et je bénis les hommes avides d'or ! »

... Donc M. de Rothschild, ou bien encore les députés français ?

Le Coin du Feu. (A tout seigneur, tout honneur). M. Arthur Detry continue à prétendre qu'il faut au foyer de famille des fleurs dont on respire le parfum. Et il n'a pas de préférences, il aime les roses, les œillets, les héliotropes, les mugnets. (Moi je préfère les chrysanthèmes !) Il ne veut que des fleurs naturelles, — non des produits de serre, il veut de frais bou-

quets, — non des plantes chétives et souffreteuses !

Moi également, cher confrère, aussi je n'aime guère le *Coin du Feu*.
P. S^{te} B.

Le 12 janvier prochain, ouverture du salon du jeune et vaillant cercle : *Voorwaerts*.

Notre ami, Paul Gilson vient d'envoyer à Paris les partitions de sa symphonie *La Mer* ; très prochainement elle sera interprétée au concert Colonne. Le jeune compositeur termine en ce moment une œuvre nouvelle : *Le Démon*. Nous en avons entendu des fragments chez l'auteur, ils nous ont laissé une forte et profonde impression.

Le salon des aquarellistes vient de s'ouvrir ; nous en parlerons en notre prochain numéro.

Prochainement nous publierons une nouvelle de Eug. Demolder.

On annonce un prochain volume de notre collaborateur Camille Lemonnier, à paraître bientôt.

De Georges Touchard, des vers : *L'Amour des roses*, chez Alexis Moens. Prix : 2 francs.

De Ch. Frappart, un acte en vers, intitulé : *Le Marquis Joué*, chez Moens aussi. Prix : un franc.

D'Henri Ketels, chez Castaigne, un petit volume de vers : *Rythmes gris et roses*. Prix : 2 francs.

Ultérieurement nous parlerons de ces fleurettes.

En notre dernier numéro, de très nombreuses fautes d'impression.

Nous prions nos lecteurs de remarquer que nous avons changé d'éditeur. — Dorénavant, nous paraîtrons le 15 du mois. Avis à nos lecteurs.

Escrime - Boxe - Gymnastique

Cours complet pour Messieurs, Dames & Enfants

Ouvert tous les jours, de 6 à 10 heures du soir
et le dimanche, de 2 à 4 heures

—
3 francs par mois, jusqu'à l'âge de 15 ans;
5 » » passé cet âge;
1,50 » » pour le cours d'ensemble.

—
E. MORTIER

EX-PROFESSEUR DE LL. AA. RR. LES PRINCES BAUDOIN ET
ALBERT DE BELGIQUE

Rue de Wauthier, 93, à Laeken

(PROVISOIREMENT)

N. B. Les inscriptions sont reçues au domicile du Professeur.

Vient de paraître, chez L. & A. GODENNE, à Malines

Chansons Tristes

par PAUL SAINTE BRIGITTE.

En vente : à Bruxelles, chez *Lacomblez, Rosez, Jérôme,*
Office de Publicité et *Alexandre Moens.*

à Paris, chez *Vanier* et *Marson Flammarion;*

à Gand, chez *Otte;*

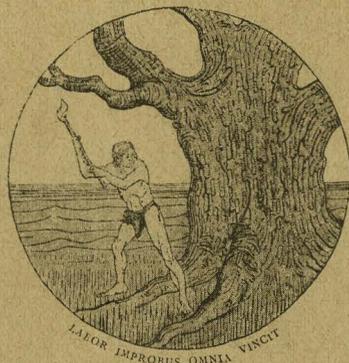
à Liège, chez *Gnuse;*

à Malines, chez *Godenne.*

Prix : 1 fr. 50.

Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Grand' Place, 28, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

pp 872. 216

Deuxième Année — N° 1

JANVIER 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Economie
politique

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction et Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE-BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eeckhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Emile
Vandervelde — D^r Charbonnier — Frans Delbastée — Elslander —
Mathias Robert — Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère
— Lucien Jottrand — Charles Frappart — Jean Brézal — Georges
Touchard — Pierre Armen — Paul Janssens — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

Le soir de l'Ermite	EUGÈNE DEMOLDER.
Burch Mitsu (suite).	GEORGES EECKHOUD.
Envol (vers)	PAUL SAINTE-BRIGITTE.
Suicide	PAUL JANSSENS.
Souvenirs d'Exil	PIERRE ARMEN.
Prose	SANDER PIERRON.
Les matins bleus (vers)	GEORGES TOUCHARD.
Messe de Noël	JEAN BRÉZAL.
Chronique Artistique	H. LE B.
L'Amant des Roses (critique)	H. LE B.
Grappillages	P. S ^{te} B. & S. P.



Le soir de l'Ermite



n soir d'hiver, dans un castel du Brabant, Breughel de Velours conta cette miniature :

Tout était silencieux, cette vesprée-là, près de cette forêt légendaire où le moine blanc s'était retiré du monde. Il s'était arrêté dans le voisinage d'une source où se miraient des chênes très anciens, et seules des abeilles venaient parfois pomper le suc des plantes forestières, puis des ramiers agitaient les branchées de leur vol sauvage.

Soudain les cloches de l'abbaye, qui était assez proche, se mirent à tinter — c'était d'ailleurs la fin d'un beau jour de juin et les caresses du ciel étaient veloutées, soyeuses et exquises — et l'ermite joignit les mains à ce doux angelus.

Mais ne voilà-t-il pas que des feuilles tombèrent des futaies et le frôlèrent.

Les verdurees avaient souvent chuté ainsi autour de lui, surtout aux époques où elles se rouillent aux pluies de novembre, et il avait vu des tourmentes de cuivre et de bronze l'envelopper sous la nef hivernale de la forêt : mais aujourd'hui ces feuilles étaient comme des baisers.

Un coucher de soleil suave, et musical à l'égal des sons des violes, inondait les bosquets, les vêtait d'étoffes lumineuses, serties d'émeraudes et de rubis ; et les arbres vibraient sous les multiples archets dont les caressait le bel astre au déclin ; et des fleurs blanches et étranges, aussi princières que des reflets de satin, s'ouvrirent sur le sol où les fougères commençaient à dérouler leurs dentelles.

Euthée, l'ermite, sentit en même temps au long de ses membres le frisson parfumé que les rivières d'été, qui ont reflète des roses et des aubépines, prodiguent à ceux qui s'y baignent.

La soirée, vraiment, devenait provocante.

Des souffles se glissaient comme des lévriers d'azur et de lumière qui léchaient au passage les joues de l'ascète. Ils s'élançaient à travers les arbres à la poursuite des biches du soir, qui saignaient du pourpre au firmament.

D'autres fois ils s'incarnaient dans la forme plus tendre de colombes, toutes chaudes d'avoir voleté dans du printemps et qui passaient comme des cœurs éplorés par la nuit approchante. Ou bien c'étaient les roues aux yeux multicolores, pareilles à celles des grands paons orgueilleux, qu'imaginaient, à leurs faites, les ormes baignées par le couchant.

Euthée se leva et fit un signe de croix devant ces phénomènes maléfiques, et vraiment trop charnels — et il alla chercher l'air et la mélancolie du soir à la lisière de la forêt.

Il y arriva au moment de la plus belle splendeur du soleil au couchant.

Le globe de Phébus était tel qu'un immense cristal transparent, irradiant sur les campagnes, une lanterne féérique laissant des papillons de feu s'échapper de ses flammes et se poser parmi toute la province, un sac énorme éventré de gloire et de magnificence, d'où les écus épargnés par des siècles de lumière croulaient sur les chaumières de la terre.

Au loin, la petite ville de Hal, au fond de sa vallée, sous un dôme de soieries, affectait des airs de reliquaire d'or, avec la tour cuvragée de son église miraculeuse. Le canal, qui la baignait, traversait des prés aux vertes couleurs de paix et d'espoir et, sur sa surface glissaient des voiles amoureuses de la brise, des voiles qui paraissaient précieuses dans cette atmosphère et qui allaient sans doute vers les tabernacles voisins servir de robes aux vierges surnaturelles. Et les prairies brabançonnnes se pâmaient, avec une chaste réserve, au crépuscule dont les bouches éveillaient une passion de cuivre et de topaze par des ruisseaux veinant le paysage, tandis que des troupeaux pâles çà et là s'éparpillaient aux écoutes des notes argentines, lancées par les campaniles de la petite cité.

Euthée marchait sur des herbes plus molles que des tapis de Smyrne et il prenait plaisir à fouler des fleurs de ses pieds nus — quand soudain le long de la lisière du bois qui regardait le coucher du soleil et lui disait d'ailleurs les contes verts de ses futaies — une femme parut, vêtue des seules lueurs de la vesprée.

Elle était belle en chair et sa poitrine brillait comme une ruche d'or.

Elle dit :

« Euthée, ma peau est chaude ainsi que les fruits au soleil et l'ambre des étés en a mordoré les plis. Mon ventre est le portique blanc du palais de folie que je porte en moi. Mes seins pourraient être servis parmi des oranges. Je suis la volupté de cette soirée. J'habite un château superbe où de vieux rayons vespéraux, aux héroïques rouilles de sang se sont réunis en faisceaux pour organiser des colonnades. Il s'y trouve des salles en marbre transparent où ruisselle l'ambrosie des lacs, aux fins des belles journées et je me couche en un lit de roses et de feu, lumineux comme le soleil, dont je suis la fille ardente. Tu pourrais t'enivrer là en vidant dans mes bras des calices de lys pleins de la transparence des cieux purpurins, et mon haleine te prodiguerait tous les lents parfums des fleurs lasses d'amour. »

Des rossignols chantaient étrangement à la lisière, de beaux rossignols tels qu'on en vit au paradis terrestre; des perroquets des îles vinrent se percher, d'une envolée flamboyante, sur les plus hautes branches des chênes; ils étaient panachés de crêtes éclatantes et ils lissaient leurs plumes exotiques; des paons suivaient la belle femme nue en ouvrant des écrans impériaux; des faisans rouges vinrent s'abattre sur les champs voisins, où ils rencontrèrent de magnifiques perdreaux dorés. Tous ces oiseaux paraissaient en fête et on eût dit les plus beaux volatiles de l'arche de Noë lâchés après le déluge.

La tentante nudité mythologique souriait à toutes ces bêtes, dont elle était l'oiseau le plus riant, encore, avec ses lèvres aussi sanguines que les crêtes des coqs les plus fiers et son gosier blanc comme de la délicieuse farine de chair amoureuse et qui devait contenir des sanglots plus sonores et des soupirs plus harmonieux que tous les chants des prairies et des bois.

« Euthée, je suis, dit-elle, la Volupté de cette soirée. Je suis l'araignée blanche et savoureuse qui tisse les toiles merveilleuses du crépuscule. Je suis la souris de vermeil qui ronge les dômes embrasés des hautes futaies. Mon cœur est le sanctuaire où brûlent les rubis des raisins qui s'endorment et ma poitrine est une cage pour les essaims passionnés des abeilles invisibles qui vibrent comme des cordes de violoncelles par les vesprées. Tu y trouverais le miel des ivresses du couchant extatique. »

Mais le moine, effaré, avait ouvert déjà un bréviaire aux pages

brunies, avec des litanies de rouge imprimées et des feuilles de buis parmi les feuillettes.

La vallée de Hal était toujours religieuse. Au loin des femmes en béguin blanc, avec des robes orangées ou lilas, se rendaient au pèlerinage par des chemins sablonneux. Une abbaye aux grands murs blancs brillait comme un joyau sur les bords de la Senne. Et par ce beau soir, on pouvait parfaitement distinguer, aux portes féodales des castels, les châtelains suivis de leurs meutes, qui allaient voir se coucher le soleil parmi les peupliers, tandis que les châtelaines, dans des jardins plantés de muguet et de tulipes, s'amusaient à jeter leur nourriture aux cygnes mélancoliques et regrettant le jour qui s'en allait sur un beau char en or.

Eugène DEMOLDER.

Burch Mitsu

(SUITE)

C'était un adolescent blond, au teint briqueté, membru et robuste comme un homme fait. Dix-sept ans tout au plus, la bouche charnue et songeuse, parfois mutine, démasquant des dents entièrement blanches et saines. Les yeux bleus, de ce bleu profond et enveloppeur des chaudes nuits de juillet, avaient des regards expansifs. Visage ouvert et candide, dont l'expression caressante et débonnaire contrastait avec la carrure imposante et les ronds biceps du sujet. Le jersey enfoncé dans ses bragues collantes, une courroie jaune serrée à la taille ; sur la tête, la petite casquette des marins d'Ostende, un peu rejetée en arrière : dans cet accoutrement sommaire ses gestes avaient une liberté, une assurance et une véritable grâce. Aussi porté que je sois pour les gens du peuple, celui-ci me revenait particulièrement.

Je me mis à converser avec lui, et il faut croire que je lui inspirai confiance et qu'il devina ma sympathie, car il m'apprit dès cette première promenade un tas de particularités sur sa personne, sa famille, sa condition et son métier.

Il s'appelait Burchard, ou plutôt, par abréviation et plus familièrement, Burch Mitsu. C'était le second de cinq frères, dont l'aîné, de deux ans plus âgé que lui, pêcheur et marin modèle, était engagé pour la navigation hauturière et se rendait, comme les marins de Paimpol, jusqu'au Groenland, à Terre-Neuve et en Islande, à chaque

saison de la morue. Burch me vantait ce grand frère avec une admiration lyrique et rêvait de marcher un jour sur ses traces.

En attendant, il faisait son apprentissage à bord des bateaux qui vont pêcher la crevette ou le poisson côtier. J'avais plaisir à entendre ce brave garçon me parler de lui et des siens. Il me disait avec tant de simplicité leur vie de labeur et de périls ; leurs salaires dérisoires ; les soucis que causait à leur mère, demeurée veuve, les tout jeunes frères et sœurs, une véritable couvée, tout un petit monde qu'il fallait nourrir et surveiller, et pourvoir de sabots, et tenir en bonne santé ; — il me parlait avec un tel abandon, une effusion si flatteuse pour le confident de ces détails intimes, que je ne me lassais pas de l'entendre. Tout en causant, il manœuvrait le mât et la voile. Sa silhouette fière se découpait sur l'immensité du paysage. Plus d'une fois, en l'entendant, je me rappelai ce passage de Goethe où Werther parle de l'impression que lui procure une idylle d'amour racontée avec le plein accent de la passion vraie par le valet de ferme qui en est le héros. Le mâle et doux langage était imprégné de la notion du devoir compris dans son sens le plus hautain et tout y vibrail de l'amativité sans phrases d'un de ces chauds et pantelants cœurs du peuple, d'une de ces natures vierges et presque infantiles, d'impulsion logique, d'instinct juste, de compréhension généreuse, qui ne connaîtront jamais les transactions viles, les subterfuges et les félonies.

En voilà un, me disais-je, qu'il serait difficile, mais bien dangereux, de pousser à bout ! Une fois hors de ses gonds, il n'y rentrerait plus !

Je m'attachais de plus en plus à ce compagnon et renouvelais souvent mes excursions le long du littoral jusqu'à Knocke, d'une part ; jusqu'à la Panne, de l'autre.

L'habitude de sa présence s'invêtera à tel point que les matins où un contre-temps m'empêchait de m'embarquer avec lui, un vide se creusait dans ma journée. Parfois aussi, il avait été engagé par d'autres clients, et je me voyais forcé, plus pour lui faire plaisir que par goût, de louer la barque et de me contenter des services d'un camarade, à qui le digne garçon me recommandait. J'ai même souvent pensé, par la suite, que mon ami ménageait ces occasions pour faire profiter de son aubaine un concurrent moins avantagé et plus nécessaire que lui. Aucune délicatesse native ne devait lui être étrangère. Je n'eus, d'ailleurs, jamais à me plaindre de ces remplaçants. C'étaient de braves marins comme lui, qui, loin de chercher, ainsi que cela se pratique presque partout à cette époque de d'âpre lutte pour la vie, à lui enlever sa pratique

et à l'amoindrir, à le « débîner » pour mieux se faire valoir, disaient de lui tout le bien imaginable, me vantaient son talent professionnel, confirmaient ce que je savais de son intéressante famille, enchérissaient même sur des traits que sa modestie l'empêchait de publier.

(A suivre.)

Georges EECKHOUD.

Envol (*)

*Vers un zénith toujours obscur,
Vers une onde presque inconnue,
Vers une indubitable nue
A pris son Envol mon Azur.*

*Vers un ciel d'opale agonie,
Vers un horizon solitaire
S'élève en lugubre mystère,
De mon âme, la Symphonie.*

*En le spectral anathème
D'un monde bâtard et trompeur,
Mon cerveau de rage et de peur
A déclo son orbe suprême.*

*Et vers mon Idéal de mort,
Vers mon Rêve Apoplectique
Ascend toujours en sa mystique
Mon Etre d'éternel remords.*

*Et j'entrevois aux blanches nues
Un long cortège de cercueils
Où se froissent tous les orgueils
De nos vanités ingénues.*

*Cette vision me poursuit
Toujours, toujours comme un fantôme
Et passe en sinistre symptôme
Par les sommeils froids de la Nuit.*

Décembre 92.

Paul SAINTE-BRIGITTE.

(*) Extrait d'un volume en préparation : *Chansons Tristes*.

Suicide

A H. Hennault.

Samedi, huit heures du soir.

Contre un ciel brouillé, la fabrique se dresse, longue et basse, l'air menaçant. La fumée a cessé de s'épandre de sa haute cheminée lugubre et ses fenêtres, tantôt rouges et enflammées, se sont éteintes et ont pris un regard terne et sinistre.

Sous la lumière fumeuse d'une lampe, les ouvriers s'écoulent, en procession lente et mélancolique, le dos bombé, l'œil atone, avec cette pensée navrante, que leur salaire dérisoire ne pourra soustraire leur famille à la misère irrémédiable.

L'un d'entre eux, que ses compagnons suivent d'un regard apitoyé, sans oser le consoler, vient d'être renvoyé pour une futilité. A présent, la face empreinte de désespoir suprême, il s'éloigne tout seul, par une rue boueuse et noire, éclairée du rayon triste et grêle d'un réverbère lointain.

Que faire maintenant? Plus de besogne. Des ressources minimales. Et l'on est en hiver.

Tout le jour, en un coin de la chambre, la tête dans les mains comme un coupable, il lui faudra entendre ses petits lui crier leur faim et leur froid, en des cris déchirants, qui s'enfoncent dans son âme et s'y retournent comme d'impitoyables glaives. Et la femme, rendue injuste par le malheur, l'accablera de ses aigres reproches.....

Ces pensées, insensiblement, lui font ralentir le pas.

Le voilà arrivé à un bouge, sur le quai. Les fenêtres violemment éclairées, le bruit grinçant d'un violon l'amorcent invinciblement.

Pris soudain d'une rage d'oubli, il entre. Sur des bancs, affalés en des poses de brutes, noyés dans une âcre et dense fumée de tabac, des hommes complètement ivres hurlent des chansons obscènes. Après quelques petits verres, ingurgités l'un après l'autre dans une espèce de fureur, il est bientôt à leur unisson. Et, la face rougie, l'œil hagard d'ivresse montante, il se met à les accompagner, gueulant plus fort qu'eux. Des femmes sont là, ribaudes de bas étage, dépoitraillées, incitant à la lubricité par des attitudes et des gestes peu équivoques. Il se livre à l'une d'elles et la ventouse lui pompe jusqu'au dernier sou.

Le bouge est fermé. Les volets sont clos. Le crincrin s'est tu.

Il se trouve à la rue, tout seul. Le froid de la nuit dissipe lentement son ivresse.

A présent, l'intelligence lucide, il mesure toute la profondeur de l'abîme dans lequel il vient de tomber. Les ressources qui, pour quelque temps au moins, auraient préservé ses enfants de la faim, il les a jetées à cette catin, dont les baisers frelatés traînent encore sur sa bouche en une saveur corrodante.....

Se sentant agrippé par les détresses irrémédiables, il se lance au canal, dans un subit coup de folie.

Le ciel est funèbre et, sur le quai boueux, les réverbères pleurent sur son agonie de grêles et tristes rayons.

.....

Dans une chambre, sous la lampe pâle des soirs, une épouse et des enfants, tordus d'angoisse, de faim et de froid, attendent celui qui ne reviendra plus.

Paul JANSSENS.

Souvenirs d'Exil

I

LEVER DE SOLEIL EN ANNAM

Dans le ciel pâle extrêmement pur, passe un vol lourd d'oiseaux roses allant à grands coups d'ailes réguliers vers les lointains brumeux de la rivière Claire.

Dans les feuillages s'éveille tout un monde d'aigrettes blanches et de perruches vertes, de merles mandarins et de tourterelles grises. Ils tournoient au-dessus des bouquets de lataniers et de banians entremêlés de lianes, puis tombent en pluies vivantes au travers des hautes frondaisons. Ce sont alors des babillements pressés, des disputes qui éclatent et se terminent très haut dans les airs ou aux bords des petites mares noyées d'ombre sous les branches traînantes. Des grands camélias à fleurs rouges criblant les feuillages sombres de taches sanglantes, montent les trilles légers des oiseaux qui essayent leurs voix, tout doucement esquissant des bouts de chansons qu'interrompent les petits coups de bec, les secousses et les ébrouements de la toilette matinale.

Le soleil, en montant dans l'espace, chassa bientôt tous ces oiseaux.

Ils s'envolèrent, les uns par troupes compactes, par vols en triangles, les autres seuls. D'autres encore gagnèrent les grandes forêts et les rizières en sautant de branche en branche, glanant les graines ou picorant des fleurs et des fruits tardifs.

Cependant les lointains s'enseillaient. Les berges basses de la rivière sortaient lentement du bouillard. Sous les bandes de vapeurs traînant sur l'eau, mollement emportées vers le large, de grands coups de lumière semblaient des coulées de métal en fusion renvoyant une clarté chaude et tremblottante sur les rizières encore assoupies.

Des files de buffles, immobiles, s'allongeaient dans la rivière; les silhouettes des bêtes brunes étaient mangées de lumière. Les sabots dans l'eau, les yeux mi-clos, ils semblaient lassés déjà de la trop grande chaleur lourde.

Les pâtres jaunes, armés d'une longue gaule, sortirent alors des hautes herbes, entrèrent dans l'eau, et avec de petits sifflements et de grands gestes de bras, chassèrent les buffles. Lentement ils se rassemblèrent, flairant l'eau, puis disparurent dans les joncs, laissant au milieu des grandes tiges un sillage ondulant.

Pierre ARMEN.

Prose

A Ed. Schneider.

L'enfant est malade.

Depuis des mois le mal le couche dans son lit.

Le teint rose de ses joues est parti avec les derniers beaux jours. Il est pâle, pâle comme une lueur de cierge, et ses mains sont maigres et n'ont plus la force de soulever son pauvre corps.

Il pense qu'il va mourir. Mais pourquoi partir pas ces tristes jours, pourquoi Jésus ne l'appelle-t-il pas par un crépuscule de printemps? Il aurait le concert des jolis oiseaux pour l'accompagner jusqu'au seuil du paradis. A présent la campagne est mélancolique, l'horizon est blanc et froid et les arbres se proéminent comme de lugubres squelettes sur le ciel gris.

Un morose soleil d'hiver exhale ses rayons comme à regret. Son disque rouge descend dans le soir et se perdra bientôt au loin.

L'enfant regarde fixement l'astre qui semble le réchauffer et enflammer ses joues. Il croit l'été de retour et semble entendre une

étrange musique qui l'endort doucement. Ses yeux se ferment et sa tête reste immobile.

Le soleil est parti.

La nuit étend dans la chambre son drap mortuaire.

Une vieille horloge sonne lentement l'heure.

Sander PIERRON.

Les matins bleus ⁽¹⁾

LA BONNE LORRAINE

A Jean Novis.

*Jehanne était fille de Lorraine
Aimant mieux rire que pleurer,
Priant dame Marie, sa reine,
De gentes fleurs l'allant parer,
De roses blanches et d'herbette;
Tant qu'un jour Michel, l'angelet,
Dit à la douce pucelette
Au pré gardant son agnelet :
— Jehanne de Dieu bien aimée,
Grâce aux oraisons que tu dis,
Lorsque France sera calmée,
Tu t'en viendras au paradis...*

PRIÈRE DE JEHANNE

A Rodrigue Serasquiez.

*Chères filles, mes bonnes Saintes,
Qui près du Seigneur habitez,
Et Saint Michel, oyez les plaintes
Des gentils Lorrains irrités.
Las! j'en ai deuil, mes bonnes Saintes.
Las! qu'ils ont enduré de maux!
Bonne fin mettez à leurs plaintes,
Et faites les mylords penauds.*

Georges TOUCHARD.

(1) Vers inédits. — Droits réservés.

Messe de Noël —

..... Ding, dong, ding, ding, dong.....

Noël!.. Noël!.. Noël!

chantent les cloches.

..... Ding, dong, ding, ding, dong.....

Noël!.. Noël!.. Noël!

et de tous les chochers qu'on devine là-bas, dans la nuit, à l'horizon de la plaine flamande, blanche, blanche indéfiniment, montent les notes claires des pleines sonnailles des jours de fête...

Noël!.. Noël!.. Noël!

..... et les cloches jettent leurs voix plaintives sur l'étendue blanche et glacée des neiges.

.....
 Dans la très vieille église, en la pénombre que trouent çà et là les cierges allumés, la foule des fidèles religieusement affalés sur les chaises, en grand silence, écoute l'office divin.

La petite sonnette de l'enfant de chœur tinte, réglant les mouvements des fidèles. La musique de l'orgue bruit solennelle et lente, et l'encens monte des encensoirs balancés par les enfants en barette blanche. Le prêtre chante le « Kyrie eleison » et des femmes, la poitrine secouée d'émotion, s'abîment sur leur chaise, la figure cachée dans les mains, en des élans de mysticisme et de foi.

.....
 Suivie de la bonne, elle entra doucement, sur la pointe du pied, pour ne point troubler l'office. La tête enveloppée de fourrures noires au milieu desquelles éclatait la blancheur ivoirine de son teint de brune; avec des mouvements gracieux et jeunes, elle se dirigea vers une chaise restée libre. Elle était venue là un peu par dévotion, beaucoup par curiosité, par caprice, n'ayant que la religion de convenance, ordinaire aux jeunes filles de la bourgeoisie. Tous les fidèles se levaient à la lecture de l'évangile. Le prêtre tournait les pages du livre saint et larmoyait les versets d'une voix mourante. La musique, d'abord très douce comme un chant de miséricorde, éclatait maintenant avec

des sonorités superbes. Des rayons jouaient dans l'église, des buées bleues montaient dans le poudrolement des lumières. Les cierges mettaient leur feu d'étoile parmi les robes sombres. A la nef, des voix montaient dans des parfums, des prières dans des chants.

Devant le lutrin des hommes chantaient d'une voix pleine, prolongeant indéfiniment les syllabes du latin sonore, éternisant les amens avec des â indéfinis que le serpent soutenait de sa note monotone poussée sans fin. Et peu à peu en l'âme de la jeune fille, une réminiscence des grandes dévotions de la fillette, un souvenir de la grande religiosité du parfait amour qui l'élevait vers Dieu à l'époque de sa première communion, se fit jour. Au contact de toutes ces dévotions, qui l'entouraient, elle se sentit prise par un retour de sa foi passée. Elle se ressouvint de ses croyances de fillette. Elle revit les nuits de Noël de sa petite enfance, quand en ses rêves elle voyait la crèche, jolie comme un joujou, et la Vierge, et le bœuf, et l'âne, et les mages en chappes dorées, et le petit Jésus en un rayon d'or. L'encens, les accords solennels de la musique, l'air de dévotion qui flottait dans l'église agissaient sur ses nerfs vibrants et des prières lui vinrent aux lèvres, des prières d'autrefois, quand toute petite elle entendait la messe en la chapelle du couvent.

.....
 « Trois fois saint Seigneur Dieu, Sabaoth, le ciel et la terre sont remplis de Votre gloire. Hosanna dans les cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Le prêtre entonnait le credo et la foule des fidèles bégayait les prières consacrées. Et une dévotion profonde, un bonheur très grand pénétra l'âme de la jeune fille, comme une réminiscence de l'immense bonheur du jour divin de la communion. Elle se revoyait habillée de blanc, elle revivait l'heure heureuse où pour la première fois, elle avait reçu son Dieu avec le ravissement d'une sorte de défaillance. Une grande douceur lui noyait le cœur de tendresse. L'église lui paraissait un lieu saint et charmant. Tout son sang lui montait à la tête et au cœur. Elle était agitée de tressaillements et de frissons.

Le prêtre remonta vers l'autel avec des gestes tremblants. Il se tourna vers les fidèles et les mains tendues vers eux, prononça « Orate fratres », priez mes frères. Ils priaient tous.

Cette vapeur de cire allumée, ce silence où quand la musique se taisait bruissaient mystérieusement une toux amortie, un frôlement

Le samedi 14, s'est ouvert le Salon annuel du *Voorwaerts*; tendance toujours très accentuée et jeune. De bonnes toiles de Gilsoul, Laermans, Blieck, Van Dooren, Stobbaerts; des dessins de Colman, etc.

En notre prochain n° une chronique spéciale consacrée à cette exposition de jeunes, — et de vaillants jeunes!

La quatrième exposition du jeune cercle: *Wij Willen*, composé d'élèves et anciens élèves de l'Académie de Molenbeek, s'est ouverte il y a quelques semaines.

Les principaux morceaux exposés sont des sujets d'art industriel. Comme grand art, aucune tentative. Nous nous souvenons seulement d'une petite toile signée Jacoby. Ces *champs de la Hulpe*, un crépuscule. Coloris superbe, avec une naïveté de faire, très personnelle.

Samedi 22 courant, à 2 heures

de relevée, conférence par Georges Eeckhoud. Sujet: *Au Siècle de Schakspere*.
S. P.

Petite Correspondance

M. M. C. Schaerbeek. Nous n'acceptons pas la virginité des enfants...

M. C. H... En décembre prochain à Noël, envoyez-nous un Conte, mais autre chose que votre *Vision*, je vous en conjure.

M. Cam. de Br... Si vous y tenez, Monsieur, nous communiquerons à notre collaborateur Emile Verhaeren, le sonnet que vous voulez bien lui dédier, et il jugera.

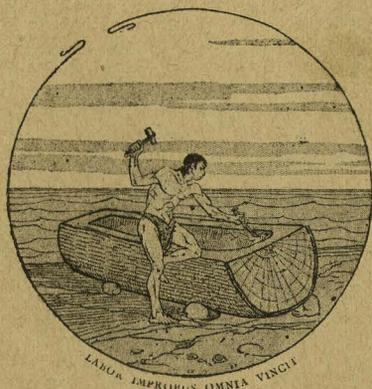
M. Chr. Fli: Le Comité a placé votre article en quarantaine...

M. Jacques P... Votre article passera très probablement le mois prochain. Merci.
P. S^{te} B.



Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Rue Notre-Dame, 101, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

pp 842. 46
Deuxième Année — N° 2

FÉVRIER 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Economie
politique

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE-BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eekhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Louis
Delattre — Emile Vandervelde — D^r Charbonnier — Rodrigue Se-
rasquier — Frans Delbastée — Elslander — Mathias Robert — Henry
Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère — Lucien Jottrand —
Charles Frappart — Frédéric Friche — Georges Touchard — Pierre
Armen — Paul Janssens — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

A la Jeune-Belgique	LA REVUE ROUGE.
Les ports nocturnes (vers)	EMILE VERHAEREN.
Kilká (légende celtique)	LUCIEN JOTTRAND.
Burch Mitsu (suite)	GEORGES EEKHOUD.
Acte de Charité (vers)	PAUL SAINTE-BRIGITTE.
Vieille question.	L. ENOIR.
Chronique Littéraire	SANDER PIERRON.
Chronique Artistique.	H. LE B.
Grappillages	H. LE B. & P. S ^{te} -B.



A la « Jeune-Belgique »



La *Jeune-Belgique* publie, sous le titre de *Déclarations*, un manifeste de cinq longues pages où, en rappelant vaguement les articles de son programme, elle combat de pénible façon l'Art social, dont, dit-elle, « les nouvelles recrues littéraires ont relevé les tristes drapeaux ».

Que nous importe la forme ou plutôt la formule d'une œuvre; en art on n'envisage que le point de savoir si elle a été exécutée sincèrement, si la routine ne s'est mêlée à l'inspiration personnelle. Qu'importe la façon dont on traite une œuvre, si elle est la nette expression de l'idéal d'un artiste.

La *Jeune-Belgique* dit, en citant plusieurs jeunes revues littéraires : « la *Revue Rouge* s'inféode à l'Art social — démocratique. »

Va pour l'Art social.

Un roman de psychologie, d'observation, c'est de l'Art social. Une œuvre de Constantin Meunier est une œuvre à tendance révolutionnaire, sans que l'artiste ait songé à la moindre étiquette. Pendant l'exécution, il n'a fait que suivre le courant sympathique de son âme qui le guide toujours vers la souffrance et l'oppression.

Art social, Cladel; Art social, Verhaeren; Art social, l'art de tant de maîtres préférés!

A la *Revue Rouge* nous faisons de l'art social, puisque art social il y a.

Pourquoi?

Nous sommes un groupe de jeunes, appartenant, la plupart, au peuple; élevés parmi celui-ci ou vivant de son milieu et de sa vie, connaissant donc ses besoins, ses aspirations, ses souffrances, ses bontés, ses sacrifices, ses révoltes et ses haines. Ces sentiments diffé-

rents, incomparables par leur intensité et leur franchise à ceux de toute autre classe de la société, nous impressionnent vivement et nous portent tout naturellement, poussés par un viril élan, à donner forme d'art à nos observations et à nos pensées.

Quant à imposer nos sentiments, nos convictions démocratiques à tout le monde, quant à prétendre qu'il n'y a d'art que celui inspiré par la vie, les mœurs et les revendications populaires, nous n'y avons jamais songé. Nous repousserions même ceux qui viendraient à nous par mode et par genre. Nous sommes ennemis de tout *snobisme*. Nous n'aurons que du mépris pour les parasites des lettres, pour les pasticheurs qui ruminent sans cesse les idées des autres, pour les pâles satellites des écrivains originaux et des véritables créateurs.

Aimer le peuple, l'humanité, la nature, tout ce qui existe, exalter les mobiles généreux, participer à l'œuvre sublime d'une régénération sociale, exprimer artistiquement avec éloquence, avec passion, avec sincérité — oui, nous répétons ce mot que le Parnasse a répudié de son vocabulaire, — les sentiments qui oppressent et qui tourmentent les âmes compatissantes et évangéliques autant que la masse, la légion des infimes; telles nos aspirations, tel notre souci. Nous rêvons un art bien vivant, un art qui soit de notre temps, un art d'une contemporanéité intense. Les malédictions des rimailleurs d'alexandrins et des pédagogues du Parnasse n'entraveront pas notre essor.

La *Jeune-Belgique* prétend qu'il faille suivre certaines conventions en Art. Evidemment. L'orthographe, la grammaire et la syntaxe sont connaissances indispensables à quiconque se pique d'écrire. Mais il n'y a pas de règles définitives. Le style change, d'époque en époque. Aucune esthétique, aucune prosodie n'est immuable. Et ce n'est pas le Parnasse français ou même celui de la *Jeune-Belgique* qui servira de modèle exclusif, de code suprême aux poètes de demain ou même à ceux d'aujourd'hui.

La *Jeune-Belgique* nous semble hypnotisée par le romantisme et le Parnasse. En dehors de Baudelaire et de Banville, il n'y a pas de salut. Elle tourne au conservatoire. Elle ne crée plus, elle théorise.

Quand Walter de Stolzing se fait vieux, il devient Bechmesser! La vieille *Jeune* empaille les vieux oiseaux venus de France. Elle sert de bocal aux alexandrins d'antan; un bocal dont le vinaigre aurait besoin d'être renouvelé.

Un inquiétant misonéisme littéraire afflige ces fougueux et remuants innovateurs d'autrefois. Ainsi, lorsqu'ils prédisent que « les tendances

incohérentes et libres de certains poètes resteront sans suite » on croit voir Baour Lormian enterrer Victor Hugo. Ils finiront par réhabiliter Louis Hymans et Frédéric.

Triste! Triste!

A la *Jeune-Belgique*, on se croit toujours *jeune*. Mais, chère amie, vous avez douze années d'existence et les mêmes traditions qu'à votre début; la vétusté attaque votre bâtiment; l'ankylose vous réduit à l'immobilité... Et il vous étonne que d'autres, plus jeunes et plus gail-lards, vous appellent à un combat nouveau en faisant claquer au vent la masse d'un étendard dont vous ne connaissiez point les coulçurs.

LA REVUE ROUGE.

Les ports nocturnes

Sur la fièvre dernière

*Que l'heure active et régulière, apporte
En des Glasgow de brouillards noirs,
Tombe le soir, comme une bête morte.*

*Les docks à l'infini, à travers l'horizon,
Dorment mornes et uniformes;
Avec leurs blocs, leurs toits et leurs maisons,
Les docks à l'infini, parmi les ombres, dorment.*

*La nuit s'installe avec brutalité;
Mais les ciseaux de la lumière
Au long des quais coupent l'obscurité,
A coups menus, de réverbère en réverbère.*

*On devine, là-bas, les bricks légers et clairs,
Avec de l'ambre et des minéraux roses
Et des aciers vêtus d'éclairs
Et des agrès où les aras se posent.*

*Et les focs bleus et les poupes couleur safran
Et les vergues et les quilles barbaves,
Et les sabords lustrés de cuivre et de guitran
Et les mats verts et blancs des îles Baléares.*

*Et les steamers rauquants, venus des Nords,
Et ceux des mers de lutte et de victoire,
Avec leur cargaison merne comme des morts
Et leur guibre de fer sur leur étrave noire.*

*Si bien qu'on sent, son âme, où ces grands ports se mirent,
Sombrier en une nuit de ténèbres de cair
Que seuls, d'heure en heure, déchirent
Les ongles d'or des carillons dans l'air.*

Emile VERHAEREN.

Kilkâ (*)

CHANT IV

Un jour rougeâtre se lève; des nuées grises se poursuivent sur un fond de mornes vapeurs qui s'éclairent parfois d'une froide lumière. Une lourdeur pèse dans l'atmosphère; on entend au loin un roulement continu, un grondement de monstres aux fonds de cavernes mystérieuses.

De grands vols d'oiseaux de mer passent en claironnant et en brâmant; ils se déploient et se replient, puis tombent soudain... L'horizon disparaît dans des brumes violettes.

Les vagues se soulèvent plus lourdement; au large, elles ne déferlaient plus comme si leurs eaux trop pesantes se fussent changées en du métal fondu:

Sur les roches elles se brisent, se déchirent et s'éparpillent en étincellements fauves; jusqu'aux bois lointains dont les branches frôlent l'étal des lames, court une longue ligne phosphorescente, une poussière lumineuse qu'on distingue à peine, tant le jour qui se lève est chargé de sombres brumes.....

... Dans la grotte, Kilkâ est éveillée; assise à côté de Bardol, elle le regarde, immobile. Lui dort toujours; sa respiration régulière soulève et abaisse sa lourde poitrine. De sa main fine et longue, Kilkâ lisse les tresses du guerrier, et doucement, doucement, elle se met à chan-

(*) Extrait de *Kilkâ*, légende Celtique en IV chants.

ter une lente mélodie dont certains accents sonnent comme des timbres voilés; peu à peu elle hausse la voix, les accents se font plus durs et bientôt ils deviennent si rudes et résonnants qu'on ne les croirait pas sortis d'une gorge de femme.

... Bardol s'éveille alors, et dans le premier moment, il reste immobile, comme cloué au sol par le chant de la druidesse.

Puis il se soulève et ses yeux rencontrent ceux de Kilkâ éperdûment fixés sur les siens...

Toujours elle chante et son chant s'entremêle de cris sauvages, de claironnements d'oiseaux fous; elle a chanté aussi, à la première aurore de son amour, mais alors le chant était doux, c'était l'appel aux inexprimables douceurs des baisers, aux longues caresses; maintenant, c'est l'adieu sauvage, c'est le chant de la mort!..

Bardol lui tend les bras, désespérément, et elle ne les voit pas; il se cramponne à elle, et toujours elle chante; sa poitrine se soulève tendant sa tunique violette; elle chante et des sons rauques se mêlent à ses cris; elle chante et ses cheveux défaits lui voilent le visage; elle chante, et ses membres s'agitent fébrilement; elle chante, puis elle tombe; Bardol la saisit et la soulève jusqu'à ses lèvres...

Au dehors, les sourdes détonations deviennent plus distinctes, des roulements se répondent : c'est l'orage.

Des exhalaisons illuminent les grèves, des éclairs zigzaguent entre les nuages; de longues traînées de feu luisent au ciel, zèbrent les volutes noires, du zénith à l'horizon.

La plage fume et fulgure dans la trop lourde chaleur; les flammes se croisent, semblant s'allumer les unes les autres; des éblouissements jaunes et violets accrochent les crêtes des roches, couvertes d'écume lumineuse.

On se croirait en une nuit de création...

Bardol, le grand chef, se sent troublé et n'ose, et ne peut relever sa haute stature sous ce ciel écrasant; il se traîne jusqu'à l'entrée de la grotte où de grosses et larges gouttes d'eau se plaquent sur sa cuirasse...

Mais la pluie ne dura pas.

Alors Kilkâ s'approcha de lui et le releva d'un geste.

— C'est maintenant! Pars, pars dans ta barque; fuis ce funeste rivage qui appartient à la mort! Pars, je le veux!....

Ses grands yeux verts brillent dans le jour sombre; sa voix éraillée par son chant exaspéré, est impérieuse et, du bras étendu, elle montre la mer enveloppée de vapeurs.

— Pars, Bardol, pars, je vais mourir!

Et sa voix se fait plus douce, et ses yeux s'emplissent de larmes, tandis que son bras retombe inerte le long de son corps frêle.

— Pars, Bardol, pars, je vais mourir!

Et elle s'accroche à lui, les bras autour du cou; leurs lèvres se retrouvent encore.

— Mourir! oh, dieux cruels, mourir quand on aime!

Des sanglots lui montent à la gorge, et elle cache sa mignonne tête dans le sein du guerrier; le tonnerre gronde, le ciel paraît de feu rouge et cependant il fait sombre.

Lui ne sait l'abandonner.

— Non, Kilkâ; non, je ne puis partir; vois la mer en fureur; écoute la voix du ciel; non, je ne puis partir sous ces éclairs; non... je n'ose;.. j'ai peur, Kilkâ, j'ai peur!

Et lui, Bardol, le grand, l'invincible gaulois, fils de Hilde-Wig, tremble comme une femme à l'approche de l'ennemi. Il tremble et son front se couvre de sueur froide; il grelotte et il se sent brûler de mille ardeurs, de mille désirs....

— Pars, je le veux! Ne crains ni le ciel, ni la mer; tu es invincible; pars, ami, car déjà l'affreuse mort étend ses ailes d'oiseau noir sur l'île de Belenus; pars!

Lentement, elle le pousse vers le rivage, vers les roches monstrueuses qui tressaillent sous les coups incessants de la foudre.

Penchés contre le vent, ils vont.

La `barque de Bardol saute sur les lames déferlantes; on la voit à peine dans la fumée qui monte des eaux bouleversées....

Ils arrivent ainsi jusqu'aux nappes liquides s'étalant à leurs pieds.

Alors, Bardol se retourne pour prendre encore une fois celle qui bientôt sera un inerte cadavre au milieu des grandes pierres; mais Kilkâ, impassible, lui tend un collier de blanches coquilles :

— Prends ce collier, Bardol, mets-le autour de ton cou; qu'il pende sur ta poitrine d'airain;... prends garde aussi : tu m'as possédée vivante, morte, je te posséderai et ne te quitterai plus....

Un tourbillon d'eau et de vent, un éblouissement de foudre, un fracas de tonnerre domina ses paroles; puis les sifflements affolés passèrent.

« ... Je serai dans l'orage; je serai dans la brise; je vibrerai dans les rayons de lune, je palpiterai dans les ténèbres. Fils de Bel-Héol, par Koridwen, je prends possession de toi! »

Elle lui mit ses deux mains sur les épaules et les regards rivés aux siens, semblant plonger en cet instant suprême au plus profond de l'âme de Bardol, elle ajouta :

— Souviens-toi des prophéties. Tu me verras dans la barque du départ. Ce qui doit être sera;... va!

Alors il avança dans les eaux mugissantes; devant lui, la vague recula; elle recula, mais revint, et comme elle cognait les grands rocs, elle frappa l'homme en pleine poitrine; lui, ainsi qu'un bloc de granit et de bronze, ne céda pas; les eaux se séparèrent et il gagna sa barque.

D'un saut, il y fut; et virant lentement, poussé par les flots et les souffles ardents de la terre, il partit, bondissant sur les lames.

Cramponné aux flancs de l'esquif, arc-bouté, Bardol tâcha d'apercevoir encore Kilkâ; mais il ne vit que les longues crêtes écumeuses et, au loin, dans la brume de feu, l'ilote de Bélénius...

... Kilkâ, du haut d'un morne de granit, regarda s'éloigner la barque; elle la suivit des yeux, puis, quand le voile de buées violettes se fut refermé pour toujours sur Bardol, elle descendit et courut à la grotte.

Folle, échevelée, rompue, elle se jeta sur la couche d'algues, de varech et de goémon; elle s'y étendit trois fois; s'imprégna du parfum des tiges écrasées, puis, s'étant relevée, les yeux pleins de larmes silencieuses, elle prit dans une anfractuosité des pierres, une grande coupe de corne; elle la remplit de suc de belladone renfermé dans une outre de fibres et, se tournant vers le large, la vida d'un trait, puis se coucha sur les algues.

Insensiblement, un sommeil lourd engourdit ses membres; ses paupières battirent dans leurs larmes..... une grande mollesse l'envahit peu à peu. — Elle se sentait lasse et pourtant heureuse; aucun désir ne la possédait plus; alors tout se voila et Kilkâ fut morte....

*
* *

L'aube se leva toute rose; des oiseaux chantaient dans les arbres, et les lames, calmées pendant la nuit, tressautaient encore par moment, venaient mourir sur les grèves, entre les grands mornes de granit.

Des algues et des fleurs de mer frangeaient les eaux étalées; une rouge étoile restait au ciel pâlisant; dans un éclaboussement du soleil qui surgissait au loin des brumes suspendues, elle disparut.

Un oiseau pâle passa en chantant et gagna la haute mer.

Burch Mitsu

(SUITE)

Cette année encore plus que les autres, je vis s'approcher la fin de mes courtes vacances avec un sentiment de tristesse et d'appréhension.

La mer me captive et me béatifie à tel point que je ne l'ai jamais quittée pour rentrer dans la grande fournaise citadine, sans un crispant serrement de cœur. Et c'est, presque navré jusqu'aux larmes, que, dans le train, le nez collé à la vitre, je vois décliner la silhouette du phare derrière la bordure d'arbres prosternés par le vent d'ouest!

A présent que j'avais trouvé une âme parfaitement adéquate à la contrée de mes délices, un être qui s'harmonisait avec cette nature patriale, mon départ devenait plus cruel encore! Quelque superbe que soit une région, j'estime, à l'encontre de beaucoup de misanthropes rustiques et de paysagistes boudeurs, que l'homme en demeure le véritable centre, le plus éloquent foyer. Souvent, il suffit d'un être humain, d'une créature bellement autochtone, pour condenser et résumer la nature d'un pays, voire d'une race avec toute l'intensité et toute la magnificence du symbole.

Ainsi, je le répète, ce simple ouvrier — qui ne soupçonna jamais quelle prépondérance il revêtait à mes yeux — m'incarnait à la fois le mystérieux et toujours jeune Océan et la noblesse stoïque et intrépide du métier de marin. Des générations de naufragés sublimes revivaient et sympathisaient en l'épanouissement de sablon de jeunesse. Ce pauvre diable, ce paria, était corrélatif aussi de la patrie flamande, et, avec son masque à la fois résolu et placide, viril et touchant, c'était ainsi que je me figurais les Kerels ou les Pieds Bleus, la terreur des Isemgrins et des Normands. Mais plus encore que tout cela, un charme mystérieux, indéfinissable, et que je ne m'expliquai que plus tard, me retenait auprès de ce matelot fruste et illettré. Souvent, dans son discours et dans sa physionomie, dans ses gestes les plus simples, dans ses attitudes pendant les manœuvres de notre barque, dans toute sa personne enfin, en dépit de la signification et de la portée actuelle de ses paroles et de ses mouvements, surgissait un prestige occulte et virtuel. En l'écoutant et en le regardant, je songeais — je n'aurais su dire pourquoi — à de généreux sacrifices, je l'associais à des pressen-

timents aussi mélancoliques que des regrets. Je l'avais devant moi et déjà il m'était mémorable, je dirai même légendaire.

Plus d'une fois me venait aux lèvres ce refrain de ces très arrièrecêtres : « Nous allons chanter les *Kerels*. Ce sont de mauvais greddins. Il veulent dicter la loi aux chevaliers et portent leur bonnet de travers ! » Aujourd'hui je m'explique cette voix passionnée, cette allure lointainement tragique et cette lumière bizarre et fatidique qui le nimait à certains moments !

Mon dernier soir d'Ostende flatta et exaspéra singulièrement ces bizarres dispositions sympathiques. J'étais resté longtemps avec Burch sur la Digue, au pied de l'ancien phare, à contempler et à écouter la mer. Depuis des heures nous ne parlions presque plus. Il fallait nous résoudre à rentrer. Au moment de la séparation nos mains demeurèrent longtemps étreintes : « Alors, à l'année prochaine, lui dis-je, à moins que d'ici là vous ne consentiez à vous aventurer un jour à Bruxelles. »

Mais à l'idée de s'engager à l'intérieur des terres, pour toute réponse Burch tourna filialement ses regards vers la féline hypnotiseuse, et les ramena ensuite vers moi, avec un bon sourire incrédule, exprimant plus éloquemment que des paroles, l'absolue incompatibilité de ce voyage avec sa personne — avec son Destin peut-être.

La mer grondait, chantait doucement; elle avait l'air de faire le gros dos. Or, en ce moment de nos adieux, comme si l'élément despotique suzerain absolu de mon féal camarade devenait envieux de notre intimité, une grosse vague s'éleva là-bas, au-dessus de la nappe à peine agitée, bondit vers nous et, phosphorescente, en s'éparpillant sur le brise-lames, crépita comme un lointain feu de peloton.

(*A suivre.*)

Georges EEKHOUD.

Acte de Charité ⁽¹⁾

*J'aime les pauvres, les pauvres qui peinent.
Je les aime pour leur Souffrance;
Je les aime parce que d'autres les méprisent;
Je les aime pour leur misère.*

(1) Extrait des *Chansons Tristes*, en préparation.

*J'aime les humbles, les humbles qui luttent,
 Je les aime pour leur vaillance;
 Je les aime parce que point d'orgueil ne les ronge,
 Parce que vivre leur suffit.*

*J'aime, j'aime tous ceux qui peinent,
 Tous ceux qui luttent et tous ceux qui pleurent,
 Je les aime pour leur tristesse,
 Je les aime pour leur douleur!*

Paul SAINTE-BRIGITTE.

Vieille Question

Dans son numéro d'octobre dernier, la *Jeune-Belgique*, répondant à un certain M. Verbeeck, collaborateur flamingant du *Mouvement Littéraire*, qui reprochait aux écrivains belges, nés en pays flamand, de préférer la langue française à la langue flamande, la *Jeune-Belgique* disait : « Nous avons choisi la langue de nos voisins du Midi plutôt que la langue de nos voisins du Nord, — les uns parce que nous connaissions bien la première et mal la seconde; — les autres, parce qu'à leur avis, ce qui fut la civilisation flamande n'a plus ni foyer, ni expansion..... Si, au bout de trois ou quatre lustres de production littéraire, nos écrivains de la *Jeune-Belgique* ont attiré l'attention du public français, il leur eût été plus facile, assurément, de briller dans le cercle modeste et restreint d'une littérature attardée, dont la plupart des coryphées accommodent à la sauce néerlandaise les audaces des Soumet et des Millevoje. »

Or, voici que les Flamingants eux-mêmes, et non les moins talentueux, reconnaissent la supériorité de la jeune littérature belge d'expression française sur celle d'expression néerlandaise.

Un des derniers numéros de la *Dicht- en Kunsthal*, une des rares revues flamandes qui ont le sens et le goût littéraire non oblitérés par un épais chauvinisme administratif et pédagogique, contient une très belle étude, signée J. M. Brans, et consacrée à l'avant-dernier ouvrage, publié par un de nos collaborateurs et amis.

L'opinion de M. Brans, auteur de plusieurs remarquables volumes, entr'autres d'une série de contes réunis sous ce titre : *Limburgsche*

Schetsen, a une autre importance que celle de M. Verbeeck, critique aussi ignare qu'ignoré.

Voici la conclusion de M. Brans :

« Je terminerai par cette constatation ! La jeune littérature belge d'expression française est dès maintenant supérieure à notre littérature flamande nouvelle, et il est grandement temps que nos écrivains réunissent tous leurs efforts pour ne pas être complètement relégués dans l'ombre. Nous espérons qu'ils feront cette tentative et qu'elle aboutira. »

Il nous étonne qu'après cette déclaration hardie, insérée dans une publication flamande, M. Brans n'ait pas encore été massacré par les Verbeeck.

Puisque nous parlons de la *Dicht- en Kunsthal*, signalons l'excellente traduction qu'elle a publiée, du *Renielement de Saint Pierre*, un des *Contes d'Yperdamme* de notre ami et collaborateur Eugène De Molder.

L. ENOIR.

Chronique Littéraire

Au siècle de Shakespeare, par Georges Eekhoud; Paul Lacomblez, éditeur, à Bruxelles.

Notre fougueux écrivain flamand, le poète des opprimés et las-d'aller, vient de publier une admirable étude consacrée aux mœurs si étonnantes et si pittoresques du siècle de Shakespeare.

Ce livre, intéressant au plus haut degré, est, pour l'auteur du *Cycle Patibulaire*, la preuve d'une érudition étonnante, en ce qui concerne la connaissance des œuvres des anciennes pléiades.

L'étude, qui comprend près de deux cents pages, est divisée en quatre parties : *Hors ville, Londres, La Cour* et *Le Théâtre*.

Dans le premier chapitre, Eekhoud nous transporte dans les campagnes, nous initie aux habitudes et aux coutumes des paysans, nous décrit leurs mœurs, nous dépeint les paysages avec une adresse et une connaissance qui feraient croire que l'écrivain les a vécues et observées lui-même.

Tout y est net, précis, impressionnant, vrai. Et dans ce cadre étrange, il nous fait assister à l'éclosion d'un être, enfant d'abord, ouvrier ensuite, puis artiste, artiste tel qu'on n'en vit jamais, original

comme pas un et dont les œuvres immortelles sont encore, et seront toujours, l'admiration des penseurs et l'idéal des dramaturges : Shakespeare. La vie, l'existence de l'écrivain sont retracées avec fougue et éloquence, comme si son biographe eût créé un type selon la conception et la personnalité de ses autres œuvres originales.

Dans les chapitres suivants, Georges Eekhoud nous décrit la ville de Londres, avec son peuple malheureux, buveur, batailleur, mais spectateur assidu des scènes à la mode, spectateur aussi difficile que peu besogneux, ne manquant point de prouver son mécontentement à l'auteur d'un drame sans qualités; la Cour avec ses courtisans *aux costumes chatoyants*, ses seigneurs *babillards* et fiers et ses *dames galantes*, assoiffées de plaisirs et de jouissances. Le dernier chapitre nous paraît le plus intéressant; l'historien nous dévoile les dessous du Théâtre anglais, nous montre et caractérise les acteurs des comédies et des drames des auteurs de l'époque, pénètre avec nous dans les salles de spectacles, ne nous cachant aucun détail des habitudes et des mœurs du siècle, nous initie au travail des écrivains, nous fait connaître leurs moyens d'existence et leurs soucis.

Au siècle de Shakespeare est un livre de haute valeur artistique; Georges Eekhoud y a relaté des anecdotes inédites qui ajoutent encore une saveur au charme qui s'en dégage. Certaines descriptions sont inoubliables et impressionnent sincèrement le lecteur, peu habitué de délecter des œuvres critiques aussi profondes et aussi grandement conçues.

Sander PIERRON.

Chronique Artistique

WERTHER

Dans l'histoire des littératures européennes, le *Werther* de Goethe est sans conteste l'un des romans les plus puissamment passionnés et génialement conçus, et cette œuvre qui, par sa forte intensité, eût de si néfastes influences, devait tenter un musicien, — la musique étant par excellence l'art le plus sentimentalement expressif. — Les librettistes auxquels M. Massenet s'est adressé, ont su construire assez habilement quatre actes complets avec l'intrigue très simple du roman germanique, et leur livret banalement versifié, a des scènes ingénieuses et des contrastes saisissants, bien qu'assez attendus.

Quant au compositeur, disons sans tarder qu'il s'est trouvé au-dessous de sa tâche. Est-ce par suite d'une production excessive et forcément affai-

blissante? Est-ce une fièvre hâtive de toujours mettre au jour qui fait suppléer à la naturelle inspiration une fabrication haletante? Un sujet aussi tentant aurait dû être réservé à un talent de complexion plus solide, de mûre et saine conception, qui pouvait comprendre sans hésitation et dans son frappant ensemble une œuvre de génie, où une philosophie de fatal pessimisme s'alliait à la chaude et entraînant poésie romantique. — M. Massenet n'a pas compris le roman de Goethe et cet échec était facile à prévoir. Pour lui, toute passion consiste en langueurs mélodiques fade ment sentimentales, en stringendo chromatiques ou en coups des cymbales et assourdissantes sonorités des cuivres. Il est bien puéril et primitif d'exprimer le summum du désir passionné par les stupéfiantes détonations qui font, au troisième acte, toute la bruyante ardeur du duo d'amour. — En faisant abstraction de cette singulière compréhension des ressources orchestrales, il nous reste des mélodies gracieuses et faciles, au tour bien français, comme la phrase principale de tendresse exposée par le violoncelle solo, sur un accompagnement syncopé de clarinette, puis reprise par le violon solo, et qui ne valait pas tous les développements que le compositeur lui a fait subir.

Il y a lieu de remarquer cependant certaines intentions d'une recherche assez juste, comme l'air agitato à l'italienne de Werther au 2^e acte, et le départ de Charlotte dans cette même partie, soulignée d'un rythme dur arraché aux quatrièmes cordes. Mais ce sont là de courts effets, des esquisses aussitôt coupées par un remplissage haletant et pénible.

Tout ce qui est épisodique et alerte est mieux réussi. Je citerai le délicat motif des enfants, les joyeuses apparitions de Sophie, dont les trilles rieurs du 3^e acte sont pourtant assez inattendus et intempestifs; mais à côté de ces courtes pages un peu riantes et fraîches, se creusent des vides et des trous à peine recouverts d'une musique forcée et peu sentie : le premier récit de Werther, son duo avec Albert et tous les passages où le texte réclamait une intense profondeur d'âme et de cœur, sont traités avec une décevante sécheresse, une superficie de sentiments dont la banalité nous étonne. — Cette poignante émotion, cette intime et torturante douleur qui pousse l'amant jusqu'à la désespérance du suicide, M. Massenet l'a rendue par une mélodique mélancolie, une tristesse à peine effleurante, sous laquelle on ne trouve rien qu'un fond de romances agréables et berceuses : tel le joli tableau de Wetzlar pendant la veillée de Noël, où le décor est franchement plus joli et d'une sensation mieux comprise que la symphonie orchestrale qui le devrait dépeindre.

L'œuvre dernière de M. Massenet fournit une soirée d'audition reposante et facile; mais il nous faut avouer que l'Art, compris de la sorte, accuse une esthétique assez avilie, et si *Werther* peut paraître joli parfois, on n'y saurait rencontrer aucune page qui soit belle et grande. II. LE B.

A la Maison du Peuple

La section d'Art de la Maison du Peuple nous a donné, le 31 janvier dernier, une séance très intéressante et réussie, au programme de laquelle

figurait une conférence de Georges Eekhoud sur Hendrik Ibsen, et une partie musicale consacrée à Edward Grieg. Nous a conté de façon vivante et attachante la vie assez étrange du célèbre dramaturge scandinave et il nous a développé avec un jugement critique très solide et sûr le sujet de ses œuvres, appuyant ses judicieuses observations de lectures choisies avec goût. La conclusion de sa conférence, appuyée de nombreux applaudissements, a été dite par le conférencier avec une chaleur convaincante et communicative. Georges Eekhoud a mis très gracieusement à notre disposition ce brillant exposé de théories si fières et louables, et nous sommes heureux de pouvoir intégralement le communiquer à nos lecteurs :

« Mais pour nous, pour les artistes, Ibsen est en outre un profond observateur d'âmes et un génial auteur dramatique.

» Son art s'impose même à ceux qui combattent ses idées.

» Une poésie véhémement, où se retrouve quelque chose des visions fumeuses et incendiaires d'un Goya du Nord, des images brillantes comme des diamants ou voilées noirs comme les cieux polaires, à la fois pures et froides comme la neige, habillent et drapent ses conceptions les plus austères et les plus chagrines. Son verbe se colore et s'exalte à l'enthousiasme des Skaldes. Quoi qu'il fasse, il est bien de son pays, le descendant des bardes belliqueux.

» PEER GYNT et BRAND ne font qu'un seul homme, c'est HENDRIK IBSEN. Et jamais l'âme de la *Norvège conteuse* n'a été mieux incarnée que par le penseur qui lui reprochait ses rêveries. Je dirai même que ni BRAND, ni les comédies sociales d'Ibsen, n'auraient leur éloquence, leur universelle portée, si elles n'avaient été écrites avec un peu de cette « géniale folie » que le poète a vainement tenté de blasphémer dans PEER GYNT. Et peut-être le moraliste ne sera-t-il immortel que grâce à la prestigieuse et divine collaboration de l'artiste ! Disons mieux : sans la poésie comprise dans le sens le plus large, il n'y aurait ni prêtres, ni apôtres, ni révolutionnaires !

» Oui, car la poésie, la vraie poésie, est autre chose que l'art frigide et cristallisé, tout en formule, tout en pastiche, tout en décalque, que les pions et les porte-férules voudraient nous imposer comme la dernière et suprême étape de l'esthétique. De ce qu'un artiste fut très grand, très admirable, il n'en résulte pas que, sous prétexte de lui témoigner notre ferveur, il nous faille nous confiner et dans sa pensée, et dans ses moyens d'expression. C'est faire injure aux génies, c'est les calomnier, que de les admirer ainsi.

» Arrière ceux qui marquent le pas ! Arrière les impassibles et les écrivains de métier, les cabotins de l'écritoire ! Arrière les académies !

» Le beau est éternel. Chaque siècle en apporte une manifestation. Pas plus que les autres facultés de l'âme humaine, la puissance artistique n'a dit son dernier mot. Pas plus qu'à l'Océan on ne peut dire à l'Art : « Tu n'iras pas plus loin ! » Les Canut et les Xerxès de la critique en seront pour leurs censures et pour leurs anathèmes !

» Le génie humain qui fut assez riche pour se payer le Dante après Homère, Shakespeare après Eschyle et Sophocle, la Renaissance après l'Art Grec

et l'Art gothique — le génie humain consolera encore l'humanité par des artistes sublimes et nouveaux.

» C'est pourquoi, camarades, allons surtout aux chercheurs, à ceux qui osent, à ceux qui vivent, à ceux qui accordent leur âme, donc leur Art, à l'infini besoin d'idéal, de renouveau et de perfection qui est notre seule raison d'être sur cette planète! »

Après la conférence de Georges Eekhoud, très attentivement écoutée et vivement applaudie, la séance s'est clôturée par l'audition de quelques œuvres de Grieg, l'ami d'Ibsen. MM. Sevenants et Miry nous ont joué une *Sonate* pour piano et violoncelle assez pauvre et courte d'inspiration, mais toujours originale dans le développement des phrases. Les fragments de la musique pour *Peer Gynt* et quelques mélodies chantées avec une justesse expressive par M^{lle} Rachel Neyt, complétaient le programme. On a remarqué avec peine combien était défectueuse l'acoustique de la salle et combien insupportable le mouvement des entrées par le bruyant escalier.

H. LE B.

GRAPPILLAGES

Monsieur Ch. Frappart, un de nos collaborateurs, a livré au public, il y a quelques deux mois, un acte en vers, *le Marquis joué*, qu'il serait très injuste de passer sous silence. Cette œuvre, toute de jeunesse et de charme, accuse, en effet, de réelles qualités de versificateur et de poète, et sa lecture en est un vrai petit régal littéraire.

Monsieur Frappart a choisi pour sa gracieuse bluette, l'alexandrin régulier dont il coupe la monotonie par un habile et fréquent usage de l'enjambement. Son vers est d'une belle venue et se développe avec grande aisance, surtout dans les passages plus emportés de passionnante tendresse et de caressants aveux. Sous ce rapport, les souvenirs d'amour que conte la railleuse marquise et que l'amoureux Léandre reprend vers la fin avec une entraînante chaleur, constituent un joli

morceau de poésie très sincère et toujours soutenue.

Dans cet ensemble si séduisant, certains vers détonent, par une lourdeur un peu terne et le prosaïque de la tournure. J'en ai noté quelques-uns : *Marquise, je suis sûr qu'il y avait mal donne.* — *Veillez donc à ne m'interrompre plus du tout.* — *Ah! mais elle, elle est belle.*

Mais ce ne sont que taches minimes et si peu nombreuses qu'il serait malséant d'en faire à l'auteur un grief exagéré.

Le Marquis joué constitue une gracieuse piécette XVIII^e siècle, au charme très caressant, et si les sentiments qu'il développe tout naturellement sont éternels et se retrouvent partout, l'originalité du talent de M. Frappart ne s'en affirme pas moins, et cela sans éclatant affichage ni grossière prétention.

H. LE B.

Avons reçu :

Le Réveil, le Drapeau, le Magasin Littéraire, Floréal, le Mouvement Littéraire, la Revendication sociale (nos bons souhaits de réussite) *le Méphisto, Louvain-jeunes, le Journal des Etudiants et le Coin du Feu*, tous de Belgique.

Et aussi : *le Chat Huant*, de Bordeaux, *l'Harmonie*, de Marseille, *Chimère*, de Montpellier, *la Revue Blanche, les Essais d'Art libre, l'En dehors, La Révolution et la Révolte*, de Paris; et *A rivolta*, de Lisbonne.

Que nos Confrères de la *Lutte pour l'Art* veuillent bien accepter tous nos vœux de réussite et de prospérité, pour le vaillant organe qu'ils viennent de lancer, et qu'ils nous pardonnent de leur exprimer, un peu tard, notre sympathie.

Nous espérons pouvoir publier prochainement un article de notre éminent collaborateur Emile Vandervelde.

Notre vaillant collaborateur, Mathias Robert, vient d'être cruellement frappé par la mort de sa sœur, M^{lle} Robert. Nous présentons à notre ami l'expression de nos sentiments de condoléance.

Par suite de ce douloureux incident, la chronique du *Voorwaerts*, que M. Robert s'était chargé d'écrire, ne nous est point parvenue. Ce sera pour Mars.

Dimanche 12 courant (jour de clôture) à 2 heures, en la salle de l'Exposition du «*Voorwaerts*», audition

musicale consacrée aux œuvres de nos jeunes compositeurs Belges : Gilson, Agniez, Van Dam, Lunsens, De Bouck, etc.

Le même jour, de 10 à 1 heure, les salles seront accessibles au public, au prix démocratique de dix centimes.

Petite Correspondance

Jacques P... — Attendre et Espérer. (Voir Alex. Dumas : Monte Christo.)

Arthur T... — Beau faiseur de vers, certes, votre art sera plein de revers, — et vous ferez naufrage très probablement — et peut-être même serez vous sans pain...
Adieu.

Georges Touchard. — Point de place pour vos vers en ce numéro-ci. Merci toujours.

Ch. Frappart (Namur). — Attendons quelque chose de vous pour Mars.

Joseph Desgenêts (Gand). — A quand de vos nouvelles? Sympathiquement.

Mathias Robert. — Votre spirituelle fantaisie passera le mois prochain. Bien merci.

Dona Sol (*Coin du Feu*). Grand merci pour la réclame. Combien vous dois-je?

P. S^{te} B.



En souscription chez L. & A. GODENNE, éditeurs

Grand' Place Malines

Le Verbe Auroral

PAR

JOSÉ HENNEBICQ

Un volume de vers petit in-16, sur beau papier velin

Prix : 2 francs

On souscrit, par carte postale, au bureau du journal,
à Bruxelles, et chez les éditeurs, à Malines.

Nous rappelons que le

Banquet Eekhoud

se fera le samedi 28 octobre, au GRAND
HÔTEL, à Bruxelles.

Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Grand' Place, 28, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

Deuxième Année — N° 3

MARS 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Économie
politique

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eekhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Louis
Delattre — Emile Vandervelde — Dr Charbonnier — Rodrigue Se-
rasquier — Lucien de Busscher — Frans Delbastée — Elslander —
Mathias Robert — Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère
— Lucien Jottrand — Charles Frappart — Frédéric Friche — Georges
Touchard — Pierre Armen — Paul Janssens — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

Vague croquis de vieille couleur	EUGÈNE DEMOLDER.
Vers de la miséricorde	JOSEPH DESGENÈTS.
Vieille question.	J. VERBEECK et L. ENOIR.
Rictus chrétien (vers).	PAUL SAINTE BRIGITTE.
Burch Mitsu (suite)	GEORGES EEKHOUD.
Communion.	PAUL JANSSENS.
La mort de Taine	HENRY LE BŒUF.
Chronique Artistique.	X.
Bibliographie.	P. S ^{te} B.
Grappillages et Petite Correspondance	XX.



Vague croquis de vieille couleur

'était des joueurs de boules, à la porte d'un cabaret. Les boules ronflaient sur le sol battu et leur tapage faisait chanter un serin encagé, pendu dans une vigne. Des pintes se piquaient d'un point lumineux, au bord des fenêtres, et dans un jardin proche s'endormaient de pesants tournesols.

On entendait en passant des bruits de beuverie, des coups de cartes abattues sur des tonneaux vides, des dés roulant et, aux portes, sous les gorges brillantes des pigeons du colombier, des manants, en clignant de l'œil, essuyaient, du revers de leurs manches, leurs bouches mouillées, afin d'y planter plus proprement leur pipe.

Et pourtant les cloches sonnaient des angelus ; sur les cieux fendus et satinés, des lisières, au loin, semblaient seules les occuper, avec leurs bouleaux, frêles larmes d'argent sur la sombreur des chênes.

Un village en fête résonnait dans l'or du soir. La liesse était colorée et pétulante la saouïence. A toutes les fenêtres, des figures allumées s'encadraient dans des parietaires bien fleuris, tapissant les façades brunes, jaunes ou roses. Des femmes à chair dodue, le corsage délacé, jetant au boucan de la kermesse les perles de leurs rires, laissaient prendre leurs tailles à des mains goulues et cueillir comme pêches de juin leurs savoureux têtens. Des musiciens étaient juchés sur des tonneaux, y dansant, ainsi que des satyres sur leur socles, et tout autour c'était des rondes de manants et de ganges éclaboussant de leur ivresse l'herbe des prés, les tabliers volant, les bènêts plantés de pipe, sautant sur les tignasses aux sons d'un chalumeau. Tout le monde buvait à fières lampées : des figures levées s'éclairaient à quelque lourd pot de bière mieux qu'au ciel rose. Et des porcs reniflant, sous les sureaux aux grappes noires, couraient, crottés de purin, dans les jambes flagellantes ou frénétiques de la foule.

Eugène DEMOLDER.

Vers de la miséricorde

La lente caravane des roulottes chargées cahote sur les détestables cailloux de la route qui se rétrécit au loin pour s'enfoncer en un ciel ténébreux et dur.

Un jour pénible et pluvieux monte. Par les clartés rousses qu'il met aux broussailles et aux arbres, un soleil jaune se devine, à l'horizon lointain, par delà l'épaisse forêt. Un vent infatigable se lamente en les frissonnantes frondaisons.

De débonnaires haridelles s'exténuent, têtes basses et crinières éparses, à tirer les lourdes roulottes d'une pitoyable tribu de crève-la-faim qui s'en va traîner sa profonde détresse par les campagnes et les villes.

Ils n'ont point attendu l'aurore pour appareiller vers des contrées qu'ils croient moins inclémentes à leurs douleurs. Leur courage ne s'est pas effrité aux rigueurs de leur vie sans joies et leurs cœurs ne se sont pas ouverts à l'envie et à la haine. C'est vers l'inconnu qu'ils portent leur humilité et leur abjection, à la grâce de Dieu...

Acrobates, bateleurs, clowns, lutteurs, gymnasiarques se joignent aux efforts exaspérés des bêtes et poussent aux roues qui cassent les durs cailloux du chemin. La marmaille de ces rustres prolifiques criaille dans le vent claquant les bâches des grands chariots. Des chiens décharnés vagabondent autour de cette morne caravane de la misère.

Sans défaillir, les défroqués, choyés de la malchance, poursuivront leur chemin vers la ville dont ils commencent à percevoir, là-bas, à leur gauche, les fumées et les tours, vers la ville où ils élèveront leurs baraquements éphémères, vers la ville où, dans le brouhaha des fanfares foraines, ils devront inciter la foule à la miséricorde, par des rires et des fariboles et par l'étalage navrant d'une joie trompeuse et cruelle.

Joseph DESGENÈTS.

Vieille Question

Le « critique aussi ignare qu'ignoré » nous envoie un droit de réponse. Il n'est pas content de l'article où nous opposions à son appréciation du jeune Mouvement Littéraire, d'impression française en Belgique, l'opinion flatteuse de M. Brans, un écrivain flamand bien connu. Le morceau est assez

long, mais il est très caractéristique : C'est Verbeeck peint par lui-même. Pour vous prouver qu'il n'est pas aussi ignare que nous le prétendions, M. Verbeeck cite les noms d'Homère, d'Eschyle, Milton, Dante, Van Maerland, Vondel, Molière, Goethe et bien d'autres. Peste ! quelle érudition ! quelle mémoire ! toutefois il oublie M. Nestor de Tière qu'il a égalé pourtant aux plus grands écrivains dramatiques du siècle, appréciation que le jeune et talentueux dramatique flamand aura sans doute été le premier à trouver légèrement exagérée. M. Verbeeck reproche aux jeunes écrivains français de ne pas être aussi forts que tous ces colosses. Il est exigeant, M. Verbeeck ! Que diable ! on peut faire preuve de quelque talent sans être Shakespeare ou... Door Van Rijswyck !

Le passage le plus édifiant du droit de réponse ci-dessous est le débinage du confrère flamand, coupable de ne pas penser comme M. Verbeeck. Quel dédain pour M. Brans, auteur *en tout et pour tout* de *trois petits opuscules*. Peuh ! Trois petits opuscules ! Trois minimes volumes ! Eh bien, et vous, M. Verbeeck ? Où sont-ils vos nombreux majuscules volumes ou même votre unique opuscule minuscule ?

Mais, en attendant, M. Verbeeck, romancier, poète, historien ou dramaturge, Verbeeck-Corneille ou Verbeeck-Milton, oyons M. Verbeeck épistolaire, casseur de sucre, Verbeeck-Sévigné :

A la Rédaction de la Revue Rouge

En vertu du droit de réponse, je vous prie de faire paraître les lignes suivantes dans votre plus prochain numéro :

Vous dites que « *je suis un critique aussi ignare qu'ignoré.* »

Soit. Je regrette de n'être pas aussi illustre que les secrétaires de votre rédaction, Sander Pierron et Paul S^{te} Brigitte, ainsi que la presque totalité, sauf deux ou trois exceptions, de vos collaborateurs. — Le monde en effet, est rempli de leur gloire ! — Vous citez l'opinion suivante d'un critique d'une revue flamande :

« *La jeune littérature belge d'expression française est, dès maintenant, supérieure à notre littérature flamande nouvelle* » et vous ajoutez : « *L'opinion de ce critique, auteur de plusieurs remarquables volumes, a une autre importance que celle de M. Verbeeck.* »

Vous parlez avec une candeur que j'admire, de choses que vous ne connaissez pas ; cet auteur de *plusieurs* remarquables volumes a écrit en tout et pour tout *trois petits opuscules*.

Pardon, soyons exact : il a réédité aussi quelques pages d'un vieil auteur et a fourni, de plus, quelques articles de revue. — Quant à la valeur des trois minuscules volumes dont il s'agit, il ne m'appartient pas de l'apprécier ; mais l'auteur lui-même en conviendra : ce ne sont que des essais littéraires : *letterproeven*.

Hommes au cerveau puissant, que parlez-vous de jeune littérature belge d'expression française et de littérature flamande nouvelle? Tout cela sonne terriblement creux. En littérature, qu'y a-t-il d'éternellement jeune, si ce n'est les Homère, les Eschyle, les Lucrèce, les Shakespeare, les Camoëns, les Milton, les Dante, les Van Maerland, les Vondel, les Molière, les Goethe et tant d'autres génies?

Jeune Belgique! Jeune Flandre!.. Charlatanisme que tout cela! Cumulets exécutés par ceux qui ne savent comment attirer autrement l'attention sur leur insignifiante personnalité.

En quoi la *Jeune-Belgique* et la *Jeune-Flandre* sont-ils plus jeunes qu'un Charles De Coster ou un Door Van Rijswyck? Est-ce en leurs phrases tourmentées, leurs expressions insaisissables à force d'être cherchées? Est-ce en leurs sujets, d'inspiration courte, d'invention ultra-romanesque, quoique visant au réalisme outré? Est-ce en leurs récits sans vie, ni action, n'offrant que descriptions interminables sous prétexte d'analyses? Ah, que les « jeunes », les prétentieux de notre temps paraissent vieillots, à côté des anciens, les modestes et les forts! — Vous-même, ô *Revue Rouge*, vous traitez déjà quelques-uns de ces *Jeune-Belgique* d'ankilosés, après 12 années de vie!

Pour ne parler que de nos écrivains flamands, ce sont en réalité ceux qui n'ont cure d'appartenir à la Jeune Flandre, qui sont les plus talentueux et les plus renommés.

Un dernier point. Vous faites vôtres les paroles de la *Jeune-Belgique* : « Ce qui fut la civilisation flamande n'a plus ni foyer, ni expansion ». La plus haute expression de la civilisation, n'est-ce point l'art? N'y a-t-il plus d'art flamand? Plus de peinture, de sculpture, d'architecture, de littérature, de musique flamandes? L'art flamand est-il frappé de stérilité? Il me semble, au contraire, qu'il se porte assez bien.

Un fait digne de remarque : la plupart des littérateurs belges-français se piquent d'être des Flamands, et vous-même, *Revue-Rouge*, vous qualifiez le meilleur d'entre eux de « fougueux écrivain flamand ».

O sainte Logique!

J. VERBEECK.

N. D. L. R. — M. Verbeeck n'est pas d'accord avec M. L. Enoir; c'est évidemment son droit, mais pourquoi, au début de la lettre de notre Correspondant, cette allusion personnelle — aussi absurde qu'insignifiante — aux secrétaires de la *R*?

Ceci pour dire que nous ne sommes pas solidaires des opinions de nos collaborateurs et pour ajouter que M. Verbeeck a eu tort, en ce cas, de s'attaquer à notre personnalité — si infime soit-elle, — absolument étrangère à ce débat.

Rictus chrétien (1)

A Joseph Desgenêts.

*Sur la croix Jésus semble rire.**Son visage est triste encor
Et fulgure ses yeux d'or
Par mon âme de tristesse;**Son visage est blanc de peur,
D'un outrage aussi, trompeur
En d'orgueilleuses détresses.**Et son visage est sans feu,
Sans plus de songe et d'aveu
Que d'espoir aux lèvres closes;**Son visage d'ingénu
Sur qui le Verbe inconnu
Effeuille au hasard, des roses.**Sur la croix Jésus semble rire.**Et le rictus de ses lèvres
Où perdure un long dégoût,
Aux tenaillements des fièvres
Semble accorder un absoud;**Les fièvres du désespoir
De connaître un monde infâme
Et peut-être aussi d'avoir
Déflorescé très belle âme.**Ce rictus paraît vengeur
Bien qu'un peu miséricorde,
Dessinant d'un trait majeur
L'irréremédiable discorde.**Sur la croix Jésus semble rire.*

(1) Extrait de *Chansons Tristes*, en préparation.

*Et doucement monte en ces rires
Où chantent des regrets vainqueurs,
L'effroi mortel de nos délires
Et les refrains de nos rancœurs.*

Paul SAINTE BRIGITTE.

Décembre 92.

Burch Mitsu

(SUITE)

II

Cependant juillet revint et, avec ce mois, les quelques jours de trêve si impatiemment attendus. A mon arrivée à Ostende j'eus bientôt relancé mon ami de la saison passée. C'était toujours le même brave, superbe et cordial garçon. Et dès notre nouvelle rencontre nous nous retrouvions ajustés, nos caractères s'emboîtaient comme si nous ne nous étions jamais quittés. Un air plus grave, plus occupé me frappa chez mon féal camarade et perça sous les éclats de sa belle humeur. Dans la voix mâle et cuivrée, au métal généreux, qu'on aurait dit coulé dans le même moule que les bourdons des beffrois communiens, grattaient, rauquaient des notes étranglées et sourdes, révélant une préoccupation, un souci qui demandait à s'épancher. Sa fierté l'empêcha longtemps de me confier cette peine et, aussi désireux que je fusse de provoquer sa confiance, je craignais de l'effaroucher en le questionnant directement. Je remarquai aussi que plus je lui parlais avec bonté pour l'amener à m'ouvrir son cœur, plus sa voix rude et ferme tremblait et s'engorgeait; et plus ses yeux vaguement brouillés de larmes démentaient le loyal sourire de ses lèvres. Le digne Burch ne plaisantait plus avec sa rondeur et sa gaillardise habituelles dans ce ragoûtant et pittoresque dialecte west-flamand, langage aux flexions insinuanes, se perdant en un gazouillis de voyelles, dont les molles intonations jurent avec l'air crâne et les gestes énergiques de ceux qui le parlent.

Un jour, las de sa contrainte, je me décidai à lui demander nettement ce qui lui pesait sur la poitrine. Il essaya de protester, de se récrier en enflant la voix et en éclatant de rire, mais je ne fus pas dupe de cette fausse hilarité et j'insistai, me fâchant presque, froissé par sa

méfiance : « Vous n'avez donc aucune amitié pour moi ? » finis-je par lui dire. A ce reproche il fondit en un flux de paroles lourdes et crispantes comme autant de sanglots qui menaçaient à tout instant de tourner en larmes et qu'il déguisait sous un toux convulsive. Il m'avoua et me dépeignit sa gêne profonde, celle des siens, celle de tous ceux de son métier. De plus, la conscription le guettait cet hiver, et ce n'est pas un gaillard fait comme lui qu'on exempterait du service s'il tirait un mauvais numéro ! Leur dangereux et pénible labeur ne rapportait presque rien, alors que les nécessités de la vie augmentaient de jour en jour. Ils ne pêchaient pas moins de poisson cependant ; ils montraient toujours autant d'ardeur et d'énergie au travail ! Comment se faisait-il alors qu'autour d'eux on s'enrichissait, on vivait dans l'abondance, sans une inquiétude, sans un mauvais jour, en se croisant pour ainsi dire les bras ? Pourquoi les travailleurs étaient-ils seuls à partir ? « Est-il juste, Monsieur, disait Burch, que nous ayons si peu de pain ? Chaque jour le bourgeois rogne sur la maigre ration qu'il nous accorde. Nous ne leur coûtons pas grand' chose, cependant, aux patrons ! Du moment qu'il y a de quoi manger nous sommes contents de notre sort. Notre luxe, c'est un peu de braise dans la chaufferette de notre grand'mère, un mouchoir de couleur et une bague en argent pour notre promise, un caramel, un *babeleer* pour les mioches, des pantoufles à fleurs ou des bottines à piqûres de fils de couleur et à très hauts talons, pour faire le brave et nous ballader avec nos amies, après la besogne, une poignée de *censs* encore au fond du gousset de notre bonne culotte de drap noir — neuve depuis Pâques dernière — juste de quoi battre quelques *flikkers* dans les salles de danse du port et vider au même verre un ou deux litres de bière brunc en grignottant une darne de *scholle* (1) qui rend la boisson plus carressante au gosier ! Jusqu'à présent ces douceurs ne nous étaient pas refusées ! Nous prenions gaîment la vie et s'il survenait une contrariété, ma foi, celle-ci passait comme une nuée, nous mordions plus rudement notre chique ; voilà tout !

Sur ces entrefaites, Gust, le frère aîné de Burch, le digne pendant de mon inséparable, mais plus hâlé, plus massif, déjà barbu, la vivante image de ce que Burch serait dans deux ans, était revenu de la grande pêche et, en mer, un jour que je les avais loués tous deux, ce Gust me compléta le tableau de la situation pitoyable des marins de notre littoral :

(1) *Scholle*, carrelet; *flikkers*, entrechats; *censs*, deux centimes; *babeleer*, sucrerie favorite des enfants du peuple.

Les écoreurs, c'est-à-dire les commissionnaires qui se chargent de vendre la cargaison d'un bateau de pêche, moyennant un pour cent véritablement usuraire, se liguèrent avec les armateurs et les gros poissonniers contre les infimes manouvriers de la mer. Et comme s'il ne suffisait pas de ces écoreurs, ou plutôt de ces écorcheurs, pour rançonner les pauvres diables, l'ogre État et l'ogre municipal, représentés par un tas de gabelous et de recors, achevaient de les dépouiller des deniers obtenus au prix de tant de lutttes et de périls. Enfin, ceci pour le coup de grâce, l'étranger faisait, sur le marché d'Ostende même, une concurrence désastreuse aux marins belges. Oui, les gros mareyeurs ostendais, au lieu de favoriser leurs pauvres concitoyens, les pêcheurs indigènes, leur préféraient les Anglais et les Français!

Ainsi, ayant pris la mer vers la fin de juin, la flottille islandaise dont Gust faisait partie, avait été précédée au port par un gros arrivage de bateaux boulonnais et la présence de la morue des Français avait abaissé à la minque la morue ostendaise de dix francs par panier, de sorte que celui-ci ne valait plus que soixante-dix francs. Pour ajouter à l'amertume de Gust et de ses compagnons, c'était à la consignation d'écoreurs et d'armateurs ostendais que les bateaux de Boulogne étaient venus vendre leur pêche.

— « Et dire que lorsque tout se passe pour le mieux, nous gagnons à peine de quoi subsister ! ajouta l'ainé des Mitsu. Jugez-en, Monsieur : un sloop est généralement monté par quatre hommes et un mousse, commandé par un patron. Après une pêche qui dure, lorsque le temps est favorable, sept à huit jours, — je parle de la pêche dans la mer du Nord, — mais qui se prolonge beaucoup plus longtemps lorsque la mer est mauvaise et le vent contraire, le bateau regagne le port avec une cargaison valant en moyenne cinq cents francs. L'armateur commence par retenir de cette somme le total des frais de remorquage, droits de minque, prix de la glace, total qui monte bien à deux cents francs. Il s'attribue encore quinze pour cent pour les avaries et l'usure de la barque, pour l'entretien des cordages, ce qui fait soixante-quinze francs. Restent donc deux cent vingt-cinq francs de bénéfice, dont chaque homme de l'équipage ne touche que cinq pour cent, soit une douzaine de francs. Et c'est avec ces douze francs que le pêcheur est obligé de faire vivre sa famille !

Non seulement les étrangers, avec la complicité de nos protecteurs naturels, viennent nous arracher de la bouche cette misérable croûte de pain, mais nous sommes persécutés et spoliés de toutes façons par

nos concurrents dans les pêcheries de la mer du Nord. Ils ne se bornent pas à nous fermer leurs ports et leurs marchés, mais ils voudraient encore nous empêcher de prendre le poisson. Quant au gouvernement belge, la protection qu'il nous accorde est tout bonnement dérisoire ! »

Et Gust, entrant dans des explications détaillées, me raconta les conflits entre chalutiers belges et harenguiers anglais. Les chalutiers pêchent au moyen d'un filet en forme de sac. Celui-ci, rattaché, à l'aide d'un câble solide, au bateau qui dérive avec la marée, drague le fond de la mer. Le harengquier, lui, use de filets perpendiculaires plongeant à plusieurs mètres sous l'eau et s'étendant sur un espace d'une lieue et plus, retenus par des bouées qui flottent à la surface. Le bateau harengquier, amarré à cette muraille flottante, garde une immobilité relative, tandis que le chalutier se livre à de continuels déplacements. Il en résulte que lorsque dans sa course le chalutier rencontre les filets du haranguier, il ne peut avancer qu'en relevant son filet et en perdant parfois plus d'une heure que dure cette opération, à moins de passer outre, brutalement, et de déchirer les engins obstruant sa route. C'est à ce moyen expéditif que les chalutiers, de loin les plus nombreux, les Belges aussi bien que les Anglais, les Hollandais et les Français, recouraient presque chaque fois au début, exaspérés qu'ils étaient par les barrières qui se dressaient dans toutes les directions devant eux. Mais les honnêtes English se défendirent d'user jamais de ces pratiques violentes et en attribuèrent le monopole exclusif à nos pêcheurs flamands. Ils donnèrent même le nom de *belgian devil* ou diable belge à l'un des instruments tranchants employés pour perforer les filets des haranguiers et ils exhibèrent cet outil destructif, en manière de pièce à conviction, pour accabler leurs rivaux, dans tous les procès ou enquêtes provoqués par des différends entre pêcheurs des deux nations.

Nos simples matelots, à commencer par Gust et Burch Mitsu, se disaient avec la logique primordiale des *Kerels*, aborigènes des côtes flamandes, que la mer, étant libre, nul n'a le droit de s'y implanter à l'exclusion des autres, et partant ils estimaient que l'emploi du diable belge ou de tout autre diable du même genre n'avait rien de criminel. Longtemps donc, ils ne se firent faute de se frayer, à coups de hache et de tranchet, un chemin à travers les rêts des gêneurs, et de mettre en capilotade les filets des harenguiers. Toutefois, depuis la convention de La Haye, nos gaillards, soi-disant mieux éclairés sur leurs devoirs, ont délaissé ces pratiques sommaires. On ne trouverait même plus à

bord de nos chaloupes ostendaises un seul des engins prohibés. Cela n'empêche pas les Anglais de nous accuser comme devant. Le préjugé s'invétère surtout à Lowestoft, où les tribunaux se montrent d'une partialité outrageuse à l'égard des marins flamands. Lorsque ceux-ci ne sont pas poursuivis pour avoir lacéré les filets des haranguiers britanniques, on leur cherche chicane à propos de la disposition de leurs feux. D'autres fois nos pêcheurs auraient menacé ou assailli des étrangers, comme s'il pouvait raisonnablement venir à la pensée de l'équipage d'un sloop ostendais, composé tout au plus de cinq ou six placides matelots, dont un gamin, d'aborder, d'*assaulter*, comme disent les insulaires, un harenguiers monté au minimum par dix formidables gailards. Enfin, les chicaneurs d'outre-mer poussent l'acharnement contre nos malheureux compatriotes, jusqu'à les accuser de résistance aux croiseurs britanniques qui les surprennent en état de contravention, comme si un infime petit bateau, équipé de la manière qu'on vient de voir, s'aviserait jamais de lutter contre quarante à soixante-dix *blue-jacks* de la marine royale, armés de carabines, sans parler d'une réserve d'armstrongs et de hotchkiss.

Je rapporte, ici, une grande partie des renseignements que Gust Mitsu me procura sur la condition des pêcheurs belges, comparée à celle des étrangers, car ces particularités feront mieux comprendre les événements que cette condition, précaire jusqu'à en devenir inique, allait amener.

Gust me raconta encore qu'il était avéré que maintes fois les armateurs britanniques poursuivant les Belges pour des prétendues *nuisances*, par exemple pour la destruction de leur matériel de pêche, avaient envoyé en mer des engins détériorés et hors d'usage, dont ils se faisaient ingénieusement payer le remplacement par nos débonnaires compatriotes.

Si la grande pêche ne rapportait guère, l'autre était plus ingrate encore. Burch me conta que les poissonniers riaient au nez de sa fiancée, lorsqu'elle s'avisait de demander trois francs d'une manne de crevettes contenant une dizaine de kilos. Ils lui mettaient le marché à la main et il lui fallait bien passer par leurs exigences, ou sinon les exploiters s'adressaient à une pauvre plus coulante, peut-être, hélas, plus dénuée, plus désespérée encore. Et dire que dans les restaurants une poignée de crevettes, servie en hors-d'œuvre, allait jusqu'à deux et trois francs!

— Ah, se demandait le pauvre garçon, pourquoi ces riches mes-

sieurs et dames ne traitent-ils pas directement avec nous? Pourquoi cet entêtement à enrichir les gros boutiquiers, les fournisseurs qui nous accordent à peine un liard pour ce qu'ils revendront une pièce d'or?

Je songeais qu'à tous les échelons de la vie économique, les intermédiaires jouaient le rôle d'affameurs. La disproportion entre le gain du salarié, du principal facteur de toute production et celui du marchand roublard et parasite, criait vraiment vengeance à l'avenir, au siècle de demain! Oh, cette paresse, cette bête d'indolence, cette sottise vanité du millionnaire qui paie au mercanti sans marchander, sans broncher, des sommes fabuleuses pour la denrée à la conquête ou à la fabrication de laquelle le misérable, serf de la glèbe, de l'océan, du charbonnage, de l'usine ou de l'atelier de couture n'a ramassé que tout juste de quoi ne pas crever de faim! En me faisant ces réflexions, je me sentais devenir bien plus enragé, bien plus révolté que les victimes de cette abominable exploitation et je ne savais lequel était le plus inouï, de la résignation et de la mansuétude de l'indigent ou du cynisme des oligarques!

Ces huit jours de vacances s'écoulèrent pour moi dans un état de malaise et d'énervement. Je ressentais profondément la détresse ambiante et Burch, ne m'eût-il par confié les tribulations qui l'accablaient, lui et tous ceux de son métier, que la rue, le quartier des pêcheurs, jusqu'aux façades de leurs bicoques, jusqu'à la lourdeur même de l'air qu'ils respiraient me les auraient révélées.

Les orgues de Barbarie et les orchestrons des cabarets voisins de mon auberge, les moulins à musique qui si souvent m'avait empêché de dormir, et fait pester les nuits du dimanche et du lundi, n'accompagnaient plus les ébats des lourds danseurs fringuant l'un avec l'autre ou accolés à leurs « bonnes amies ». Plus que jamais les marins des diverses nationalités faisaient bande à part. La hargne, la provocation, la haine transpiraient dans les moindres gestes et dans les plus indifférentes paroles des Ostendais, d'ordinaire si conciliants. A présent des rixes éclataient tous les jours et les batailleurs n'attendaient même plus, pour en venir aux prises, les heures nocturnes et les endroits écartés, mais en plein midi la police devait intervenir dans les échauffourées et conduire au poste des pugilistes ou des joueurs de couteau.

Dans la ville neuve et mondaine, sur la digue fashionable, on ne se doutait pas de cette fermentation de sombre augure et c'est à peine si un écho de ces chamaillis défrayait incidemment les conversations des tablées d'hôtes ou se mêlait aux potinières parlotes de la plage. Un

temps superbe contribuait à bercer le monde élégant dans son bien-être opulent et sa végétative quiétude. La chaleur, cette année, était même telle qu'elle en devenait insupportable partout ailleurs qu'au bord de l'océan. Jamais, de mémoire d'Ostendais, difficiles à contenter cependant, la saison n'avait été aussi rémunératrice. Hôtels, villas, pensions, regorgeaient de baigneurs.

Aux heures d'exhibitions mondaines c'était, sur l'estran, devant le « carré » des bains, un éblouissement de toilettes claires savamment chiffonnées, une corbeille de professionnelles beautés de tous les pays du globe autour desquelles bourdonnaient, en des flirtages ostensibles, l'essaim des jeunes bêtas insupportables d'arrogance et de fatuité.

Les soirs, au Casino, on dansait et on jouait avec rage. Les concerts panachés du Kursaal remémoraient aux abonnés des Opéras et des Bouffes les grands succès de l'hiver précédent ; Wagner alternait avec *Delibes* et la valse des *Maîtres Chanteurs* s'accoqu Coast àux pizzicati de *Silvia*.

Cependant, les pêcheurs flânaient et chômaient en plus grand nombre que d'ordinaire. Ils mettaient une certaine jactance bourrue à encombrer l'asphalte du promenoir et ils accaparaient d'un air torve, des heures, sans démarrer, les bancs commodes réservés à l'indolence des promeneurs du high-life.

En rue, les musards ne s'abordaient plus avec leur bonhomie et leur jovialité habituelles, avec ces grosses mais cordiales appellations ponctuées de bourrades qui font s'épanouir plus largement et se détendre plus radieusement encore leurs bonnes faces plébéiennes.

Dans le chenal, au bas des pilotis, les chaloupiers cessaient d'offrir leurs embarcations et leurs bons services aux habitués de l'estacade.

Peu de barques ostendaises prenaient la mer. Le mouvement du port et de la minque n'était plus alimenté que par l'étranger.

Je me rappelle spécialement, en poignant contraste avec le marasme du marché, un jour de régates : les yachts de plaisance, venant de Douvres, luisants, corrects, peints à neuf, batelets de luxe enfilant le goulet d'où tant de besoigneuses chaloupes ostendaises appareillèrent pour le naufrage, — le canon prodiguant des salves de bienvenue, — les voilés blanches comme un plastron de dandy, les carènes vernies ainsi que des escarpins de bal, les flammes multicolores nouées coquettement, en manière de cravate, au sommet du mât. Cette flottille de ballade, ces équipages d'amateurs, ces dillettanti de la navigation défilant devant les vides et rugueuses barques de pêches ostendaises, barques grévistes qui, loin de faire parade comme en d'autres temps de kermesse, avait ramené ou même enlevé leur pavillon !

La kermesse d'Ostende, coïncidant avec ces fêtes mondaines, rendit toutefois une apparence de joie violente et de vie en dehors au quartier des pêcheurs. Chez les logeurs, mes voisins, les musiques rabâchèrent leurs loures et leurs quadrilles fastidieux. Mais cette allégresse sonnait faux ; il semblait, à observer danseurs et buveurs, que ceux-ci voulaient se donner le change et s'étourdir une bonne fois, en une scène turbulente, avant de monter à je ne sais quel Golgotha. Je n'avais plus vu les Mitsu depuis plusieurs jours. L'absence de Burch m'inquiétait surtout.

Georges EEKHOUD.

(A suivre.)

Communion

Depuis longtemps, j'aspirais au premier rayon du soleil, afin de m'élancer dans mes campagnes de dilection, là-bas, vers le haut de la ville, comme un aigle altéré de lumière et d'espace.

Un matin, au lever, après des mois de grisaille et de brumes, l'astre luisait dans un ciel du bleu le plus pur.

Le cœur battant comme un marteau, les jambes molles de frénétique enthousiasme, l'esprit en ébullition, j'ouvris la fenêtre toute grande.

Devant moi, au recul de l'horizon, la ville arrondissait sa perspective bleuâtre. Du milieu de ce chaos jaillissait parfois comme un élan de reconnaissance et de prière vers le soleil rédempteur, des dômes et des tours d'église. Des vitres de mansarde, allumées soudain d'un rayon, fulguraient comme un éclair, puis s'éteignaient subitement, tandis que la clarté renaissait ailleurs, plus vive, triangulaire et aiguë comme un luisardement de poignard.

Partout, d'argentins sons de cloche, si suavement doux, communiquaient à l'air de visibles vibrations qui allaient mettre en branle les âmes pieuses et les poussaient vers les temples, où déjà retentissaient des hosannas de gloire, dans les lumières versicolores et étincelantes qui fusaient à travers les vitraux.

Plus bas, à mes pieds, le canal allongeait sa stagnation rectiligne et glauque, où s'enfonçaient jusqu'au bord des chalands surmontés, comme d'un ornement, d'une mâture svelte et élégante, qui se dessinait en lignes noires et nettes sur le clair du matin. L'eau, ridée joyeusement, ne portait plus aucun souvenir des verdâtres noyés qui, par les nuits mauvaises et sans lune, viennent grimacer à sa surface.

En levant la tête, je vis, de l'autre côté de la ville, parmi la campagne dorée, des rameaux d'arbres, agités par le vent, me faire comme des signes.

Comment résister à cet appel suggestif et si plein de promesses ? Je me dirigeai fièvreusement vers mes paysages d'élection.

Arrivé à la hauteur, je me retournai.

L'étang d'un bleu d'acier, moiré par la brise, se pailletait d'or dans la lumière matinale, tandis que, plus loin, la ville se dentelait en sombre sur le ciel lumineux.

Après avoir traversé une étendue de sable jaune, qui faisait rêver à quelque Sahara, j'enfilai une cavée profonde, dont les talus broussailleux montraient, par endroits, les taches jaunes des récents éboulements. Il y règnait un âcre parfum de terre que je reniflais avec délices.

J'arrivai bientôt à la plaine immense, barrée dans le lointain par la ligne noire des forêts.

Elle était partagée en figures régulières par les cultures. A de certaines places, le blé verdissait déjà, commençait à tasser ; à côté, les terres fraîchement éventrées par le soc, ponctuaient la campagne de luisants. Au milieu de tout cela, les sentiers filaient en divers sens, blancs et mystérieux, menant à des destinations inconnues. Sur leurs bords, s'égrènent de petits cabarets à toit rouge, qui, pendant le jour, présentent une physionomie débonnaire, mais sont, au soir tombé, le théâtre d'épouvantables tueries, alors que les maraudeurs sont revenus d'expédition lointaine.

Bien que la belle saison ne soit pas encore à son début, les patauds travaillent déjà aux champs. D'aucuns charrient par les chemins les fumiers mordorés. Ils vous saluent, en passant, d'un guttural bonjour, et vous contemplent d'un œil bleu et bovin, où peut se lire quelque étonnement. Les autres dirigent leurs charrues avec le geste ferme des anciens gladiateurs, pendant qu'ils sacrent contre leurs chevaux et impriment à la longe des mouvements secs ; ou bien, debout sur une crête, se détachant sur le clair horizon en attitude sculpturale, s'occupent à bêcher.

Devant les bordes, au toit de glui moussu, les étables ouvertes envoient le beuglement des vaches, au milieu de l'odeur chaude et ammoniacale des litières. Dans la cour, les poules font entendre des gloussements précipités ; les femmes vaquent à leur besogne, court vêtues, la tête couverte d'un mouchoir de couleur, tandis que les

sceaux qu'elles tiennent à la main grincent comme des poulies. Le chien de garde, intrigué par votre présence, vous poursuit de ses rauques aboiements, longtemps encore après que vous avez perdu la ferme de vue.

Et ce fut ainsi, par les routes blanches, prenant plaisir à entendre les grasses et traînardes syllabes des paysans, à odorier le fumet qui émane d'eux et qui ressemble tant à l'odeur de la terre, que je m'initiai une nouvelle fois à la campagne.

Lorsque je m'en allai, le soleil sombrait à l'occident et la lune, dans l'orient obscurci, montait comme la pâle hostie, qui, la première fois cette année, me communiait dans les paysages de tous mes amours.

P. JANSSENS.

La Mort de Taine

La littérature française vient de perdre, dans Hippolyte Taine, une de ses plus illustres lumières, un de ses penseurs les plus profonds.

Cet esprit complet et rigoureux, qui dès l'Ecole Normale sut s'imposer à l'attention, par sa logique impitoyable et convaincue, par la nouveauté toute révolutionnaire de ses aperçus, a eu sur les générations littéraires une puissante et généreuse influence.

Taine est, en tout, un philosophe amoureux de la méthode, du système exact, du plan équilibré. Sa doctrine, reprenant la tradition des sensualistes, très inspirée de Hegel et de Spinoza, est celle du matérialisme positiviste; et, soit qu'il étudie la Révolution ou la vie parisienne, la littérature anglaise ou l'art hollandais, il a su fortifier cette philosophie du *fait* par des applications précises, il a su la féconder par d'intenses méditations.

Les amis de sa vie intime nous l'ont dépeint comme un tempérament aimable, d'une réserve calme, s'échauffant rarement en discussions passionnées; et ce fut sans aucune vanité qu'il voyait s'étendre autour de son nom une gloire de plus en plus brillante.

Avant de parvenir à la célébrité avec ses deux œuvres magistrales : *l'Histoire de la Littérature Anglaise* et les *Origines de la France contemporaine*, il s'était fait remarquer déjà par des études hardies et nouvelles dont l'originalité et la critique et la richesse imaginative effarouchèrent les esprits paisibles, épris des officielles philosophies du temps. Ses attaques railleuses, sa gaieté un peu lourde mais d'une

si copieuse ironie, furent très sensibles aux pontifes de la métaphysique et ses savantes moqueries leur causèrent grand dommage.

Cet esprit de satire, dont l'allure toute nouvelle résulte de la rigueur du raisonnement et de l'abondance dans l'argumentation, Taine l'a employé encore, avec une verve plus calmée, dans son livre d'analyse : *Vie et opinions de Thomas Graindorge*. Il s'y montre déjà l'absolutiste systématique, tirant de quelques faits des lois intransigeantes, marquant en traits un peu massifs la physionomie plus nuancée et souple de la vie parisienne. Sa dialectique s'anime en déductions plus passionnées dans sa splendide *Philosophie de l'Art* ; il se révèle artiste coloré et pittoresque, presque poète, dans son *Voyage aux Pyrénées* et ses *Notes sur l'Angleterre*.

Mais il fut surtout grand, comme penseur, critique, analyste et historien, dans la remarquable *Histoire de la Littérature Anglaise* et dans cette admirable étude sur la Révolution française, l'une des œuvres les plus concentrées, brillantes et sincèrement honnêtes qui aient été conçues : on comprend qu'un tel recueil d'observations, de faits et d'idées, où la logique se poursuit impitoyable et systématique, ait soulevé de telles vénération fanatiques et des protestations aussi violemment acharnées.

Ce n'est pas au lendemain de la disparition d'une pareille intelligence que l'on peut juger avec justesse de sa puissance et de son rang littéraire ; par contre, on constatera aisément l'influence qu'ont eues sur toute une moitié de siècle l'érudition si longuement méditée et la méthode si universellement appliquée de M. Taine. Il eut, dans le domaine du roman, deux élèves : Zola et Bourget. Comme le dit M. Daudet, Zola était l'élève indiscipliné, admirant son directeur philosophique comme un ancêtre intellectuel, tandis que Bourget était le disciple favori, épris avec vénération de l'acuité pénétrante du maître ; et Barrès l'admire également comme un perspicace analyste plutôt qu'un encyclopédiste puissant.

Son intelligence a brillé avec une intensité forte ; ce fut une pure lumière, qui sut éclairer et grouper les tempéraments divergents de deux générations successives. Pour tous les jeunes, épris de choses littéraires, il restera digne des plus grandes admirations par la puissante universalité de son talent ; et son incessant labeur, la probité jamais tachée de son entière existence, le recommandent à notre sincère respect.

Henry LE BŒUF.

Chronique Artistique

Victor Gilsoul & Eugène Laermans

(*Voorwaarts*)

Il en est un peu des expositions comme des livres : on se souvient de quelques toiles, comme on se rappelle quelques pages. Le dernier salon du « Voorwaarts » est presque lointain déjà, et cependant de l'ensemble si intéressant d'artistes vaillants et chercheurs, se dégagent deux personnalités robustes et profondes.

Si l'on disposait de nombreuses pages, il ne serait pas malaisé de les couvrir des multiples impressions que font naître en nous les œuvres de MM. Gilsoul et Laermans. Il y aurait beaucoup à dire de leurs paysages et de leurs scènes villageoises, parce qu'ils ont su y mettre ce je ne sais quoi de grand et de calme qui nous saisit et ne s'efface jamais complètement de notre mémoire.

Malheureusement la place qui nous est accordée ici est assez restreinte et vraiment, cette fois, nous le regrettons.

Qu'il nous soit permis d'essayer de traduire le souvenir que nous gardons de quelques-unes des toiles de ces deux artistes :

D'abord la *lame*, de M. Gilsoul. Elle se hausse au premier plan, elle roule, poussée par cette force brutale des flots, qui les écrase contre les estacades, qui les éparpille en écume jaunâtre et les fait s'étaler au loin sur les grèves sablonneuses ; elle remplit presque tout le tableau de ses bouillonnements et cependant on devine derrière elle, l'étendue immense et remuante de la mer, montant jusqu'au cadre, ne laissant qu'une bande de ciel que voile, au centre, l'échevèlement d'une fumée.

L'Harmonie automnale est à la fois douce et violente ; douce à cause de l'imperceptible humidité qui baigne les grands arbres et les ravins verts ; violente de tout l'éroulement fauve des feuillages.

Puis, d'intenses impressions crépusculaires, paisibles et calmes : *domaine seigneurial* et la péniche endormie sous les étoiles, à l'abri de peupliers mystérieux.

Une note d'une grande justesse : *la fête au château*.

En somme autant de pages d'une puissante couleur, d'une intense poésie.

M. Laermans, lui, voit et peint les paysans, non pas comme tout le monde, mais d'une manière particulière à la fois drôle et triste. Ce sont presque des caricatures, mais des caricatures qui font plutôt penser que rire. Les attitudes, les physionomies sont accentuées, exagérées même, et c'est, je crois, ce qui fait leur caractère.

Les fonds de paysage de M. Laermans, soit qu'ils s'estompent au loin dans l'atmosphère gris-perle des lignes de forêts, soit qu'ils s'inondent de pleine lumière, sont d'une grandeur et d'une simplicité magistrales. Ces bouts de landes ou de champs sont empreints d'une poésie sévère ou d'une

gaieté charmante, soit qu'ils encadrent les faucheurs à côté de leurs gerbes ou l'ouvrier revenant le soir, quand s'assombrit au ciel, la lourde masse des nuages. Citons aussi la *prière au village* si juste d'observation.

Espérons, pour finir, qu'il nous sera donné, à la prochaine exposition, de parler en termes aussi élogieux de quelques autres membres de ce groupe en lequel nous avons toute confiance. X.

Bibliographie

LIVRES — BROCHURES — REVUES — JOURNAUX

Nous avons reçu les *PRESTIGES* de M. Joseph Declareuil, parus à Paris, chez Girard, l'éditeur des *Essais d'Art libre*. Notre ami, Henry Le Bœuf, en parlera dans le numéro d'avril.

Notre vaillant collaborateur, Emile Vandervelde, a fait éditer, chez Weissenbruch, la conférence qu'il a faite à la Société de Géographie, sur le MONTÉNÉGRO.

Ce sont des souvenirs et des impressions de voyage, très intéressants, très curieux et très profonds, car M. Vandervelde voyage en artiste, en homme de science et en penseur.

M. Vandervelde a étudié l'organisation morale, politique et sociale du Monténégro. Il a vu et il a observé.

Un point caractéristique qu'il nous signale, c'est que la femme, dans cette petite nation, se trouve traitée en bête de somme plutôt qu'en créature humaine. Les Monténégrins disent : « Nos femmes sont des mules ! » Et ils le pensent et ils le prouvent.

« Il y a quelque chose qui nous révolte, dit Emile Vandervelde, dans le » spectacle qu'offre le soir la grand' rue de Cetinje : les hommes se promènent par groupes, le *Kandjar* et le revolver d'ordonnance à la ceinture, fumant le *tchibouk*, ou grillant des « sèches » dans des porte-cigarettes de plus d'un mètre de long. D'autres s'attroupent autour d'un hideux kiosque, écoutant claironner les musiciens du Prince ; — ou bien, assis sous le grand mûrier (jadis tribunal en plein air) ils se communiquent verbeusement les nouvelles du jour.

» Et pendant ce temps, blanches sous leur voile de deuil, les femmes, leur tonneau sur les reins, s'en vont à la fontaine. La coutume est ancienne, mais la fontaine, quand nous passâmes, venait d'être placée. On n'avait pas encore mis la dernière couche sur la statuette de fer qui la surmonte — quelque déesse aux jambes lisses et aux seins vierges ; cruel contraste avec les pauvres mortelles d'alentour, déformées par des labours de bête de somme, traînant leurs pieds plats sous des jambes massives, tassées par les fardeaux de plusieurs générations.

» Si telle est la condition des femmes dans la capitale, à cinq heures des villes autrichiennes de la côte, il va sans dire qu'elle est bien plus dure, plus misérable encore, dans les villages de l'intérieur, perdus dans leurs

» cuvettes rocheuses, à l'abri de toute infiltration de nos idées égalitaires.
 » C'est jusque là qu'il faut pénétrer pour apprécier à son exacte valeur le
 » régime patriarcal. »

La brochure de M. Vandervelde est hautement intéressante. De plus elle est écrite sans prétention, dans une langue très simple et très pure.

Le Mercure de France publie une prose de Rachilde, *Les vendanges de Sodome*, et des vers de Jean Cours, Albert Samain, Ernest Raynaud. De plus, des articles intéressants d'A. Germain et d'Alfred Valette.

Les *Essais d'Art libre* (de Paris, n° de février) nous donnent des vers de Carl Boès et des notes de Ch. H. Hirsch, sur le *Werther* de M. Massenet.

L'Art littéraire (de Paris, février). Un article de François Coulon et des vers d'Émile Bernard.

En *L'Harmonie* (de Marseille, février), le prince Pierre Kropotkine traite de *l'Anarchie dans l'évolution Socialiste*, et M. S. Harmand, de *l'Esthétique transcendente*.

Également des fragments de la *Légende du Barde*, de Louise Michel.

Dans *L'Art Social* (de Paris), un article de Gabriel de la Salle et une prose de Gustave Le Rouge : *Notre Dame la Guillotine*.

La *Révolution* (Paris), nouveau journal quotidien, socialiste, fondé par notre excellent confrère M. Camille de Sainte Croix, combat avec énergie le panamisme qui ronge la France et qui s'étend vers les autres nations, dites civilisées. (Voyez l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne). Publie chaque jour une liste de *chéquards*, du monde des lettres et de la presse. Très intéressantes, ces listes, et très édifiantes surtout.

M. H. Pessard a touché 7500 frs et notre grand oncle Francisque Sarcey, 3000; M. Henry Fouquier, 15000 francs et Alexandre Hepp, 1000 francs.

La *Nouvelle Revue* a reçu 59000 francs et la vénérable *Revue des Deux Mondes*, 57381 francs.

Si l'on ajoute à cela que M. de Lesseps et M. de Freycinet sont membres de l'Académie française et qu'il a été question de la candidature Fouquier aux dernières élections académiques...

La Révolte (Paris) publie du Kropotkine, du Balzac, du Tolstoï, du Voltaire et du Proudhon.

La *Revue Blanche* (Paris) offre à ses lecteurs de bien beaux vers de Camille Mauclair et de José M. Hérédia.

Dans la *Revendication Sociale* (Bruxelles), des articles d'Octave Moulin et d'Émile Vandervelde.

Dans le *Coin du Feu* (Verviers), un bon article d'Octave Moulin, intitulé : *Charité*.

Le Mouvement Littéraire (Bruxelles), continue son enquête littéraire, toujours fort intéressante; nous en reparlerons lorsqu'elle sera terminée et que nous pourrons l'envisager d'ensemble.

La *Lutte pour l'Art* (Bruxelles) pleure la déchéance de l'art du chant et publie des notes fort intéressantes sur César Franck.

L'Ermitage (Paris). Un lamentable article de M. Hugues Rebell, dans lequel il semble comparer la démocratie contemporaine à une bande de voleurs et d'assassins et MM. de Lesseps et Eiffel à des dieux de l'antiquité!!

Une bonne étude de St-Antoine sur Stendhal et Flaubert.

Chimère nous apporte des vers, toujours très mièvres et même écœurants de Georges Touchard. Et du Redonnel, du Devoluy, du Mauvère.

Nous n'avons point reçu le *Drapeau*, le *Magasin Littéraire*, le *Réveil*, l'*Oréal*, l'*En dehors* et le *Chat Huant*.

Nous demandons à nos confrères de vouloir bien régulariser leurs envois.

P. S^{te} B.

Grappillages

Notre excellent collaborateur Mathias Robert, étant toujours atteint d'une maladie excessivement sérieuse qui nous donne de fortes inquiétudes, nous n'avons pu nous trouver en possession, — de la chronique qu'il destinait au salon du *Voorwaerts*; nous prions les membres de cette vaillante phalange de vouloir bien nous excuser.

Avis. — Nous prions ceux de nos abonnés qui ne reçoivent pas régulièrement notre publication, d'adresser leurs réclamations à l'administration de la *Revue Rouge*.

Nous informons nos abonnés semestriels que leur abonnement cesse, à partir de ce n^o. Nous nous permettrons dans quelques jours de mettre en circulation les quittances pour le second semestre et nous espérons qu'elles recevront bon accueil.

Nous adjoignons à ce numéro, un bulletin de souscription aux *Chansons Tristes* de notre ami Paul Sainte-Brigitte.

Notre dévoué et très sympathique collaborateur Georges Eekhoud, vient d'adresser à M. Iwan Gilkin sa démission de membre du Comité de la *Jeune-Belgique*.

Georges Eekhoud déclare ne pouvoir accepter ni admettre les *déclarations* de janvier.

Vient de paraître à Paris, *Claudine Lamour*, de notre éminent collaborateur Camille Lemonnier.

Petite Correspondance

M. Jean... (Malines). C'est vous qui êtes coupable, Monsieur!

Escrime - Boxe - Gymnastique IL 1

Cours complet pour Messieurs, Dames & Enfants

Ouvert tous les jours, de 6 à 10 heures du soir
et le dimanche, de 2 à 4 heures

—
3 francs par mois, jusqu'à l'âge de 15 ans;
5 » » passé cet âge;
1,50 » » pour le cours d'ensemble.

—
E. MORTIER

EX-PROFESSEUR DE LL. AA. RR. LES PRINCES BAUDOUIN ET
ALBERT DE BELGIQUE

Rue de Wauthier, 93, à Laeken

(PROVISOIREMENT)

N. B. Les inscriptions sont reçues au domicile du Professeur.

Pour paraître le 10 mai prochain, chez les éditeurs
L. & A. GODENNE, à Malines :

Chansons Tristes

un beau volume de vers, in-16, sur papier de luxe, caractères elzéviriens, au prix de **trois francs**, en souscription.

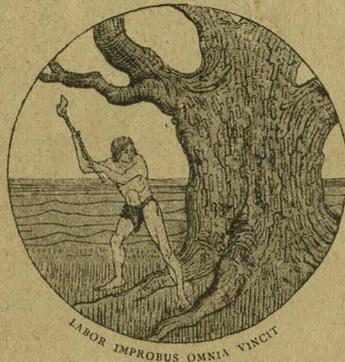
On souscrit chez l'auteur, rue Gendebien, 18, à Bruxelles, ou chez les éditeurs L. & A. Godenne, rue Notre-Dame, 101, à Malines.

On souscrit par carte postale.

Imprimerie Artistique

L. & A. GODENNE

Rue Notre-Dame, 101, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

P P 372 216

Deuxième Année — N° 4

AVRIL 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Economie
politique

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75
Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eekhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Louis
Delattre — Emile Vandervelde — D^r Charbonnier — Rodrigue Sé-
rasquier — Lucien de Busscher — Frans Delbastée — Elslander —
Mathias Robert — Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère
— Lucien Jottrand — Charles Frappart — Frédéric Friche — Pierre
Armen — Paul Janssens — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

Matin de joie et de douleur	JOSEPH DESGENÊTS.
Vers la Mort	RODRIGUE SÉRASQUIER.
Scène	MATHIAS ROBERT.
Amoroso (vers)	JOSEPH DECLAREUIL.
Burch Mitsu (suite)	GEORGES EEKHOU.
Le Rosier	SANDER PIERRON.
Le Salon des XX	ARPIN.
Les Livres	HENRY LE BŒUF.
Grappillages et Petites Correspondances . .	P. S ^{te} B.



Matin de joie et de douleur

A Paul Sainte Brigitte.

Par ce matin déjà tout papillotant de clartés bleues, le troupeau de vaches parut, au sortir de l'étable, hésitant et inquiet. Quelques bêtes encore ensommeillées rechignèrent même et, sans la vigilance mordante d'un musculeux chien préposé à leur garde, elles n'auraient point franchi les clôtures. Leurs gros yeux aqueux s'avivèrent à la caresse du vent qui soufflait, très frais et chargé de senteurs florales. Et ce furent leurs lents meuglements, les aboiements des chiens de ferme et les claironnées des coqs répétées aux lointains horizons qui arrachèrent la campagne à son sommeil tranquille.

Aujourd'hui le vacher avait devancé l'heure à laquelle tous les matins il menait paître son troupeau, mais il ne chantait point ses chansons coutumières et les claquements de son fouet ne retentissaient guère. L'habituelle mansuétude qu'il avait pour ses bêtes avait fait place à une rudesse sombre qui les effrayait; il les pressait des plus près, ne leur laissant point brouter l'herbe des ornières. Toujours il avait suivi le chemin sinueux qui court le long de la rivière, là-bas, près des vertes yeuses; ce matin il allait droit devant lui, sans s'arrêter aux détours de la veille, vers le pré favori et riant que l'on voyait reverdoier au loin, à travers la jeune feuillée des haies.

Le chemin lui sembla d'une longueur infinie et ce lui fut une joie sans bornes que de pouvoir écarter les pesantes barrières qui le fermaient. Elles grincèrent sur leurs gonds mangés de rouille et, une à une, dociles maintenant et lentes, les vaches passèrent au pacage tout criblé de soleil et de fleurs. Elles s'y éparpillèrent et leurs tave-

lures fauves, brunes et noires se moirèrent et se lustrèrent à la claire lumière de cette matinée de printemps.

Agité et haletant, le vacher s'affala sur un vieux tronc d'arbre abattu et ses yeux se tournèrent vers la grand'route que l'on soupçonnait à quelque distance de la lignée régulière de ses hauts arbres.

C'était de là-bas qu'était venue l'amoureuse de la veille, — de la route où une tribu de pitoyables forains avait érigé ses baraquements de misère, ployée sous la fatigue des grandes marches quotidiennes.

Il attendait, oppressé d'impatience, souffrant du recueillement qui pesait autour de lui....

L'inoubliable bonheur qu'il avait éprouvé hier lui remplissait le cœur; impérieusement il avait subi cette totale jouissance et son souvenir s'éterniserait en lui, tant l'initiation avait été vive et violente la volupté.

La reverrait-il jamais? Ils s'étaient aimés une heure de toute l'ardeur de leurs cœurs juvénils, lui, l'homme simple et ignorant, elle, la fille capricieuse et raffinée, avec la complicité d'un superbe soleil vivifiant et nouveau. La caresse de ses doigts l'irritait encore, il souffrait toujours les brûlures délicieuses de ses lèvres enfiévrées; à ses oreilles chantait la douceur de sa voix câline; des frissons couraient sur ses chairs pantelantes; il revoyait ses larges prunelles lointaines où sa virginité avait sombré; l'empreinte de ses bras enroulés à son cou lui était restée et il sentait bondir sa poitrine gonflée et secouée de désirs.

Quand donc reviendraient ces moments d'ivresse, minutes bienheureuses? Ses yeux, tournés obstinément vers la route, étaient leurrés par la fièvre et ne voyaient point que lentement les roulettes s'étaient mises en marche; ses oreilles bourdonnantes des mots de passion qu'elles avaient ignorés jusqu'alors n'avaient pas distingué le doux bruissement du vent en les frondaisons du bruit d'ur des roues sur les pavés de la route. Et ce ne fut que lorsque la dernière roulotte eût disparu au détour du chemin, derrière les collines coupant l'horizon, qu'il sentit bien que quelque chose était venu troubler la tranquillité de sa vie de vacher débonnaire et que son cœur s'en irait désormais par les routes infinies le long desquelles les miséreux forains poursuivent leur mystérieuse destinée...

Joseph DESGENÉTS.

Vers la Mort

A Georges Eckhoud.

Un clair soleil de printemps monte, radieux, inondant de lumière dorée le verger, qu'entourent les bâtiments de l'hôpital, gais, en briques rouges, et toiturés d'ardoise. Il a plu la nuit : le sol des allées est détrempé, et aux fils de fer clôturant les gazons grelottent des gouttes arc-en-ciellées. Des vaches broutent indolemment l'herbe fine, où s'ébat tout un peuple de poules, gloussant, picorant; par instants, un chant de coq s'élève, clair, dans la vaporeuse brume matinale. Les pommiers en fleurs érigent leurs couronnes blanches, et, pendus à des cordes, des linges de couleurs vives sèchent aux premiers rayons d'avril.

Tout là-bas, la ferme de l'hôpital, d'où sortent des meuglements ensommeillés, et la communauté des religieuses, que domine un clocher surmonté d'un coq doré, semblant lancer vers le ciel lumineux sa claironnade joyeuse. Des sœurs en cornette blanche trottent, furtives, longeant les murs; la cloche de la petite chapelle sonne à toute volée, et ses notes claires vibrent et s'éparpillent dans l'air humide.

Les malades, avides de liberté, de ciel bleu, d'air pur, de lumière dorée et de douce chaleur réconfortante, sont venus aux fenêtres. Partout, des figures hâves, aux yeux ternes, coiffées de bonnets de coton, contemplant, collées aux carreaux, l'éveil de la nature, l'éclosion du printemps, la venue de ce matin prestigieux. Ils s'imprègnent de bon soleil et déjà sentent la santé et les forces renaître en eux avec les sèves montantes, tandis que là-bas la voix claire de la cloche leur parle de joie et d'espoir. Et tous ces pauvres cerveaux, appareillant pour la berge des rêves, vagabondent vers le temps des étés lourds, des capiteuses fenaisons, des moissons dorées et des surabondantes vendanges.....

Soudain, dans une allée, deux brancardiers passent, portant un cadavre dont le linceul imprécise les formes... Les rêves s'envolent, les illusions s'évanouissent, et les malades, rappelés à la réalité brutale, jusqu'à ce qu'ils aient disparu, les suivent d'un regard de curiosité hagarde...; et, quittant les fenêtres, oppressés de tristesse, irrémédiablement mélancolisés, ils se replongent dans l'atmosphère morbide,

poussiéreuse, — aux odeurs d'onguents, de potions amères et gluantes, — de leur chambre, qu'égaie seul un rayon de soleil, étoilant d'un point d'or le balancier de l'horloge, qui compte la chute inexorable du Temps dans le Néant, et la venue, pour chacun d'eux, du Moment inévitable, fatal...

Rodrigue SÉRASQUIER.

Scène

Pierrot : En up-to-dateux.

Colombine : En point d'interrogation. Tendances lacrymatoires.

PIERROT

..... Hé bien, non, ma Colombine autrefois chère, je ne sais ni ne puis — t'encore aimer...

Ha! Ha! Aimer! Je t'aime — mi, fa, mi — point d'orgue sur fa. Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Il y en a juste pour les quatre pétales de l'outrageusement jaune renoncule — ce pissenlit!

Un baiser, le baiser, le depuis toujours doux baiser, sur des lè-è-è-vres roses, depuis toujours aussi.

Ce relent, un jour, de cuisine — Oh! laquelle de gargote — sur ces mêmes lèvres, roses évidemment...

Tra la la... quel cet air? Ah! oui, tes phrases, tes dire — ô ces mots — non — encore ouis, n'est-ce pas?

« Chéri, chéri, toi seul que j'aime, que je *devais* aimer; les autres, des étapes, vers toi! »

Devoir, ce devoir! Classe, pions et doigts noirs d'encre! Tra la la la. Voici venir le printemps tiède... les amoureux s'en vont au bois, tra la la la...

S'asseoir sur le gazon, ton ton...

(*Colombine pleure.*)

PIERROT

Pleure! Ça lave, ô la lave de tes pleurs! Et le cratère de ta petite âme, de ta bonne bête de petite âme poupéenne!

Pâtés et rubans. Et quoi encore dans ce gouffre de petite âme?

Amour encore et amour toujours. Et la rime, et le trémolo.

Tiens, Gavarni : « Vous m'avez donné un chien et dix sous, vous avez eu pour un chien et dix sous d'amour. »

J'ai omis — ô l'ulcère de ton cœur qui pleure son leurre! — le petit chien : Azor, mon bijou.

On devrait toujours donner un petit chien, ça console.

..... Et Magdeleine, tout en larmes, s'abattit aux pieds de Jésus. Pense-tu pas que ce devait ennuyer Jésus?

Que je voudrais savoir ce qu'il a répondu!

(Colombine plus fort pleure.)

PIERROT

N'insultez pas une femme qui tombe! Tra la lire-Tire-lire. Alouette et pelote. Ta dot?

..... De sa lyre aux divins accords, Orphée attendrissait les plus farouches animaux.

Oh! qu'animal ne suis-je, et farouche singulièrement, ma liquéfactive, pour — ô ces— nos nuits amoureuses!—plus forte l'étreinte et cruelle plus la morsure — jouissance!

Pour, de dents acérées, faire en le satin où boudruche qui te contient un trou, une lucarne. La joie, alors, de l'intérieur révélé!

Accorder ton rire, faux si souvent. Et, sur ta corde sensible, dénudée enfin, pincer le grand air. Et encore, à l'eau phéniquée (En faudrait beaucoup, crois-tu?) laver ta conscience, ton extensible conscience.

Et en ton cerveau — bulle d'air, souffler. (Epousseter, quoi!)

Fû...û...û...

Plutôt, non! Le distiller — Hein, cette idée! — l'alambiquer, en faire un extrait double que sur mon cœur, mon grand cœur, je porterais, enclos en une — d'or pur à tant de carats — délicieusement ouvrée petite boîte.

Une châsse, à ton cerveau, comme pour d'hypothétiques maxillaires de canonisé!

Un autel pour, en mes loisirs intentionnés de revenez-y amoureux, la prière désireuse. Le beau sort de ton cerveau, cet hôtel des idées dont nul ne voulait.

Quel dommage d'y penser si tard. Tarare!

(Colombine n'a cessé encore ses pleurs. Le sanglot pointe.)

PIERROT

Qu'est-ce que l'âme? Le principe de la pensée et des mouvements volontaires dans l'homme.

Volontaire! Le fus-tu?!

Et puis ta pensée, tes principes!

« Je voudrais bien savoir quel est ce jeune homme,
Si c'est un grand seigneur, s'il a la forte somme. »

Tes caresses — une robe; tes baisers — bijoux, et le reste, des sous.
Troisième dessous, amour éthéré.

Envol devers l'immatériel en les étreintes délirantes.

« Oh! dis, je meurs. » — Mort subite et résurrection — tasse de chocolat!

(Les sanglots de Colombine s'avèrent en rythme crispant.)

PIERROT

Que donc va devenir ta beauté, cette bellement peinte enseigne attirieuse des clients bénévoles, si ne cesse ce déluge en tentative de voulu rapprochement?

La scène, la grande scène, sotto voce; harpe, violon et clarinette. Un « tenu » des yeux en motif reprocheur. Puis la crise, tutti-solo bref de grosse caisse.

Ah ça! vous autres, vous cliquez tout?

Tu sais, les cuivres, ensemble, c'est plus gai. Troû...où...où... djoum, bam, tarata, dji...

(Et puis, ça passe, plus vite.)

Tiens, une voie pour les musiciens, talentueux nécessairement :

« Harmonisations variées pour petites femmes lachées. Répertoire chromatique des meilleurs effets à produire selon le tempérament de l'auditeur — subisseur — monologues divers et vraisemblables pour renforcer l'impression. — Leçons à domicile. »

A recommander aux Sous-Wagner en mal de plagiat chronique.

Alors, dis, tu pourrais professer?

Colombine semble avoir conscience de sa situation marécageuse et regarde à la façon des blessés qui vont dire « OÙ SŪIS-JE? » dans les romans à deux sous.

Puis, indignée, probablement, elle s'écrie : (sol au-dessus de la portée.)

« Sale type. »

PIERROT

Tout finit par des chansons.

Mathias ROBERT.

Amoroso (*)

*L'élixir de tes yeux a centuplé ma force,
— De tes yeux qui sont grands et pareils au lotus —
Ta chère odeur m'enivre et tes membres, vêtus
De gaze s'entr'ouvrant comme une jeune écorce,*

*Laissent voir ta blancheur où mon désir s'amorce.
J'aime ta large hanche et tes longs cils battus,
Ta bouche où j'ai puisé de magiques vertus;
Mes bras, te ceinturant, infléchiront ce torse*

*Plus blanc que sur les mers un vol de goélands,
Et, serve à tout jamais de furieux élans,
Sur de riches tapis, parmi les citronnelles,*

*Aux battements rythmés et fauves de ton cœur,
Je thésauriserai tes ardeurs criminelles,
Et prendrai tes cheveux comme un drapeau vainqueur.*

Joseph DECLAREUIL.

Burch Mitsu

(SUITE)

Celle du dimanche au lundi de la kermesse était la dernière soirée de mon séjour à Ostende et mon inséparable, averti cependant de cette circonstance, ne donnait point signe de vie. Après l'avoir vainement attendu à notre rendez-vous habituel, je me mis à sa recherche et, courant de guinguette en musico, je tombai enfin sur lui. Il était accompagné de sa fiancée, la pêcheuse de crevettes, une blonde qu'il m'avait présentée l'an dernier et dont la mine plantureuse et saine réjouissait alors les yeux et le cœur. A présent elle avait l'air famélique et débraillé d'une coureuse de grèves. La misère avait creusé ses joues roses et rebondies, et les rides, semblables à des encoches,

(*) Extrait des *Prestiges*.

marquaient le nombre des jours sans pain. C'est même à grand peine que je parvins à dominer l'affligeante surprise que me causa cette métamorphose. Burch paraissait avoir bu plus que de coutume et ma présence sembla d'abord l'embarrasser.

— Eh bien, lui dis-je sur un ton de reproche, que devenez-vous? On fainéante, on s'est mis en grève, alors...

— Ah, Monsieur, s'exclama-t-il fiévreux, tout est perdu, tout est fini... Je ne me reconnais plus moi-même et je ne sais ce qu'ils font, ce qu'ils feront encore de moi!. Non, vous n' imaginez point ce qu'ils inventent pour nous réduire à la famine. Ils n'ont rien trouvé de mieux à présent que de permettre à des richards d'Anvers de se liguier pour nous faire concurrence, à nous autres, pauvres diables, dans nos derniers moyens de ressources. Ces intrus possèdent une rosse de bateau à vapeur pouvant embarquer à la fois une centaine de passagers, de sorte qu'à cette heure tous les amateurs de promenades en mer ont délaissé nos barquettes à voiles. A quoi bon nous morfondre alors au pied de l'estacade? Tenez, mieux vaut ne pas assister à ce spectacle, car nous sentions la colère nous retourner le sang et aussi vrai qu'il y a un Dieu, nous allons nous porter à quelque extrémité, pris d'un impérieux besoin de détruire les choses et même les êtres. Voilà pourquoi vous ne me verrez plus à mon poste. Vous, Monsieur, vous nous restiez fidèle, il est vrai, mais nous sommes nombreux et comme vous ne pouviez nous engager tous, je n'ai pas voulu être le seul...

Il n'acheva pas, tout gêné, rougissant, ayant peur de se vanter de son abnégation et de sa touchante solidarité.

Le noble, le sublime garçon! C'était donc pour ce motif qu'il m'évitait et que je ne le rencontrais plus.

— Burch, murmurai-je, mon pauvre Burch!

Et ne trouvai point d'autres paroles tant mon cœur se gonflait jusqu'à se fendre pour contenir tout le sien.

La veille, le fâcheux paquebot dont se plaignaient les chaloupiers d'Ostende, avait offusqué mes regards, mais si mes goûts esthétiques avaient été choqués par cette machine aussi ingénieuse qu'horrible où les bourgeois anachroniques s'entassaient comme sur l'impériale d'un omnibus, une véritable haine s'empara de moi en apprenant que cette abominable patache ne se bornait pas à attenter à la grandeur, à l'harmonie de l'océan, mais qu'elle servait à affamer les travailleurs les plus intéressants, ceux qui m'étaient le plus chers.

— Burch! Mon pauvre Burch!..

Je ne pus que répéter ces mots, sans parvenir à lâcher les mains de l'ami et en le regardant au plus profond des yeux bleus pour m'éblouir à jamais des reflets de sa grande âme.

Si la séparation m'avait coûté l'année d'avant, combien mon regret était plus crispant aujourd'hui, car il se doublait de véritables affres morales au sujet de mon compagnon préféré. J'avais conscience que pour ne pas m'alarmer il me voilait les plus sombres perspectives. Je me mis au lit, mais sans pouvoir dormir; toute la nuit l'image de Burch me hanta comme le fantôme d'un ami déjà pleuré.

Dans l'auberge attenante un accordéon reprenait sans cesse le même air dolent à prétentions dansantes, une polka fallacieuse comme toutes celles que Burch dut danser cette nuit-là.

Pourquoi les accords de cet instrument faubourien me reportèrent-ils aux temps légendaires de la Kerlingalande? Par instants je croyais ouïr la corne-muse pathétique et belliqueuse des aborigènes. Correspondance plus suggestive encore et d'une action plus actuelle : une crevasse dans le soufflet de l'accordéon déterminait une lamentable fuite de mélodie et périodiquement, à chaque appel de la note perforée, le son s'échappait comme un râle, comme d'un poumon troué par une balle et d'où le sang giclerait avec les derniers souffles (1).

Par surcroît d'obsession, des pétarades de carabines et des pièces d'artifice éclataient, non loin de là, sur le champ de foire. Et j'en vins à me rappeler ma dernière soirée avec Burch aux vacances précédentes, sur la digue, au bord de la mer jalouse, lorsque les vagues brasillantes m'avaient évoqué de lointains feux de peloton. Cette nuit le crépitement de l'occulte fusillade s'était bien rapproché depuis l'autre fois et, après chaque détonation, l'accordéon me semblait implorer le coup de grâce et gémir, plus oppressé, plus suffoqué par sa blessure.

III

Quelques jours après ma rentrée à Bruxelles, les journaux constataient, en leur style apathique, les premiers éclats de la tourmente. Une dépêche énonçait ceci : « Aujourd'hui, M. Duvyvre, armateur-écocreur, ayant mis en vente de la morue de provenance étrangère, le

(1) Voir Coutumace (Nouvelle Carthage.)

mécontentement des pêcheurs s'est traduit par des manifestations tumultueuses et l'on a dû renoncer à continuer la vente ».

Il n'y avait encore là rien de bien tragique, mais, transi d'inquiétude, je lus et relus ce télégramme succinct dont les lettres dansaient en flamboyants zigzags devant mes yeux; puis je courus tout d'une traite à la gare et sautais, après une mortelle attente d'une heure, dans l'express pour Ostende.

Quand j'arrivai, vers le soir, rien n'indiquait une effervescence populaire : mêmes crialleries de grooms, de chasseurs, de cochers et de commissionnaires assaillant, à la descente du train, une nuée de baigneurs élégants; même cavalcade d'omnibus et de fiacres, emportant, avec force claquements de fouets, ces retardataires, non moins empilés et encaqués que leurs colis, vers les caravansérails de la digue et du centre de la ville.

La rue de la chapelle, où je m'engageai à la suite de l'étourdissant cortège, gardait sa physionomie d'artère de fausse capitale, quelque chose comme la rue de la Madeleine ou la rue Neuve, émigrées au bord de la mer avec les étalages, les brevets et les enseignes de leurs fournisseurs fameux. L'invariable mouvement de flâneurs et de désœuvrés cosmopolites en équipement fantaisiste d'un négligé savant, d'un laisser-aller laborieux, regagnant avec une langueur affectée les vespérales tables d'hôte que les bouffées alléchantes des cuisines annonçaient aussi éloquemment que les appels des cloches.

Les patrons de l'auberge ne furent pas médiocrement surpris de me revoir, surtout lorsque je leur eus dit la cause de ce retour. Ils se moquèrent presque de moi : « Vraiment, s'exclama la baesine, on prend à Bruxelles ces bisbilles-là au grand sérieux !.. Un simple malentendu, Monsieur. On s'arrangera, on finit toujours par s'arranger ici. Nos pêcheurs ne sont pas gens à se monter la caboche. Si traitables, si doux, de vrais moutons ! On en a raison avec quelques bonnes paroles ! Ainsi, vous avez cru assister ici à des horreurs comme celles qui se passent chez ces mauvais coucheurs de charbonniers ! Rassurez-vous. Aujourd'hui il n'y paraît déjà plus ! » Et l'Anglais souligna les dires de sa femme par ce mot dédaigneux : *Humburg !* Des bêtises !

L'optimisme de l'hôtesse ne me rassura qu'à moitié. Quoique établis en plein quartier besoigneux, ils vivaient si distants de leur voisins, et leur prospérité relative, leur clientèle cosmopolite, leur commerce qui ne chômait jamais, les rendait indifférents à la situation famélique de leur entourage.

Je me mis à la recherche des deux frères Mitsu. Non seulement ils n'étaient pas chez eux, mais toute la famille avait quitté le logis, car je cognai vainement à la porte.

Cette absence anormale justifiait mes premières appréhensions. J'entrai dans quelques cabarets du quai et m'informai de mes amis. Nul ne put me dire où ils se trouvaient. Les buveurs causaient avec calme et paraissaient s'entretenir de choses indifférentes. Pas une allusion aux incidents de la veille. Plusieurs pêcheurs à qui je touchai un mot de ces troubles, haussaient les épaules avec humeur, comme si j'avais voulu les mystifier. Décidément, ou bien ces humbles se défiaient de moi, ou bien les gens de l'hôtel disaient vrai et les journaux avaient exagéré un simple malentendu. Je finis par admettre le seconde de ces suppositions et regagnai ma chambre, bien décidé à reprendre, le lendemain, un des premiers trains pour Bruxelles.

Tandis que je m'habillais, rassuré, aux tintements de la matineuse cloche de la minque convoquant les acheteurs à la criée, un hourivari se déchaîna tout à coup sous mes fenêtres, le quai retentit de trépiglements et de clameurs insolites, dans lesquelles je reconnus des protestations et des menaces. Matelots et pêcheurs se portaient à la hâte vers le bassin où le rassemblement de plus en plus houleux grossissait jusqu'à représenter une véritable insurrection.

C'est donc que le bal recommence :

Je descends dans la rue et comme je m'enquiers des causes de cette surexcitation, un des manifestants me montre une chaloupe anglaise et un chalutier de Berwick qui viennent d'entrer dans la port. Or, on attendait quatre bateaux de pêche ostendais, — entre autres la *Constantia*, sur laquelle était monté l'ainé des Mitsu, — et encore sous l'impression de leurs griefs de la veille, les Flamands sont résolus à s'opposer à la vente de la cargaison des Englisch. Ceux-ci, encouragés par quelques commis de mareyeurs et par la présence des employés de la minque, croient à de simples bravades de la part des indigènes. Goddam ! ils ne se laisseront pas intimider par ces criaileries ! Et voilà qu'ils se mettent en devoir de déposer sur le quai les paniers gorgés de poissons. Auraient-ils raison, ces spoliateurs, de nous compter pour si peu de chose ? Les Flamands d'aujourd'hui ne représenteraient-ils plus que des brouillons et des pleutres, à qui les grandes nations pourraient imposer le régime auquel les brimeurs ou *bullies* des collègues d'outre-Manche soumettaient autrefois les *fags*, leurs souffre-douleur !

Une dizaine de bannettes s'alignent déjà le long du rivage, prêtes

pour la billotée et, toujours, les Ostendais se contentent de les entourer en se gargarisant d'injures et en roulant de grands gestes dans le vide. Pas un ne bouge efficacement.

J'éprouve un sentiment étrange et complexe : d'une part, je serais tenté de me réjouir de l'inoffensive issue de cette contestation; d'autre part, cette tolérance, cette veulerie de mes compatriotes ne laisse pas de m'énerver et de m'humilier profondément.

O Kerels! O les Pieds-Bleus! O Zannekin! où êtes-vous? Vos descendants n'ont-ils plus dans leurs veines une seule goutte de votre sang rebelle et farouche?

— Allons, assez de criailerie! Qu'on se range un peu et qu'on fasse place! clame le facteur de la halle, en s'interposant, tandis que les English s'appêtent flegmatiquement à caler les lourds paniers sur leurs larges épaules.

Comme s'ils n'avaient attendu que ce signal, tout à coup, sans mot d'ordre, nos pêcheurs se ruent sur la marchandise. *Harop! Harop!* Coups de pied, à droite, à gauche! Toutes les cloyères renversées sur le sol. On dirait des cornes d'abondance dégorgeant leurs trésors. O le joli poisson, aux écailles irisées, aux tons de nacre et d'azur! L'appétissante et fraîche marée, l'espoir des riches gourmets, dispersée aux quatre vents! Elle est propre, à présent, la délectable marchandise! C'est qu'ils vous l'accomodent, sur place, sans poêle à frire ou sans casserole, nos fricasseurs expéditifs : Ils vous en trempent une *water-zooi* comme n'en rêverent jamais, à la veille des ventrées, nos sensuelles bourgeoises! Raies, turbots, plies, congres, aiglefin, cabillauds, barbues, poissons Saint-Pierre se métamorphosent en autant de poissons volants qui replongent, en ricochant, dans l'eau salée ou vont s'abattre, plus vite qu'ils n'en furent extraits, sur les chaloupes de la vieille Angleterre!

Merry England cède le pas à *Merry Belgium!* Tout à la joie, les Flamands ne récriminent, ne sacrent plus. Émoustillés, exultant, ils se livrent à cet exercice avec la gaillardise de collégiens engagés dans une partie de balle. Ah, je les calomniais! Qu'ils sont beaux, nos pêcheurs, nos mousses musclés et râblés, s'amusant à se renvoyer, du poing et du pied, les poissons gluants par dessus les têtes de leurs propriétaires consternés. Les commères, accourues du fond des venelles riveraines, se mettent de la partie avec plus d'entrain encore que leurs hommes.

Quelle joie, oui; mais quelle sinistre allégresse. Lorsqu'on rit ainsi,

c'est qu'on n'a plus de larmes à répandre. Non seulement ils rient, mais ils chantent, ils dansent. Ils achèvent de détruire la marchandise maudite en la foulant sous leurs sabots au rythme d'une gigue effrénée.

L'émeute ne s'en prend pas encore aux personnes toutefois, mais les Anglais, déconcertés par l'imprévu du coup de main, ont jugé prudent de sauter à bord de leurs bateaux d'où ils assistent ébaubis à la destruction de leur pêche. L'algarade se bornerait à des pertes matérielles, si les agents de police — toujours opportuns, ces policiers! — ne s'avisent de vouloir arracher aux furieux la denrée désormais impropre à la consommation, la charogne boueuse, l'innommable matelote qu'est devenue la ragoûtante pêche des Anglais. Mal en prend aux alguazils. On les lapide avec ces éclaboussures, on les vautre dans ce margouillis, on les barbouille de fiel et de laitance. Leur sifflet d'alarme appelle à la rescousse un piquet de gendarmes. Avant que ceux-ci aient eu le temps de mettre la baïonnette au canon, on la leur arrache des mains, on la convertit en tire-bouchon, comme s'il ne s'agissait que d'un simple fil de fer. Débordés, argousins et pandores fuient dans la direction de la minque où ils espèrent se retrancher. La foule se rue à leurs trousses; elle les rejoint, elle les précède même dans la halle au poisson. Tombés au pouvoir de leurs ennemis, il va leur en cuire, lorsque tout à coup une diversion se produit. Quelqu'un s'écrie : « Hé camarades, lâchez ces malheureux; il y en a de plus malfaisants! Allons plutôt faire visite à Duvyvre et Valckeniers! »

J'ai reconnu la voix de Burch Mitsu et je l'aperçois, dominant, au moins d'une tête, la bande des émeutiers. Ils subissent son ascendant, faut-il croire, car ils abandonnent leurs prisonniers et s'ébranlent à sa suite, au pas gymnastique, en criant : « A bas Duvyvre! A bas Valckeniers! »

Duvyvre et Valckeniers sont les écoreurs destinataires du poisson anglais. Je me laisse emporter dans la bourrasque populaire jusqu'aux abords des bureaux et des magasins désignés à la vengeance des pêcheurs. En quelques minutes ils ont enfoncé les portes, brisé les fenêtres; dégarni les étaux, ravagé et piétiné la marchandise. Si, flairant le grabuge, les patrons n'avaient jugé prudent de se réfugier chez des amis, on les aurait écorchés comme de simples anguilles. La dévastation s'accomplit au roulement d'imprécations terribles : « A mort les traîtres! A l'eau les Judas! A bas les amis de l'étranger! Ils nous arrachent le pain noir de la bouche! La patrie n'existe plus! Nos pro-

tecteurs nous ont vendus! La marâtre affame ses enfants! Les tempêtes sont moins meurtrières que les armateurs! Ils battent monnaie avec notre misère et font suer de l'or à nos cadavres! »

Désespérant de mettre la main sur les exploiters, ne trouvant plus rien à détruire, la horde, toujours commandée par Burch Mitsu, retourne aux bassins et s'y confond avec d'autres colonnes de révoltés.

La population entière a déserté ses taudis pour se répandre sur les quais. Les mères hâves et ridées traînent à leurs jupes une marmaille famélique et lamentable. Chez cette classe de prolétaires, les mâles préservent plus longtemps leurs fleurs de jeunesse et de santé dans les athlétiques opérations du plein air, les bromes du large nettoyant leurs poumons et entretenant la pureté de leur sang. Les épouses, au contraire, sont flétries et fanées avant l'âge par de nombreuses couches, par de continuelles privations, par l'humidité, les ténèbres et la pestilence de leurs galetas. Les marins passent des aventures et des crises de leurs pérégrinations sur l'océan, aux turbulentes et folles bordées sur la terre ferme; ils se gobergent de l'avenir, se retrempent constamment dans l'action, et après avoir cuvé leur alcool, retournent s'enivrer d'héroïsme. Les femmes connaissent les veilles sinistres, les insomnies pleines d'effrois. Pendant les tempêtes meurtrières, les transes et les affres sont pour celles qui attendent à terre et non pour les lutteurs intrépides et ingénus qui se mesurent, corps à corps, avec les éléments inéluctables. Eux expirent debout, sans voir approcher la mort, mais elles agonisent durant toute leur vie.

Aujourd'hui, pourtant, le souffle tragique les a visitées à leur tour. Elle abdiquent la prévoyance, la prosaïque sagesse, la résignation cagnarde, la terreur du lendemain. Les conseillères calmantes et timorées sont devenues autant d'instigatrices incendiaires. Non seulement elles approuvent la rébellion des pêcheurs, mais elles les exhortent à persister dans leur résistance. Elles circulent de groupe en groupe pour haranguer leurs frères, leurs fiancés, leurs maris. Elles trouvent de ces paroles corrosives qui avivent et tisonnent le feu des représailles dans les cœurs les plus évangéliques. Ah, il ne faudrait pas que l'un d'eux s'avisât de reprendre la mer! Elles se chargeraient de le débarquer mort ou vif.

Tandis que les pêcheurs faisaient acte de sommaire justice chez les Duvivre et Valckeniers, elles se sont rendues à bord des barques grévistes et, après avoir ramené les pavillons, elles ont drapé les voiles de

funèbres bandes de crêpe, comme lorsque l'équipage a laissé quelqu'un des siens dans la *grande tasse*. « Vous le voyez ! s'écrient-elles en montrant ces barques endeuillées, nous demandons la mort ! ».

Les cheveux épars, les yeux égarés, la bouche convulsive, la voix fêlée, le geste impérieux, leur laideur devenait sublime, et ces pauvresses, généralement passives, qui ne connaissent de la vie que les soucis délétères et la croupissante obscurité, évoquaient les prophétesses et les sibylles fulgurantes des temps bibliques.

(*A suivre.*)

Georges ECKHOUD.

Le Rosier

Pour l'aimée.

Quand la grand'mère fut morte, l'enfant acheta une pousse de rosier, qu'il alla planter sur sa tombe, dans la terre inculte et jaune du cimetière. Le dimanche il passait ses heures à soigner le jardinet, à l'arroser avec ferveur voulant le rendre riant et agréable à la pauvre morte. Le rosier avait déjà des feuilles. Un dimanche, lorsque l'enfant se trouva devant la tombe, une grosse rose s'épanouissait sur l'unique branche et répandait de doux parfums. D'heureuses larmes brillèrent dans ses yeux et s'épandirent sur le gazon, en fraîche rosée.

Chaque fois qu'il revenait, de nouvelles fleurs avaient poussé. A présent il ne les comptait plus, tellement elles étaient nombreuses et grandes. A la fin de l'automne la tombe de la grand'mère ressemblait à un immense bouquet. Puis, une à une, les roses se fanèrent, perdirent leurs pétales jaunis et se mêlèrent sur le sol aux feuilles mortes.

L'enfant vit le rosier morose, pendant l'hiver, couvert de neige ou dégouttant de pluie. Enfin il vit le soleil revenir, les branches bourgeonner et porter des feuilles, puis il assista à l'éclosion des roses joyeuses. Et son cœur aussi redevenait joyeux et de nouveau il pleurait en priant.

L'enfant grandit, devint homme et, à mesure qu'il grandissait, le rosier du cimetière croissait, étendait ses branches, multipliait ses fleurs, couvrait de son manteau les tombes voisines.

Et chaque dimanche, le fils rapportait une gerbe de roses qu'il plaçait dans un vase toute la semaine et sa chambre s'emplissait du souvenir parfumé de la chère morte.

Sander PIERRON.

Le Salon des XX

La dominante, au salon des XX, c'est le souci du neuf ou du reneuf, le raffinement de l'inu et la recherche de l'inédit ou de l'exhumé.

Au hasard de mes notules :

Lemmens, chercheur jusqu'à l'inquiétude, très épris pour le moment de l'illustration présentant un alliage hybride mais attachant de japonisme et d'anglicisme, un ornemaniste qui composerait de délicieux modèles de bijoux en train de ressusciter l'arabesque et de rajeunir le frontispice.

De Gouve de Nuncques, du naïf ou du néo-firmitif, visions d'enfant ou de blasé débonnaire, impressions rendues avec une gaucherie attachante, d'une patte gourde mais fervente. A citer : *l'enfant au hibou*, et un *Berger*, et un admirable portrait d'Henry de Groun.

Ensor, le coloriste à la dynamite, un triste jusqu'au sardonisme ; à la fois pince-sans-rire et fulgurant.

M^{lle} *Holleman*, sollicitée par l'ange du bizarre : du Carle Vernet macabre.

Jan Toorop, hanté de symboles et qui tend par trop, lui, le vigoureux et ressentit coloriste, à se dépendre du symbolisme immanent de tout art sincère.

Rops, le grand confesseur du nu moderne, le vivisecteur à l'eau forte.

Tom Pricker : le rébus magnifié.

Charles Doudelet : enfiévré de la peur ambiante, du désespoir et de l'effroi des choses ; des paysages lus dans Maeterlinck, hargneux, maléfiques, des entrées de gorges maudites devant lesquelles des conjurateurs s'angoissent en occultes sérénades.

Hornel, le plus coloriste — dans le sens flamand — des Anglais pourris d'italianisme médiéval.

Van Rysselberghe, un des seuls pointillistes qui fassent oublier, c'est-à-dire qui justifient le procédé.

Léon Frédéric, toujours intéressant, mais moins heureux que dans ses compositions précédentes.

Rodin représenté par un magistral buste de César Franck.

Gaspar : un jeune maître. Son *Baiser*, d'une chasteté hardie, d'une volupté contenue, forme une opposition bien venue à une des œuvres populaires de Lambeaux, son maître.

Toulouse Lantrec : l'affichage infernal et macabre, l'apothéose du monde sombre et cryptogame chancrant Paris la grande « ville de joie. »

Carpentier : des poteries d'argent pour les Gambrinus fin de siècle.

Besnard : le Messie du vitrail.

ARPIN.

Bibliographie

LES LIVRES

Prestiges, de Joseph Declareuil. — Editeur : Girard, Paris.

Sous le Bleu, de Firmin Vanden Bosch. — Editeur : Siffer, Gand.

M. Declareuil, dont les *Prestiges* viennent de paraître chez Girard, à Paris, est un esprit assez complexe et hésitant, un poète inquiet et morose. Il n'ose se livrer, ce semble, en toute franchise à une régulière inspiration, plus tourmenté d'une expression étrange, accrochant violemment l'attention, que soucieux d'un rendu exact, serrant l'idée poétique ou la vision imaginative. Les pièces de vers qu'il range sous de vagues dénominations, *Au Pays de Dolençe*, *Par les chemins*, *Crépuscule*, renferment une série de sensations incomplètes, non poussées, où le pénible et constant souci d'un pittoresque choquant coupe court à toute inspiration commençante. — Et pourtant, combien nous impressionnent davantage les images simples et non torturées ! Soit qu'il dépeigne les angoisses de son héros d'épopée, qui « crut que l'hiver tombait dans son cœur », soit qu'il laisse tomber au milieu du fouillis déplaisant et lourd de ses recherches inquiètes, des vers excellents, presque admirables, comme ceux-ci que j'ai notés :

Ses blancs gestes sont doux comme des mains d'enfant.

... Aux battements rythmés et fauves de ton cœur.

Mais peut-on approuver un auteur qui compare un astre « hérissé d'aigrettes lumineuses » au « dos des chats qui s'étirent en rond » ?

— Est-on ému, aussi peu que ce soit, par cette phrase prétentieuse : « Des lamentos sinistres et des râles, — joués sur des claviers de feuilles inouïs ? » — Et enfin, peut-on découvrir un sincère et puissant souci d'art dans cette strophe du plus pur verbiage :

Ton âme de souffrance éprise
Vint se refléter en la mer
De volupté dont l'embrun grise
L'âme blanche aux flots d'outremer.

— Vague impression d'un état d'âme, dira-t-on. Nous répondons que ce n'est plus là de la littérature, mais plutôt le vagissement confus d'une sorte de décadence.

M. Declareuil abandonnera ces funestes voies, et de lui-même. Il serait peu croyable, en effet, qu'il ne sente pas en son propre cœur combien sont plus intenses, plus élevées, poétiques et fortes, les pièces simples et larges, comme son sonnet *Amoroso*, que nous publions. — La prose du début, elle aussi, est d'un sentiment plus uniforme, moins détaché, bien que la mosaïque d'un style extraordinairement compact la rende d'une lecture assez difficile; mais ces souvenirs directs de l'épopée du Dante offrent de l'intérêt, ainsi que les curieuses recherches d'expression, presque classiques; car M. Declareuil, qui tend souvent au modernisme le plus aigu, ne dédaigne pas d'emprunter à Homère son mode de comparaison épique ou de traduire la célèbre image : « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles » par cette phrase à effet : « Cependant une lucur comme stellaire rendait les lignes confuses des choses. »

Ce sont là des amusements de dillettante. — En somme, M. Declareuil, qui semble assez impressionné du magnificisme farceur de Saint-Pol-Roux, a en lui la matière d'un écrivain généreux, au style copieux en préoccupations diverses; mais s'il poursuit dans la voie poétique, il abandonnera sans nul doute toutes ces surcharges voulues, ces effets factices et un peu puérils, que lui inspirent ses tâtonnantes inquiétudes.

Relisez les morceaux : *l'Androgyne*, la *Consécration à Tanit*, *Amoroso*, vous y trouverez un sentiment très réel, librement et fortement exprimé en vers soutenus et bien frappés; mais ces caprices de versification où la forme ruine le fond (*Soirs*), ces petites pièces d'une légèreté manquée, ces « forêts *coruscantes* » et ces « ponants de *chrysopraxe*, » tout cela n'émeut aucunement, ne produit qu'une impression plutôt

pénible, d'une pauvreté inavouée, se cachant sous de déroutantes bizarreries et que l'on prendrait aisément pour de l'impuissance, si d'autres pages plus libres et larges ne s'y joignaient heureusement pour démentir le lecteur et le réconforter de leur souffle.

— Le simple recueil d'impressions d'Italie, *Sous le Bleu*, de M. Van den Bosch est d'une lecture plus aisée et coulante. Disons aussi que les prétentions de ce petit volume sont beaucoup moindres, un peu trop rapetissées même. Les descriptions agréables et gentilles qui nous sont faites de ce pays de lumière ont peu d'intensité et ne fixent que superficiellement l'attention. — Il en est qui ont du charme : je citerai une courte peinture de Pise et une promenade dans Rome assez exactement notée. Pourtant, tout cela est d'une vision un peu étroite et restreinte; aucun tableau d'ensemble, aucune page de large sentiment. En ce clair pays du bleu, M. Van den Bosch n'a vu que des couleurs et des costumes; les particularités si attachantes du caractère italien, les influences si visibles du climat et de la contrée sur la fécondité artistique de cette brillante nation, tout cela ne présente, pour son tempérament descriptif, qu'un intérêt très négligeable. Dans cet ordre d'idées, c'est à peine si l'on peut remarquer une comparaison de la Vénus et du Laocoon, — ce qui, depuis Lessing, a perdu toute originalité — et une maigre étude sur l'œuvre de Raphaël. — Mais on aurait mauvaise grâce à exiger de M. Van den Bosch plus qu'il n'a voulu donner. Telle qu'il la présente, son œuvrette est gracieuse, et elle plaira surtout par le style, chatoyant, aisé, adroit, dont l'allure souple est caressante.

Certaines notes, d'une heureuse expression, accusent même une observation assez judicieuse : « Les tunnels sont comme les repoussoirs des paysages » remarque-t-il avant d'arriver à Pise. — Ces pages de souvenir, où l'auteur a voulu « griffonner, le soir venu, les impressions du jour, » ont un charme assez fin et une couleur riante; mais leur inspiration est peu nouvelle et rarement personnelle.

H. LE B.

Grappillages

A l'Université de Bruxelles, par un effort très louable, des professeurs, des étudiants et anciens étudiants viennent de fonder une société, une sorte d'association, en vue d'élever, dans le peuple, le niveau intellectuel; — ne faisant en cela que suivre l'exemple d'Oxford et de Cambridge.

Il sera donné des conférences, des cours populaires d'enseignement supérieur, revêtis d'un caractère exclusivement scientifique.

Le but de l'Association, pour *l'extension universitaire*, est évidemment démocratique et mérite éloge et encouragement, — mais il faut bien dire que le peuple est si peu préparé à de telles études supérieures, si rudimentaires et si superficielles qu'elles puissent être.

Il y a lieu aujourd'hui, précisément devant cet effort — très louable, répétons-le — de regretter que nous n'ayons pas l'établissement de l'instruction obligatoire. Tous les ministères qui ont dirigé le pouvoir depuis la Révolution de 1830, — tant libéraux que catholiques — n'ont point trouvé la force et peut-être le courage de décréter pareille réforme.

Et à l'heure actuelle du problème révisionniste, s'agite la grande armée des conservateurs, la vieille garde de gauche et de droite, et proclame le peuple indigne d'aller aux urnes électorales... parce qu'il est *incapable et illettré!*

Il nous semble que *l'Extension universitaire* ferait œuvre sage et utile (style officiel) en commençant ses travaux par réclamer énergiquement l'Instruction obligatoire.

Certes il est très noble pour un savant de faire partager à ses frères, à ses compatriotes le résultat de ses recherches et de ses productions et de les initier aux problèmes de sa science, mais l'État doit donner au peuple la possibilité d'acquérir les premières notions scientifiques sans lesquelles est absolument infructueux et même incompréhensible, l'enseignement supérieur.

Un nouveau périodique vient de se former. Il sera l'organe de la société littéraire et artistique du Centre. Son nom : *Le Caveau Louviérois*.

Tous nos souhaits, n'est-ce pas?

Nous demandons à nos confrères du *Drapeau*, du *Chat Huant* et du *Magasin Littéraire*, pour quelle raison ils ne continuent avec la *Revue Rouge* l'échange accepté?

Disons également que nous n'avons point reçu *Chimère*.

En notre prochain n° nous parlerons de *Claudine Lamour*, de notre collaborateur Camille Lemonnier.

AVIS. — Nous prions instamment nos collaborateurs de nous envoyer leurs copies avant le 5 du mois.

P. S^{te} B.

Petites Correspondances

Paul Janssens. — Votre article nous est arrivé trop tard. Nous le conservons pour mai.

Lucien Fottrand. — Nous donnerez-vous quelque chose pour mai?

Escrime - Boxe - Gymnastique

Cours complet pour Messieurs, Dames & Enfants

Ouvert tous les jours, de 6 à 10 heures du soir
et le dimanche, de 2 à 4 heures

—
3 francs par mois, jusqu'à l'âge de 15 ans;
5 » » passé cet âge;
1,50 » » pour le cours d'ensemble.
—

G. MORFIER

EX-PROFESSEUR DE LL. AA. RR. LES PRINCES BAUDOIN ET
ALBERT DE BELGIQUE

Rue de Wauthier, 93, à Laeken

(PROVISOIREMENT)

N. B. Les inscriptions sont reçues au domicile du Professeur.

Pour paraître le 10 mai prochain, chez les éditeurs
L. & A. GODENNE, à Malines :

Chansons Tristes

un beau volume de vers, in-16, sur papier de luxe, caractères elzéviens, au prix de **trois francs**, en souscription.

On souscrit chez l'auteur, rue Gendebien, 18, à Bruxelles, ou chez les éditeurs L. & A. Godenne, 28, Grand'Place, à Malines.

On souscrit par carte postale.

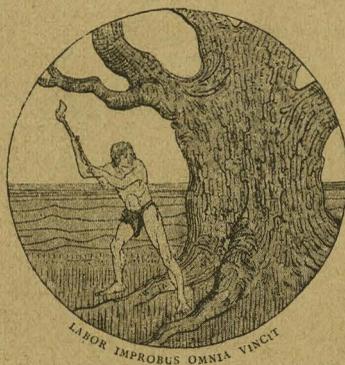
Pour cause d'agrandissement

L'IMPRIMERIE

L. & A. GODENNE

A MALINES

sera transférée, à partir du 1^{er} mai prochain
de la rue Notre-Dame, à la **Grand' Place, 28**, même ville



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

Deuxième Année — N° 5

MAI 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Economie
politique

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr 1.75

Etranger : » 4 » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eekhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Louis
Delattre — Emile Vandervelde — Dr Charbonnier — Rodrigue Se-
rasquier — Lucien de Busscher — Frans Delbastée — Elslander —
Mathias Robert — Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère
— Lucien Jottrand — Charles Frappart — Frédéric Friche — Pierre
Armen — Paul Janssens — Jean Laenen — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

Les rues sinistres	EMILE VERHAEREN.
Obsession	PAUL JANSSENS.
Psyché ma jeune sœur	CHARLES FRAPPART.
Coin de Village	JEAN LAENEN.
Burch Mitsu (suite et fin)	GEORGES EEKHOU.
Chronique Littéraire	H. LE BŒUF.
Grappillages	X. X.



Les rues sinistres

*Un tumulte de gens en rut
— Chair terrible, morne pensée —
Travaillent leur fièvre attisée
D'ivresse lourde et d'instinct brut.*

*Dans un bouge de date ancienne,
Sous la poterne, où deux marlous
Se disputent à gestes fous,
Un enfant nu tête une chienne.*

*Des femelles chauves, la peau
Molle et blette, comme des gommés,
Se promènent, en habits d'hommes,
Les pieds chaussés de crasse et d'eau.*

*On boxe et hurle au fond des caves,
Les seuils barrés, les volets clos,
Et les poings nus cassent les os
Des torsés durs, sanglants et haves.*

*Des fillettes dont l'âge ment,
Fixent la passante attardée,
Avec leurs yeux de chair fardée
Par les trous noirs du vêtement.*

*Le gin chauffe et marine l'ombre,
Et donne à l'atmosphère un goût ;
Des ivrognes choient dans l'égoût
Aux coins tournants du square sombre.*

*Mais des minstrels dansent clownesquement ;
Des globes mats semblent brûler du plâtre
Et des trépiéds de feux, debout sur un théâtre,
Lèchent de nitre et d'or l'encre du firmament.*

Obsession

Auparavant, il ne croyait qu'aux choses dont il pouvait se rendre compte au moyen de ses sens. Mais, au sortir d'un livre de spiritisme, la crainte, qui ne l'abandonna plus depuis, lui était venue de tout l'inconnu effrayant qui nous entoure. Lorsque, même en plein jour, il se trouvait, à la campagne, dans un endroit quelque peu solitaire et sinistre, il appréhendait la survenue des spectres. Et le bruissement d'une feuille, le grattement occasionné par un insecte, lui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Le soir, en rentrant, lui qui n'avait jamais eu peur, frissonnait à présent en sondant les ténèbres du corridor. Une tache plus pâle dans l'obscurité lui semblait une apparition. Et il allait tantôt sentir une main brûlante se poser sur la sienne, des lèvres froides et visqueuses se coller à sa bouche, une voix molle et éteinte, une voix d'outre-tombe, lui dire à l'oreille, d'une haleine glacée, de mortuaires et horribles syllabes. En lisant, à la lueur d'une lampe, dont l'abat-jour ménageait dans la chambre silencieuse des masses d'ombre, il scrutait tous les coins d'un œil fugace et inquiet. Le crépitement de la chaise, sur laquelle il était assis et qu'il produisait lui-même par les mouvements spasmodiques et inconscients que l'effroi lui arrachait; le tic-tac de l'horloge prenant un autre timbre, à cause d'un dérangement temporaire dans le mécanisme; une mouche bourdonnant soudain contre la vitre; la flamme du quinquet pétillant avec un petit bruit sec, tout cela le faisait frissonner d'une angoisse indicible. Et pâle, les yeux agrandis, les tempes humides d'une sueur froide, un tremblement nerveux sur les doigts, il interrogeait les endroits obscurs de la place.

Mais, où commençait véritablement son supplice, c'est lorsqu'il devait monter se coucher dans sa mansarde, entourée d'autres réduits du même genre et de greniers, tous vides, et dans lesquels les esprits avaient la place nécessaire pour se livrer à leurs plus macabres ébats. L'escalier, qui ne présentait que quelques marches, lui paraissait une éternité de terreur à franchir. La lumière lugubre de la bougie qu'il tenait en main jetait de fumeuses et sinistres clartés sur le crépi, se détachant par plaques et mettant à nu les lambourdes. Et, instinctivement, il lançait un regard par la porte entrebâillée du premier grenier devant lequel il devait passer. Dans la fourmillante ténèbre, traversée

vaguement par la lueur glauque et incertaine filtrant de la lucarne, des linges, mis à sécher sur une corde, lui semblaient autant de vêtements chimiques, tissés dans les laboratoires des esprits. Et, talonné par un effroi sans nom, il déguerpissait vivement, craignant l'attaque de toute une cohue de hurlants fantômes. Dans la chambre, qu'il n'osait fermer à clef de crainte de ne pouvoir s'enfuir à la moindre manifestation suspecte, et qu'il appréhendait de laisser ouverte afin de ne point livrer passage aux spectres, c'était plus épouvantable encore. Il est vrai que le lieu, par lui-même, n'avait rien de rassurant. C'était une grande place, haute de plafond, aux murs nus, et meublée seulement du lit, d'une chaise et d'un coffre noir en forme de cerceuil; dans un coin, gisait un paquet de hardes de toutes les couleurs, qui prenait, dans la nuit, de singuliers aspects.

C'était avec un tremblement de tous ses membres, qu'il glissait le bras sous le lit, afin de saisir le pot et de satisfaire à un besoin de la nature. Il avait cette peur horrifiante d'être retenu par des mains fluides, au contact innommable. Pour se déshabiller, il s'asseyait au bord de la couchette; à mesure que ses vêtements tombaient, il les jetaient au hasard sur le plancher, fièvreusement. Puis, d'un mouvement brusque, il sautait sous les couvertures, qu'il remontait jusqu'au-dessus de ses yeux, pour ne rien percevoir. Mais les spectres traversent tout de leur substance vaporeuse.

Et c'étaient alors d'horribles instants, pendant lesquels une sueur atroce le baignait. Les apparitions se dressaient devant lui. Tantôt, c'était une noyée, ayant longuement séjourné dans les eaux, les pieds tout blancs et ratatinés; la face verdâtre, pourrie, laissant tomber des lambeaux de chair; le regard vitreux, fixe, épouvantable; la chevelure, à mèches ruisselantes, entremêlée d'algues et de mousse; sa robe se collant en plis mouillés sur ses membres rigides. Puis, c'était le cadavre de son grand-père, étendu de son long dans la bière, les mains jointes, la tête gonflée, le nez tombé de côté, la bouche laissant fluer, en un gargouillis continu, une rouge et pestilente liqueur. Ensuite, une morne tête de décapité flottait devant lui, exsangue, livide, retenue aux cheveux par des doigts invisibles. Les yeux étaient fermés par des paupières bleuies, la moustache se hérissait tristement au-dessus des lèvres blêmes, dont la commissure était garnie d'un peu d'écume desséchée.

Puis les visions se succédaient rapidement. Les fantômes devenaient à présent des êtres animés, aux longs vêtements flottants, qui rem-

plissaient la chambre d'un bruissement lugubre et inarticulé, pareil au vent de minuit dans les cimetières. En passant devant lui, ils le contemplaient du regard voilé et indiciblement triste de leurs yeux morts, et poussaient un hurlement sinistre, en levant leurs bras au ciel. Soudain, ils disparaissaient par la fenêtre, ramant l'air de leurs mains décharnées et jetant des cris aigus dans la nuit. Et quatre squelettes, accroupis à demeure dans les coins, les doigts entrelacés sur les tibias, le fixaient, de leurs creuses orbites et faisaient entendre un geignement continu jusqu'au matin...

P. JANSSENS.

Psyché, ma jeune sœur

*Psyché, ma jeune sœur, allons vers la fontaine,
Tes yeux sont encor bleus de l'azur du matin,
Et regrettant l'amour d'une terre lointaine,
Ta douce lèvre éclot en sourire enfantin.*

*La brise qui parfume un trésor de corolles
En souffles vient baiser l'or blond de tes cheveux.
Nul ne te chantera de plus tendres paroles :
Laisse fleurir ton cœur au charme des aveux.*

*Mirant en l'eau qui dort ta candeur ingénue,
Tu verras ton front ceint de calmes nénuphars.
Des voix célébreront à ta lente venue
Le triomphal printemps de tes rêves épars.*

*Allons. Le soir empreint de tes mélancolies,
Au seuil de nos vallons s'affaisse sans te voir,
Le grand chemin courant par les plaines fleuries
Attend le pas lassé de ton blanc nonchaloir.*

*Viens mirer ta candeur, ô sœur, et ta tristesse;
Ton œil s'étonnera de ta pâle beauté
Et ton cœur renaissant au rêve de tendresse
S'enivrera d'amour et de félicité.*

*Tout sera de bonheur et la tristesse vaine
Fuirà vers la montagne avec l'eau des ruisseaux.
Un bel amant, venu lentement de la plaine,
Ornera ton front pur de fleurs et de bijoux.*

*Viens mirer ta candeur, ô sœur, et ta jeune âme,
S'il est un rêve doux, timide et lillial,
Quel amant à ce seul rêve dont il se pâme
Ne chassera l'ennui de ton cœur virginal.*

Charles FRAPPART.

Coin de Village

A. P. FAISSEUS.

C'est la fête au village.

Dans l'ombre du cabaret, les deux chanteurs se tiennent debout sur une planche, que supportent des tonneaux. Le premier est un gamin déjà vicieux, mince, la peau grisâtre, piquée de son, l'œil aqueux plein d'une expression cynique, les cheveux pendant sur le front en accroche cœur gaillards, la casquette dans la nuque, l'échancrure de la veste remplie de la blancheur débordante d'un énorme foulard, la bouche s'ouvrant comme un gouffre et montrant des tissus rougis et corrodés par l'usage précoce du vitriol.

Le second est un grand bougre efflanqué, le buste conique serré dans un veston de couleur déteinte et pisseuse, la face enluminée par force consommations, le nez sébacéen, la prunelle flaquante et striée de rouge. Dans le chant, il exhibe un ratelier démantelé, couvert d'une affreuse couche de tartre. Une molaire absente est remplacée par une chique, dont la noire liqueur macule sa lèvre flétrie. En même temps que sa mélodie éraillée, il vous envoie la peste ammoniacale de son haleine fortement imprégnée d'alcool.

Le joueur d'accordéon, svelte, les formes arrondies et presque féminines, le teint bronzé par la vie libre et large des grands chemins, le chapeau mou et rouillé posé sur une chevelure broussailleuse, semble de nature plus éthérée que ses copains patibulaires. La tête au ciel, l'œil rempli de je ne sais quelle mystérieuse mélancolie, il tire de

son instrument la musique incomparable, celle qui contient les pleurs des malheureux, laisse fluer la plainte navrante et étouffée des viols, évoque l'écarlate coulée des meurtres.

Autour des musiciens, la foule est ameutée.

En habits des dimanches, la casquette en pointe, les mains dans les poches, l'œil immobile et stupide pareil à celui du crapaud, la bouche ouverte, bavant comme leur bétail à force de contention, les patauds écoutent la tragique ballade.

La chanson a exercé son magnétisme habituel. On s'empresse de l'acheter pour la somme modique de dix centimes. Elle servira à occuper les navrantes veillées d'hiver, dans les lumières rouges et fumeuses de l'âtre, tandis que, au dehors, sur les routes inhospitalières et balayées par la bise, geignent les arbres et hurlent les chiens perdus.

Après une vente fructueuse, qui crève leur face d'un large sourire béat, les musiciens s'apprentent à une nouvelle édition de leur chant, pendant que l'accordéon entame la ritournelle mélancolique...

Jean LAENEN.

Burch Mitsu

(SUITE ET FIN)

Elles faisaient jurer aux hommes de s'opposer jusqu'à la mort à la vente du poisson de provenance étrangère, et pour donner plus de portée à ce serment, tous le prêtaient sur la tête de leurs enfants. L'une de ces désespérées, tendant au-dessus de l'eau le nourrisson qu'elle portait à la mamelle, menaçait de le noyer plutôt que de subir plus longtemps ces spoliations.

L'occasion se présenta de mettre leur rancune à l'épreuve : Un chalutier de Ramsgate ne s'est-il pas avisé de braver l'animosité des pêcheurs d'Ostende et d'entrer au port avec sa cargaison de marée ! On lui a bientôt fait passer le goût de cette provocation.

Sur les estacades, d'où la gent fashionable et oisive, pêcheurs pour rire, flirteurs et flirteuses s'étaient empressés de déguerpir dès la première bagarre, déferlaient à présent des flots de révoltés munis de pierres et de projectiles de toute espèce, dont une grêle incessante mitrilla le pont du bateau anglais, à peine eût-il enfilé le goulet du port.

Les femmes, hors d'elles-mêmes, effrénées, éperdues, s'étaient poussées aux premiers rangs. S'écroulant sur les escaliers des débarcadères, penchées par dessus les garde-fous, tordant des bras que la frénésie allongeait et dotait de l'élasticité des pieuvres, quelques-unes, armées de gaffes et de harpons, les yeux roulant dans les orbites et semblant sur le point d'en être projetés comme d'une fronde, la brise faisant claquer et siffler des nœuds de vipères autour de leur masque de gorgones, l'effort de leurs hurlements déposant sur leurs lèvres une écume plus âcre que celle des vagues rongéant les pilotis, leur aspect fut tellement implacable que les Anglais, après s'être aventurés à quelques mètres dans le chenal, remirent le cap vers la pleine mer, littéralement affolés par cette vision dantesque, dont les huées les poursuivirent jusqu'au large.

Cette scène émouvante détermina enfin la régence à parlementer avec les mutins et, en conséquence, ceux-ci députèrent à l'hôtel de ville les plus populaires de leur confrérie.

En revenant de la jetée, j'appris par Burch, un des négociateurs, qu'ils avaient obtenu un commencement de satisfaction : on ne vendrait plus, jusqu'à nouvel ordre, de poisson étranger; les bateaux anglais seraient reconduits en pleine mer; on suspendrait pendant quelque temps le service des bateaux excursionnistes vers Blankenberghe; enfin, le hideux petit paquebot dont se plaignaient les chaloupiers et les loueurs de canots, regagnerait au plus vite les eaux de l'Escaut et la rade d'Anvers.

C'était moins par humanité, par sollicitude pour la cause de ses pauvres administrés que dans le but de ne pas léser les gros intérêts des hôteliers et des boutiquiers que le magistrat souscrivait à ces conditions.

Il était temps de conjurer le désastre. Déjà les locataires des villas situées au nord de la digue, dans le voisinage de l'ancien phare et des bassins, refluaient, consternés, vers le Kursaal. Beaucoup avaient demandé leur note, bouclé leur malle et pris le train. Les blêmes maitres d'hôtel et les concierges, atteints dans leur cupidité, torturaient rageusement leurs favoris en grommelant : « Ces sales gens auraient bien pu attendre la fin de la saison ! » Pour enrayer l'exode général, à peine l'arrangement eût-il été conclu, des proclamations rassurantes et paternes furent affichées. Les journaux publièrent des communiqués de ce genre : « On a beaucoup exagéré le récit de ces émeutes; pas un étranger n'en a été *importuné*, et sur la digue comme aux environs du

splendide Kursaal, on ne se fût pas douté qu'il y eût une *émotion populaire*. Sur la plage, les enfants jouaient et se livraient à la construction *des forts comme le montre notre dessin.* » Et le texte veule et philistin renvoyait, en effet, le lecteur à une de ces ineptes quelconqueries du fluent crayonneux Mars.

Cependant, en dépit de la pacification officielle, le bourgmestre avait convoqué la garde civique, et la garnison était consignée dans ses casernes. Pour ce qui me concerne, j'étais loin d'être rassuré. « Tout est donc fini, avais-je dit à Burch Mitsu, et vous allez vous tenir tranquilles? — Oui, tout est fini! » avait-il répondu, mais d'un ton rauque et avec un sourire énigmatique qui donnaient une signification plus inquiétante que conciliante à ses paroles. Je lui trouvai l'air farouche et en quelque sorte absent, l'occulte prestige que dégageait sa personne me paraissait approcher d'une manifestation définitive. Un crispant silence nous séparait, un secret le détachait de moi. « Je ne m'appartiens plus! murmura-t-il très bas, comme en rêvant, et bientôt personne, sur terre, n'aura d'influence sur moi! » Quoique nous ne fussions qu'à deux dans son humble chambre, il semblait s'adresser à un confident invisible. Ses chers yeux aussi ne me regardaient plus; ils fixaient, ils scrutaient j'ignore quel au-delà!

Maintenant que je l'avais rejoint, j'étais fermement résolu à ne plus le quitter. Je l'empêcherais coûte que coûte de se compromettre dans de nouvelles échauffourées. C'était bien assez du sac des poissonneries Duvivre et Valckeniers, pour lequel il serait sans doute inquiété et poursuivi comme principal meneur.

Il sortit et, sans qu'il fit attention à moi, je marchai à côté de lui. Au dehors, j'éprouvai un réel soulagement en constatant qu'une sorte d'apaisement se produisait dans la population. La fureur faisait place à une exubérance fiévreuse. Une bande, précédée du peu subversif drapeau tricolore, se promenait par les rues de la ville, en chantant une conciliante *Brabançonne*. Allons, ce n'était décidément pas encore le grand branle-bas! Les patrons de mon auberge jugeaient bien cette race : des enfants débonnaires dont les tardives colères étaient promptement calmées par de feintes et leurrantes concessions. En me faisant cette réflexion, je regardai Burch, espérant que sa physionomie confirmerait mon optimisme. Au contraire, il me suffit de le dévisager pour pressentir une irréparable catastrophe. Elle ne se fit pas attendre longtemps.

Comme le cortège débouchait sur le quai, soudain une poussée se

produisit, la musique cessa de jouer, la *Brabançonne* s'arrêta dans la gorge des chanteurs, et quoique j'eusse pris le bras de Burch en m'effaçant le plus possible sur le trottoir, nous fûmes entraînés dans le tourbillon, bousculés et séparés l'un de l'autre. La *Constantia*, un des sloops ostendais attendus depuis le matin, venait de rentrer au port et la foule entourait avidement les pêcheurs qui racontaient comme quoi ayant rencontré le chalutier reconduit en pleine mer, les Anglais, sans provocation aucune, avaient tiré sur eux. Gust Mitsu, qui faisait partie de l'équipage, avait été atteint au bras et, la manche retroussée, il étalait aux regards de ses camarades une blessure non encore pansée d'où le sang ne cessait de couler.

En un instant la colère s'empara de nouveau de la foule; le feu qui couvrait, mal éteint, se remit à flamber. Ils rêvent d'immédiates représailles. Mais qui frapper? Ils se rappellent que les deux bateaux de pêche anglais qui ont provoqué les troubles, savoir la chaloupe *Meredith* de Grinsby et le chalutier *Pacific* de Berwick, se trouvent encore dans le premier bassin. Il s'agit de les en faire sortir au plus vite. Commandés par les deux frères Mitsu, voilà que tous se précipitent de ce côté.

L'artillerie de la garde civique, tenue sous les armes pour faire face à toute éventualité, débouche au même moment du pont faisant communiquer ce bassin avec l'écluse de marée. Les mutins se voient disputer le passage. Le commandant les somme de s'éloigner du quai. Loin d'obtempérer à cet ordre, les pêcheurs résistent et tiennent tête aux artilleurs. Ceux-ci mettent la baïonnette au canon et s'apprêtent à charger. Les pêcheurs viennent résolument à la rencontre des gardes, se découvrent la poitrine et, empoignant la pointe des armes, font le geste de l'enfoncer dans leur chair.

La garde civique parvient enfin à refouler le gros du rassemblement à quelque distance du quai. Toutefois, elle n'a pu empêcher quelques intrépides et lestes gaillards de sauter sur le *Meredith*, amarré au quai, ou, comme Burch et Gust Mitsu, de se jeter dans deux embarcations de plaisance d'où ils gagnent à force de rames le chalutier mouillé à une cinquantaine de mètres de la rive.

Le commandant les hèle : « Revenez sur le champ! — Jamais de la vie — Allez-vous débarquer! — A vous autres de nous déloger d'ici! »

Et les crânes lurons de narguer la garde civique avec le mépris de gens ayant le pied marin, pour ceux qui n'ont jamais foulé que le plancher des vaches.

Burch, les mains en poches, se mit même à danser une bourrée dont il sifflait la mélodie. La grâce féline et presque quintessencielle marquant d'un cachet suprême sa copieuse et plastique beauté, me faisait oublier l'heure farouche et les ambiances sanguinaires.

Le commissaire l'interpella : « Voyons, vous, Burch, soyez raisonnable, ne faites pas le polisson ! Donnez plutôt l'exemple aux autres et remettez pied à terre comme un bon sujet ! » Burch, faisant la sourde oreille, le personnage devint solennel, entama une harangue. Les clameurs et les rires couvraient sa voix et on n'entendait ronfler de temps en temps que ces gros mots : légalité, justice, rapports internationaux, respect de la propriété, fraternité universelle. Burch n'interrompit même pas ses ébats chorégraphiques. Son humeur gouailleuse et badine se communiquait à ses copains. Ils paraissaient ne pas douter un instant de leur absolue sécurité.

Ces gardes civiques n'étaient-ils pas des Ostendais comme eux ? Les uniformes neufs, les sabres fourbis, les fusils astiqués, les buffleries bien blanches de ces « soldats citoyens » ne leur imposaient pas plus aujourd'hui que les dimanches au retour de l'exercice, lorsque, musique en tête, ces masques débouchaient sur la place d'armes et qu'après le sacramental « Rompez les rangs » ils envahissaient les terrasses des cafés où ils s'attardaient, pintant et piaffant, histoire d'exhiber le plus longtemps possible leur déguisement hebdomadaire. Les pêcheurs reconnaissaient des fils d'armateurs et de gros poissonniers et les appelaient à leur tour par leur nom, familièrement : « Hé, Mijnheer Chaarel ! Hé, Mijnheer Luik ! »

Puis, n'accordant pas plus d'attention à ces fichus poseurs, nos gaillards se mirent à inspecter leurs prises. Ils faisaient jouer les agrès, les poulies, les cordages, déployaient ou carguaient les voiles, éprouvaient la solidité des filets ; d'aucuns descendaient dans les cabines et à fond de cale ; d'autres grimpaient aux haubans.

En batifolant ainsi, une idée vint tout à coup à l'un d'eux :

— Hé, dites donc, vous autres, si nous levions l'ancre pour du bon ?

— C'est ça, reconduisons nous-mêmes ces maudits Anglais en pleine mer !

— Il y a mieux encore ! intervint Burch. Appareillons tout simplement pour la pêche en empruntant les bateaux de nos acharnés concurrents ! Hein, qu'en dites-vous ?

— Bravo Burch ! En route ! Hé, hisse ! Hé, hisse !

Et tous de se trémousser. Sur le quai, les pêcheurs qui avaient

entendu la mirifique proposition de Burch ne trouvaient pas la farce moins capitale et se tordaient de désopilation.

— Gust Mitsu commandera le sloop et Burch le chalutier!

— Entendu! Partageons-nous les hommes!

— Chauffons la machine! Aux voiles! dépêchons!

En effet, ils se séparaient en deux équipages et se mettaient en devoir de lever l'ancre et de démarrer incontinent, la chaloupe remorquée par le chalutier à vapeur. Telle était leur désinvolture, qu'elle finissait par endormir mes appréhensions. La police et la garde civique elles-mêmes semblaient désarmées par le piquant et l'originalité de cette plaisanterie.

La drôle de grimace que feraient ces sacrés Goddams, réfugiés en ce moment chez leur consul, lorsqu'ils s'aviseraient de remonter à bord!

Le tour serait complet.

Un silence expectant s'était fait sur le quai. Les spectateurs ne perdaient plus un mouvement, plus une parole de ces impayables lurons.

Déjà, on guindait l'ancre du chalutier :

— Un instant, s'écria Burch, il est entendu que nous naviguons sous pavillon belge!

Il détache de la hampe le drapeau tricolore promené tout à l'heure par la ville et, tenant un coin de l'étoffe entre les dents, il grimpe au grand mât pour y arborer les couleurs nationales.

Une immense acclamation, une clameur brève mais frénétique célèbre ce raffinement de prouesse. Les pêcheurs exultent jusqu'au délire.

Burch monte, monte toujours, mais en prenant son temps; parfois il s'embarasse dans les plis du drapeau, d'autres fois il affourge une vergue et se repose pour échanger de là-haut une grosse bourde avec un autre flambart qu'il démêle dans le grouillement de la foule. Tous les regards le couvent anxieusement et le caressent de leur sympathie, de leur solidarité.

Enfin il arrive à la pomme du mât. Pour aller plus vite, il en arrache le drapeau britannique.

La huée féroce et étourdissante qui approuve cet attentat rappelle les autorités au sentiment de leur rôle. D'ailleurs, la foule devient par trop remuante et pèse tellement sur les gardes civiques que ceux-ci risquent à tout instant d'être jetés à l'eau. Il faut absolument en finir.

Très pâle, nerveux, blessé dans son importance d'officier amateur, le commandant, après s'être concerté avec le commissaire, ordonne

au premier rang de coucher en joue les envahisseurs des bateaux anglais. En même temps le second rang s'est retourné vers la cohue, et crosse en l'air s'efforce de la faire reculer.

— Pour la dernière fois, allez-vous descendre? clame l'officier à Burch Mitsu.

Pour toute réponse, le jeune homme esquisse du geste une ithyphalique parodie du salut militaire.

— Feu! gronde l'officier, dominant et étranglant le rire égrillard de la multitude.

Les balles s'égarèrent; mais ils ont tiré tout de même! Vrai, ces muscadins, ces « fils de famille », comme on dit en style bourgeois, — ce qui ferait supposer que ce qu'on appelle famille n'existe pas pour les déshérités, — ces dadais pommadés, au visage poupin, ont été munis de poudre et de balles! Les doigts leur démangeaient de s'en servir, si bien que les fusils seront partis tout seuls!

Mes yeux dévoraient Burch. Le grand moment imminait. Je voulus m'élancer, le conjurer par un cri. Impossible! Mes jambes étaient paralysées, j'étais pressé dans les étaux de la cohue; et suffoquant d'angoisse, je ne pouvais plus tirer un son de la gorge.

Quant à lui, mon héros, il ne s'était pas seulement détourné à la détonation; il n'avait même pas tressailli. Il continuait tranquillement de substituer le drapeau belge au pavillon britannique, et il officiait avec ces bonheurs d'attitudes et ces trouvailles de gestes dont il me régalaient en appareillant, lorsque nous partions en excursion. Sa silhouette inoubliable se détachait sur un de ces couchers de soleil qui exacerbent encore l'hystérie de l'équinoxe et les spasmodiques mirages de septembre. Les reflets de l'horizon l'éclairaient avec une sorte de volupté; des feux Saint-Elme papillonnaient dans les frisons de sa chevelure : il n'avait plus l'air d'un simple vivant, il éblouissait comme un ressuscité.

L'aigre commandement traversa une seconde fois l'espace léthargique.

C'en était fait. Ils firent feu pour de bon, cette fois, en visant de leur mieux, faut-il croire, comme s'il s'agissait de tirer au pigeon et de rapporter quelques couverts d'argent à leurs ménagères.

Trois corps s'abattirent sur le pont. Dans l'un je reconnus Gust Mitsu. Burch, du moins, était sain et sauf! Mon illusion ne dura pas plus longtemps qu'un soupir.

Je le vis chanceler. L'une d'après l'autre, ses mains lâchèrent prise;

il porta la gauche à la poitrine, perdit pied et, comme il demeurait suspendu dans le vide, tournant plusieurs fois sur lui-même, il s'enroula dans les plis du drapeau mal attaché à la drisse, de sorte que lorsqu'il s'abattit sur le dos, non loin du grand frère, sa tête blonde, appâlie, sa douce figure de novice émergeait seule du linceul tricolore. Ce que m'avaient prédit l'autre été la mer phosphorescente et, hier encore, les sanglots de l'accordéon durant la nuit d'insomnie, c'étaient donc les pantèlements furieux de cette noble poitrine ! Peu à peu, aux flots de sang giclant du poumon perforé, le drapeau national se teignait en un prophétique étendard rouge.

Alors, se redressant sur ses coudes, dans la posture d'une vigie fidèle, Burch dirigea ses yeux mourants vers l'horizon où l'édifice des nuages lui représenta le phare de la Révolution promise...

Quelle cause m'empêcha de chercher le trépas à sa suite ? Une pudeur difficile à définir, une vague conscience de mon indignité, la peur de mêler un sang profane à cet holocauste agréable à l'avenir. Avant de dépouiller la vie, était-ce que je devais mieux m'imprégner de l'âme populaire ? Me fallait-il concourir d'une manière plus efficace que par une fin prématurée, un martyr encore immérité, au bonheur de ceux que je prétendais tant chérir ! Tel un catéchumène des âges évangéliques ne recevait que bien longtemps après les autres le sacrement de la mort violente.

Si ma place n'avait jamais été parmi les tourmenteurs directs des misérables, elle n'était pas encore parmi les persécutés ! Un jour peut-être serai-je digne des pauvres et des parias ! Quand j'aurai confessé et expurgé mes intimes préjugés sociaux, que je me serai affranchi des dernières conventions profitables aux affameurs, quand aucune des impostures du progrès et de la civilisation ne me faussera plus la conscience, je mériterai sinon de mourir avec les interdits et les anathèmes, du moins de m'immoler pour faire place à leur postérité.

La vanité et la présomption suprêmes de notre part ne consisteraient-elles pas à nous croire, nous, les rêveurs angoissés, les pâles augures des prochains cataclysmes, appelés à jouer encore un rôle dans l'édification du monde nouveau ?

Bientôt c'en sera fini des présages et des avertissements de la période comminatoire. Ne ferions-nous pas mieux de disparaître avec ceux que nous avons condamnés et flétris, nous autres transfuges de cette civilisation, de ces mœurs abolies ; nous autres, gravats qui encombreraient le chantier anarchiste ?

Autant partir sans récriminer. Laissons passer la justice de Caïn ! Faisons place à des âmes sans remords et sans passé. Les meilleurs, les plus jeunes d'entre les bourgeois sont inaptes aux récoltes des jours prochains, c'est à peine s'ils prêteront une main utile aux semailles, ils serviront tout au plus aux amendements. Nous serions gauches, maladroits, fatalement désorbités. Car nous ressemblons aux broussailles couvrant les novales et que le défricheur réduit en cendres pour les restituer sous forme d'engrais au sol épuisé dont elles étaient les parasites.

Et ce sont eux, tous ceux que nous chérissons, qui sans le savoir, en se jouant, parce que la fatalité, le destin les aura enivrés et leur aura poussé le bras, ce sont les élus qui nous immoleront pour leur plus grand bien.

Trop de bonheurs et de privilèges nous entachent et nous dégénèrent pour que nous soyons dignes de communier dans la mort avec les doux et sublimes parias !

Résignons-nous, au jour des représailles et des cataclysmes, à tomber confondus avec les mauvais riches. C'est pour donner aux aimés la plus intense preuve de notre tendresse que nous devons consentir à cette méconnaissance, à cette méprise. Il nous faut accepter toute la cruauté de ce sort, et cela sans espérer que jamais nos justiciers nous pleurent ; au contraire, avec le désir que jamais — pour qu'ils n'en éprouvent d'oiseux et inutiles remords — ils sachent à quelle extrémité, à quel paroxysme nous les chérissions ! Il faut, afin que rien ne trouble leur œuvre sereine et régénératrice, qu'ils continuent de nous croire coupables.

Afin qu'ils conservent la foi et l'espérance, puissent-ils ne douter jamais de leur charité !

Mais pour nous, quelle volupté dépassant toutes les autres : celle de mourir de leurs mains immaculées. C'était toujours à l'épée de ses affranchis, gladiateurs violents et candides, que César demandait le coup de grâce. Et pour mourir, réconcilié, Amfortas attend Parsifal.

Georges EEKHOUD.

L'Evolution Symboliste

A PROPOS D'UN LIVRE NOUVEAU (I)

I

On peut n'être pas partisan du symbolisme, désapprouver ce mouvement, par simple réaction instinctive ou par discussions critiques et raisonnées. On peut préférer la marmoréenne clarté des Impassibles, la poésie fouillée et correcte des Parnassiens, le réalisme banal et bourgeoisement restreint de Coppée; mais ce serait montrer un parti-pris trop absolu que de nier l'existence actuelle d'un groupe nombreux, dont Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine et Mallarmé furent les premiers porte-drapeaux, et qui, oubliant totalement Baudelaire, le principal initiateur, semble s'attarder et s'affaiblir en de mesquines et étroites querelles intimes. Ces tendances peuvent n'être qu'intéressantes; elles n'en sont pas moins dignes d'étude.

« Le Symbolisme, a dit l'un d'eux, est au bout du bâton dont le naturalisme est l'autre bout. » Et c'est bien dans cette définition, plus ingénieuse que suffisante, que l'on peut trouver la raison de cette levée de boucliers, de cette réaction révoltée de jeunes idéalisés contre le matérialisme naturaliste, dont les excès leur semblaient être la mort de toute conception poétique. C'est dans Mallarmé que nous trouverons une définition complète du symbolisme, la seule peut-être, et la meilleure : En poésie, « je pense qu'il faut qu'il n'y ait qu'allusion. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent; par là, ils manquent de mystère; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème, qui est faite du bonheur de deviner peu à peu; le *suggérer*, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour évoquer un état d'âme, ou inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements. »

(1) A paraître très prochainement, *Chansons Tristes* de Paul Saint Brigitte. Chez L. & A. Godenne, à Malines.

Voilà qui est plus explicatif et concluant; et, bien que les derniers mots semblent une sorte de « recette » peu claire, nous retiendrons de l'ensemble l'expression qui le résume : Evoquer et *suggérer* l'objet, voilà le rêve. — M. Mallarmé ajoute plus loin : « Il doit y avoir toujours énigme en poésie, et c'est le but de la littérature, — il n'y en a pas d'autres, — d'évoquer les objets (1). »

Pour l'esprit qui considère en spectateur l'évolution littéraire contemporaine, ce sont là luttes curieuses et intéressantes théories. Ce groupe parisien, au sein duquel naissent et se précisent tant de divergences et de rivalités jalouses, sera-ce lui qui donnera à la langue poétique future sa véritable impulsion? Ces idées nouvelles, sortiront-elles du chaos agité où elles se heurtent l'une l'autre, pour s'accuser en principes définitifs? L'évocation idéale d'un rêve chanté vaincra-t-elle le matérialisme positiviste des grands auteurs de notre siècle, ou verrons-nous se former et se développer un divorce grandissant entre la prose philosophique et la poésie idéaliste? — L'avenir pourra nous l'apprendre; mais devant ces aigres disputations de multiples chapelles, cette unanimité pitoyable qui fait se déchirer l'un l'autre tous les roitelets de ces écoles, il nous est permis d'en douter. — Vienne à présent un Ronsard ou un Hugo dont la plume laborieuse, le talent fécond rassemble ces petites forces éparses, secoue l'indifférence ambiante et jette avec éclat son cri d'attaque, dès lors, le petit groupe pourra devenir puissante école, et ce sera pour la littérature française une évolution nouvelle.

Ce n'est pas au milieu des symbolistes contemporains que l'on découvrira ce chef dominateur, capable de s'imposer au monde littéraire : Verlaine est un fantasque; Mallarmé, un dilettante peu pressé d'écrire, aimant un repos délicat; Moréas relit ses vers plutôt que d'en écrire de nouveaux; Henri de Régnier, l'un des plus loyalement convaincus, cisèle dans une retraite modeste, ses poésies si charmantes; Charles Morice, l'un des plus savants, est trop indépendant; et les autres? Vignier, Gourmont, ont du talent parfois; Saint Pol Roux, René Ghil s'amuse.

En Belgique, le symbolisme a ses adeptes, mais les acides querelles du groupe français n'y rencontrent aucun écho. Nous examinerons de façon aussi générale et succincte, en notre numéro prochain, quels

(1) Huret, Enquête littéraire.

sont les principaux symbolistes de nos Lettres nationales, et nous étudierons en quoi les *Chansons tristes*, l'œuvre première d'un débutant en littérature, Paul Sainte Brigitte, peuvent être classées dans cette école.

(*A suivre.*)

H. LE B.

Les Livres

Claudine Lamour, de Camille LEMONNIER

Paris, Dentu.

On a soulevé, dans le domaine du roman de mœurs, une question hautement intéressante et violemment controversée, dont la solution ne saurait être affirmée sans conteste, influencée qu'elle est diversement par les œuvres, les talents et les goûts : L'écrivain doit-il reproduire, trait pour trait, dans la peinture des tempéraments, des personnages réellement rencontrés dans le monde vrai, ou créer de toutes pièces d'imaginatives figures, sortes de typiques généralisations d'une vertu ou d'un vice, auxquelles il faut toute la généreuse puissance du génie pour acquérir avec suffisamment d'intensité, une illusoire apparence de vie factice ?

La première méthode, celle du roman à clé, tel qu'il sévissait au XVII^e siècle, est aussi celle que nous retrouvons dans la *Claudine Lamour* de M. Lemonnier. On peut affirmer que cette photographique reproduction de quelques caractères choisis avec une justesse habile, présente une garantie plus sûre de vérité dans l'étude; la copie exacte de types connus et croqués en brèves caricatures, peut leur donner un certain relief vivant, une allure plus accusée et réelle; mais pour étudier la vie humaine, de façon large et désintéressée, la méthode est insuffisante et pernicieuse, car elle restreint sur quelques personnages, l'observation attentive que l'écrivain eût développée plus aisément dans une création personnelle et généralisée. — J'ajouterai que, pour certains romans, elle est déplaisante parfois, car on soupçonne tout d'abord, dans ce complet étalage de mystères théâtraux qui attirent toujours le public, un léger souci de spéculation intéressée. — Mais ce n'est pas le cas pour *Claudine Lamour*; et le lecteur se détrompe bientôt. M. Lemonnier a voulu faire œuvre d'art en choisissant comme

type d'étude une divette parisienne dont le talent savamment naturel et les célèbres gants noirs ont fait l'étoile de la moderne chanson ; et c'est en considérant la loyauté de cette tentative qu'il convient de la discuter ici.

L'intrigue est nulle. M. Lemonnier a pris dans la vie de son héroïne une période de quelques années ; il nous dépeint son milieu, nous présente son entourage, nous explique avec de nombreux détails les bizarreries de son caractère. Puis, après nous avoir montré le succès grandissant autour de l'artiste acclamée, il la laisse en pleine gloire, triomphante d'une cabale jalouse, mais pressentant au milieu de ses ivresses présentes, les amertumes à venir dans un mot : « Encore un an... puis tout sera dit, je ne serai plus que la vieille d'une étoile. »

Le roman se présente sous la forme de courts chapitres détachés, sortes de tableaux successifs et inégaux qui nous montrent sous différentes faces, l'esprit de la divette, et souvent se terminent par une pointe un peu voulue. Les Goncourt chérissaient assez cette coupe irrégulière, qui a de l'originalité ; mais combien l'éparpillement des impressions et observations est nuisible à l'unité de l'œuvre, à la vision d'ensemble du personnage se détachant à peine, de ces cadres multiples ! Cette confusion délayée est excessive, d'autant plus que certains de ces morceaux n'apportent aucune idée neuve, retardent inutilement l'avancement régulier de l'existence de Claudine et affaiblissent dangereusement l'attention.

Rassemblons ces sensations éparses et examinons l'héroïne telle qu'elle nous est montrée. Claudine Lamour est la gamine rieuse et intelligente, grandie en plein ruisseau populaire, et que son irrésistible instinct conduit peu à peu aux gloires les plus étourdissantes du café-concert. Elle est élevée et formée par un maître de la caricature, Poiron, fort justement typé et mis au point, l'une des meilleures figures de tout le roman. Avec sa blague féroce et ses amicales bourrades, il la soutient dans ses défaillances et refroidit d'un mot sec ses rares accès de vanité naïve.

M. Lemonnier s'est attaché à fixer en pleine lumière les deux caractères principaux de la chanteuse : le grand amour de son art, qui la fait étudier des jours entiers l'intonation d'un mot, qui la force à courir dans tout Paris en quête d'une type particulier, dont l'imitation est nécessaire à la vérité de sa chanson ; — une curieuse ignorance de l'amour, une virginité de fait chez une femme immorale en conscience, à peine échauffée par l'ardente passion d'un collégien qui s'est battu

pour elle sans la connaître. — Ce sont là deux traits principaux, logiquement développés, bien que la multitude des détails empêche une forte concentration.

Claudine et Poiron, tels sont avec Rosarès, les seuls personnages dont l'originalité est assez moderne et nouvelle. Et encore, j'aime peu ce Rosarès, ce ténébreux espagnol, dont le mystère est peu attachant et semble puéril. Il est d'une vision beaucoup moins précise, et le rôle baroque qu'il joue dans l'action détone et déplaît.

Quant au monde de Claudine, journalistes, cabotins, rivales jalouses, et aussi les quelques « gens du monde » assidus de ses jeudis, tout cela nous était connu : ce n'est, en effet, qu'une reproduction papillotante de l'entourage de Nana, et bien moins vivante et puissante. Il semble, en outre, que les personnalités évidentes qui parsèment l'ouvrage soient assez déplaisantes, par le moindre souci d'art qu'elles accusent : Tout lecteur des chroniques du *Temps* reconnaîtra sans peine le gros Rollion, qui commence ainsi son article : « La dernière création de M^{lle} Lamour m'a fait passer un soir tout à fait agréable. » Ce n'est plus là qu'un amusement.

C'est dans ce monde que vit Claudine, et elle l'observe et le juge en quelques phrases incisives, d'une profondeur inconsciente, parfois trop justes et logiques pour être réelles.

Il serait malaisé de définir exactement le genre du roman. M. Lemonnier, dont la grande facilité à se plier à toutes les règles explique la variété de ses œuvres, semble s'être préoccupé d'un réalisme plus serré et naturaliste dans la première partie; puis, les caractères posés, il s'est élevé en visions moins précises, plus symboliques, comme le cauchemar de Claudine, cette étonnante page, véritable débauche de mots et d'expressions dont l'accumulation délayée est d'un effet pénible et d'une intensité bien affaiblie. Mais la première partie renferme des scènes très justes, plus accusées et librement écrites, et qui typent plus fortement les caractères : la journée de Claudine à la campagne, ses querelles avec M^{me} Lamour, l'interview de Ducrotois, l'engagement avec La Bourdeille. Ce sont là de bonnes pages qui vivent et plaisent et où l'auteur a su voir la réalité d'un point de vue original et personnel.

M. Lemonnier, suivant en cela le système de Zola, affectionne en son style le substantif abstrait au lieu du mot concret et habituel. Il dira : « des jeunesse d'âme, des fraîcheurs, des éveils; — le mépris d'une grande femme aux yeux froids se leva de dessus un lot d'étoffes; —

Claudine, ouvrant le frémissement de son petit nez levé, flairait la surprise et le renouveau de cette odeur de nature qui la grisait. »

Cette méthode, employée discrètement, est louable, car elle augmente la force de l'idée que l'épithète aurait affaiblie; mais M. Lemonnier en abuse vraiment trop, et cet excès, ce retour perpétuel du substantif fatigüe au plus haut point par sa monotonie. Et pourtant, il dispose d'un riche vocabulaire et l'augmente encore de néologismes savants ou d'archaïsmes adroitement exhumés; mais sa langue est trop travaillée; et s'il arrive parfois à réaliser des images d'une heureuse exactitude, ses recherches constantes n'aboutissent pas toujours avec le même bonheur; et ces demi-impressions, longuement recherchées, alourdissent la phrase ou l'obscurcissent au-delà de toute licence.

Claudine Lamour, est une œuvre curieuse, bigarrée pour être forte; mais sa lecture offre de l'intérêt par les modernes personnalités qu'on y retrouve et dont la peinture intime présente un peu l'alléchante saveur d'un recueil de mémoires.

H. LE BŒUF.

Grappillages

Le numéro de mai de *l'Ermilage* contiendra un *referendum* à la fois artistique et social, sur la question suivante :

« Quelle est la meilleure condition du Bien social, une organisation libre et spontanée, ou bien une organisation disciplinée et méthodique? Vers laquelle de ces conceptions sociales doivent aller les préférences de l'artiste? »

Les réponses émanent des meilleurs écrivains de la jeune génération, celle dont l'âge avoisine la trentième année de langue, tant française qu'étrangères.

Il sera intéressant de voir en quel sens, libéral ou autoritaire, se prononcera la majorité de cette jeune élite littéraire internationale.

Le *Mercuré de France* publie des lettres de Vincent van Gogh.

Un bon article dans le *Drapeau*, sur la *Pruderie dans la formation littéraire des jeunes gens*.

Dans *Floral*, du Verhaeren, du Gerardy, du Lucien de Busscher, du Pierre Olin, du Arnay et du Rassenfosse.

Dans *Le Réveil*, une prose : *Le préche* de Camille Lemonnier; des vers de Sérasquiez, Klingsor et Paul Sainte Brigitte.

En notre prochain numéro, une nouvelle inédite de notre ami Eekhoud, et des fragments inédits d'un livre à paraître prochainement, de Eug. Denolder.

Ultérieurement une prose de M. Hubert Krains.

Vient de s'ouvrir au Musée Moderne, l'exposition de la Presse ancienne et moderne, organisée par l'association de la Presse périodique belge.

Particulièrement intéressant, le salon de la presse ancienne, — dont la décoration, bien conçue et bien stylée est due à M. Paul Delhez, — un jeune.

De lui également un grand panneau allégorique, représentant la Presse.

Bref, une exposition fort curieuse, et d'un haut intérêt, dont le succès est assuré, malgré la stupide et mesquine hostilité de certains de la Presse quotidienne.

Aussi nous y reviendrons.

X. X.

En notre prochain numéro, nous parlerons de la *Duchesse de Malfi*, la tragédie de Webster, excellemment traduite par G. Eekhoud.

Egalement étude critique sur les *campagnes hallucinées* de Verhaeren.

P. S. — Nous demandons à nos abonnés et nos lecteurs de vouloir bien excuser le retard assez sensible apporté dans l'envoi de la *Revue Rouge*; et à ceux qui se délectent au malin plaisir de pronostiquer la mort prochaine de notre publication, nous disons un énorme *sut*, dont l'avenir prouvera l'éloquence et la vitalité.

P. Ste B. et S. P.



Escrime - Boxe - Gymnastique

Cours complet pour Messieurs, Dames et Enfants

Ouvert tous les jours, de 6 à 10 heures du soir
et le dimanche, de 2 à 4 heures

—
3 francs par mois, jusqu'à l'âge de 15 ans;
5 » » passé cet âge;
1,50 » » pour le cours d'ensemble.

—
E. MORTIER

EX-PROFESSEUR DE LL. AA. RR. LES PRINCES BAUDOIN ET
ALBERT DE BELGIQUE

Rue de Wauthier, 93, à Laeken

(PROVISOIREMENT)

N. B. Les inscriptions sont reçues au domicile du Professeur.

Pour paraître très prochainement, chez les éditeurs
L. & A. GODENNE, à Malines :

Chansons Tristes

un beau volume de vers, in-16, sur papier de luxe, caractères elzéviens.

On souscrit par carte postale.

Deuxième Année — N° 6 & 7

JUIN-JUILLET 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Économie
politique

Le Numéro : 50 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eekhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier —
Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Louis
Delattre — Emile Vandervelde — D^r Charbonnier — Rodrigue Se-
rasquier — Lucien de Busscher — Frans Delbastée — Elslander —
Mathias Robert — Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère
— Lucien Jottrand — Charles Frappart — Frédéric Friche — Pierre
Armen — Paul Janssens — Jean Laenen — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

Th. Thoré-Bürger	LUCIEN JOTTRAND.
(avec une lettre inédite de CHARLES BAUDELAIRE)	
La Mère des Soldats	GEORGES EEKHOUD.
Une Statue (Vers)	EMILE VERHAEREN.
Le Baptême de St Nicolas	EUGÈNE DEMOLDER.
Chants des campagnes pauvres	SANDER PIERRON.
L'Évolution Symboliste	HENRY LE BŒUF.
Camille Lemonnier et la Justice	PAUL STE BRIGITTE.
Revue Littéraire :	
Duchesse de Malfi	} H. LE B.
Dit un page	
Prima Verba	} P. STE B.
Histoire de Louis XVII	
Les Vertiges	A.
Dieu et l'Etat	P. J.
Grappillages	} P. STE B.
Petite Correspondance	



Pour nos lecteurs

Dans un récent voyage qu'il vient de faire à Paris, l'un de nos collaborateurs est entré en possession d'un ensemble très complet et inédit de documents laissés par Thoré Bürger.

C'est un dépôt sacré, sorte de legs pieux qu'il doit à la bienveillance et à la confiance d'un ami intime de Thoré.

Nous croyons que la publication de ces lettres, fécondes en détails inconnus, relatifs à l'histoire de l'art et des artistes, présentera pour nos lecteurs un réel intérêt.

P. S^{te} B. et S. P.

Théophile Thoré-Bürger

A propos de quelques lettres de Charles Baudelaire, Eugène Delacroix, Jules Dupré, Théodore Rousseau.

I

« La glorification d'Eugène Delacroix, écrivait M. Maurice Du Seigneur, dans une étude intitulée *Eugène Delacroix et Théophile Thoré*, qui parut dans le *Journal des Arts* (Octobre, Novembre et Décembre 1890) a été en même temps la consécration des jugements formulés par la vaillante critique du Romantisme, de cette critique pleine d'admiration et d'enthousiasme pour le grand coloriste. Parmi les écrivains d'art de cette époque, Théophile Thoré est peut-être celui qui a proclamé le plus haut et avec le plus de verve le génie d'Eugène Delacroix » auquel nous ajouterons Théodore Rousseau, Jules Dupré, Diaz, Decamps et, comme dit M. Paul Mantz, dans la préface du catalogue de la vente des tableaux de Thoré, de tout ce groupe, qui rêvait d'introduire dans la peinture les émotions de l'es-

prit, et dont le talent est aujourd'hui accepté et consacré. A cette époque s'élevaient encore contre eux les préjugés des conservateurs de *l'art pur*, à présent « les portes de plus d'un temple se sont ouvertes pour recevoir ceux qu'on vouait jadis à d'immortelles gémonies et l'avenir a donné pleinement raison au courageux critique » (1).

« Thoré tenait pour les nouveautés, il célébrait courageusement les hardiesses de l'école grandissante, il croyait à Delacroix insulté, à Decamps méconnu, à Rousseau proscrit. De pareilles audaces peuvent aujourd'hui paraître toutes naturelles, mais elles étaient alors parfaitement excentriques. Comme il arrive souvent, l'hérésie est devenue la vérité » (2).

La critique autorisée s'émut et attaqua le défenseur des tendances nouvelles avec la même violence dont elle usait envers les artistes sincères à la recherche d'une formule originale, d'un art plus jeune, marchant de pair avec la philosophie, la politique et la science. Elle alla jusqu'à le qualifier de « défenseur compromettant d'artistes qui n'entendaient nullement accepter la responsabilité de ses actes. »

Il fallait, pour résister à ces attaques continuelles, pour persévérer dans la voie lumineuse que suivaient les novateurs, une science profonde, une énergie à toute épreuve et une foi sincère en l'éternelle évolution progressive de l'esprit humain. Thoré possédait ces qualités et put, grâce à elles, triompher de l'obscur routine.

« Il y a déjà bien longtemps — un peu après 1830, qui semblait promettre la liberté — écrivait-il dans les premières pages de son *Salon de 1861* — l'art français était en pleine révolution. On se battait à l'épée ou même d'une façon moins chevaleresque pour ou contre une pièce de théâtre, un livre, une brochure, un article de journal, un tableau, une statue, une lithographie. Tout le monde en était : les artistes et les littérateurs, les critiques et le public. Il s'agissait, en ce temps-là de savoir si chacun a le droit de faire dans les lettres et dans les arts ce qu'il veut, c'est-à-dire ce qu'il sent et ce qu'il comprend, ce qu'il voit ou qu'il imagine. Il y avait d'un côté toutes les autorités, les académies et les écoles, tous les gens d'importance, toutes les anciennes illustrations littéraires et artistiques, toutes les puissances de la grande presse. De l'autre côté une pléiade d'écrivains très hardis et

(1) Maurice Du Seigneur. *Le conseiller du bibliophile*. 1^{er} Octobre 1876.

(2) M. Paul Mantz, article de M. Maurice Du Seigneur. *Journal des Arts*.

très productifs, une petite bande de rapins barbus, effrontés comme des moineaux, et quelques critiques qui ne se gênaient guère —... il fallut un quart de siècle pour que le public en vint à reconnaître que deux ou trois critiques obstinés n'avaient pas eu tort, en attaquant des centaines d'artistes — dont les noms sont oubliés aujourd'hui — en exaltant une dizaine d'artistes, qui sont aujourd'hui la gloire de la France! » — et du monde entier.

A notre époque un peu lasse, où l'on affecte un décevant scepticisme, où un regrettable « indifférentisme » tente à s'implanter partout, on voudrait voir renaître les enthousiasmes d'antan pour ce qui est beau, juste, vrai. Malheureusement on pourrait encore appliquer à la critique actuelle, ce qu'en disait Thoré en 1861 :

« En général, la critique contemporaine ne semble pas avoir des impressions bien vives; aussi n'a-t-elle pas de phrases très franches et très claires; on ne sait pas trop ce qu'elle approuve et ce qu'elle condamne. Elle s'abandonne au préjugé, à ce qui est admis. Elle suit l'opinion au lieu de la conduire. Elle a cependant un devoir de conscience et même une certaine responsabilité publique, puisqu'elle est, suivant le mot de Shakespeare : « le sonneur de cloches qui se lève le premier et qui appelle les autres à l'église. » Il importe qu'elle ne soit pas le sonneur de petites églises et que, au contraire, elle attire la foule dans le temple le plus vaste, le plus indépendant et le plus éclairé. »

Le public a toujours été et sera fort longtemps encore, rebelle aux tendances nouvelles; M. Pierre Pétroz explique cette particularité dans la brochure qu'il publia en 1884, sous le titre : *Un critique d'art au XIX^{me} siècle*, et dans laquelle il a fort bien saisi la personnalité de Thoré-Burger.

« A moins de dons naturels assez rares, on ne sent, on n'apprécie l'une ou l'autre de ces beautés (celle de la nature et celle de l'art) que si l'on a appris à la découvrir, à la regarder, à s'en rendre compte. Thoré pensait que le principal devoir de la critique était d'éclairer à cet égard le public qui ne se trompe souvent que faute de lumière et d'un insuffisant exercice de ses facultés esthétiques, d'élever à soi les indifférents ou les aveugles. » « Si Rembrandt revenait au monde pour envoyer des tableaux à l'exposition, écrit Burger, il est bien probable qu'on ne les trouverait pas assez finis et assez charmants, à supposer même que le jury les eût admis. Et Rubens, on l'accuserait de ne pas savoir dessiner. »

Il faut donc, pour diriger le public, des hommes possédant des facultés esthétiques suffisamment exercées, qui puissent en quelque sorte avoir l'intuition du progrès.

Je ne crois pas qu'il existe de meilleure définition du progrès dans l'art que celle de M. Littré : « il faut une définition différente de celle qu'on donne pour la science et dire qu'il se développe quand d'âge en âge il devient autre, en restant conforme à la beauté. » — « L'instinct révolutionnaire, l'habitude de chercher les rapports existant entre les principales modifications de l'art et les grandes transformations de la philosophie, de la science et de la politique, ont toujours préservé Thoré de l'erreur que professent des esprits éclairés, mais prévenus ou rebelles à certaines notions, qui considèrent le mot progrès comme un mot vide de sens dès qu'il s'agit de l'art. — Il croyait fermement au progrès dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre social, sinon en un seul et même pays, au moins tour à tour chez l'une des nations de l'Europe, et il ne supposait pas que l'art, soumis en tous temps et en tous lieux à l'influence des idées et des mœurs, pût demeurer stationnaire ou rétrograder alors que tout change et progresse autour de lui — (1).

Il croyait si bien au progrès que, lorsque parurent les premières manifestations du naturalisme, ayant confiance en ces artistes qui voulaient, comme les sciences, s'attacher à l'étude des faits, de la nature vivante, telle qu'ils la voyaient et la comprenaient pour arriver à la connaissance des lois, à des généralisations théoriques, mais positives, il déploya la même ardeur pour défendre les Millet, les Courbet et les Manet que celle qu'il dépensa si généreusement pour les Romantiques : « Comment s'étonner du naturalisme dans l'art, puisqu'il est précisément l'analogue du procédé nouveau suivi dans toutes les directions de l'esprit humain, dans la philosophie, dans la politique, dans la science, dans l'économie sociale. »

« Il y a eu, il y a dans la presse démocratique, des critiques qui ont essayé d'expliquer comment il est possible que l'art concoure au progrès social et reçoive de celui-ci une impulsion favorable; il n'y en a pas qui l'ait fait aussi clairement, aussi judicieusement et complètement que Thoré;... il les a toujours montrés se prêtant mutuellement aide, et il n'a jamais sacrifié l'art au progrès social ou subordonné le progrès social à l'art. Il admettait entre eux une sorte de hiérarchie et

(1) M. Pierre Petroz.

la respectait; cependant, s'il croyait au progrès social, il aimait trop passionnément l'art pour lui demander de renoncer à une seule de ses qualités essentielles. Il niait d'ailleurs qu'un amoindrissement quelconque de celui-ci pût être en quoi que ce soit favorable à celui-là puisqu'ils avaient tous deux un but et des intérêts identiques » (1).

Thoré fut toujours avec les novateurs et les audacieux et nous ne doutons pas que s'il eût été donné à l'éminent critique, au profond connaisseur des anciens maîtres flamands et hollandais, qui n'avait d'autre souci que l'intérêt de la vérité, d'assister à l'éclosion d'une tendance nouvelle s'intitulant « Symbolisme », il n'eût sagement jugé les jeunes auxquels nous répétons la belle invocation de la préface de ses Salons (édition de 1868, page 32) :

« O jeunesse immortelle, c'est toi qui as l'audace et la conviction,
 » c'est toi qui te hasardes résolument vers l'inconnu. C'est toi qui
 » passes à la nage les fleuves et les torrents pour aller sur l'autre
 » rive cueillir des fleurs d'un parfum étrange et d'une couleur innom-
 » mée. C'est toi qui escalades les montagnes et les glaciers pour aller
 » regarder d'en haut ce qui resplendit tout autour. C'est toi qui cours
 » après les chimères, qui les apprivoises et finis par les asservir au
 » foyer domestique. C'est de toi qu'il faut attendre toute initiative et
 » toute pénétration, tout entraînement salutaire vers la destinée! »

*
 * *

Lettre de Charles Baudelaire à W. Bürger

(A propos de Manet)

Edouard Manet exposait au salon de 1864, plusieurs toiles qui valurent à leur auteur les injures de la foule et les exclamations des critiques autorisés. Voici ce qu'écrivit Bürger, à propos de l'une de ces toiles intitulée le *Toréador* : ... Ce toréador, éventré pour le plaisir de quelques milliers de spectateurs affolés, est une figure de grandeur naturelle, audacieusement copiée d'après un chef-d'œuvre de la galerie Pourtalès (n° 163 du catalogue), peint par Vélasquez tout simplement. M. Manet a les qualités d'un magicien, des effets lumineux, des tons flamboyants, qui pastichent Vélasquez et Goya, ses maîtres de prédi-

(1) *Un critique d'art au XIX^e s.*, par Pierre Petroz.

lection... Dans son second tableau, *les Anges au tombeau du Christ*, c'est un autre maître espagnol, le Gréco, qu'il a pastiché avec une égale furie, sans doute en manière de sarcasme contre les amoureux transis de la peinture discrète et proprette... Je conviens que ce formidable Christ et ses anges, aux ailes bleu de Prusse, ont l'air de se moquer du monde, qui dit : « On n'a pas idée de ça! une aberration! » « C'est encore une femme très distinguée qui apostrophait ainsi le pauvre Christ de M. Manet, exposé à la risée des pharisiennes de Paris. Ça n'empêche pas que les blancs du linceul et les tons de chair ne soient extrêmement justes dans la peinture de M. Manet, que le modelé du bras droit surtout et le raccourci des jambes du Christ ne rappellent des maîtres assez estimés... » (1)

A la fin de ce même article, nous lisons ce qui suit :

« La critique doit se défier de ces rapprochements d'où elle infère presque toujours une imitation; la similitude apparente de deux artistes peut n'être que le résultat de mystérieuses coïncidences! » C'est ce que Charles Baudelaire, ami de Manet, écrivit à Bürger.

Nous reproduisons ici, dans son intégrité, cette lettre intéressante :

« Bruxelles, Taverne du Globe.

» Cher Monsieur,

» J'ignore si vous vous souvenez de moi et de nos anciennes discussions. Tant d'années s'écoulent si vite! Je lis très assidûment ce que vous faites, et je veux vous remercier pour le plaisir que vous m'avez fait en prenant la défense de mon ami Edouard Manet, et en lui rendant un peu justice. Seulement il y a quelques petites choses à rectifier dans les opinions que vous avez émises.

» M. Manet que l'on croit fou et enragé, est simplement un homme très loyal, très simple, faisant tout ce qu'il peut pour être raisonnable, mais malheureusement marqué de romantisme depuis sa naissance.

» Le mot pastiche n'est pas juste. M. Manet n'a jamais vu de Goya, M. Manet n'a jamais vu de Gréco, M. Manet n'a jamais vu la galerie Pourtalès.

» Cela vous paraît incroyable, mais cela est vrai.

(1) Salon de 1864, p. 68, 69 et 100 (Salons de M. Bürger de 1861 à 1868). Paris. Jules Renouard, 1870.

» *Moi-même, j'ai admiré avec stupéfaction ces mystérieuses coïncidences.*

» *M. Manet, à l'époque où nous jouissions de ce merveilleux musée espagnol que la stupide république française, dans son respect abusif de la propriété, a rendu aux princes d'Orléans, M. Manet était un enfant et servait à bord d'un navire.*

» *On lui a tant parlé de ses pastiches de Goya, que maintenant il cherche à voir des Goya.*

» *Il est vrai qu'il a vu des Vélasquez, je ne sais où.*

» *Vous doutez de tout ce que je vous dis? Vous doutez que de si étonnants parallélismes géométriques puissent se présenter dans la nature? Eh bien! on m'accuse, moi, d'imiter Edgar Poë! Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poë? Parce qu'il me ressemblait.*

» *La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec étonnement et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des PHRASES pensées par moi, et écrites par lui vingt ans auparavant.*

» *Et nunc, erudimini, vos qui judicatis...! Ne vous fâchez pas; mais conservez pour moi dans un coin de votre cerveau un bon souvenir. — Toutes les fois que vous chercherez à rendre service à Manet, je vous remercierai.*

» Charles BAUDELAIRE. »

Bürger ne se fâcha pas, mais jugeant que « la liberté de la critique est la condition première de la liberté de l'art » et faisant preuve ainsi de conscience et d'honnêteté, il ajouta aux quelques lignes de Baudelaire :

« ... les phénomènes de l'esprit sont communs à tous, et ils peuvent se produire sous des formes pareilles chez plusieurs individus qui ne se connaissent point mutuellement... Je tiens donc qu'Edouard Manet n'a jamais vu de Goya et qu'il est tout naturellement coloriste à la façon de ce peintre exquis et fantasque... Nous consignons toujours en passant que la peinture de Manet n'est pas un pastiche de Goya, et nous avons plaisir à répéter que ce jeune peintre est un vrai peintre, plus peintre à lui tout seul que la bande entière des grands prix de Rome. »

Notons encore ce passage du *Salon de 1868* : « Je me risque à dire que M. Edouard Manet voit très bien. C'est la première qualité pour être peintre. A la vérité, il faut encore d'autres qualités avec celle-là. Manet voit la couleur et la lumière, après quoi il ne s'inquiète plus du

reste. Quand il a fait sur sa toile « la tache de couleur » que font sur la nature ambiante un personnage ou un objet, il se tient quitte. Ne lui en demandez pas plus long, — pour le moment. Le mérite principal de ces œuvres, c'est la lumière qui circule et qui distribue partout le modelé et le relief. M. Manet se débrouillera plus tard, quand il songera à donner leur valeur relative aux parties essentielles des êtres. »

Aujourd'hui nous pouvons admirer l'*Olympia* « qui, au salon de 1865, fit courir tout Paris pour voir cette drôle de femme, son bouquet splendide, sa négresse et son chat noir » — ce bouquet lumineux et ce chat hoffmannesque. Elle attend au *Luxembourg*, le moment de rejoindre au Louvre « l'auguste assemblée des maîtres anciens. »

(*A suivre*).

LUCIEN JOTRAND.

La Mère des Soldats (*)

A cette banale enseigne la *Belle Vue*, un estaminet point banal du tout, et moins banale encore la *baezine*. Demandez plutôt aux soldats de la garnison ? Si vous parliez de la *Belle Vue*, beaucoup de pousse-cailloux ne vous comprendraient pas, ou bien, après avoir réfléchi et tâtonné :

— La *Belle Vue* ? connais pas !... Ah, si, tout de même. Mais c'est chez maman Fontaine, chez la « Mère des Soldats, » que vous voulez dire.

O, ne pensez pas à mal. Il ne s'agit pas d'une « tenancière, » d'une de celles que vous savez. Le sobriquet de la digne femme est un brevet de bonté écartant toute mauvaise pensée.

C'était un tout petit « staminet » au coin d'une plaine d'exercices, près des anciens remparts, de la grande ville flamande. Trois fenêtres. Pour mobilier : quatre tables de bois blanc recurées à en paraître toujours neuves, fraîchement rabotées ; quelques chaises de paille ; un petit billard, dit chinois, jeu d'enfants ou de soldats — car y a-t-il plus grands enfants que les militaires et les marins ? — une vieille horloge au timbre adorable, une de ces horloges dont le timbre s'attendrit et se bonifie comme le bon vin, un comptoir derrière

(*) Cette nouvelle fait partie des *Proses Gymniques*, un volume, pour paraître prochainement.

lequel s'étagent des brocs, des verres, et sur la cheminée une naïve garniture en verre soufflé, que la bonne femme avait reçu d'une sien cousin, verrier au Val-Saint-Lambert.

Car elle est wallonne, la digne veuve Fontaine, qui, sans enfants, s'est faite la mère de tous les soldats de la garnison. Maîtresse femme, solide comme un homme, cinquantenaire, mais réjouie et rose, saine comme une jeunesse. Combien de « classes, » de « levées, » a-t-elle déjà vu passer par son établissement, la cordiale femme ! Les anciens, les libérés la recommandent aux nouveaux venus. Nulle ne s'entend comme elle à vous retourner, à vous retaper le moral du conscrit nostalgique, à le brusquer affectueusement. Ils lui racontaient leurs affaires. Elle lit leurs lettres et aux illettrés, elle sert parfois d'écrivain public, ou bien elle leur dicte ce qu'il faut mettre sur le papier.

C'est chez elle que le permissionnaire rentrant de congé dépose ses provisions, ses épargnes. C'est chez elle aussi qu'aux époques de licenciement les pioupious paient leur dernière tournée, en chantant. Et voilà les rappelés en pantalon blanc, en veste d'intérieur, le livret passé dans leur veste, si comiques, poupards et fessus. Combien elle en avait vu défilé ? Artilleurs, avec leur tunique à pans ornés d'une grenade enflammée, le talpak à plumet, les fourragères rouges ; piotes à culottes grises, petits carabiniers verts et jaunes, chasseurs, lanciers gris ; guides plus élégants, jolis hommes, culottés de rouge, sanglés dans le dolman ; grands grenadiers embarrassés de leur stature humiliante pour le commun des mortels, avec des têtes d'enfants candides, couronnant des corps terribles. Maman Fontaine connaissait leurs noms et même leurs surnoms, même leur signalement ; elle eût pu rétablir trait par trait leur registre matricule.

C'était à la *Belle Vue*, ou plutôt chez maman Fontaine, la mère des soldats, *leur* mère, qu'ils venaient parler de leur autre mère, s'épancher des vexations du service, des persécutions que leur faisait endurer l'un ou l'autre caporal schlague qui les « cherchait ». Et quelle puissante médiatrice que cette simple femme ! Son honnêteté était un prestige, imposant même aux gradés, même aux officiers. Que d'injustices elle prévint ! Que de malheurs elle empêcha. Les mauvais sujets, les soudrilles et les remplaçants ne franchissaient pas son seuil. Voisine des bouges qui entourent souvent ces casernes, c'était la maison honnête et patriarcale, sentant bon l'ordre, la probité et la vertu. Souvent, lorsque pris d'une de ces furies prétoriennes, qui s'emparent de temps à autres d'une garnison à la suite de conflits avec les pékins, les soldats met-

taient à sac toutes les maisons du quartier, à commencer par les débits interlopes, la rage de ces démolisseurs se fut reportée sur l'imprudent qui eût seulement osé froler de son sabre la porte ou les volets de la *Belle Vue*. On l'eût écharpé. Malheur même à celui des leurs, au mauvais garçon qui se fut avisé de manquer en paroles à la mère des soldats. Il aurait eu maille à partir avec tout son régiment, voire avec toute la garnison. Son compte eût été réglé mille fois plutôt qu'une. Aussi les mauvais coucheurs, les trainards d'éperons, les ivrognes, les cherche-querelles, les rossards, ne venaient pas chez la digne femme. D'ailleurs, été comme hiver, onze heures sonnante, elle fermait ses volets, et elle n'eût même plus ouvert au commandant de la place lui-même.

Georges EEKHOUD.

(*La fin au prochain numéro.*)

Une statue

A n'importe quel précurseur.

*Avec, devant les yeux, l'astre qu'était son âme,
Par des chemins de rocs incandescents de flamme,
Il s'en était allé si loin vers l'inconnu
Que son siècle vieux et chenu
Toussant la mort au vent trop fort de sa pensée,
L'avait férocement enseveli dans la risée.*

*Il gisait tel, depuis des tas d'années
Vers l'avenir échelonnées,
Lorsqu'un matin la ville éclata d'or
Et de fête pour son apothéose
Et le grandit en une pose
De volonté debout sur un piédestal d'or.*

*On inscrivit sur le granit, en marge,
L'exil subi, la faim, l'oubli et la prison;
Et l'on tressa comme une floraison
Son crime ancien autour de son front large.*

*On lui prit sa pensée et l'on en fit des lois;
On lui prit sa folie et l'on en fit de l'ordre;
Et ses railleurs d'antan ne savaient plus où mordre
Le battant de tocsin qui sautait dans sa voix.*

*Sa statue étonnante illuminait la brune;
Et le peuple, le soir, après le travail sombre,
Menait vers lui ses fils pour embrasser dans l'ombre
Le vêtement sacré que lui faisait la lune.*

Emile VERHAEREN.

Le Baptême de Saint Nicolas ⁽¹⁾

Le jour du baptême arriva et ce fut une grande fête à Ypermonde. Le bruit de l'évènement s'était déjà répandu par la ville. Les enfants criaient :

— Saint Nicolas est né! Saint Nicolas est né!

Comme il avait gelé, la neige était intacte. Jamais les drapeaux des corporations ou les bannières religieuses ne se déployèrent avec tant d'éclat qu'au milieu de ce décor d'hermine où le soleil distribuait à profusion ses rayons.

Les rues étaient ornées comme si un empereur, suivi de son escorte, allait entrer dans la ville en triomphateur. Nul vent n'agitait les oriflammes. Leurs mille couleurs donnaient l'illusion de jardins de roses, de lys, de tulipes, suspendus aux fenêtres. Au sommet de la cathédrale, au faite du beffroi les grands drapeaux des jours de fête avaient été hissés à leur hampe, avec leurs aigles couronnés, qui paraissaient ainsi d'étranges oiseaux planant au ciel bleu.

Les habitants d'Ypermonde, vêtus de leurs manteaux d'hiver les plus riches, circulaient lentement le long des façades. Ils s'abordaient en parlant de l'évènement du jour.

Toutes les femmes prétendaient avoir vu l'ange descendre du ciel, pendant la nuit de la naissance de Saint Nicolas.

(1) Fragment inédit tiré de « l'Histoire Authentique du grand Saint-Nicolas » écrite pour les enfants et dont les deux premiers chapitres ont paru dans la *Société Nouvelle* et dans le *Mouvement littéraire*.

— Oui, chère voisine, quand je l'ai vu, il était au-dessous de la lune.

Tout à coup, on vit arriver au loin, un riche carosse, traîné par deux chevaux blancs.

Ces chevaux foulèrent fièrement la neige, secouant par intervalles, en hennissant, leurs crinières qui paraissaient de laine, tant elles étaient blanches.

Dans le carosse était assise Trinette, tenant sur ses genoux l'enfant emmaillotté de soie. Elle avait placé sur son giron une peau d'agneau pour réchauffer le nouveau-né, si la bise s'était montrée trop âpre.

Vis-à-vis d'elle avaient pris place le parrain et la marraine. Celle-ci, toute jeune encore, et d'une réelle beauté, avec ses grands yeux limpides, était aussi opulemment habillée qu'une marquise. Intimidée par tout ce peuple qui l'acclamait au passage, elle se baissait parfois en faisant à l'enfant une risette.

Le parrain était un jeune seigneur qui portait une épée au côté, une toque à plumes sur la tête. Il contemplait la foule d'un air satisfait. Il était d'ailleurs propriétaire d'un grand château; on le rencontrait souvent dans les bois, chassant à la tête d'une meute de chiens; il possédait des moulins à vent et à eau, des étangs pleins de poissons, et trois chevaux de grand prix que son père avait achetés à son intention en Angleterre, lors d'un grand voyage au-delà de la mer du Nord.

Le carosse arriva sous le porche de la cathédrale et s'arrêta.

Le parrain descendit le premier et offrit la main à sa compagne. Trinette suivit avec l'enfant.

C'était une des plus belles cathédrales de cette partie de l'Europe. Elle dressait au-dessus de sa façade, comme l'église de Sainte Gudule à Bruxelles et comme Notre-Dame de Paris, deux immenses tours carrées. Ces tours étaient flanquées d'innombrables niches, dans lesquelles figuraient, en pierre sculptée, une légion de saints et de saintes, ainsi que les principaux ducs de Bourgogne et les guerriers de leur temps.

Au centre de la façade, une immense verrière, en rosace, mettait comme une grande roue.

Les trois portes étaient surmontées de nombreuses figures de martyres et d'archanges, et derrière le monument, à l'extrémité de son long toit, soutenu par des absides gigantesques, une flèche pointue piquait le ciel surmontée d'une croix sur laquelle perchait un coq d'or.

Ce matin-là, le soleil perçait les verrières dont les mille couleurs incendiées par le jour rayonnant jetaient des galettes de lumière bariolée aux colonnes séparant les nefs ou bien aux dalles du sol sur lesquelles étaient gravées des inscriptions tombales. On eût dit que c'était déjà le printemps qui venait faire resplendir les tabernacles des autels et les grands chandeliers. Les fantaisies des rayons, aux teintes brillantes, empruntées aux vitraux, paraissaient couronner de fleurs fraîchement cueillies les vases sacrés ; les vierges, en marbre ou en chêne bruni, semblaient aussi printannières qu'au mois de mai, lorsqu'on les fête.

Le gros bourdon se mit à tinter. Là-bas, dans le chœur, des encensoirs brûlaient.

Le peuple était entré dans la cathédrale et s'y pressait avec dévotion.

— C'est monseigneur l'archevêque qui baptise lui-même l'enfant, disaient à leurs voisins des commères bien informées.

— Oui, vous pensez, madame.

On entendait le glissement des chaises sur les dalles et le bedaud, sa hallebarde au poing, en grand costume, une petite épée en sautoir, se promenait solennellement au milieu des paroissiens.

Comme c'était jour d'hiver et que le fleuve était gelé, beaucoup étaient venus à la messe, des patins à la main ; les joues étaient d'un rose vit, piquées par la froidure. Les vieillards portaient des manteaux doublés de peaux de renards ou de loutres et les femmes avaient rabattu sur leurs oreilles les brides de leurs bonnets et de leurs chaperons.

Le groupe, sorti du carosse, s'avança lentement au milieu de la cathédrale. Dans le fond du chœur, une porte s'ouvrit. Quatre enfants en soutanelle violette, porteurs de grands chandeliers d'argent, se montrèrent d'abord ; puis quatre autres, qui balançaient des encensoirs.

Monseigneur l'archevêque parut alors dans toute la splendeur de son costume d'apparat.

Il avait sur la tête une mitre blanche et s'appuyait sur une crosse magnifique.

Sa chasuble était le chef-d'œuvre du chasublier d'Ypermonde. On y voyait des pélicans en argent sur des broderies d'or, parmi les dessins capricieux que faisaient mille fleurs charmantes.

Monseigneur l'archevêque avait une figure douce et blanche de vieillard miséricordieux. Au geste de bénédiction que faisaient ses

doigts levés, on devinait qu'un peu de la bonté du ciel lui était échue en partage.

A son entrée, l'orgue se mit à chanter onctueusement, et l'on eût dit vraiment, tant cette apparition était sereine et riche, que des colombes allaient voler dans la musique et que des paons blancs allaient venir s'abattre sur les sculptures en chêne noir du jubé.

Des chanoines suivaient l'archevêque et celui-ci se dirigea vers le nouveau-né.

Tous se rendirent aux fonds baptismaux.

L'orgue résonnait toujours, et d'une façon telle que les habitants d'Ypermonde ne se rappelaient pas avoir ouï jamais de musique aussi sublime. Parfois ces fugues semblaient des chœurs d'enfants célébrant des Noël's; d'autres fois c'étaient des voix d'anges qui entonnaient des chants de gloire dans des jardins pleins de lys et de lumière. Il s'élevait aussi des sons qui paraissaient sortir de miraculeuses chapelles d'argent, tant ils étaient suaves, et l'on eût dit que de larges nappes de clarté s'étendaient dans les phrases de cette harmonie.

Les fonds baptismaux étaient ciselés en cuivre; ils figuraient une immense coupe ornée d'écussons en émail et dont le pied reposait sur quatre lions de métal couchés sur le sol.

La marraine présenta l'enfant au-dessus de la coupe, qui contenait une eau claire et lustrale.

Un silence très profond régnait parmi le peuple.

Alors l'archevêque, tandis qu'un enfant de chœur relevait le coin de son manteau, versa sur le front de Saint Nicolas un peu de cette onde limpide qu'il avait prise dans une écaille et il prononça des paroles sacramentelles.

Les sons de l'orgue furent à cette instant tellement purs qu'on eût dit que le ciel s'était ouvert et que tous les archanges, et que tous les chérubins planaient au-dessus de la ville d'Ypermonde, les uns avec des violes, les autres avec des flûtes, les autres avec des violons ou des hautbois. On les devinait presque, trolant de leur longue robe blanche ou de leurs ailes couleur d'arc en ciel les tours de la cathédrale et mettant leurs figures auréolées et leurs gestes de musiciens le long des gargouilles grimaçant sous la neige. Oh! oui, c'était de la musique qui descendait des espaces bleus où se passent les événements étranges qui font naître les étoiles. Jamais les oreilles humaines ne furent à une fête pareille. Le temple, rendu plus léger

par ces accords aériens, semblait vouloir se détacher de la terre et monter prodigieusement vers le zénith.

Aussi une légende a-t-elle pris naissance dès ce moment à Ypermonde.

On y raconte qu'au moment où Saint Nicolas était entré dans la cathédrale, une femme vêtue de bleu, le regard doux et les mains blanches comme une âme rachetée, était venue s'asseoir devant le clavier de l'orgue et s'était mise à jouer. L'organiste et les chantres, à son aspect mystique, s'étaient jetés à genoux, émerveillés de sa beauté supra-terrestre.

— Je suis votre patronne, avait-elle dit aux musiciens.

Tout le monde croit que cette femme, descendue au jubé par l'escalier du carillonneur et qui montra un génie si profond dans l'art de faire chanter et ronfler les tuyaux sonores des orgues, n'était autre que Sainte Cécile, la vierge artiste, issue jadis d'une noble famille romaine et qui souffrit le martyre sous le règne d'Alexandre Sévère.

Eugène DEMOLDER.

Chants des Campagnes pauvres

A mes sœurs Lucie et Jeanne.

I

Des horizons immenses; parfois une ferme, un bouquet d'arbres rabougris, fait de maigres branches supportant de pauvres fruits. Une terre jaune, inculte, du sable et de l'argile et où poussent, par ci par là des blés minces, bas, tristes de vivre dans ce désert pitoyable. L'été, le soleil crève les flancs de la terre et met à nu ses entrailles desséchées. Aussi se creusent l'hiver les mains des sans-logis, lorsque la bise les cingle de ses fouets de glace. Chaque saison, la terre se ride plus profondément; on la dirait plus vieille que toutes les autres glèbes.

L'hiver le sol est boueux, on y enfonce jusqu'aux genoux; les paysans s'y aventurent avec la crainte des embûches et des surnaturelles rencontres. Les ornières sont des ruisseaux, les flaques des mares stagnantes et profondes. Tout est mort, blanc et pâle. La fumée, sortant du toit des chaumières, se confond avec la brume. La

nuit, parmi les nuages, la lune brille sinistrement, les chemins ont peine à lui arracher ses argentins rayons, qui donnent aux objets de suspectes silhouettes.

Des sapinières encadrent les lointains et semblent les noires murailles d'une vétuste citadelle, qui serait là pour anéantir leur révolte, si les paysans, un jour, abandonnaient leurs outils pour raisonner leur souffrance et réclamer du bonheur.

Les intempéries se succèdent; la pluie détrempe les campagnes, goutte dans les chaumières des besoigneux, avive leur mélancolie par sa chute monotone. Le vent souffle en chantant dans les bruyères; des rafales passent, déracinent les arbres chétifs, balayent les cours des fermes, emportent les toitures, renversent les enclos. Il gèle des semaines, la neige durcit; les labours et les chaussées ne forment plus qu'une plaine de glace sans transparence, lourde, où se voient des traces de sabots, laissées là après le passage d'un paysan. Frileux, les gens restent au logis, usant, à se chauffer, la provision de bois maigre ramassée sous les sapins.

II

Les beaux jours reviennent; le soleil moins morose s'enhardit et se montre souvent. La terre détrempée se sèche peu à peu. L'herbe pousse rare, les bruyères forment par les loins un immense tapis sombre qui disparaît en tons violets derrière les plaines et aux pieds des hameaux et des sapinières qui pâlissent.

Tout croît péniblement. Et le laboureur peine, transpire à arracher aux champs les trésors de leur fécondité. Il draine, bêche sans repos, du jour au crépuscule, aime sa terre autant que le produit de ses propres flancs; il la vénère, pleurant parfois à la voix si revêche et si mauvaise malgré sa prévenance et son labeur. Il la foule avec respect et des fois, il arrête sa charrue pour admirer l'infini des cultures. Une activité débordante règne dans les fermes. On est pauvre toujours, mais on se sent heureux au retour du printemps et de sa douce chaleur. Les petites vaches sortent conduites par un jeune vacher, pieds nus, qui les dirige par les bruyères, pâitre à leur aise. Il chante, tout heureux d'être dehors, suivant les chemins avec ses bêtes, ces chemins parcourus si souvent la dernière saison et dont il lui a fallu durant des mois oublier l'existence.

De vieilles charrettes cahotent sur les routes, avancent lentement

à cause de leur lourde charge. Des sillons se forment, infiniment, se confondent par la perspective avec d'autres sillons. Des chevaux trapus tirent la charrue, cadencant leur allure pesante; leur tête balance en ligne verticale. Parfois, au détour d'un labour, ils hennissent avec joie et dressent les oreilles au passage d'un vol de cigognes ou de corbeaux.

Des laboureurs parcourent la lande en grandes lignes droites et parallèles, étendent leurs bras qui sème et répand autour d'eux, à la volée, le germe de la moisson.

Tout le temps que durent les travaux, les oiseaux picoreurs s'ébattent au-dessus des têtes des semeurs, s'enhardissent et s'aventurent sur les champs, lorsque l'homme y a passé. Des épouvantails se dressent de distance en distance, et éloignent les oiseaux vers d'autres contrées plus clémentes peut-être. Plus la saison avance, plus les laboureurs s'exténuent, s'acharnent à leur besogne.

Pas une âme reste inactive; les femmes aussi travaillent, reprennent les vêtements usés de leurs gars, nettoient les outils, rouillés par les pluies récentes, aiguisent les faux sur des meules vétustes. Elles trottaient dans les places, apprêtent les granges, les approprient pour recevoir les moissons. Les enfants grandissent, de saison en saison leur taille se développe, et bientôt de nouveaux serfs, de nouvelles recrues viendront élargir le cercle des peineurs. Dès leur adolescence ils sont cultivateurs invétérés et lorsqu'ils ont vingt ans, ils sont musclés à force de travail.

III

Les fermes sont pleines de bruits et retentissent du chant des filles. Les carrelages ont des éclats sanguins. Les vitres sont vierges de poussière, les rideaux sans usure, et les murs blancs comme neige sous leur couche de chaux récente. Les tables sont propres comme une âme de chrétien. Sur les planches des cuisines, les casseroles de cuivre ont des scintillements d'astres d'or; les bahuts montrent les assiettes d'étain des ancêtres, plus brillantes que des miroirs.

Les femmes préparent leurs *cottes* et les *kiels* de leurs hommes.

Dans les cabarets un changement s'opère. Un orchestre est placé dans un angle exhibant ses séries de trompettes jaunes, ses statuettes peintes battant la mesure et ses colonnettes torsées mobiles. Des

branches de sapin dessinent sur les murs des guirlandes. Des drapeaux décorent la façade où des lanternes de papier coloré relient les fenêtres et forment au-dessus de la porte une girandole étrange.

C'est la kermesse. La campagne est déserte, pas un travailleur n'est occupé sur l'étendue des champs. Tous restent au village. Depuis le matin ils ont vêtu leurs beaux effets; les femmes ont mis leur bonnet blanc. Pour quelques jours on oublie le travail, la misère, la douleur. La joie pénètre partout, séduit les plus soucieux.

Les cloches de l'église tintent avec allégresse; dans la nef tout le hameau est assemblé, tous prosternés, en des poses édifiantes, prodiguent les prières.

Au sortir de la messe on se déride pour ne songer qu'à la fête. Des cabarets sort un concert de voix joyeuses de buveurs, de pintes qui s'entrechoquent, de violons dont on racle cruellement les cordes.

Des groupes se forment, font le tour des hameaux en vociférant des chansons, s'arrêtent chez les baes de connaissance pour se mouiller le gosier. Et les filles sont lutinées de ci de là, baisées à pleines bouches; et elles ne se fâchent point, rient aux éclats et se soustraient habilement aux étreintes hébêtées qui les serrent avec désir.

Puis vient le soir. Du fond des campagnes on entend l'orchestrier égrener ses ritournelles cadencées. Sa musique s'élève mélancolique, pleurnichante, se perdant parfois dans l'éclat des voix ivres et furieuses. Et les gars et les filles dansent, tourbillonnent, culbutent, s'accouplent, ont des gestes engageants et canailles. Des rixes éclatent souvent, elles se continuent au dehors entre les jaloux; parfois le sang coule sans entraver la débauche. Les femmes rient, s'enivrent autant que les galants; les *kiels* se frippent, les cottes et les bonnets blancs se souillent. La kermesse s'étend jusqu'aux grand'routes que prennent des bandes de paysans pour se rendre à d'autres hameaux.

Çà et là, au bout d'une perche devant un cabaret, une vessie gonflée balance tranquillement sa panse arrondie. Les rustauds, alléchés par cette parlante enseigne, s'entassent dans la salle, se gavent de tripes, de boudins et de côtelettes grasses. C'est un festin joyeux; tout le monde dévore, en buvant des pintes pour s'émoustiller; on s'arrête souvent pour respirer et pour chanter un couplet.

Sur les routes des ivrognes roulent dans les fossés en ronchonnant.

Des couples se perdent dans les bruyères et gagnent les bois de sapins qui retentissent d'une musique de baisers et de petits cris de filles lutinées.

Et la musique de l'orchestration se perd au loin, vague, semant ses notes avec lenteur, comme las de jouer.....

IV

Les mois s'écoulent; le soleil gagne lentement la cime élevée des cieux et laisse tomber à pic ses rayons de flammes. L'été arrive, expulsant les fraîcheurs printannières. Les mares se dessèchent, les ruisseaux montrent leur lit où des poissons argentés agonisent fascinés par l'éclat du ciel bleu. La moisson est dolente comme si les paysans avaient le regret de faucher ces blés trop courts sans expansion ni sève. Pour les semailles on manquait de bras, pour la récolte on ne peut les occuper tous. Les granges sont trop vastes et semblent gênées de recevoir les pauvres provisions qu'on leur confie. Des meules de foin et de luzerne naine s'élèvent à l'écart des fermes; elles sont chétives, sans ampleur et, de loin, ressemblent à de grands champignons.

La température s'alourdit, on respire péniblement. Des vapeurs, le matin, sortent de terre, la stérilité y entre par les portes ouvertes. Le niveau des puits baisse sensiblement. L'herbe brunit, se recroqueville. Les sapins répandent sous leur ombrage des parfums résineux et violents.

Et le soir, au loin, des feux s'allument sur la lisière des bois; les feuilles mortes amoncelées s'incendient, empanachent la nuit de flambeaux immenses. Et les sapinières apparaissent, plus sombres que de coutume, avec leur ceinture de murailles de deuil. On croirait, à la lueur des brasiers, les voir s'avancer et vouloir briser les villages et les hameaux dans leurs griffes impitoyables.

Dans les chaumières, les yeux collés aux vitres, les rustres regardent dans la nuit le grandiose spectacle: les femmes et les vieillards se signent et disent des prières. Des pleurs sortent des berceaux où les enfants ont peur en voyant les vieux si craintifs et si tristes.

Les intempéries se succèdent, la pluie détrempe les campagnes, goutte dans les chaumières des besoigneux, avive leur mélancolie par sa chute monotone. Le vent souffle en chantant dans les bruyères. Des rafales passent, déracinent les arbres chétifs, balayent les cours des fermes, emportent les toitures, renversent les enclos. Il gèle des semaines, la neige durcit; les labours et les chaussées ne forment plus qu'une plaine de glace sans transparence, lourde, où se voient des traces de sabots laissées là après le passage d'un paysan. Frileux, les

gens restent au logis, usant à se chauffer, la provision de bois maigre ramassée sous les sapins. Les femmes ont les yeux rouges et se désespèrent en regardant les campagnes moroses. Les hommes ne causent pas, sont inactifs, attisent le feu de l'âtre ou contemplent avec mélancolie les flocons blancs qui, lentement, choient sur la terre léthargique.

Sander PIERRON.

Schaerbeek, mai 1893.

L'Evolution Symboliste

A PROPOS D'UN LIVRE NOUVEAU (I).

II

L'étude documentée et approfondie des manifestations symbolistes en Belgique serait une tâche pénible, tout au plus accessible à ceux qu'un travail attentif et une observation expérimentale ont rendus dignes d'une pareille entreprise. Pas d'écoles nettement tracées, pas de théoriciens explicites; des groupes, fraternellement unis, respectant leurs mutuelles convictions d'art, et poursuivant chacun en sa voie, l'idéal rêvé. Toutefois, certaines personnalités se détachent, qui semblent caractériser par leurs tendances l'expansion du mouvement nouveau : Maeterlinck, en ses vers et pièces de théâtre; Van Lerberghe, dans ses *Flaireurs*; Verhaeren, dans ses poésies dernières et principalement les *Campagnes hallucinées*, se préoccupent surtout d'une évocation d'impression, une suggestion de sensations qui recherche la mystérieuse prolongation des réalités dans le rêve troublé.

L'œuvre dramatique de M. Maurice Maeterlinck est tout entière conçue dans l'esprit de ces tendances. Choisissons comme exemple son dernier ouvrage représenté, l'adorable légende de *Pelléas et Mélisande*, dont la troupe de M. Lugné-Poë nous a donné, ce mois, une si artistique interprétation. Quel charme touchant, pénétrant et étrange dans ces naïvetés profondes, ces sensations qui effleurent à peine et

(1) *Chansons Tristes* de Paul Sainte Brigitte. — Godenne, Malines.

subsistent en souvenirs intenses! Et cependant, ce sont toutes choses suggérées, à peine dépeintes dans le dialogue, dont l'ensemble produit cet effet, ces impressions longuement poursuivantes, après la première lecture ou la première audition. Cette émotion si délicate, ce vague craintif et enveloppant, ce voile sombre qui adoucit la trop grande réalité des visions, tout réclame de l'esprit un travail imaginaire et personnel, et l'auditeur, suppléant par ses propres facultés aux esquisses imprécises qui lui sont présentées, fait lui-même ce travail de suggestion évocative qui donne tant de pénétration aux sentiments qu'il éprouve.

Il en est de même pour les *Flaireurs* de M. Van Lerberghe, œuvre moins raffinée et plus sobrement construite, où l'auteur recherche ses effets de terreur et de mystère dans la non-apparition des personnages sinistres, et le canevas supposé d'une musique étrange, non interprétative et surnaturelle. Mais le travail fourni par le lecteur est le même, et plus celui-ci aura l'imagination vivace, plus il sera profondément impressionné.

J'arrive aux poètes. M. Verhaeren vient d'affirmer la riche puissance de son talent dans une œuvre nourrie et forte, où se remarquent surtout l'élévation et la solidité de l'inspiration poétique : *les Campagnes Hallucinées* (1). Des pièces comme le *Fléau*, le *Moulin des Péchés* sont du pur symbolisme, la seconde surtout, bien que le *Fléau* soit supérieur comme conception, grandeur d'ensemble et largesse du vers.

Dans la plupart de ses pièces, M. Verhaeren semble s'adresser à la faculté auditrice plutôt que visuelle pour évoquer en l'esprit les tableaux à dépeindre. Il dira, par exemple :

*C'est la plaine, la plaine,
Immensément, à perdre haleine.*

Dans la description d'un marais pourri de fièvres, où règne un silence malsain, un seul bruit s'entend :

*Parfois comme un hoquet,
Un flot pâteux mine la rive,
Et la glaise, comme un paquet
Tombe dans l'eau de bile et de salive.*

(1) Chez Deman, Bruxelles.

Je citerai enfin ces deux vers si grandement mélancoliques :

*Et puis un cri toujours plus pauvre et lent d'oiseau,
Infiniment là-bas, un cri à l'agonie.*

Les *Campagnes hallucinées* ont des terreurs étranges, de l'inexplicable impressionnant. — Ces sentiments, humains pourtant, ne peuvent s'analyser. Il semble que l'esprit recherche, par un inconscient travail de mémoire, les terreurs de l'enfance, et les ravive avec intensité. D'autres émotions sont plus viriles; telles les *Chansons de Fou* dont la torture pénible et les douleurs passionnées coupent les tableaux hagards de sites entrevus en demi-cauchemars. — M. Verhaeren a produit une incontestable œuvre d'art, aux bizarreries émouvantes, dont l'esthétique est très hautement placée et très noblement soutenue.

*
* *

C'est aussi par l'évocation imprécise des sensations poétiques que l'auteur des *Chansons Tristes* veut suggérer au lecteur, « par un travail de déchiffrement », les impressions ressenties; et si l'on en croit l'explicative définition de Mallarmé, c'est bien là du symbolisme.

Celui des *Chansons Tristes* est essentiellement musical. F. Brunetière, dans une étude sur les Symbolistes et les Décadents, a remarqué que cette école appliquait à la littérature les procédés musicaux, pour atteindre au moyen de syllabes ingénieusement rythmées, son but évocatif. L'Art en littérature, *architectural* chez les classiques, *pictural* dans le romantisme, semblerait évoluer vers la musique, et rechercher dans le vague d'une mélodie *entendue*, plus que lue et comprise, les émotions musicales vers lesquelles tendent les modernes écoles. — Cette observation paraît assez judicieuse, et ce que nous avons pu remarquer jusqu'ici ne peut que la confirmer.

Dès les premières pages des *Chansons Tristes*, on devine cette particularité originale, ce renoncement au rendu immédiat de l'image par les yeux, et la préférence pour l'audition vaguement évocative. Et c'est ce qui expliquera les excès auxquels se trouve amené l'auteur, certaines aridités dans la composition, le sacrifice presque absolu de toute compréhension à la caresse musicale de l'harmonie versifiée, comme dans les pièces : *Les Vals trompeurs*, *D'une fête*, certaines strophes du *Chant de Révolte*; — la singularité de certaines épithètes,

dont le rapport avec l'objet semble nul : *Indubitable nue, Soirs vindictifs*.

Au reste, cette poésie ne s'épluche pas. L'esprit se laisse gagner peu à peu par le charme de ce rythme chantant, aisé, aux syllabes sonores et douces. Il est captivé par ce style inattendu, cette musique berçante dont la cadence molle évoque d'étranges mélodies; il ne demande plus d'idées, il ne sent et ne voit que de vagues impressions, des images en grisaille. — Que de jolies choses, adoucies en ces tonalités confuses!

*C'est là-bas la tour de Tristesse,
c'est là bas la tour d'Ennui,
y pleure encor mainte princesse.*

(Vieux chant).

*Et prennent leur vol sans clameurs,
Blanches étoiles, une à une...*

(Mélodie).

*Petit Jésus des légendes
est redescendu sur la terre
et sur la terre miraculeuse
il veut auréoler son cœur
d'un peu d'Amour et d'Extase.*

(Songe d'Enfant)

Mais l'auteur ne se borne pas à ces seules délicatesses. Il a des indignations de belle jeunesse, un amour large et ému des humbles, un sentiment intime et puissant de commisération pour leurs misères. Il les verra représentées, les douleurs d'en-bas, dans les *Rafales* symboliques, « qui sont les inconnus, les humbles, ceux qui chantent et qui pleurent, chantent leurs désespoirs et pleurent leurs illusions. » — Il a des révoltes soudaines, qui s'expriment en paradoxales pièces : *Rictus chrétien*, et les amers *Actes de Foi et d'Espérance*; il a des visions picturales aux impressions sobres et vivaces :

*O vagues, de meurtre enivrées,
Océan large et fort et las,
Océan des profondeurs noires,
Vos accents verts seront pour nous,
Des souvenirs bleus et moires
Dans l'horizon des lointains roux.*

(Sables Morts).

Il a enfin de tendres pitiés, une résignation mélancoliquement apaisée pour le pauvre martyr d'innocents suppliciés :

*Ils n'ont point maudit leurs bourreaux,
point crié vengeance au seigneur,
ils ont montré leurs petits cœurs,
leurs petits cœurs des jours de fête,
saignant d'effroyables douleurs,
la douleur des grands poètes.*

(Ballade d'Autrefois).

— En dédiant son ouvrage à Emile Verhaeren, Paul Sainte Brigitte s'est placé sous la tutelle de son véritable maître. On devine aisément, dans le rythme de certains vers, la liberté de plusieurs pièces, l'impression spéciale de l'ensemble, une admiration convaincue et passionnée pour l'auteur des *Moines* et des *Campagnes hallucinées*. — Les *Chansons Tristes*, œuvre de début, ont de l'inexpérience irrésolue, des exagérations rougueuses; mais leurs qualités caractéristiques sont fortes et durables, et leur charme étrange et neuf plaira à ceux qu'attire la suggestion, par l'évocation musicale, de vagues images, à peine entrevues en mystérieux rêves.

Henry LE BŒUF.

Camille Lemonnier et la Justice

A l'heure presque où la justice belge attire Camille Lemonnier à la barre d'une cour d'assises, le Maître lance au monde littéraire son dernier livre.

Le Bestiaire vient de paraître chez Savine.

Et tel ce volume, toute une suite de nouvelles, de proses, très fortes de réalité et d'observation, très violentes de passion et de brutalité, — de bestialité, écrite dans cette langue, délicatement subjuguée, dont le maître nous a livré la puissance en maintes œuvres déjà relues.

Différentes de ces nouvelles ont été publiées en diverses revues. Nous nous souvenons avoir lu *Les supercherries du théâtre* dans *Le Réveil*, alors que notre ami Desgenêts était encore directeur de cette publication, croyons-nous.

Le prêche, une prose d'un très haut sentiment symbolique, a paru dans *Le Réveil* également, numéro d'avril de cette année.

Nous réservons à notre excellent chroniqueur Le Bœuf, la délicate mission d'analyser avec sa subtilité coutumière, le récent œuvre de Lemonnier.

Le Bestiaire! Quel titre suggestif qui pourrait bien effaroucher le ridiculement pudibond parquet de Bruxelles, lequel nous semble depuis quelque temps épris d'une moralité maniaque.

Ces messieurs du parquet n'aiment pas la littérature, ces messieurs du parquet n'aiment surtout pas la littérature de M. Lemonnier.

Et de là un complot de policiers, trainé dans les ténébreux couloirs d'un palais de Justice contre toute une littérature, l'avenir intellectuel d'une nation.

Car il faut se l'imaginer, très grande est la portée de ces poursuites que l'on inflige à l'un des écrivains les plus puissants, les plus talentueux et les plus sympathiques.

C'est l'âme de tout un mouvement qui se sent violée, c'est l'effort d'un quart de siècle de labeurs et de peines que l'on stigmatise indignement au regard d'un monde déjà par trop injuste et hostile.

Et que dire de ce procureur général qui, s'insurgeant contre une ordonnance de non lieu, délivrée par la chambre des mises en accusation, décide quand même les poursuites?

A quoi donc sert la chambre des mises en accusation en Belgique, et les procureurs généraux sont-ils investis d'un pouvoir arbitraire?

Nous demandons qu'on nous réponde.

Il y a quelques années, Camille Lemonnier fut poursuivi en France, pour la publication dans le *Gil Blas*, de *l'Enfant du Crapaud*.

Le parquet de Bruxelles resta sans émotion, mais à la chambre un M. Woeste demanda au ministre, M. Lejeune, des explications sur l'inaction de la Justice devant le caractère pornographique et hautement corrupteur de *l'Enfant du Crapaud*.

L'honorable M. Lejeune, en quelques phrases de sa puissante éloquence, défendit vaillamment, et Camille Lemonnier et la liberté absolue dans l'art.

Que doit-il penser aujourd'hui de ce procureur général qui a ordonné les poursuites?

Si une interpellation s'élève au Parlement (ce qu'il ne faut pas espérer, hélas!) qu'y répondra-t-il?

La situation du ministre est très critique et nous voudrions bien connaître, à simple titre curieux, le sentiment intime de M. Lejeune.

Hors de cela, nous nous réservons le droit absolu de discuter le jugement quel qu'il soit.

Et nous envoyons à maître Camille Lemonnier l'expression de nos très vives sympathies à la veille d'un procès, d'où son nom sortira plus glorieux et plus vénéré.

Paul SAINTE BRIGITTE.

Revue littéraire

La Duchesse de Malfi (Webster) trad. par G. Eekhoud, Bruxelles, Monnom.

M. Georges Eekhoud, qui avait étudié déjà avec une puissante intensité l'esprit et le caractère de l'Angleterre sous la Renaissance, dans sa belle œuvre critique *Au siècle de Shakespeare*, a choisi dans la multitude de pièces que cette époque a produites une tragédie de John Webster, *Duchess of Malfi*, et il en a tenté la traduction avec une complète réussite. Cette période littéraire, où les passions s'assouvissent furieusement, où la nature s'épanche violemment et sans frein, était bien faite pour séduire son âme fougueuse, fortement éprise de réalités non complexes et curieuse de sensations larges et puissantes.

Taine a magistralement étudié ces œuvres de vie intense, de passions énormes « écrites par des hommes experts en fait d'actions tragiques, pour une race violente, surnourrie et triste. » — Combien cette terrible tragédie de Webster, aux violents coloris, fait pâlir les pénibles productions de siècles ultérieurs ! Dès les premières scènes, les caractères se précisent vigoureusement, en quelques mots; l'action avance, court, se précipite en une gradation haletante, jusqu'aux atrocités poignantes du quatrième acte, la scène des figures de cire, celle des fous, l'étranglement de la duchesse et le désespoir brusque et sublime de Ferdinand, le frère assassin, qui s'exhale en une plainte déchirante : « Que je revoie son visage!.. Pourquoi n'as-tu point pris pitié d'elle? » La compassion, la haine, la terreur se suivent, se heurtent, se mêlent sans répit, et cette succession continue de sensations extrêmes agite le lecteur d'une émotion tragique et profonde. Et quel noir pessimisme ! Bosola, l'ambitieux hypocrite, frappé à mort, murmure ces dernières paroles : « O ce sombre monde! — Dans quelles téné-

bres, au fond de quel abîme d'obscurité vit cette pauvre humanité craintive ! » Ces malédictions dernières et découragées, au milieu de ces agonies coupables, ont une solennité sublime.

M. Eekhoud a su rendre avec un grand talent et une vigoureuse solidité les violences de couleurs et hardiesses de métaphores du tragique anglais ; et cette première traduction, accomplie avec souplesse et passion, fait espérer de nouvelles tentatives dans ce domaine si fécond et peu exploré du théâtre anglais sous la Renaissance.

Dit un Page, Liège, Benard.

Nous avons reçu, depuis quelques semaines déjà, une artistique plaquette, sans nom d'auteur, *Dit un Page*, et des complications de manuscrit nous avaient empêché d'en parler. Nous réparons cette lacune. *Dit un Page* est une œuvrette exquise, sans prétentions, à la poésie douce et vaguement mélancolique. L'auteur, qui garde l'anonymat, pour ajouter sans doute à cette impression de léger mystère, recherche, dans une simplicité naïve, la caressante expression de son émotion délicate. Certaines strophes sont ravissantes de naturel :

*Et je chante avec les oiseaux,
Je parle aux arbres de la route,
Je m'assois sur l'herbe, et j'écoute
Les larmes douces des ruisseaux.*

D'autres, plus musicales, ont une saveur originale dans leur calme apaisé :

*Viens, tu endormiras les chants de ma tristesse,
Tu chanteras d'amour, bien doucement d'espoir ;
Viens calmer de tes rives l'angoisse de ma détresse,
Allons-nous en très loin tant que tombe le soir.*

*Et nous irons très seuls au calme des solitudes
Sous la bénédiction très douce du bon Dieu.*

L'auteur abonde en répétitions heureuses, dont le retour donne la sensation exquise d'un monotone engourdissement.

Ces pages de poésie légère (illustrées avec un goût heureux par Rassenfosse et Donnay) ont un rythme berceur et de spéciales caresses ; et leur douce et plaintive mélancolie fait aisément reconnaître un poète liégeois qui donne parfois aux jeunes revues de charmantes pièces de vers, artistiquement ciselées.

H. LE B.

Prima Verba, V. Th. Orban, Lamertin, Bruxelles.

M. Victor-Thomas Orban a beaucoup voyagé. En 1888, il séjournait à Lisbonne, à Saint-Paul du Brésil, à Rio de Janeiro.

En 1889, il séjournait à Marseille, à l'Ile de Gorée (Afrique), à Santa Cruz de Ténériffe et à Rio de Janeiro.

Et certain matin, M. Orban a quitté le Brésil!...

Histoire populaire de Louis XVII, E. de Ferdin.

Nous avons reçu de Paris, en même envoi, une *histoire populaire de Louis XVII* et le bulletin mensuel de *La Société d'Etudes sur la Question Louis XVII*. Nous osons l'avouer, cela nous intéresse fort peu. Si encore les légitimistes pouvaient prétendre sérieusement au trône de France, mais eux ni les autres ne doivent espérer se voir réinstaller, en de prochains temps, sous le couvert des fleurs de lys.

Nous ne disons pas que le peuple français serait moins heureux sous ce régime que sous celui de la République actuelle, cette République ouverte à tous les crimes et à tous les déshonneurs, mais nous disons que l'avenir est à d'autres lois, à d'autres organismes, plus juste et plus honnête, plus égalitaire et plus généreux.

Si l'auteur de l'histoire populaire de Louis XVII, M. de Ferdin, a écarté de son ouvrage toute préoccupation politique, ce qui est possible, alors, moins encore son livre nous intéresse.

Le fils de Louis Capet, le seizième du nom, a subi la rage et la vengeance du peuple fou; il a subi cette rage par une mort cruelle ou par une vie misérable de douleurs. — Sincèrement, j'ai pitié.

Mais pourquoi, un siècle après ce fait, s'intéresser encore si vivacement à une question défunte? N'y a-t-il pas chaque jour, à nos côtés, dans les rues, dans les impasses, des petits enfants qui se meurent, qui toussent péniblement leur existence et qu'un père maudit assomme dans ses convulsions d'ivresse!

Et cette misère d'aujourd'hui, cette détresse pitoyable, nous émeut autrement que la vie pauvre d'un petit roi martyr.

P. S^{te} B.

Les Vertiges, Ernest Bouhaye. Léon Vanier, Paris. — Après les *Pres-tiges* de Joseph Declareuil, les *Vertiges* de M. Bouhaye.

M. Bouhaye n'est pas hanté par le mystère, par le ténébreux des jeunes écoles. Il forge un vers très net, très clair, sans originalité et sans accuser d'esthétique spéciale. La forme semble du reste le préoccuper fort peu, et cependant l'idée n'a rien de particulier ni de subjugueux. M. Bouhaye rappelle les poètes de l'ancien Parnasse de Catulle Mendès. Il dédie ses vers du reste à Sully Prud'homme, André Theuriot et... François Coppée!

Il nous serait difficile de faire une chronique du livre de M. Bouhaye; sa muse est de celles qui ne disent rien à notre âme.

A.

Dieu et l'Etat. — Bakonnine.

Dans la brochure « Dieu et l'Etat, » Bakonnine démontre, au moyen de preuves irréfutables, que l'autorité de droit divin fut toujours funeste et ne servit jamais qu'à cacher les turpitudes des gouvernements temporels. Sans

s'arrêter autrement aux origines de l'état qui sont déjà condamnées par la morale publique, telles que la supériorité physique, la violence, la noblesse, la fortune, il considère le cas où la science serait investie du pouvoir. D'abord, au milieu des Rabales et des intrigues qui seraient menées en vue de la possession de l'autorité, il serait difficile de distinguer les savants prétendus des savants véritables. Et même fit-on cette supposition, que la direction appartient aux plus méritants, on n'aurait encore aucune garantie de la justice de leur gouvernement. Ensuite, dès qu'un homme arrive au pouvoir, il se corrompt, c'est infaillible; et le joug de la science serait plus dur et plus despotique peut-être que n'importe quel autre. Et puis, il faut considérer aussi que la science se détruit elle-même continuellement : la vérité d'aujourd'hui, c'est l'erreur de demain. La plupart des savants, d'ailleurs, semblent formés davantage aux choses de la vie à mesure que leur instruction se développe. Ne considérant que des faits isolés qu'ils étudient sous tous leurs aspects, ils manquent nécessairement d'une conception intégrale du monde.

Le livre conclut à la suppression de tous les gouvernements. (Des hommes chez lesquels est né le sentiment de l'égalité, ne se laissent pas gouverner, ils apprennent à se gouverner eux-mêmes).

P. J.

AVIS. — La *Revue Rouge* ne paraîtra pas en août, par suite des vacances, mais paraîtra à la fin de septembre, en numéro double. A partir d'Octobre, de grands changements s'opéreront : notre *Revue* prendra un essor nouveau auquel applaudiront tous nos amis.

Grappillages

Très nombreuses nous arrivent les revues ce mois, et fort intéressantes, particulièrement :

Le *Mercur de France*, publiée du Remy de Gourmont, du André Fontaines, des lettres inédites de Vincent Van Gogh et du Louis Dumur.

L'*Ermitage* donne une comédie inédite de Stendhal et trois chansons de Maurice Maeterlinck.

De plus, un article de Mazel, dans lequel notre distingué confrère exhume la polémique de janvier-février entre la *Jeune-Belgique* et la *Revue Rouge*.

Et pour concilier les deux théories, Mazel nous remémore une formule de son ami Saint-Antoine : « La théorie de l'art pour l'art est une faveur aux époques d'esprit réaliste, en défaveur aux époques d'esprit idéaliste. »

L'*Harmonie*, de Marseille, paraîtra en numéro double de Juin-Juillet. Cette publication exceptionnelle contiendra des articles de : Kropotkine, Hector France, Louise Michel, Sébastien Faure, etc., et de fort beaux dessins de Forain et Villette.

En *Floral*, de beaux vers de Mockel, Richard Ledent, Gérardy et Rasenfosse.

Les Essais d'art libre publient des fragments de *Vieux Saxe* de M. Henri Mazel.

Dans *Le Mouvement Littéraire* une lettre ouverte de Camille Lemonnier, d'une admirable envolée, à M. Lejeune, ministre de la Justice, à propos du prochain procès dont va affliger le Maître un parquet ridicule.

Dans le même numéro, nous lisons une bonne chronique de Jean Delville, sur *Pelléas et Mélisande*, et une étude de Nyst sur les *Campagnes Hallucinées*.

Le Coin du Feu, toujours verviétois, hélas! consacre son n° de juin à la mémoire d'un de ses collaborateurs.

C'eût peut-être été parfait et digne, si le défunt — un pédagogue qui s'oublia jusqu'à publier quelques volumes — n'eût pas écrit des âneries comme celles-ci :

« Il faut que les écoles existent pour les femmes comme pour les hommes, écoles primaires, moyennes, universitaires. Si le rationalisme n'a pas assez de vitalité pour organiser un pareil enseignement, qu'il cesse de se plaindre et souffre, sans geindre, qu'on le tue.

» Mouton, qu'il aille à l'abattoir ; il est indigne de la vérité. »

Mieux encore :

« Le mariage, constituant la base même de l'ordre social, tout serment conjugal est le plus sacré, le plus inviolable, le plus important de tous les serments...

» Voilà pourquoi tout homme qui abandonne une pauvre fille, après l'avoir séduite, est tout simplement une canaille. »

Si nous voulions nous amuser et amuser nos lecteurs, nous pourrions en publier des centaines du même goût, mais nous ne nous soucions pas de faire pareille besogne et nous tenons à laisser la mémoire du monsieur en question en paix.

Mais nous trouvons franchement que tout cela est très gros et il est vraiment triste de voir des gens faire devant de semblables énormités, des génuflexions d'extase.

Un certain monsieur qui signe A. V. R. dans une petite gazette : *La Fédération artistique* (pourquoi artistique?) a éjaculé récemment une chronique sur le salon de Mons. Et cette chronique fameuse débute par une petite digression sur le raût servi aux artistes par l'édilité de la localité. Soit : M. A. V. R. aime beaucoup le champagne, probablement; quant à la partie artistique du salon, il s'en moque bien.

Ce monsieur a vu là beaucoup de tableaux; *le grand art*, d'après lui, *était représenté par un seul tableau : Gilles de Chin*, de M. Ant. Bourlard, le directeur de l'académie de Mons.

Naturellement, M. Portaels, un maître n'est-ce pas? a exposé des œuvres admirables et M. Léon Herbo des tableaux splendides.

MM. Mellery et C. Meunier, eux, sont presque nuls.

« M. Mellery, toujours très correct comme dessin, abandonne un peu les noirs dans son *Souvenir de l'île de Marken*, une jeune Zélandaise assise, pen-

» sive au milieu d'une chambre où les meubles anciens et les faïences de
» Delft jettent une note très décorative.

» A citer encore les envois de MM. et C. Meunier qui expose ses éter-
» nelles figurines : *Souffleurs de verre* et *Abatteur*; quand M. Meunier, sacré
» grand artiste depuis longtemps, nous montrera-t-il une œuvre achevée?
» jusqu'ici il s'est toujours arrêté au point où la difficulté commence, » ajoute le dit
A. V. R. avec une désinvolture grotesque.

On ne commente pas une appréciation pareille qui n'est pas de nature à
émouvoir la puissance du Maître, l'on se contente d'inscrire soigneusement
le nom du critiqueur, auteur des lignes précitées, — et de s'en ressou-
venir à l'occasion.

Entre tous les envois des peintres belges au salon de Munich, il convient
de citer particulièrement : la *Courbe* et l'*Automne* du jeune maître Victor
Gilsoul.

Le fameux prix quinquennal n'est pas encore décerné. Il paraît que le
Jury hésite, ce qui ne nous étonne pas, — l'hésitation n'étant plus avouable.

Nous nous sommes laissés dire que Georges Eekhoud, notre fougueux
ami et M. de Monge sont en présence.....

M. de Monge ?

Nous venons de recevoir un périodique nouveau : *Feuille d'Echos*.

Son premier numéro est vraiment fort peu intéressant. Nous y lisons
quelques lignes de biographie — archi connues sur Paul Gilson et des vers
de M. Théo Hannon.

Ce peu de chose est agrémenté de quelques dessins, dont l'un représente
... l'uniforme du *Royal Cycliste* ! Nous eussions dit quand même au jeune
confrère nos souhaits de bienvenue, si nous n'avions trouvé au fronton de
sa publication cet alliage lamentable : « Revue belge illustrée, d'art, de
littérature, de sport et de théâtre.

Revue d'art et de sport !

Cette promiscuité infâme nous soulève et nous donne peu d'espoir. Nous
n'avons rien à attendre d'une telle Revue ; son premier numéro du reste
l'avoue hautement.

Toute l'ambition de *Feuille d'Echos* sera toujours d'être ce que l'on peut
appeler un joli journal.

Un joli journal ! peut-être, mais rien de plus.

Les *Récits de Nazareth* de notre collaborateur Eugène Demolder, viennent
de paraître, chez l'éditeur Vos ; prix 3.50 fr. De M^e Chamailac, (alias L.
Courouble) : *Contes et Souvenirs*, chez Lacomblez.

Nous avons eu le charme d'avoir à Bruxelles, deux représentations de
la Compagnie de M. Lugué-Poë. Elle a interprété, *Pelléas et Mélisande*, la
Dame de la Mer et l'*Intruse*.

La première soirée, celle où M. Lugué-Poë représentait *Pelléas et Méli-
sande*, était particulièrement intéressante.

Les bourgeois et les imbéciles étaient arrivés, assez nombreux, avec l'intention préalable de trouver tout très bête; (ils eussent bien fait de s'examiner auparavant).

Ils ont essayé quelques coups de sifflet, de temps à autre, mais leurs misérables tentatives ont été étouffées subitement par les acclamations des esthètes qui s'étaient réunis au *Parc*, ce soir-là, et par la partie subtilement intelligente du public.

Çà et là quelques grognements sont partis des hautes régions de la salle, faisant s'esclaffer la quantité négligeable des spectateurs.

C'est à croire que les Bruxellois devront toujours prouver leur grossièreté et leur bêtise. Ceci dit, *un mot* des acteurs.

M. Lugué-Poë et M^le Meuris sont deux réels artistes; ils ont joué et compris leur rôle dans la perfection et il nous ont paru bien supérieurs camarades qui semblaient pourtant prouver toute leur puissance.

Dans la *Dame de la Mer* et dans *l'Intruse* nous avons constaté une chose pénible : les acteurs ne connaissaient presque pas leur rôle, l'on entendait dans la salle, le souffleur d'une façon ridicule, ce qui produisait un effet détestable.

Mais n'empêche que l'interprétation a été bonne dans son ensemble et que dans *l'Intruse* surtout, M. Lugué-Poë s'est affirmé grand artiste.

P. S^{te} B.

Petites Correspondances

I. W. (Verviers). — Dans l'un de nos prochains numéros, paraîtra votre article.

Mathias Robert. — Que devenez-vous? A quand de vos nouvelles?

J. D. (Gand). — Attendons étude dont vous nous avez parlé.

Dona Sol. (Bruxelles, via Verviers). — Chaleureusement merci, belle princesse, pour l'envoi du bulletin de souscription, libellé de si heureuse et spirituelle façon.

Et vraiment vous n'êtes pas trop exigeante; l'articulet-réclame que vous avez publié dans le *Coin du Feu*, valait certes un exemplaire des *Chansons Tristes*. Mais, chère madame, j'ai le regret de vous dire que je ne traite jamais par voie de poste restante.

J'aime les situations nettes et franches, et l'incognito, n'est-ce pas, peut conduire à la lâcheté.

P. S^{te} B.

Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Rue Notre-Dame, 101, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

FABRIQUE DE REGISTRES

Deuxième Année — Nos 8 & 9

AOUT-SEPTEMBRE 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

de Littérature, d'Art & d'Economie
politique

Le Numéro : 50 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE DE LITTÉRATURE, D'ART ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » 2.25

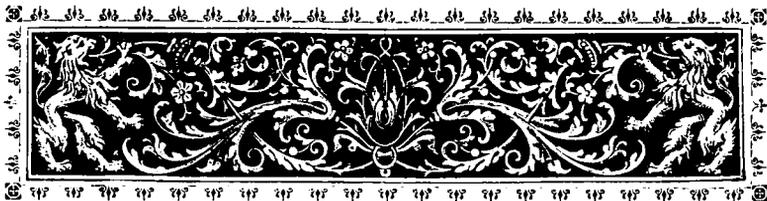
Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Georges Eekhoud — Emile Verhaeren — Camille Lemonnier — Maurice Maeterlinck — Eugène Demolder — Hubert Krains — Joseph Desgenêts — Louis Delattre — Emile Vandervelde — D^r Charbonnier — Rodrigue Serasquier — Lucien de Busscher — Frans Delbastée — Elslander — Mathias Robert — Henry Le Bœuf — Henry Ketels — Géo Mauvère — Lucien Jottrand — Charles Frappart — Frédéric Friche — Pierre Armen — Paul Janssens — Jean Laenen — Jacques Patient, etc.

SOMMAIRE

Le Prix Quinquennal	LA REVUE ROUGE.
Th. Thoré-Bürger (suite)	LUCIEN JOTTRAND.
Les Ambulants	PAUL JANSSENS.
Réjane	J.-F. ELSLANDER.
Revue Littéraire :	
Le Bestiaire	} HENRY LE BŒUF.
Récits de Nazareth	
Une âme princesse	
La Ronde du Trouvère	P. STE B.
Pages de Joie	P. J.
Contes et Souvenirs	S. P.
Grappillages	***



Le Prix Quinquennal

Georges Eekhoud



Chacun sait que l'on a sacré prix quinquennal notre collaborateur Georges Eekhoud.

Il n'y a là rien d'étrange, sinon de voir cette œuvre de justice accomplie par un jury officiel.

Il y a quinze ans, alors que Georges Eekhoud secondait d'effort et de lutte Waller, Lemonnier, Verhaeren, Giraud et Gilkin, le public n'avait que railleries devant leurs productions.

Aujourd'hui — Eekhoud n'a pas changé, si ce n'est pour faire un pas en avant, vers les théories d'art libre et vers l'idée généreusement démocratique, — il semble que peu à peu l'art d'Eekhoud, et avec lui l'art de tous ses frères de lutte, s'affirme de compréhension au public et au monde officiel.

C'est un fait notable.

Certainement l'œuvre d'Eekhoud ne sera pas plus grandiose parce qu'elle a reçu le cachet gouvernemental d'un prix de littérature, mais il y a la victoire belle de son art d'avoir rompu les résistances doctrinales et d'avoir pu s'attirer les regards d'un public nonchalant et même hostile.

Nous, les Jeunes des lettres, nous exprimons ici notre bonheur du résultat obtenu à Georges Eekhoud, et à tous nos amis, à tous les artistes, à tous ses admirateurs, d'où qu'ils viennent, nous disons l'espoir de nous réunir sous peu en une grande fête triomphale, pour bien marquer au maître la joie de nos sympathies.

LA REVUE ROUGE.

Le banquet Eekhoud

La REVUE ROUGE, d'accord avec l'*Art Moderne*, la *Société Nouvelle*, le *Mouvement Littéraire*, le *Réveil* et *Floréal*, organise un banquet en l'honneur de M. Georges Eekhoud.

Le banquet aura lieu le samedi 28 octobre.

Le prix de souscription est fixé à 5 francs par personne (vins non compris).

On est prié de se faire inscrire avant le 15 octobre, à la Rédaction de la *Revue Rouge*, rue Gendebien, 18, à Bruxelles.

Les organisateurs : Eugène DEMOLDER,
Henry LE BŒUF,
Sander PIERRON,
Paul SAINTE BRIGITTE,
Emile VERHAEREN.

Avis

Nous informons nos abonnés d'octobre que leur abonnement expire avec ce n° d'août-septembre, et nous prions tous nos lecteurs de renvoyer le bulletin ci-joint avant le premier octobre, à la Rédaction, rue Gendebien, 18, à Bruxelles.

Théophile Thoré-Bürger

(Suite) (1)

II

Dans son étude sur Eugène Delacroix, précédant le *Journal* (2) du maître, M. Paul Flat s'exprime ainsi : « ... Ce qui importe ici, en effet,

(1) Voir le n° de la *Revue Rouge*, de juin-juillet 1893.

(2) *Journal de Eugène Delacroix*, précédé d'une étude sur le maître, par M. Paul Flat. Paris, Plon Nourrit, 1893.

ce n'est pas d'étudier son œuvre; la chose a été faite, et magistralement : il suffit de citer les noms de Théophile Gautier, de Paul de Saint-Victor, de M. Mantz, de Baudelaire surtout, pour rappeler aux lettrés, aux curieux, les beaux et nombreux travaux composés soit du vivant soit après la mort du peintre, dans lesquels ces écrivains éminents ont analysé le génie d'Eugène Delacroix et marqué sa place dans l'histoire de l'Art. »

Comment se fait-il que M. Paul Flat ait oublié ou négligé de citer le nom de celui qui fut non seulement un admirateur du grand coloriste, mais écrivit sur son œuvre et son génie les articles les plus enthousiastes et les plus judicieux? Il fallait, selon nous, dire de Théophile Thoré ce qu'on a dit de Baudelaire, de Gautier et de Silvestre. « Nul mieux que lui n'était préparé à parler de Delacroix, grâce à l'intuition pénétrante de son esprit critique, à son admirable sens de la modernité, surtout à cette universelle compréhension artistique, qui le rendait apte à juger toutes manifestations originales et nouvelles de Beauté. » — Comme eux, il a toujours été le fidèle et l'ardent défenseur du génie de Delacroix; il l'a soutenu, alors que tous ou presque tous l'attaquaient. N'a-t-il pas écrit : « ... Delacroix, nous sommes quelques centaines en France, tout au plus, qui avons imposé à la multitude une sorte de respect aveugle pour sa renommée sans avoir réussi à le rendre sympathique. »

Quant à l'amitié du peintre et du critique, nous en trouvons une preuve dans les lettres d'Eugène Delacroix, recueillies et publiées par M. Philippe Burty (1). Il n'est pas inutile de citer la note jointe à l'une d'elles : « Delacroix fit toujours grand cas de la critique de Thoré. »

M. Paul Flat a certainement lu ces lettres; c'est à propos de deux d'entre elles, écrites au critique, qu'il cite, dans les notes du *Journal*, le nom de Thoré; il reconnaît aussi que Thoré fut, avec Théophile Silvestre et Baudelaire, celui qui écrivit les articles les plus judicieux et les plus impartiaux sur l'œuvre d'Eugène Delacroix. Pourquoi alors, en parle-t-il avec tant de brièveté? Il eût été facile et intéressant de rapprocher de certaines pages du *Journal* des passages extraits des articles de Thoré, de ces beaux et nombreux articles qui parurent de 1837 à 1864 dans le *Siècle*, la *Loi*, la *Revue de Paris*, le

(1) *Lettres d'Eugène Delacroix*, recueillies et publiées par M. Philippe Burty. Paris, Quantin, 1878.

Constitutionnel, le *Temps* et l'*Indépendance Belge*. Il est toujours curieux, croyons-nous, de faire ressortir les analogies qui existent entre les idées et les appréciations des hommes de talent. L'occasion s'offrait d'elle-même, il suffisait de parcourir les articles de Thoré, que M. Maurice Du Seigneur rassembla et reproduisit en 1890, dans le *Journal des Arts*, sous le titre assez explicite de : *Eugène Delacroix et Théophile Thoré* (1).

Nous allons essayer de combler cette lacune; nous n'aurons, en somme, qu'à juxtaposer les articles de Thoré et les notes journalières de Delacroix; ces pages constituent par elles-mêmes de précieux documents pour l'histoire de l'art moderne.

*
* * *

A propos du premier article que Thoré composa sur Delacroix, le 24 février 1837, et qu'il destinait à la *Revue des deux mondes*, le peintre écrivit au critique :

le 2 Mars 1837.

Mon cher Monsieur,

Je suis aussi confus que reconnaissant de l'article que vous avez fait sur moi dans le Siècle (2). Je crois que je suis un peu de l'avis de l'estimable Buloz. Ma vanité et ma prude modestie se livrent un combat, et au fond je cherche à être de votre avis. Croyez cependant que ce que vous dites de plus vrai est ce qui concerne cette ardeur inquiète qui m'entraîne toujours vers cette région que je n'atteindrai jamais; au commencement d'un travail, l'imagination s'exalte et vous promet tout autre chose que ce qu'elle réalise. On ne peut donc, quand on a fini, que jeter un coup d'œil de regret sur cet informe composé de bien et de mauvais qu'on appelle la production d'un artiste. C'est donc peut-être une faiblesse plutôt qu'une vertu, que ce vague désir qui nous porte à passer outre quand on a traversé une province et à craindre, en revenant sur ses pas, de remettre le pied dans les mêmes traces.

(1) Il vient de paraître à Bruxelles, chez Lamertin, une édition nouvelle des œuvres de Thoré-Bürger, sous le titre de : *Salons — études de critique et d'esthétique — avant-propos par Emile Leclercq* (3 volumes). La plupart des articles précités s'y trouvent réunis.

(2) L'article de Th. Thoré avait été refusé par M. Buloz, comme trop louangeur. (Note de M. Philippe Burty).

Vous me parlez d'un autre article où vous parlez de mes peintures du palais Bourbon. Serez-vous assez bon pour m'indiquer où je pourrais le trouver? Au plaisir de vous voir encore une fois et de vous exprimer de vive voix le plaisir que vous m'avez fait.

Eugène DELACROIX.

Il ne faut point s'étonner de ce que M. Buloz ait refusé un article louangeur sur Delacroix; à cette époque le public, même une partie du public lettré, refusait obstinément d'admettre le génie du maître. M. Thiers avait bien écrit dans le Salon du *Constitutionnel* qu'il ne croyait pas se tromper en disant que M. Delacroix avait reçu le génie, Théophile Gautier avait beau signaler les qualités qui faisaient du peintre un maître égal aux plus grands, aux plus illustres : la vie, la passion, la terreur du drame, le public ne les croyait pas; selon lui, M. Delacroix avait un défaut capital : il ne savait pas dessiner! Edmond About avouait à ce propos avec une fine ironie : « Delacroix ne remporterait pas même un accessit dans la classe de M. Ingres. Il serait placé dans les dix derniers avec Rubens et quelques autres artistes immortels qui ne dessinaient pas mieux que lui. »

A ces reproches ridicules, il suffit d'opposer ce que Delacroix écrit lui-même (1) : « Dessiner n'est pas reproduire un objet tel qu'il est, ceci est la besogne du sculpteur; mais tel qu'il paraît, et c'est celle du dessinateur et du peintre. Qu'est-ce en définitive, que la peinture dans la définition la plus littérale? L'imitation de la saillie sur une surface plane. Avant de faire de la poésie avec de la peinture, il faut avoir appris à faire venir les objets en avant. Il a fallu des siècles pour en arriver là; on a commencé par un trait sec et aride, on a fini par les merveilles de Rubens et de Titien, dans lesquelles les parties saillantes comme les simples contours, prononcés chacun dans la mesure convenable, sont arrivés à cacher l'art tout à fait à force d'art. »

Delacroix a voulu retrouver le dessin propre à la peinture, le dessin qui résulte autant de la perspective du ton que de la ligne; il n'accentua pas les figures par le contour, il les accentua par leur surface. Il s'attacha à leur donner leur relief, à leur conserver leur relation avec les objets, à les maintenir toujours baignées dans leur atmosphère avec l'air qui circule autour d'elles, avec leurs extrémités plus ou

(1) Compte-rendu d'un livre de M^{me} Cavé : *Le dessin sans maître*.

moins fondues dans le milieu qui les enveloppe, qui amollit et détend toujours l'inflexibilité du trait, car rien dans la vie ne se dessine aussi rigoureusement qu'une ligne de bas-relief sur un fond de marbre (1).

Et n'est-ce pas là, du reste, la manière de Rembrandt, Rubens, Murillo et Titien, suivant Thoré (2) : « On a beaucoup discuté autrefois — bien mal à propos — sur la ligne et la couleur, séparant ainsi ce qui est indivisible; mais, en admettant cette distinction abstraite, il semblerait que le dessin est la charpente de la peinture, la carcasse de l'art, et que la couleur en est l'âme. Par la ligne, on peut graver la conformation *extérieure* des êtres, et jusqu'à un certain degré leur caractère fondamental, immuable. Mais les reflets de l'agitation *intérieure*, la mobilité de la physionomie, n'est-ce pas la couleur seule qui peut l'exprimer? Essayez de copier au trait la *Jocunde* de Léonard : comment remplir le modelé de son visage adorable, sinon par des nuances infinies? Son âme n'est pas dans le dessin, elle est dans le ton. Bien plus, il n'y a pas de dessin en peinture, j'entends de forme réalisée, sans la couleur. *L'Antiopé* du Corrège, quelles lignes pourraient rendre la rotondité de son beau corps et les étonnants raccourcis de ses membres?... A bien dire même, il n'y a point de lignes dans la manière de dessiner particulière aux maîtres de la couleur, comme Rubens, Rembrandt ou Murillo. M. Delacroix, à l'exemple de ces illustres prédestinés, s'en rapporte aux prestiges d'une lumière justement distribuée pour déterminer ses images et séparer les objets comme on les voit dans la nature, sans l'artifice des lignes, qui sont, en définitive, une convention... M. Delacroix dessine avec la dégradation des tons; chez lui comme chez tous les grands coloristes, Murillo, Rubens, Rembrandt, Titien, on ne sent jamais la ligne; c'est ce qui a fait dire aux critiques préoccupés du procédé linéaire de l'ancienne école académique, que M. Delacroix n'était pas dessinateur, mais on pourrait adresser le même reproche aux maîtres que nous venons de citer. Dans les magnifiques eaux-fortes de Rembrandt, par exemple, on remarque qu'il y a toujours plusieurs traits à peine arrêtés pour rendre un même contour, car la forme est exprimée par la lumière et non par une ligne distincte. Le *Massacre de Scio* offre cette magie de la

(1) Lady Eglé Charlemont (Mémoires).

(2) Eugène Delacroix et Théophile Thoré — Maurice du Seigneur — *Journal des Arts*, 1890.

lumière au plus haut degré. La couleur est éclatante comme celle de Paul Véronèse, exubérante comme celle de Rubens, onctueuse et limpide comme celle de Murillo. »

*
* *

Rubens, Murillo, Véronèse, Titien, Vélasquez, Rembrandt, sont du reste les maîtres dont Thoré rapproche le plus souvent Delacroix et auxquels il le compare. Or, il est intéressant de noter que ce sont là précisément les artistes qui préoccupèrent le plus Delacroix. Il étudia sans cesse leur manière, essaya de pénétrer leurs secrets d'exécution et consigna dans son journal une foule d'observations relatives à leur génie.

« A Rubens, il ressemble, par la richesse des images et surtout par la diffusion de la lumière. Il a comme Rubens, la qualité — le défaut — de ne pas assez ménager le soleil, excepté peut-être dans les *Femmes d'Alger*, un chef-d'œuvre de clair-obscur, de pénombre et de demi-teinte, le seul de ses tableaux qui affronterait Rembrandt. A Véronèse, il ressemble, par la grandiose de l'ordonnance et par l'éclat des détails... Le peintre dont il se rapproche le plus, c'est peut-être Vélasquez. Il en a le style un peu sauvage, les tons argentins, la brusquerie de touche, les effets superbes... M. Delacroix a, pour ainsi dire, absorbé toutes les manières des maîtres, il a pénétré leurs secrets, et il les utilise suivant les circonstances; suivant les sujets, il se rapproche des maîtres qui ont atteint certaines perfections... Il n'a jamais imité aucun maître, bien qu'il procède évidemment de Rubens et de Paul Véronèse, des Flamands et surtout des Vénitiens... Il n'y a guère que Rubens et Murillo qui aient produit plus que lui; mais peut-être a-t-il produit autant que Paul Véronèse, presque autant que Rembrandt et plus que Vélasquez. La vie de ces grands coloristes, qui ont entre eux certaines analogies, eût à peu près la même durée : Véronèse a vécu soixante ans, Vélasquez soixante-et-un, Rubens et Rembrandt soixante-trois ans, Murillo soixante-quatre, Delacroix soixante-cinq... Le talent d'Eugène Delacroix suit les mêmes phases que celui de Rembrandt, toute proportion gardée entre ces deux artistes si différents. L'un et l'autre sont maîtres du premier coup et leurs premières œuvres sont des chefs-d'œuvre. A vingt-six ans (1632) Rembrandt fait la *Leçon d'anatomie*, à vingt-six ans (1824) Delacroix fait le *Massacre de Scio*; et ces deux tableaux restent les

types de leur première manière. Dix ans après (1642), Rembrandt fait la *Ronde de nuit*; dix ans après (1834), Delacroix fait les *Femmes d'Alger*. Et plus ils vont l'un et l'autre, plus ils se renforcent jusqu'à leur mort. Leurs dernières œuvres ont même plus de feu, plus de grandeur, plus de puissance que celles de leur première manière et de la seconde. Et l'un et l'autre ont peint tout supérieurement. Depuis la nature immobile jusqu'aux sujets épiques, depuis les animaux et le paysage jusqu'à la Bible et à la mythologie » (1). — Ces rapprochements de Rembrandt et de Delacroix qui pourraient paraître étranges à première vue, s'expliqueront parfaitement par le passage suivant du *Journal* de Delacroix :

« Peut-être découvrira-t-on que Rembrandt est un beaucoup plus grand peintre que Raphaël. Peut-être, cette élévation que Raphaël a dans les lignes, dans la majesté de chacune de ses figures, Rembrandt l'a-t-il dans la mystérieuse conception du sujet, dans la profonde naïveté des expressions et des gestes. Bien qu'on puisse préférer cette emphase majestueuse de Raphaël, qui répond peut-être à la grandeur de certains sujets, on pourrait affirmer, sans se faire lapider par les hommes de goût, mais j'entends d'un goût véritable et sincère, que le grand Hollandais était plus nativement peintre que le studieux élève du Pérugin (2). »

Rapprochons encore ce passage extrait d'un article de Thoré (3) :

« Un soir, oubliant Champmartin et songeant à Rubens et à Rembrandt qu'il pratiquait le jour au Louvre, Delacroix remarque, sur le modèle qui pose, des plans et des tons qu'il n'avait jamais vus : il brosse d'emblée sa figure, la termine en deux séances, l'emporte chez lui et déclare à ses amis qu'il sait peindre depuis la veille. On pourrait en effet mettre cette *Femme nue* d'Eugène Delacroix entre les *Syrènes* de Rubens, dans le débarquement de *Marie de Medicis* (n° 465 du Louvre) et la *Suzanne* de Rembrandt (collection Lacaze, à Paris). »

*
* *

Malheureusement, les quelques hardis défenseurs des maîtres que nous admirons aujourd'hui et qui alors étaient traités avec une

(1) Eugène Delacroix et Thiophile Thoré. Maurice du Seigneur. *Journal des Arts* 1890.

(2) *Journal d'Eugène Delacroix*. Vendredi 6 Juin 1851, tome II.

(3) A propos d'une étude de Delacroix, dans un article publié en 1864, sur l'exposition des œuvres de Delacroix.

rigueur aussi étroite qu'absurde, ne parvinrent pas à convaincre le public. Il s'obstinait, ainsi qu'une partie de la presse, à ne point comprendre, à répéter sans cesse, comme une chose certaine et reconnue, que Delacroix ne savait pas dessiner. En outre, on lui contestait le pouvoir d'exprimer le *beau*. L'erreur qu'on commettait à propos du dessin, on la commettait à propos de la beauté. On n'admettait point qu'il put exister un autre *beau* que celui de l'ancienne école. M. Ingres et quelques autres en étaient les dépositaires et les dispensateurs; s'attaquer à eux, discuter seulement leur manière de voir et d'exprimer, devenait un sacrilège hautement punissable.

Le *Massacre de Scio* provoque une guerre véritable entre la vieille école et l'école nouvelle. La presse retentit de sinistres prédictions; il y eût des critiques qui, en manière de reproche, comparèrent l'œuvre de Delacroix à un cinquième acte de Shakespeare et qui inventèrent une formule : le « culte du laid », pour en anathématiser d'un même coup toute la direction d'un art, issue du grand William. Ils accusèrent la « dépravation du goût » dans ce mélange de *grotesque* avec le *sublime* (1).

On retrouve des appréciations comme celle-ci : « Monsieur Delacroix paraît rechercher particulièrement les scènes dans lesquelles il peut faire entrer des natures bizarres et souvent ignobles... ce jeune homme a un goût dérégulé sans frein... il est, avec toutes ses belles qualités, trop voisin du *bas* et de l'*ignoble*. »

Le *Journal des artistes*, de 1827, voué à la défense des principes classiques, le qualifiait d'ambitieux sectaire; ses œuvres n'étaient que de grossières ébauches admises par le jury avec une funeste complaisance.

Le rédacteur d'une revue catholique, apostolique et classique, M. de Saint-Chéron, écrivait, à propos du *Saint Sébastien*, exposé en 1836, dans lequel Thoré retrouvait les belles qualités de l'école vénitienne : « Que dirai-je de M. Eugène Delacroix? Depuis 1824 et 1827, il nous fait marcher de désenchantements en désenchantements... il nous a toujours montré les mêmes irrégularités choquantes de dessin, une composition incohérente, une singulière prédilection pour les types recherchés du *laid*. »

A présent toutes ces critiques malsaines nous font hausser les épaules. Les prédictions de Gustave Planche se sont réalisées. Il

(1) Th. Thoré.

avait raison, quand il disait, vers 1831 : « Je crois que M. Eugène Delacroix doit se féliciter de toutes les guerres qu'il a eues à soutenir depuis dix ans avec les critiques sincères ou envieux. Avant un an le public rougira peut-être, sans qu'on l'en prie, des triviales plaisanteries qu'il a écoutées sur un talent original et personnel; l'avènement définitif du novateur ne pourra plus être mis en question et son règne sera d'autant plus solide et durable qu'il lui aura fallu plus de temps pour établir sa domination. »

Mais reportons-nous au moment où la lutte entre les deux tendances de l'art classique et de l'art appelé romantique commença sur le terrain de la beauté. Nous retrouvons Delacroix et Thoré, exprimant sur le principe de tous les arts, une opinion d'une frappante analogie.

Lucien JOTTRAND.

(*A suivre*).

Les Ambulants

A Paul Sainte Brigitte, en toute sympathie.

La grande plaine mélancolique, mouvementée vaguement par les lignes entrecroisées des sillons, s'étend toute noire sous l'obscurité bleue de la nuit; mais au loin déjà, à ras de l'horizon, le ciel s'éclaire d'une pâle lumière glauque.

Quoique les patauds, dans leurs fermes qui se révèlent par des taches plus sombres, dorment encore d'un lourd sommeil et ne vageront que plus tard à leur saine et fortifiante besogne, contre le talus herbeux une agitation s'est manifestée. Un homme se met debout, s'étire, bâille bruyamment, jette un long regard aux étoiles, puis remarquant la clarté qui pointe à l'orient, secoue du pied une forme vautreée sur le sol et qui, après quelques grognements, quelques mouvements convulsifs et inconscients, se lève également.

Ce sont deux musiciens ambulants. Ils ne connaissent d'autre habitation que toute la grande terre elle-même; ils prennent leurs repas, assis sur le bord des chemins, parmi les herbes parfumées; et ils humectent leur gosier au moyen de l'eau puisée dans quelque limpide

ruisselet. Au soir, lorsque la lumière du soleil décline et disparaît lentement, ils étalent avec volupté sur la terre nue, leur corps fatigué par la libre marche dans les grands chemins. Si, aujourd'hui, ils sont matinaux, c'est qu'ils doivent se rendre à la kermesse d'un lointain village, où ils feront danser, au milieu des grandes ardeurs de l'après-midi, les paysans congestionnés par de larges et fréquentes rasades. Autrement, en vrais fils de l'Insouciance, ils ne s'éveillent que lorsque le jour est entièrement établi et qu'un clair rayon vient lutiner dans leur chevelure.

Après avoir tâtonné dans l'ombre pour trouver leur bissac rebondi, que la veille, dans la hâte du sommeil, ils ont jeté à quelques pas d'eux, insoucieusement, ils avalent une croûte de pain sec, qui craque sous leur dent, et ils arrosent ce repas plus que sommaire d'une bonne gorgée d'eau de vie. Puis, ayant chargé leur bagage et s'étant assuré qu'il ne leur manque rien, ils se mettent en route. Le chemin, maintenant, devient distinct dans l'obscurité. Il serpente à travers champs comme un long ruban pâle. La brise du matin se lève, fraîche, cinglant leur face basanée, soulevant les mèches indisciplinées et broussailleuses d'une chevelure qui abhorre le peigne et se soustrait furieusement à chacune de ses attaques. Ils marchent d'un pas vif et alerte, afin de se réchauffer.

La campagne, jusqu'à présent mornement déserte, s'anime peu à peu. Le ciel acquiert des teintes plus vives et, dans le jour grandissant, le réseau des sentiers se développe. A un tournant, ou de derrière un rideau de peupliers, apparaît un paysan culotté de gris terreux, le torse enveloppé de flanelle rouge, la casquette dans les yeux. La pelle sur l'épaule et les vivres en main — deux tartines posées l'une sur l'autre et dures comme une brique, et un petit cruchon de bière — il marche lourdement, sans presque soulever les sabots, comme si la glèbe l'attirait à elle dans une étreinte farouche. Et le front penché, encore somnolent, il paraît absorbé dans quelque pensée vague. Peut-être la poésie ineffable des horizons immenses, agit-elle sur sa fruste intelligence, avec autorité.

Ces présences se multiplient et bientôt, dans l'établissement complet de la lumière, on voit les champs couverts de rustauds. Parmi les moissons ondulantes, les alignements de pommes de terre, ils travaillent debout ou courbés, et leur chemise claire met une tache dans les verdure; leur pantalon, brillant aux fesses comme un vieux sou, réflé-

chit une lumière bronzée. Quelques gaillards, que la fraîcheur du matin n'a pas engourdis, pincet la taille moëlleuse de grasses paysannes qui, habillées d'une robe courte découvrant un mollet affriolant, d'un casaquin large laissant toute place au déploiement de l'opulente poitrine, se défendent en faisant résonner sur le râble de ces amoureux trop hardis une main rouge et énorme comme un battoir. Cependant, elles ne sont guère fâchées et, dans un rire éclatant, elles laissent voir une rangée de dents blanches appétissantes; et leur œil brille d'une franche gaieté, tandis que leurs cheveux, hâtivement arrangés, se déroulent dans le dos et y font sauter leurs longues nattes luisantes.

Ce spectacle intéresse vivement nos nomades, qui, non abrutis par le séjour éreintant des villes, ont l'âme accessible à toute poésie; et ils s'attardent à le contempler longuement.

Le paysage, actuellement, étale une perspective réellement admirable. Dans l'air vibrant du matin, toutes les couleurs s'avivent, se mêlent à l'or jaune du soleil, deviennent éblouissantes. Les lointains sont noyés d'un brouillard suggestif, où jaillit, à peine victorieuse, un clocher pointu, dont le coq seul, au-dessus de la bleue couche de vapeur, est parfaitement distinct et brille au sommet de la croix. Quelques nuages bordés de rouge filent paresseusement vers l'ouest et les plantes, dont tous les pores semblent s'ouvrir à la respiration de la fraîche atmosphère, exhalent un parfum unique auquel on ne peut donner un nom pénétrant, suave, éveillant de voluptueux rêves et en qui tous les parfums de la campagne se sont fondus. Des églises proches s'égrène, en un bruit cristallin, la tombée des heures et ces sons se mêlent aux autres, qui arrivent, assourdis, des paroisses voisines. Le long du chemin, parmi les étincelantes renoncules, qui font songer à des parcelles de beurre, coule un petit ruisseau, fendu par la nage alerte de poissons argentés, et dont le clair fond sablonneux est haché de l'ombre ténue des herbes. Un rayon de soleil y miroite, éblouit et se renvoie contre le volet vert de quelque habitation.

De même que les champs, les routes se sont animées. Dans les sentiers argileux, les charrettes roulent avec un bruit de velours, pendant que le cheval, dont le poil brille de santé, agite vivement sa queue afin de chasser les mouches importunes, et que le conducteur, mâchonnant une chique dont il fait de temps à autre gicler le noir jus, est assis de biais sur le flanc du véhicule et regarde saigner les trèfles, tout en déchirant l'air de ses joyeuses anguillades.

Midi est arrivé et les ambulants se sont assis à l'entrée d'un chemin creux, parmi l'arôme pénétrant des plantes. Leurs instruments et bagages, éparpillés autour d'eux, ils ouvrent de nouveau leur sac, et en tirent, comme la première fois, une croûte de pain qu'ils accompagnent à présent d'un morceau de fromage raccorni sur lequel la chaleur a mis de grosses gouttes de sueur. Ils mangent de bon appétit et vont assouvir leur soif dans une eau voisine, qui coule limpide sur un lit de cailloux.

Paul JANSSENS.

(*A suivre*).

RÉJANE,

Ceci aurait l'air d'une déclaration d'amoureux timide, si je ne disais avant tout que tu ne m'es, *uniquement* que la femme dont l'image peut encore combattre en moi la lassitude des énergies passionnelles.

Je t'aime : Je t'ai choisi l'être autour duquel s'enroulerait ma pensée.

Je n'ai pas atteint, hélas ! je n'atteindrai peut-être jamais à une insensibilité d'âme absolue, et, ne pouvant supporter les angoisses, les alarmes du vide, je tente de me délivrer de moi-même.

Tu le vois, je tâche de parler froidement, de *t'expliquer mon cas*. Je ne voudrais te paraître le séducteur ténébreux qui, avec des airs mélancoliques et éplorés s'agenouille devant le cœur de quelque naïve jeune fille, avant d'y porter sa patte brutale.

Ecoute : Que tu déchires cette lettre et en jettes les débris au vent avec l'étonnement qu'elle aura sans doute provoqué en toi, je me prends à le désirer. D'autres suppositions ne me préoccupent. Toi même, en tant que créature, tu m'es indifférente. Je t'ai vue, tu as l'allure altière que je veux à celles devant qui je m'incline. Je ne saurai que cela de toi.

Que m'importe le reste ? Que m'importe de te voir encore ? Que m'importe ce que tu penses, si tu ris ou rêves ?

Pourquoi je t'écris ? Pourquoi ?

C'est pour échapper à l'obsession de certaines idées...

En somme je puis bien te dire cela aussi... J'ai cette faiblesse de devoir croire que tu sauras qu'un individu que tu ne connaîtras jamais t'a voué toute sa tendresse, de devoir croire que, parfois, seule, le soir, tu songeras à lui... Voilà pourquoi je t'écris, pourquoi j'écrirais peut-être à une morte.

J'écris à Réjane.

Réjane est mienne. Nulle puissance divine ou infernale ou même humaine ne pourra me la ravir. Tu voudrais la tuer en moi que tu ne le pourrais. Oui, tu viendrais te jeter à mes pieds, suppliante, ardente... Ah! c'est ainsi que la femme assassine l'amour... que je posséderais une étrangère, et après t'avoir chassée de ma mémoire, retournerais plus fanatique à mon idole.

Faut-il, maintenant, que je me défende contre ce mot : Fou..?

Je ne suis pas fou, va, mais j'ai tant de peine à m'arracher de dessous le rocher de la vie! Elles sont si belles, les heures bénies qu'entraîne la ronde des illusions!

La loi, pour moi, n'est que d'un mot : Renonce! Ni amour, ni gloire. L'Amour, la Gloire, les deux éclairs dont les fulgurations m'avaient ébloui autrefois. Aucune femme ne m'aimera parce que femme; aucune rumeur de triomphe ne résonnera à mes oreilles, parce que l'envergure de mon ambition est démesurée.

Non, ni amour ni gloire, tels qu'on les accorde, mais tels que je les veux. Je les saisirai à la crinière, les chimères, et les chevaucherai quand même, malgré tout. Et ce seront elles qui peut-être s'abattront sous moi, fourbues. Je souffrirai, je souffre comme un damné, mais ni les hommes ni les choses ne sont, ne seront pour rien dans mes souffrances. J'ai la fierté de les faire assez grandes pour qu'elles soient dignes de mon dédain. Jamais je ne m'arrêterai, jamais je n'hésiterai, je monterai vers la volupté suprême que je pressens.

La Gloire!

Jadis le mot me sonnait la fanfare de victoire, l'allégresse des enthousiasmes, la clameur du Lætare montant en grisants effluves autour de l'œuvre superbe; il me semblait livrer à l'essor des conceptions, l'étendue vierge des espaces, exalter les puissances créatrices.

Elle, elle m'apparaissait comme la déesse magnifique dressée au fond des brumes d'une aurore radieuse. Maintenant j'ai fui l'approche de la vile gouine, femelle avachie dont l'immonde baiser déshonore et souille. J'ai vu que l'admiration de la foule contamine ce qu'elle

effleure, puante émanation qui s'élève de ce charnier qu'on appelle la Médiocrité. Toutes les pourritures, tous les lambeaux accumulés en tas grouillants dégagent ce miasme qui imprègne lentement l'ambiance de son poison.

Je saurai créer, moi, la Gloire, je la créerai splendide. Je la parerai des bijoux puisés à pleines mains dans la chûsse d'or de ma foi et devant la divinité dominatrice me prosternerai en silence.

Je saurai créer l'amour.

Leur monstrueux amour m'écœure.

Les maîtresses qui avec un sourire moqueur ou un regard pâmé ou une parole bête se précipitent tout à coup du stèle où la ferveur les avait juchées et frisant une vague pirouette consolent, d'un baiser, le poète qui, ne sachant s'il doit rire ou pleurer, rit... le malheureux.

Vos baisers, vos baisers, petites imbéciles heureuses de n'avoir plus à écouter des chansons jamais comprises, anémiques sentimentales aux fibres trop molles pour la moindre vibration, moqueuses sacrilèges, les meilleures encore, vos vulgaires baisers mêlent au sang les âcretés de la rage, des virus qui font, des enfants croyants, des mâles qui savent et se vengent en se vautrant avec vous dans la boue.

Les autres, celles qui brassent avec une féline cruauté la sanie des instincts mauvais où bouillonnent et écument les froides passions, les dépravations morbides, celles qui acceptent avec un orgueilleux mépris la guerre des sexes, la guerre traîtreuse et sauvage, sûres de vaincre toujours, de terrasser leur faible adversaire d'une torsion de leur main indolente.

Sot qui chante au pied des statues, regardant plus haut passer le vol des nuées diaphanes; le regard qui s'abaisse frissonne et se voile!

Ridicule qui supplie et se lamente quand il faut serrer les dents et ricaner à la souffrance!

Lâche qui plie sous les coups comme une bête domptée, qui rampe vers un trou noir et s'y tapit en contemplant, d'un œil hébété, l'agonie des aspirations éventrées!

Les forts, les heureux, sont les fiers qui se ruent, cheveux au vent, narines fiévreuses, aveugles et fiers, jusqu'à ce qu'ils se fracassent le crâne sur l'obstacle fatal; s'ils survivent, qui s'élancent de nouveau, qui se traînent, qui rampent vers la prochaine défaite, jamais abattus, jamais implorants.

Ils trouveront bien enfin le râle final ou la stupeur sereine de l'animalité.

A moins qu'ils n'aboutissent à la haine, après les élans et les chutes.

Car ils ne pourront peut-être pas toujours recommencer l'impossible escalade des murailles, les infortunés enfermés dans la sombre geôle de la vie; leur sang s'épuise, leurs muscles s'émacient, leurs os se brisent. Ils ne pourront pas toujours hurler leur détresse aux pierres sourdes et implacables; leur voix s'éteint. Ils ne pourront pas toujours se tenir le crâne à deux mains pour sauver leur esprit au moins, de la contagion de la négation; les ténèbres béantes du vide sont là qui fascinent et attirent.

L'angoisse, l'épouvante, la douleur, la rage, l'indifférence, sont les cinq portes de bronze de l'obituaire où s'avancent lentement les condamnés qui les entendent se refermer derrière eux, l'une après l'autre, inexorablement.

L'angoisse, au sifflement étrange et frôleur, qui longe les parois du caveau, vague longuement dans l'air qu'il peuple d'un vol mystérieux de spectres.

L'épouvante roulant sourdement sur les dalles sonores, et dont la puissante vibration atteint les dernières fibres, s'étouffe sous les voûtes, écrasée et longtemps grondante.

La douleur qui frissonne et semble se cabrer sous les secousses de mains invisibles cramponnées à ses barreaux, des mains violentes et fébriles.

La rage, herse aux dents acérées où pendent des lambeaux de chair.

L'indifférence, dont les lourds vantaux tombent sur le silence immuable avec un heurt bref, broyant entre eux l'espoir,

... Au fond de l'in-pace ils s'accroupissent et attendent que la pétrification ait roidi leurs muscles.

J'aime une femme inconnue qui n'a sans doute, spirituellement, rien de ce qu'il faut pour asservir mon cœur et ma pensée. Je lui donnerai tout et accumulerai autour d'elle les étincelantes nuées de tant de songes qu'elle disparaîtra lentement au milieu d'elles, charmante et puérole vision au vol impuissant.

Et à sa place se dressera ma Réjane, la déesse inaccessible!

Pourquoi chercherai-je à te connaître? A travers les ténèbres bleuâtres des soirs tranquilles, je distingue confusément une silhouette et la vague blancheur de ton visage.

C'est assez; c'est trop, peut-être!

Ta beauté! Qu'importe à mon amour ta beauté!..

Il leur est nécessaire que la femme soit belle pour l'aimer. Il leur faut le vulgaire éblouissement du premier aspect pour que leur âme tressaille.

Il faut à leur fièvre les aphrodisiaques de la peau pour qu'elle ne s'affaisse et ne chàmelle.

Et, plus tard, ils ravalent encore cette beauté jusqu'à la faire aider aux efforts de leur virilité épuisée. Après l'avoir salie des grossiers désirs d'une brutale passion de mâle, après l'avoir polluée des érotiques conceptions de leur imaginative grossière, ils la déshonorent de leurs caresses.

Ils s'en servent pour les abjectes besognes de la vie, l'assouvissement du rut de leur cervelle et de leurs reins d'abord, la satisfaction de leurs appétits ensuite.

Ainsi avilies, ainsi prostituées, femmes qui n'avez pas vous-mêmes conscience de la richesse inouïe du don qui vous a été fait, votre beauté est la chaleur malsaine qui fait éclore des germes de pourriture, mais elle est aussi la lumière qui éclaire et montre le lourd bouillonnement des sanies.

Qu'elle disparaisse! Elle est funeste aussi.

Ceux qui sont dignes d'en jouir sauront la faire surgir des ténèbres; les autres achèveront quand même le cycle de leur existence d'hébétes!

Se buter toujours à l'effroyable impossibilité de l'assomption! Voir mentir des yeux sublimes, entendre se trivialisier les harmonies d'une voix, deviner sous des lignes sculpturales la grimaçante ébauche de la viduité sereine, c'est succomber au vertige qui monte des gouffres!

Il vaut mieux renoncer!..

Et fût-il réalisé, l'hypothétique miracle de l'égale vibration de deux êtres, il tuerait, en les emmenant, les sublimes créations du rêve. Car elle ne serait jamais assez belle, l'élue, pas assez forte, l'amplexion de sa pensée.

Je ne chercherai jamais à te revoir.

Rien n'existe de toi, pour moi, que ta féminité.

C'est là le fluide magnétique qui imprègne les latentes énergies de mon être, la puissance impulsive qui donne l'essor aux visions rédemptrices.

Les effluves vivants d'une étrange suggestion m'enveloppent lorsque je l'appelle, apaisant mon âme endolorie, repliée, darde sur elle comme le rayonnement d'une flamme céleste, d'une volonté occulte qui la ranime : Une longue caresse de mélodieux murmures, échos de voix anciennes depuis longtemps oubliées, doux et lents comme des chants de fantômes; de sidérales lumières éclatant la sombre nuée du doute; de languides étreintes qui détendent les crispations douloureuses, les raidissements convulsifs.

Je la sens palpiter autour de moi et me livre à sa domination salvatrice, éprouvant les profondes voluptés de la salvation.

Et si une mélancolique pensée, silencieuse apparition voilée de deuil, debout au seuil du rêve, me rappelle encore la morne désespérance du regret, du moins je ne suis plus traqué par la peur du désenchantement.

Ainsi j'arriverai au fond de la nef majestueuse où tant d'autres ne pénètrent jamais, arrêtés devant la haute perspective qui va s'assombrissant jusqu'au sanctuaire où flotte une incertaine lueur.

J'y arriverai sans doute, à ce sanctuaire, à pas chancelants, plongeant un regard attristé dans l'impénétrable, l'éternelle nuit qui commencera là.

Longtemps, toujours, je lutterai contre l'effroi qui montera à mon cœur à mesure que j'avancerai.

Pour un instant de bonheur, j'endurerai de mortelles angoisses, fuyant toujours devant elles, ne faiblissant sous les plus cruelles atteintes.

Successivement je réfrènerai les violences de ma nature exaltée, ne m'acharnant jamais à la poursuite d'ironiques visions, mais voulant plus intenses, mes joies plus rares.

Quoique sentant descendre dans le temple les ténèbres et le silence, je me tiendrai au pied de l'autel, fervent, recueilli, dans la clarté mystique du tabernacle, me prosternant peu à peu, courbant le front pour ne pas voir s'évanouir aussi la lumière sacrée dont je garderai éternellement l'éclat au fond des yeux.

J.-F. ELSLANDER.

Revue Littéraire

Camille Lemonnier. — Le Bestiaire.

Paris, Savine.

Sous ce titre, évoquant les fables et moralités du Moyen-Age, M. Lemonnier a réuni en un volume une vingtaine de contes d'intentions assez divergentes et d'ensemble un peu disparate. Nous avons constaté déjà, au sujet de *Claudine Lamour*, la grande facilité de M. Lemonnier à se plier à tous les genres : cette souplesse apparaît clairement en ce recueil de consécutives nouvelles, et par cette immédiate juxtaposition, il nous sera plus aisé de distinguer les genres où l'auteur réussit davantage.

Pourtant, au-dessus de cet éclectisme de formules et de ces variations de formes une sensation reste constante, bien que les différences de sujets l'affaiblissent parfois en écarts forcés : c'est la façon dont M. Lemonnier envisage l'homme — la bête humaine — et qui explique l'intention du titre. Dans le *Prêche*, il fouaille les consciences croupissantes, les ignobles compromis d'âme ; dans le *Mal des Bêtes*, il nous dépeint une répugnante humanité, d'une bestialité ravalante ; dans le *Riddyck*, c'est la débauche la plus vile et repoussante. — Nous préférons les études d'observation plus directe, la *Rancune des Malicors*, la *Pension Saint-Amour*, la *Maison du père Grugard*, d'autres encore. L'homme y reste toujours la brute aux bas instincts ; mais la réalité est plus vivante, l'impression plus forte et simple ; et ces tendances vers une sobre clarté et une vision précise, rappellent assez l'impersonnalité puissante de Maupassant. La *Pension Saint-Amour*, qui est presque un modèle, accuse une gaieté d'ironie bien vivace, et une délicatesse d'analyse assez exceptionnelle. Si l'on y joint les nouvelles citées déjà, ce sont les seules, à notre sens, qui donnent une impression de justesse, de vigueur et de santé.

Dans tout le reste, que d'exagérations, de lourdeur pénible, de sensations voulues, forcées ou même baroques ! Certains contes étudiant l'assassinat, nous montrent un meurtrier sceptique et insouciant jusqu'à la confrontation, puis un juge prud'homme, sermonnant des paysans en périodes à la Bossuet ; il en est d'autres, où la recherche du terrible devient puérilement grotesque ; plusieurs essais prétendument psychologiques sont d'une observation souvent bien fantaisiste ; et si l'idée est juste, si la conception est grande, elle est toujours rapetissée et obscurcie par cette recherche à outrance, cette torture de la phrase martelée, tirillée, qui épuise, qui décolore, qui affaiblit : c'est l'angoisse du styliste qui sent son idéal lui échapper, et s'enivre en formidables débauches d'épithètes... Qu'est-il devenu l'artistique et savoureux auteur des *Noëls flamands*, le sain et vigoureux écrivain de l'admirable *Mâte* ?

Eugène Demolder. — Les Récits de Nazareth.

Bruxelles, C. Vos.

Ce sont de bien délicieuses merveilles que ces charmants *Récits de Nazareth*, cette fine joaillerie aux parfaites ciselures, ces légendes de piété naïve, si caressantes et familiales, contées avec une extraordinaire saveur d'originalité naturelle, de richesse native. M. Demolder s'était affirmé déjà comme un grand talent dans les *Contes d'Yperdamme* ; mais je l'estime davantage et le trouve plus attachant encore dans sa dernière œuvre.

Pourtant, il n'a point quitté ce domaine de mystère pieux, d'improbables événements, qui semblent dédaigner tout logique raisonnement, toute donnée scientifique ; seul, le mysticisme de foi où il se retranche fournit la clef de ses séduisantes créations ; seul, il lui fait voir les tableaux qu'il nous retrace, et qui rappellent les conceptions naïves des primitifs peintres flamands. — Ces six récits, aux aériennes imaginations, à la sensualité rêveuse et câline, ont un charme d'onction, de molle mansuétude, et je n'en saurais dire tout le bien qui doit en être dit. Relisez les dernières pages du *Soir de la Nativité*, ce vrai bijou, *l'Enfant Prodigue*, la *Fuite en Egypte*, avec ce développement splendide : « Quelle est cette lueur ?.. C'est Jésus qui sommeille, » *la Cité morte dans l'or*, dont les envolées finales sont pleines d'une grandeur harmonieuse et impressionnante : « Tous les yeux étaient brillants et doux, les mains se joignaient, les palmes s'agitaient lentement, comme un champ de blé que baise l'espace » : cette apothéose des Rameaux est d'une simplicité grandiose. Et il s'en trouve en foule, de pareilles impressions, en cet ouvrage si précieux et délicat : écoutez les rumeurs de ce village, en pleine gaieté active : « On entendait les forges en travail, le bourdonnement des ruches, les battements d'ailes des pigeons dont les volées passaient dans le bain de vibrant soleil qui inondait les toits » ; admirez le cadre de cette touchante action, se déroulant dans toute la magie paisible des contrées patriales, aux « lointains sonores, où les colliers s'argentent et font un collier transparent aux horizons sans fin. »

Ce décor constant et magnifique, cette perpétuelle et surnaturelle parure de la nature flamande qui s'orne au passage du Sauveur, donnent au récit une saveur toute spéciale, très fouillée et ciselée, d'imagination franche et saine. Pas de névrose ni de corruption en ces jolies paraboles : une naïveté de primitif, une aveugle adoration, dont la richesse biblique semble naturellement éclore en pleine conviction pieuse.

Comme tout ouvrage humain, les *Récits de Nazareth* ont leurs défauts ; mais on les néglige si vite ! Si certaines comparaisons sont parfois forcées, si la monotonie des développements par énumération énerve quelque peu, ces taches nous font goûter davantage les multiples impressions de beauté pure qui parsèment le recueil ; et elles disparaissent d'elles-mêmes dans l'éclat de l'ensemble.

Les *Récits de Nazareth* constituent une œuvre d'art, d'un art élevé et sain. Au moyen d'un vocabulaire tout spécial et étendu, d'une rare perfection de langue, M. Demolder a su nous dépeindre, avec une égale aisance, l'in

time et attachante mélancolie des foyers familiaux, et tout l'ensemble étrangement pictural des plaines aux immenses étendues, couvertes de foules en pèlerinages, vaguement aperçues comme en des songes.

Le volume est édité par M. Vos, à Bruxelles. Qu'il nous permette de lui faire une insignifiante chicane : nous le félicitons bien vivement sur la belle apparence de l'ouvrage, la netteté des caractères, le goût et l'élégance de l'impression ; mais s'il a songé avec autant de souci aux jouissances de la vue, il aurait dû se préoccuper davantage de celles de l'odorat. Le livre parfumé est une invention très louable ; mais nous eussions choisi une senteur moins enivrante, je parle surtout ici au nom des myopes, que leur infirmité oblige à rapprocher le nez des pages. Il est heureux pour M. Demolder que le parfum suave et pénétrant de sa pieuse poésie fasse oublier un peu celui de son volume, plus captivant peut-être, mais à coup sûr moins mystique et doux.

Pol Demade. — Une Ame Princesse.

(*La Passion catholique*) /

Gand, Siffer.

M. Demade appartient à cette école très ardente et jeune, qui recherche dans une rénovation religieuse, un néo-catholicisme passionné, les sensations de rêves mystiques et anti-matérialistes qui caractérisent fortement les modernes tendances littéraires. Sous un titre d'ensemble, la *Passion catholique*, il a publié déjà quelques études : *Religieuse, Sœur Magdala, L'Erreur fondamentale* qui se ressentent vivement, nous dit-on, d'une admiration exclusive et fanatique de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle Adam. *Une Ame Princesse* n'échappe point à ces influences.

Il peut être intéressant, en étudiant l'un des membres les plus convaincus du groupe néo-chrétien, de fixer en un court essai le but auquel vise cette école toute contemporaine. M. Demade nous l'apprendra lui-même. Il veut prouver, nous dit-il, que « le catholicisme, loin de jeter de la cendre sur le cœur humain, en attise au contraire puissamment la flamme ». Aussi, défend-il vivement le roman comme genre sentimental, et nous nous souvons d'une page de belle indignation, où il relève avec une vigueur virulente, cette affirmation trop exclusive que « l'Eglise empêche d'aimer ». — Ce principe établi, il imagine une religion passionnée, un christianisme d'amour, dont l'enthousiasme exalté a une beauté de foi sincère. Au reste, cette parole, terminant son avertissement, nous n'avons pu découvrir en quoi *Une Ame Princesse* constituait la contre-partie du manuel français d'analyse sociale et philosophique.

Ce qui nous a paru moins aisé à comprendre, c'est la note précédant cet avant-propos et par laquelle M. Demade prétend trouver en son œuvre une « réponse » à *l'Ennemi des Lois* de M. Maurice Barrès ; et, malgré la page initiale qui en propose une explication, nous n'avons pu découvrir en quoi *Une Ame Princesse* constituait la contre-partie du manuel français d'analyse sociale et philosophique.

M. Demade a-t-il vraiment « soumis à la Loi les héros de son livre » ? Ils sont soumis à la Loi religieuse, sans doute ; mais se trouve-t-il, dans son roman de passion, une véritable préoccupation de réforme sociologique ? Quel est le but réel de Barrès, sinon de noter les points où la théorie des réformateurs du siècle s'accordent avec la sensibilité des gens de cette heure ? Il a fait choix de types contemporains, trois insoumis, et il lui a paru intéressant « d'essayer sur eux la prise de nos réformateurs, de Saint Simon à Kropotkine ». Il étudie ensuite, avec d'originales subtilités, ces mêmes réformateurs français et allemands ; et il aboutit à cette conclusion hardie : toute la sécheresse des premières idéologies se fondant dans une volupté de souffrance, un ardent désir d'altruisme et de large amour : André Maltère va même jusqu'à proposer un « laboratoire de sensibilité ».

Telles nous paraissent être les visées importantes et générales de cet intéressant livret de sentimentale analyse. — M. Barrès parle de la religion ; mais ce n'est que pour reconnaître, accessoirement, qu'elle est « une invention humaine, la seule nature d'institution politique qui tende à l'organisation générale de l'humanité ». — M. Demade a remarqué une observation de Barrès, qui prétend avec justesse que « nous manquons de l'énergie de conformer nos mœurs à nos façons de sentir » (c'est la même idée que développe Max Nordaud dans ses *Mensonges conventionnels*) ; puis, nous ayant dépeint une Ame, « à laquelle cette énergie n'a point manqué », il s'étonne de ce rapprochement et, se basant sur une coïncidence qu'il admire, il étiquète son ouvrage de cette « Réponse » un peu douteuse, croyons-nous, et même erronée.

Voyons l'œuvre en elle-même. Elle est originale, complexe et tourmentée. L'auteur y étudie avec des fiertés de novateur et des enthousiasmes de croyant, un être de *pure exception* (nous comprenons ainsi cette épithète : une Ame *Princesse*), qu'il analyse extérieurement d'abord, et dont il dit ensuite l'entière existence. Il est singulier vraiment, ce beau Prince ténébreux, vivant dans toute la fantasmagorie légèrement enfantine d'un logis exceptionnel, tombeau de ses douloureux souvenirs ; et c'est dans cette chambre mystérieuse, meublée avec une bizarre imagination, qu'il nous les conte en un long récit. Son ami nous rapporte avec soin ses paroles, car « il importe à la gloire de Dieu que cette page des actes des martyrs soit clamée à la face du monde » ! — On le voit, outre son ambition « d'incendiaire catholique », l'auteur ne manque point d'autres ; mais ce n'est pas là un défaut ; la véritable constance de l'âme, la confiance en son savoir et en soi-même, sont des aides trop précieux à l'artiste pour que nous songions à les lui reprocher.

Le grand vice de M. Demade est, à notre sens, un précieuxisme extraordinaire, rappelant le *pensé* des premiers salons du XVIII^e siècle et du fade Malezieu. Ce mièvrisme ne serait que d'un médiocre embarras s'il sévissait uniquement dans la forme ; mais il s'est étendu aux idées elles-mêmes, et ces métaphores outrées mettent à côté de conceptions vraiment élevées, des puérilités choquantes, aux visibles préoccupations de profondeurs et de sublime. Cela déplaît ou fait sourire : « Cette foudre nouvelle, en tombant sur les ruines de mon cœur, y trouva une mer morte de larmes, au sein de

laquelle elle s'éteignit ». J'en ai noté de plus énormes : « à tout hasard, j'épinglai sur la muraille de mes souvenirs, comme un beau papillon rare, ce rare sourire pris sur la fleur, étrange aussi, de ses lèvres amères ». Et cette dernière comparaison, qui ne déparerait point les écrits de la coterie de Sceaux : « Les arcades de ses longs sourcils se rejoignaient sensiblement à la racine du nez, pour constituer cet arc terrible, d'où se tirent, dit-on, les flèches de la colère ». M. Demade affectionne assez, du reste, cet « arc de la colère » : il y revient encore dans la suite.

Pourtant, cette langue a ses qualités. Si l'on en efface le mauvais goût de certaines fleurs de style qui semblent tombées d'un quelconque « Petit Paroissien », il nous reste une phrase aisée et claire, au vocabulaire étendu, de termes souvent précis et sûrs.

Examinons enfin la partie vraiment humaine de l'ouvrage, ce qui pourrait en constituer la psychologie. Le Prince nous annonce qu'il va nous offrir « un plat rare, son cœur saignant »; et sitôt que l'on a goûté de ce mets effectivement peu commun, il remarque lui-même, avec grande exactitude : « Quel royal plat de douleur je viens de vous servir ! *J'aimais double* ». — Et c'est là, en effet, la grande source d'intérêt du roman. Ce double amour, avouons-le, nous paraît bien sommairement étudié. Ce douloureux sentiment est d'une poétique mélancolie, ces souvenirs ont de l'angoisse impressionnante; mais l'observation y est vraiment trop irrégulière et inégale. C'est l'impression que l'on ressent intimement, après une attentive lecture : tout cela déconcerte, dérouté et étonne. Est-ce bien l'humanité qu'on nous dépeint, est-ce une âme humaine qu'on prétend analyser? Sont-ce des femmes que ces êtres douteux et obscurs, Macbeth et Albine, dont le rappel déchire si violemment le cœur de l'amant? Ont-ils vécu de l'existence commune, ces personnages exceptionnels, vaguement teintés d'une spéciale folie? — Aussi l'auteur redoute-t-il un peu l'analyse profonde de pareilles raretés, et, loin d'expliquer les phénomènes psychologiques et insolubles qu'il nous présente, il déclare avec sérénité « qu'il reste confondu en face des desseins de Dieu ».

Ce qui plaît davantage, ce qui relève le roman de son affectation et de ses obscurités, ce sont les pages de véritable passion, sans subtilités fausses ni outrancière originalité, écrites « dans la langue de l'amour, cette langue de mots fous, de cris, de soupirs, de clameurs et de silence ». Le chapitre : *le Baptême du sang*, celui de la *Souffrance* ont des passages de belle envolée, où l'auteur s'est trouvé emporté par son enthousiasme loin des tortures d'idées et des modernismes de fausse psychologie; et ses études de cœur sont vraiment, celles-là « aussi tristes que la vie réelle, plus poignantes encore que les plus mauvais rêves ». — En même temps qu'un recueil de passions souffrantes, l'ouvrage est aussi un livre d'idées, dont certaines frappent vivement et demandent de longues méditations réfléchies. Et nous terminerons sur cette appréciation d'ensemble, en nous excusant d'avoir peut-être trop insisté sur les défauts d'une œuvre marquante, d'étrange et attachante originalité.

Henry LE BŒUF.

Maurice Desombiaux. — La ronde du Trouvère.

Gand, Siffer.

M. Desombiaux est de cette pléiade des fiers poètes, insoucieux et libres. Il s'est révolté devant les subjuguées conventions de la prosodie et il s'est mis à vibrer son art, très simplement. Je ne sais si le vers libre réussira à M. Desombiaux; il me semble qu'il manque un peu d'harmonie.

Le rythme n'est pas atteint en ces vers :

*Sur la soie pâle de sa vie
Elle brodait la rêverie,
La noble dame, son espoir
D'encore en la fanfare du couchant, le voir!*

L'inspiration semble bien courte pour M. Desombiaux, qui n'en est pas cependant à son premier livre.

*O gracieuse jeune fille!
Ah! si tu voulais m'aimer!
La veille de notre mariage
Des châles de cachemire à ramages
Jaunes et rouges j'apporterais
Dans ta corbeille de nocés.*

— *Mieux que cela je veux pour mes nocés.*

*O charmante fille belle,
Ah! si tu voulais m'aimer!
Des dentelles de Bruxelles,
Aussi de Malines, la vieille,
Ah! si tu m'aimais, j'apporterais
Dans ta corbeille de nocés.*

Cela me semble bien banal!

La meilleure pièce du recueil me paraît être : *La Mort du Chevalier.*

*Ayant vu s'enfuir la chimère
De foi, de gloire et de splendeur
Ecluse en son âme pure et fière,
Le vaillant chevalier mon frère
La croix de l'épée sur le cœur,
Git sur la colline en fleur.*

*L'étoile du printemps, la violette,
A moins de charme que ses yeux,
Cristal pur où se reflète
La candeur du grand ciel bleu.
Le pieux chevalier mon frère
En grande peine dit sa prière.*

.

La quatrième strophe :

*Le pieux chevalier mon frère
En achevant sa prière
A la Vierge recommande son âme.
Lorsque du haut de la colline
Descendit la blanche dame
Par le chemin fleuri d'églantines.*

.

La dernière :

*La dame auréolée de lumière
Versa sur les lèvres du chevalier
Le divin électuaire
De son baiser.
Et les yeux du pieux chevalier
D'une extase sainte brillèrent,
Son visage radieux s'illumina,
Et ne pouvant supporter tel bonheur sur terre
Son âme au ciel monta
Dans un rayon de pure lumière.*

Cette pièce est d'une concept doucement mélancolique qui me plaît énormément; j'eus souhaité à M. Desombiaux d'en forger de nombreuses pareilles pour son volume.

Mais tout livre a ses inégalités et l'impression totale n'est point mauvaise.

La Ronde du Trouvère, cette nouvelle preuve de l'anarchisme prosodique de M. Desombiaux, assurera à son auteur de réelles sympathies, mais elle lui attirera certainement le verbe hautainement réprobatif des grands oncles de la critique, ce en quoi je le félicite.

P. S^{te} B.

Presses de *Florial*, Liège.

Viennent de paraître les *Pages de joie*, de Paul Gérardy, le charmant poète des sensations fines, des joies délicates et continues, obscurcies si rarement, et pour si peu de temps, par un petit nuage de tristesse.

Il a une vision intense de printemps et de clarté limpide :

Dans le bois de printemps clair

.....
Vers le soleil haut et clair.

Rend l'harmonie du balancement doux des peupliers :

Leur chant s'en va si frêle et lent

Comme une prière que l'on murmure

Chante les fleurs apparaissant dans l'herbe du renouveau :

Petits yeux bleus

Epars dans l'herbe menue,

Petits yeux blancs

.....
Petits yeux d'or

.....
Petits yeux pourpres.

Magnifie, dans l'azur des nuits, la splendeur dorée des constellations :

..... et la nuit constellée

D'un grand sourire d'or.

Le poète a le sentiment des espaces :

La mer est calme et large

.....
Au bord lointain des mers.

Il nous initie à la joie exubérante de la vie libre sur les grands chemins :

Vieux vagabond des routes

De la folie et des amours.

Et peint l'effroi de se trouver abandonné au milieu des effroyables solitudes de l'océan :

*Oh! la barque est petite
Sur l'immense mer
Et les vents en tumulte
Ont brisé sa mâture.*

Autre part, avec ses « vierges blanches » et ses troubadours, il nous plonge dans la vie du moyen-âge et des légendes.

La piécette « Telle chanson », est à citer toute, elle est absolument ravissante et indique merveilleusement l'esprit du livre :

*La chanson toute en clair de lune
Que je dis en tremblant un peu
Un merle l'a sifflée à la brune
Au cygne attentif du lac bleu.*

*Elle est d'amour et de tristesse
Et puis de joie, et puis d'amour,
Et puis des sanglots d'or l'oppressent
Et c'est encore la joie toujours.*

*Le merle partit à tire-d'aile;
Le cygne songeant aux mots nouveaux
S'en est allé au fil de l'eau
Avec sa tête sous son aile.*

P. J.

Léopold Courouble. — Contes et Souvenirs.

Lacomblez, Bruxelles.

J'avais reçu le livre de M. Léopold Courouble, un soir en entrant chez moi. Je lus, je dévorai plutôt les lignes, les phrases spirituelles du volume, et vers minuit je m'attristai en arrivant à la dernière page des *Contes et Souvenirs*.

Je trouvais les *Contes de Pâques*, gentils; les *Contes de Noël* charmants; les *Novellettes* curieusement alléchantes; les *Contes pour les*

gens sérieux pleins de saveur et même très profonds, telle cette charmante étude intitulée *l'Estrade d'Elseus*, qui analyse si bien l'âme d'un gamin de Bruxelles, la pensée d'un *Ketje*; *Mes Prisons*, je les trouvai joyeuses et quelque peu ironiques; *Carnet de voyage* — avec *Un Cimetière*, ce bijou de sentimentalisme — très cosmopolite. Mais les *Contes bruxellois* eurent pour moi un charme indescriptible, c'est analysé, observé avec un art parfait, c'est écrit on ne peut mieux et cela fait rire, rire à en pleurer, tant c'est juste et vrai. Mon âme se trémoussait, se tordait dans ma poitrine, elle riait aussi; arrivé à la *Fin de Trullemans*, j'étais déconcerté par l'originalité du style et je fermai furieusement le livre, fâché contre l'auteur qui m'avait procuré une si réelle impression.

a nuit, je rêvai du livre de M. Courouble, — cela l'étonnera peut-être, — je rêvai qu'on se battait pour ses contes; le volume était étendu par terre, mais, chose curieuse, il me parut très grand, et sur sa couverture le titre semblait écrit en lettres immenses. On luttait ferme autour du bouquin, que défendaient quelques courageux *ketjes*; les antagonistes, une bande de gens bien mis, graves, solennels, pédants, compassés, pisse-vinaigre et pête-sec tentaient de mutiler les *Contes et Souvenirs* en lui portant des sournois coups de canifs. Et soudain une voix s'éleva, triste, philosophique, mais si convaincue que la sincérité y prêtait une irrésistible éloquence, et que les ennemis disparurent à ses échos : *Och, mais laissez-le seulement!*

S. P.

Grappillages

En notre prochain n° nous continuerons la publication de la nouvelle d'Eekhoud : *La Mère des Soldats*.

Nous regrettons fort ne pouvoir publier notre *Revue des Revues*, la place nous manque. Nous eussions voulu citer particulièrement le *Réveil*.

L'éditeur H. Lamertin a bien voulu, nous envoyer les *Salons de Thoré-Bürger* qu'il vient de livrer à réédition. Nous l'en remercions cordialement.

William Bürger — de son nom Théophile Thoré — fut l'annonciateur des jeunes écoles et entre tous les critiques de son temps, il fut à peu près le seul qui, d'audacieuse résolution prit ostensiblement et sincèrement la défense

des *Jeunes*, les derniers venus, devant les méfiances, les railleries et les sarcasmes des conservateurs des arts et des lettres.

Il importe que l'on connaisse ces luttes d'où sortirent en pleine victoire, Delacroix, Millez et tant d'autres.

Notre collaborateur Lucien Jottrand aura souvent encore l'occasion de nous parler de l'œuvre critique de Thoré-Bürger. Bornons-nous à signaler aux *Salons de Thoré-Bürger*, réédités par M. Lamertin, un avant-propos de M. Emile Leclercq.

Nous signalons avec plaisir, comme une étonnante exception, la publication dans un journal de notre presse bruxelloise, d'une œuvre que l'on peut considérer comme un essai vraiment littéraire : nous voulons parler du roman de M. Liesse, *On n'aime qu'une fois*, paru dans l'*Indépendance Belge*. Cette publication fait oublier quelque peu les immondices et inepties qui constituent la presque totalité des romans-feuilletons de nos étroites et anti-littéraires feuilles quotidiennes.

M. Liesse est peu connu pourtant; c'est à peine si l'on peut retrouver de ses essais de débutant dans l'*Artiste* (1875) où il développa certaines théories littéraires. M. Liesse semble avoir une grande aisance dans l'expression de sa pensée, dans la tournure des dialogues, qu'il mène avec beaucoup de vie et d'esprit. Mais il se laisse trop aller à cette facilité coulante; son œuvre manque totalement de plan, et certains caractères, précisés dans le début, se troublent et s'effacent dans des contradictions ou des oublis. Mais ce roman se lit aussi facilement qu'il est écrit, et il plaît, en somme, comme distraction délicate, par sa distinction enjouée et une certaine poésie au charme léger.

Remarqué, à l'académie des Beaux-Arts. l'affiche-réclame Ostende-Douvres de Henri Evenepoel. — M. Evenepoel est un jeune, un Belge qui se destine à l'art, et qui se trouve en ce moment à Paris, où il parfait son éducation esthétique. A notre sens, son affiche est sans conteste la meilleure de toutes, et elle tranche violemment par son cachet artistique sur la totalité des envois exposés. Inspiré des originales créations de Toulouse, Lautrec, elle a des hardiesses de dessin fort réussies, et un choix de couleurs d'une harmonie parfaite, avec tout l'éclat et la simplicité qui peuvent en faciliter l'impression. Le jury a primé trois aquarelles délicates de M. Casiers : on ne pouvait faire à cet artiste l'affront de lui préférer un jeune débutant; mais en assignant la 2^{de} place à M. Evenepoel, il lui a prouvé qu'il le tenait en grande estime, et nous félicitons bien vivement notre ami de son premier et notoire succès.

Avons reçu pour compte-rendu, *les Aspirations* de Victor Remouchamps (Paris-Vanier, édit.) et *Scènes de la vie judiciaire* de Edmond Picard (chez Lacomblez, Bruxelles).

Vient de paraître chez Godenne, à Malines, *Par les Routes*, de notre ami et collaborateur Joseph Desgenêts.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ARMEN (Pierre)	
Souvenirs d'Exil	56
ARPIN	
Le salon des XX	116
BRÉZAL (Jean)	
Monsieur Marbois	26
Messe de Noël	59
DECLAREUIL (Joseph)	
Amoroso (vers)	107
DEMOLDER (Eugène)	
Le soir de l'Ermite	49
Vague croquis de vieille couleur	81
Le Baptême de Saint Nicolas	151
DESGENÉTS (Joseph)	
Soir	42
Vers de la Miséricorde	82
Matin de Joie et de Douleur	101
EKKHOUD (Georges)	
Burch Mitsu.	3, 20, 37, 52, 72, 86, 107, 126
La Mère des Soldats.	148
EISLANDER (J.-F.)	
Les Résignés	35
Réjane	185
ENOIR (L.)	
Vieille question	74, 82
FRAPPART (Charles)	
Psyché ma jeune sœur (vers)	124
INTÉRIM	
Chronique théâtrale	15

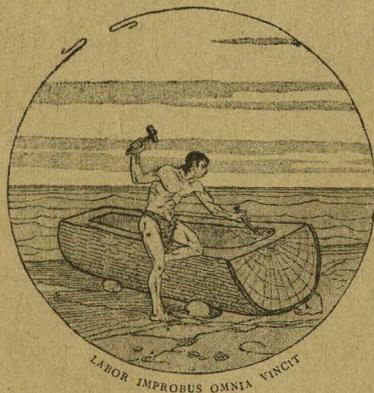
	Pages
JANSSENS (Paul)	
Les Miséreux	44
Suicide	55
Communion	93
Obsession	122
Revue littéraire	168
Revue littéraire	191
JOTTRAND (Lucien)	
Chronique artistique	12
Croquis d'automne	24
Dernier Rêve	40
Kilkà (chant VI)	68
Chronique artistique	97
Th. Thoré-Bürger	141
Th. Thoré-Bürger (suite)	174
LAENEN (Jean)	
Coin de Village	125
LE BŒUF (Henry)	
Chronique théâtrale (Parc)	14
Chronique théâtrale (Monnaie-Parc)	30
Chronique musicale	46
Chronique artistique	61
Chronique littéraire	63
Chronique artistique	76
Grappillages	79
La Mort de Taine	95
Bibliographie	117
L'Évolution symboliste	135, 160
Les Livres	137
Revue littéraire	166
Revue littéraire	191
LEMONNIER (Camille)	
A Vau-la-Rue	4, 17, 33
MAUVÈRE (Geo)	
Eve après la chute	22
Le fruit défendu	22
PIERRON (Sander)	
Jour de gloire (vers)	5
Artiste pauvre	29
Prose	57
Grappillages	64
Chronique littéraire	75
Le Rosier	115
Chants des Campagnes pauvres	155
Revue littéraire	191

	Pages
PATIENT (Jacques)	
Le rêve d'un écolier socialiste.	10
REVUE ROUGE (La)	
A la <i>jeune Belgique</i>	65
Grappillages.	16, 32, 48, 80, 100, 140, 200
Le Prix Quinquennal.	173
ROBERT (Mathias)	
Orage, le soir	6
Coin de Travail	7
Claquefaim	23
Page devinée	43
Scène	104
SAINTE BRIGITTE (Paul)	
Sables morts (vers)	8
Rimes folles (vers)	25
Grappillages.	47
Envol (vers).	54
Grappillages.	64
Acte de charité (vers).	73
Rictus Chrétien (vers).	85
Bibliographie	98
Grappillages.	119
Camille Lemonnier et la Justice	164
Revue littéraire	168
Grappillages.	169
Revue littéraire	191
SERASQUIER (Rodrigue)	
Vers la Mort	103
TOUCHARD (Georges)	
Les matins bleus (vers)	58
VERHAEREN (Emile)	
La misère (vers)	1
Les ports nocturnes (vers)	67
Les rues sinistres (vers)	121
Une statue (vers).	150



Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Grand' Place, 28, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

Deuxième Année — N° 10

OCTOBRE 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

d'Art & de Littérature

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

Secrétaires de Rédaction :

Paul **SAINTE BRIGITTE** & Sander **PIERRON**

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Pierre Armen — Lucien de Busscher — Louis Delattre — Frans Delbastée — Eugène Demolder — Joseph Desgenêts — Georges Eekhoud — J.-F. Elslander — Max Elskamp — Charles Frappart — Frédéric Friche — Paul Janssens — Lucien Jottrand — Hubert Krains — Jean Laenen — Henry Le Bœuf — Emile Lecomte — Maurice Maeterlinck — Henry Maubel — Géo Mauvère — Francis Nautet — Raymond Nyst — Sander Pierron — Mathias Robert — Paul Sainte Brigitte — Rodrigue Serasquier — Hubert Stiernet — Emile Vandervelde — Charles Van Lerberghe — Emile Verhaeren.

SOMMAIRE

La Lune (vers)	EMILE VERHAEREN.
Th. Thoré-Bürger (suite)	LUCIEN JOTTRAND.
La Mère des Soldats (suite)	GEORGES EEKHOUd.
Les Ambulants (suite)	PAUL JANSSENS.
Georges Eekhoud	SANDER PIERRON.
Le Salon	***
Revue Littéraire.	HENRY LE BŒUF.
Grappillages	***



La Lune

*Sous les plafonds que sur la terre
Minuit ajuste avec des crampons d'or,
Tu voyages par le soir mort
Œil éternel et solitaire;*

*Œil pour le pôle et le désert
Où la chaleur ressemble au gel,
Où le silence comme un scel
Ferme les lèvres de la mer;*

*Œil projeté de haut en bas
Sur les feuillades taciturnes
Qui bâtirent leurs sphinx nocturnes,
Avec les blocs que tu fixas;*

*Œil qui casses ta clarté ronde
Comme un cristal contre les dalles
Que font les vagues colossales
Sur les plages, au bout du monde;*

*Œil d'immémorial ennui,
Eclatant et livide,
Que le temps sculpte au front du vide
Dans le visage de la nuit;*

*Œil si vieux que la terre oublie
Monotone, depuis quel jour,
Monotone, tu fais le tour
De sa mélancolie;*

*Œil nul et que l'on sait béant
Parmi les ombres claires,
Lorsque, l'hiver, tu les éclaires
Avec ta mort et ton néant;*

*Œil hostile des firmaments
Qui travailles, sans nulle peur,
A la folie et la terreur
Des poètes et des amants;*

*Pendant les lourds minuits de pierre
Qui s'abaissent sur mon alcôve
Tu m'engloutis sous ta paupière
Œil monstrueux et chauve.*

Emile VERHAEREN.

Théophile Thoré-Bürger

(Suite) (1)

III

Voici un fragment de l'étude sur Eugène Delacroix, publiée par Thoré dans le *Siècle*, sous le titre suivant : *Artistes contemporains* :

« M. Michelet a dit du christianisme : » Quelque part que j'aille en histoire, il est devant moi ; il barre ma route et m'empêche de passer. » Il en arrive ainsi en critique, à propos de la beauté. On se plaint de l'anarchie qui divise toutes les branches de la société ; il n'y a peut-être pas de mot plus vague que le mot de beauté. Il nous semble qu'il y a une hiérarchie de beauté, si l'on peut parler ainsi. Plus on est haut placé dans l'échelle poétique, plus on embrasse de degrés de la beauté, c'est-à-dire qu'on voit par où une chose est belle ; on en comprend la destination et l'harmonie, on *trouve beau* ; ceux qui *trouvent laid* ne saisissent pas l'harmonie, voilà tout. — Pour les vieux critiques, et il y en a encore aujourd'hui qui usent de cette étroite et puérile théorie, la

(1) Voir les n^{os} de la *Revue Rouge*, de juin-juillet et août-septembre 1893.

beauté était une convention. Ils avaient mis un terme dans la gradation des êtres au-delà duquel tout était condamné et réputé *laid* par l'Académie. Leur beauté s'arrêtait à la symétrie des lignes, à l'harmonie plastique. Sans doute la forme est un des éléments de la beauté, mais toute la beauté n'est pas uniquement dans la forme, abstraction faite du sentiment ou de l'idée. La beauté chrétienne qui ne se préoccupait de l'extérieur qu'en tant qu'il reproduisait la nature intime et morale des êtres, la beauté mystique, avait bien quelque droit de réagir à son tour contre la beauté plastique par laquelle elle avait été détrônée à la Renaissance. Le caractère de cette révolution, commencée par le Romantisme, est de réhabiliter tous les éléments de la vie universelle, en éclairant leur côté poétique; car encore une fois, quoiqu'on ait étrangement abusé de la sainte poésie dans la mêlée romantique, la poésie est partout et toujours, comme la beauté. Il ne s'agit que de s'élever vers elles.

L'introduction à toute critique d'art devrait donc être une explication de la beauté. La beauté est le fond même de l'art, comme la justice est le fond de la politique, comme la vérité est le fond de la philosophie. Ces notions sont même si élémentaires, que tout le monde a la prétention de se connaître en art, comme tout le monde juge avec assurance la politique ou la morale; c'est-à-dire que la justice et la beauté sont des choses si humaines, que le premier venu se sent une conscience et un cœur pour prononcer. Seulement, la beauté est multiple, variable, fugitive, insaisissable, éternellement renaissante. Il y a tant de manières de sentir la beauté! — Rien n'est plus près du rire que les pleurs.

La beauté est variable comme l'esprit, parce que la beauté est la vie extérieure, comme l'esprit est la vie intérieure. L'esprit étincelle par moments ou il s'obscurcit. De même, la beauté se manifeste dans certaines attitudes, sous certaines impressions, dans certains effets. Cette beauté est si subtile, que le même objet peut être très laid ou très beau, selon le moment où vous le prenez. Un panier de pommes est froid et âcre de couleur, ou il peut ressembler à des pierreries. Le même être a bien des aspects. Il faut le retourner à droite ou à gauche, par ici ou par là, pour trouver son sens poétique; car tout est beau à un moment donné... L'art est donc surtout un choix, un parti pris, une conviction. — Qu'est-ce donc que la beauté? On a fait un million de torses d'après les plus belles femmes de tous les pays; mais le torse de la Vénus de Milo est resté le plus beau du monde. Pourquoi?

Il s'agirait donc encore une fois de s'entendre sur la beauté. — Il y a d'abord la beauté éternelle, immuable, absolue, et en quelque sorte abstraite, beauté régulière et permanente, qui est du domaine de la philosophie autant que du domaine de l'art, quoique la sculpture grecque l'ait atteinte en quelques chefs-d'œuvre. Le beau, c'est la splendeur du vrai, comme dit Platon; mais il y a aussi la beauté accidentelle, contingente, la beauté d'effet, si l'on peut ainsi dire. — Vous vous arrêtez dans la rue à voir passer une belle femme, à voir marcher un ouvrier, à voir caracoler un cheval, à contempler un effet de lumière sur le toit d'une maison. Pourquoi? Vous rencontrez partout des femmes plus élégantes, des hommes mieux bâtis, des chevaux plus chers, des maisons plus riches; mais vous avez saisi par hasard un mouvement heureux, un aspect original. En ce sens-là, il y a de la beauté en toutes choses, sous certaines influences, comme sont les passions pour les hommes, ou comme est le temps pour les objets inanimés. Mais il n'y a pas beaucoup de gens qui sentent la beauté, bien moins encore qui sachent dire ou peindre par quoi une chose est belle...

J'étais une fois sur le trottoir de la rue Saint-Antoine, regardant autour de moi un peuple de travailleurs et de mendiants. Une femme hâve et déguenillée, tenant un enfant entre ses bras, venait à ma rencontre. Elle n'avait guère de tournure ni de beauté, avec sa maigreur chétive et ses haillons. Comme elle traversait la chaussée, une voiture bourgeoise, lancée au galop, la renversa, elle et son enfant, sous la roue. Son buste se redressa subitement, les bras étendus pour protéger l'enfant. Elle eut un instant de suprême beauté, un mouvement maternel de protection, comme un oiseau sacré qui couvrirait un dieu de ses ailes. Je n'ai jamais rien vu de plus souverainement admirable dans le *Massacre des Innocents*, de Raphaël, ou dans les *Sabines* du Poussin. Eugène Delacroix sentit surtout cette beauté de l'effet; l'essence même de la peinture est de saisir un aspect variable, un imperceptible moment.... Quant à moi, je ne connais rien de plus beau en art que ces jeunes grecques du *Massacre de Scio*, demi-nues et foulées aux pieds des chevaux, rien de plus inspiré que leurs figures, rien de plus ample que leurs mouvements, rien de plus velouté que la peau de ces femmes, rien de plus ardent que leur désespoir. » Rapprochons de ces passages d'une si remarquable largeur quelques extraits du carnet d'Eugène Delacroix 1823-1824.

« La question sur le beau se réduit à peu près à ceci : Qu'aimez-

vous mieux d'un lion ou d'un tigre ? Un grec ou un anglais ont chacun une manière d'être *beau* qui n'a rien de commun.

C'est l'idée morale des choses qui nous effraye ; un serpent nous fait horreur dans la nature, et les boudoirs des jolies femmes sont remplis d'ornements de ce genre : tous les animaux en pierre que nous ont laissés les Egyptiens, des crapauds, etc.

Souvent une chose, dans la nature, est pleine de caractère, par le peu de prononcé ou même de caractère qu'elle semble avoir au premier coup d'œil.

Le docteur Bailly met en principe : « La preuve que nos idées sur la beauté de certains peuples ne sont pas fausses, c'est que la nature semble donner plus d'intelligence aux races qui ont davantage ce que nous regardons comme la beauté ». Mais les arts ne sont pas ainsi ; car si le Grec était plus beau à représenter que l'Esquimau, l'Esquimau serait plus beau que le cheval, qui a moins d'intelligence dans l'échelle des êtres. Mais tout est si bien né dans la nature que notre orgueil est extrême. Nous bâtissons un monde sur chaque petit point qui nous entoure. La rage de tout expliquer nous jette dans d'étranges bévues. Nous disons que nos voisins ont mauvais goût, et le juge en cela, est notre propre goût ; car nous savons aussi que tous les autres voisins nous condamnent.

Nos peintres sont enchantés d'avoir un *beau* idéal tout fait et en poche, qu'ils peuvent communiquer aux leurs et à leurs amis. Pour donner de l'idéal à une tête d'Egyptien, ils la rapprochent du profil de l'Antinoüs. Ils disent : « Nous avons fait notre possible, mais si ce n'est pas plus beau encore, grâce à notre correction, il faut s'en prendre à cette nature baroque, à ce nez épaté, à ces lèvres épaisses, qui sont des choses intolérables à voir ». Les têtes de Girodet sont un exemple divertissant dans ce principe ; ces diables de nez crochus, de nez retroussés, etc., que fabrique la nature, le mettent au désespoir. Que lui coûtait-il... de faire tout droit ? Pourquoi des draperies se permettent-elles de ne pas tomber avec la grâce horizontale des statues antiques?... Telle n'était pas la méthode antique. Ils exagéraient au contraire, pour trouver l'idéal et le grand. Le laid souverain, ce sont nos conventions et nos arrangements mesquins de la grande et sublime nature... Le laid, ce sont nos têtes embellies, nos plis embellis, l'art et la nature corrigés par le goût passager de quelques nains, qui donnent sur les doigts aux anciens, au moyen-âge, et à la nature enfin.

L'atelier est devenu le creuset où le génie humain, à son apogée de développement, remet en question non seulement ce qui est, mais recrée avec une nature fantastique et conventionnelle que nos faibles esprits, ne sachant plus comment accorder avec ce qui est, adoptent de préférence, parce que c'est notre misérable ouvrage » (1).

Ce que M. Paul Mantz a dit de Delacroix à propos des *Variations du beau*, on peut l'étendre à Thoré. Tous deux admettent pour le Beau la multiplicité des formes. Ils s'irritent contre ceux qui prétendent que l'antiquité a par avance monopolisé l'idéal et donné partout le modèle suprême. Leur esthétique est donc essentiellement compréhensive et libérale. Ils acceptent l'art tout entier, et leur idéal est assez vaste pour concilier Phidias et Rembrandt. Delacroix, comme Thoré, partait de ce principe que le style consiste dans l'expression originale des qualités propres à chaque maître (2).

Tels sont les arguments que l'on peut, que l'on doit opposer aux critiques mesquines qui parurent un peu partout depuis 1822, avec la *Barque du Dante*, jusqu'à ce que la gloire du maître eût reçu enfin une consécration solennelle à l'exposition universelle de 1855.

Si l'on trouve tout naturel que de pauvres inconnus et des médiocrités aigries s'en soient pris au peintre, à présent immortel, du sentiment profond de leur impuissance et se soient rejetés alors sur les incorrections et les bizarreries, fruit de son caprice, on s'étonne au contraire que des hommes comme Victor Hugo, Béranger et les Goncourt n'aient point compris cet ardent génie, qu'ils ne lui aient point pardonné son manque d'exactitude et les exagérations où l'a entraîné le besoin irrésistible d'exprimer en tout, ce qu'il y a de plus extrême et de plus violent (3).

Le premier n'a-t-il pas déclaré qu'il reconnaissait au peintre « toutes les qualités moins une : la beauté ? » Le second et les troisièmes (4) ne lui refusent-ils pas la qualité suprême des coloristes : l'harmonie ?

(1) Cette question du Beau inspira à Delacroix une de ses plus remarquables études critiques, qui parut dans la *Revue des deux Mondes*, du 15 juillet 1854. Elle fait partie du volume des écrits du maître, sous ce titre : *Variations du Beau* (note du *Journal d'Éugène Delacroix*).

(2) Paul MANTZ, *Revue Française*, 1 octobre 1864.

(3) Nous nous sommes permis, pour défendre Delacroix, de nous servir des mêmes termes qu'il employa lui-même dans un des beaux articles qu'il écrivit sur Michel-Ange, pour défendre le peintre-sculpteur florentin.

(4) Plaquette tirée à l'occasion de l'Exposition de 1855.

Nous reproduisons ici un passage d'une lettre de Béranger, adressée à Thoré, en mai 1847.

« ... Il est une espèce d'accusation que vous portez à laquelle je suis sensible : vous semblez croire que je condamne tous les Delacroix; il n'en est rien, je vous le jure, mais cependant il est de ceux à qui l'on doit le moins pardonner, parce qu'il est le plus puissant de tous; on le flatte trop et tant de talents se sont perdus par la flatterie, que je ne conçois pas que vous-même commettiez pareille faute. L'année passée, nous étions en complet désaccord, il n'en est pas de même cette année, malgré certaines restrictions que je me permettrai de faire à vos éloges. Pour moi, un grand coloriste n'est pas seulement un homme qui possède une riche palette, mais celui qui a le sentiment de l'harmonie, et dont le pinceau nage dans l'air. Voyez Rubens. Ajoutons que ce roi des Flamands était un grand dessinateur, en dépit de ce qu'ont dit nos pères. C'est là ce que j'ai eu l'honneur d'écrire il y a quarante ans. Ce n'est pas celui-là qui eût terminé le trait d'une jambe ou d'une main, comme les femmes qui ne savent pas l'orthographe terminent un mot avec des lettres confuses qui servent de voile à leur ignorance. En cela, M. Delacroix devrait toujours imiter Rubens; il ne tient qu'à lui, car il est peu de dons que la nature et l'étude lui aient refusés. Vous voyez, mon cher monsieur Thoré, je suis tout converti à votre peintre favori, bien que je ne connaisse encore ni ses fresques de la chambre des députés ni celles du Luxembourg » (1).

Certes, pour être coloriste, il ne suffit pas d'employer des couleurs vives et multiples; il faut saisir l'harmonie de l'ensemble, fixer avec une infinie justesse, les rapports des tons et des valeurs, passer du centre lumineux au plus profond de l'ombre, de telle sorte que les êtres et les choses des différents plans soient baignés dans une même atmosphère. Une partie de l'intérêt de certaines œuvres de Rembrandt et de Vélasquez, n'est-elle pas dans « l'harmonie de la couleur, qui est la plus simple du monde : quatre notes seulement, qui se répondent et se font valoir, avec leurs dièses et leurs bémols, dans une gamme brune (2) ».

Nous ne pensons pas que l'on doive contester cette qualité suprême à Delacroix; chez lui, les tons les plus violents, les couleurs qui

(1) *Correspondance de Béranger*, recueillie par Paul BOITEAU (t. III). Paris, Perrotin, 1860.

(2) *Musée de la Hollande. Amsterdam et La Haye*. W. BURGER. Paris, Jules Renouard, 1858.

semblent s'exclure et se repousser, se rapprochent et s'unissent pour former cette harmonie de l'ensemble, ces colorations riches et savoureuses faites de violences et de délicatesses. « Ce qui constitue la supériorité de M. Eugène Delacroix, après cette passion merveilleuse et ce magnétisme qui vous transporte dans une atmosphère idéale, écrit Thoré, c'est la conscience intime de l'harmonie des êtres entre eux, autrement la faculté de la couleur... Je dirais volontiers que M. Delacroix est le seul coloriste de toute l'école française. Sans imiter Rubens, ou Murillo, ou les Vénitiens, ces grands maîtres de la lumière, M. Delacroix est arrivé à une harmonie de nuances et à une puissance de ton merveilleuses. Le clair-obscur des chairs est fin et transparent comme les demi-teintes du Corrège. Les étoffes sont éclatantes comme celles de Véronèse, avec plus de souplesse et de douceur; et puis, c'est un air chaud qui caresse les formes et qui joue sur toute la toile » (1).

Et à propos du petit *Hamlet*, ce chef-d'œuvre digne des maîtres les plus estimés, ne dit-il pas encore : « Toutes les richesses de la couleur, M. Delacroix les a parsemées dans les vêtements de ses personnages, avec la franchise la plus audacieuse. Le pantalon du fossoyeur est vert véronèse pur; le dos de l'homme assis près du fossoyeur est d'un rouge éclatant. Il n'y a que M. Eugène Delacroix pour risquer ainsi les contrastes les plus brusques en apparence. Il est vrai que personne n'a, au même degré, le talent des transitions justes et imperceptibles » (2).

Ces quelques fragments suffiront, pensons-nous, pour atténuer les opinions précitées; ils justifieront en outre ce que M. Maurice Tourneux écrit dans son intéressant volume intitulé : *Eugène Delacroix devant ses contemporains : ses écrits, ses biographies, ses critiques*, à savoir que parmi les toiles du maître il en est que l'on peut sans exagération qualifier de « perles limpides et harmonieuses. »

LUCIEN JOTTRAND.

(A suivre).

(1) *Eugène Delacroix et Théophile Thoré*, Maurice DU SEIGNEUR, *Journal des Arts*, 1890.

(2) *Idem*.

La Mère des Soldats

(SUITE ET FIN)

Un jour que la bonne commère humait le frais sur le seuil de sa porte, elle avisa un gringalet de caporal très en peine de reconduire à la caserne un grand diable de disciplinaire libéré qui, outrageusement ivre et agressif, dès sa première sortie, se remettait dans le cas de se faire renvoyer à la correction. Le caporal suait sang et eau. Pas moyen d'emmenner le récalcitrant. Voyez-vous un toutou donné pour escorte à un loup-cervier!

Si Maman Fontaine a saisi d'un regard la situation perplexe et passablement ridicule du caporal, elle prévoit surtout la vilaine et sombre affaire que s'attire le récidiviste. Le gradé est de sa connaissance, elle le hèle : « Vas-t'en chercher du renfort à la caserne, et confie-moi ton homme quelques minutes, je me charge bien de lui faire entendre raison ! »

Le caporal court en effet au quartier, proche de là. Et voilà Maman Fontaine qui, tour à tour rude et caressante, parvient à faire entrer le furieux, au demeurant le meilleur enfant de la terre, dans l'estaminet. Là, maternelle, lui parlant de tout ce qui tient encore au cœur des plus désespérés : les vieux, la payse aimée, le cher là-bas qu'il risquerait de ne plus jamais revoir, elle vous l'amuse, vous l'admoneste, vous l'attendrit et vous le retourne si bien, que lorsque le caporal s'en revient, flanqué de deux hommes durs à cuire, il aurait suffi de la menotte d'un petit enfant pour reconduire le redoutable réfractaire. Il était devenu doux comme les ouailles qu'il gardait autrefois au village ardennais, quelque part du côté de Bastogne ou de Bertrix.

— Et pas un mot de cette petite subornation (elle voulait dire insubordination) sur le rapport, vous me le promettez, n'est-ce pas, fieu? dit-elle au caporal.

— Soyez tranquille, la mère! Le gaillard est tout-à-fait blanc! Demain il viendra vous dire lui-même que j'ai tenu parole.

— A la bonne heure, vous êtes un brave!

Telle était l'excellente renommée de la *Belle Vue* et de sa digne bazine que plusieurs officiers fréquentèrent régulièrement ce petit cabaret pour y faire leur partie de cartes. La Mère des Soldats ne tarda

pas à être aussi populaire dans la région des épaulettes que dans celle des galonnés ou des simples pousse-cailloux. Cette clientèle plus relevée ne lui imposait pas plus que le conscrit le moins dégourdi, et son parler était aussi franc avec le capitaine qu'avec la recrue.

• Une après-midi, après force parties de whist arrosées d'un nombre inaccoutumé de petits et de grands verres, de la table des officiers résonna la grosse voix du capitaine Thibaut :

— Changez-moi vingt francs, hein, maman Fontaine ?

— Impossible, mon officier... mais Flimart que voilà pourrait aller jusque chez l'épicier. N'est-ce pas Flimart ?

Déjà Flimart, un artilleur poupard et candide comme un premier communiant, qui, avec quelques camarades, suivait respectueusement et silencieusement, d'une table pas trop proche de celle des chefs, les péripéties de ce whist interminable, Flimart s'était levé et, en position, attendait que son capitaine disposât de lui.

— Tiens, Flimart, et dépêche-toi...

Le gaillard, jambé à souhait, ne tarda pas à revenir avec la monnaie. Sans compter, Thibaut coule le numéraire dans sa poche, et distrayant une pièce blanche du total, il la tend au grand Flimart :

— Aboule, conscrit ! Voilà pour toi !

« Mais auparavant, capitaine, voyez si vous avez votre compte, » fait la méticuleuse patronne de la *Belle Vue*, sans doute parce qu'elle s'aperçoit que depuis un quart d'heure il l'a, en effet, son compte, mais un autre compte, le gros capitaine Thibaut !

— Basta ! Sufficit ! dit notre homme en haussant les épaules, et en ramassant les cartes.

— Et vous, Flimart, avez-vous eu soin de compter ce qu'on vous remettait ?

— Oui, madame Fontaine.

— Alors, c'est bon, mon garçon.

L'appel du soir a sonné depuis une heure. Flimart et sa coterie ont regagné leurs quartiers. Les officiers continuent à jouer et à boire.

— Allons ! mes officiers, intervient la bazine, il va être temps de se coucher.

— Encore une tournée, maman Fontaine !

— Pas même pour le Roi !

Au moment de régler :

— Nom de Dieu ! fait le capitaine ! Il me manque cinq francs.

— Voilà ce que c'est que de ne pas compter! remarque la « mère des soldats. »

— Pour sûr, c'est ce sounois d'artilleur, — comment l'appeliez-vous donc? — qui me les aura filoutés!

— Flimart! Voler cinq francs! Jamais, capitaine.

C'est ce qu'il lui faudra prouver demain! grogne l'officier, devenu tout à fait méchant.

La mère Fontaine n'insiste pas. Le moment serait mal venu. Car les camarades de Thibaut sont aussi éméchés que lui et flattent son indignation.

La bonne femme n'en dort pas de la nuit. Il fallait à toute force empêcher le scandale. Elle ne s'expliquait point comment les cinq francs avaient disparu, mais elle était sûre de la probité du long Flimart, elle le connaissait comme si elle avait été sa mère!

Le matin elle se lève à la première heure, s'habille prestement, et sans avoir pris le temps de lisser ses bandeaux, le chapeau de travers, le châle mal rattaché, elle sonne chez le capitaine Thibaut, elle carillonne comme s'il y avait le feu.

— Hé, hé, doucement, la mère, que désirez-vous?

Elle ne répond pas à l'ordonnance ahurie, elle la bouscule même, monte l'escalier, ouvre sans frapper la première porte venue, et fait irruption dans la chambre, celle où Thibaut cuve encore ses consommations variées et nombreuses de la veille.

— Capitaine!... Capitaine!...

Elle secoue le ronfleur, sans y aller de main morte.

— Eh bien? nom de Dieu! Qu'y a-t-il? fait l'officier, se remettant sur son séant, rageur, et se frottant les yeux.

— Il y a... Ecoutez, je n'ai pas voulu vous le dire hier soir, devant les autres, pour ne pas vous humilier, mais vous aviez tellement, comment dirai-je, votre petit jeune homme,.... vous me comprenez,.... que vous avez donné cinq francs de pourboire à ce soldat.

— Cinq francs de pourboire! Moi, jeter cinq francs à la tête de ce clampin! Ah ça, vous vous foutez de moi, la petite mère? se récrie Thibaut dont la prodigalité est certes le moindre défaut.

— Pas le moins du monde. Je parle sérieusement. Voyons, tâchez de rassembler vos souvenirs... Il y va de la carrière et de l'honneur d'un brave garçon...

— Milliards de nom de Dieu!.. Voilà qui est fort! Pour faire la bête à ce point, j'aurais dû être ivre comme toutes les Polognes!

— Eh bien, soit, vous l'étiez..... comme toutes les Polognes... Ceci, entre nous... Je suis, moi, tellement certain de mon fait, que je vous redirai même vos paroles à ce Flimart : « Aboule, conscrit, voilà pour te coller une tamponne ! »

Le capitaine jure, sacre, rugit, écume, sursaute, jette les bras en l'air, menace de devenir épileptique.

Maman Fontaine tient bon. Elle ne lâche prise, pas plus qu'un bulldog qui a agrippé son ennemi.

Enfin la première crise passée, le capitaine se montre plus traitable. Honnête homme au fond, des scrupules lui viennent. Si réellement il avait été pochard ! Ce ne serait pas la première fois, après tout ! Non, il ne pourrait décentement envoyer ce soldat devant un conseil de guerre, le faire condamner à l'infamie, à la prison !

— Le chiendent, Maman Fontaine ! C'est qu'il va falloir me lever et courir à la caserne. A l'heure qu'il est, on a déjà peut-être mis mon homme au cachot, et son déshonneur a-t-il été rendu public!....

Et, en pans de chemise, il allait et venait par la pièce.

— J'ai prévu le cas ! insiste la bonne femme, sans être le moins du monde effarouchée par la toilette sommaire du capitaine. Elle avait bien d'autres idées en tête !

« C'est moi qui me rendrai à la caserne ! Voici plume, encre et papier. Signez-moi un billet, comme quoi vous déclarez l'artilleur Flimart, innocent du vol dont vous l'accusiez hier. Faites mieux. Attestez que vous lui en avez fait cadeau de cet écu de cinq francs, au soldat. »

— Mais, ma bonne vieille, on dira que j'avais une cuite.

— N'importe, on dira la vérité. Signez...

Thibaut se rebiffe, mais finit par s'exécuter.

— Merci... Dormez bien, capitaine !

La digne femme vole à la caserne d'artillerie.

— Ah ! c'est vous, la mère Fontaine... Passez.

Pas de consigne pour la bazine de la *Belle Vue*. Elle a demandé à parler au lieutenant de service, ami de Thibaut, et son partenaire au whist...

— Lisez, mon lieutenant...

— Ah ça ! mère Fontaine, j'ai donc eu la berlue, les choses ne se sont point passées ainsi...

— Ta ta ta ! Moi je vous affirme au contraire, que c'est la pure vérité.

— Mais le capitaine jurait ses grands dieux qu'on l'avait volé et que Flimart était son voleur.

— Le capitaine avait tort...

— Mais encore...

— Il n'y a pas de mais.

— Enfin. Vous me répondez de l'honnêteté de cet homme ?

— Comme de la mienne... Je prends tout sur moi...

L'après-midi du même jour, Thibaut accourait, essouffé, à la *Belle Vue*.

— Nom de Dieu ! Vous m'avez berné, maman Fontaine. Que me chantiez-vous donc de ce pourboire de cinq francs, de cette libéralité de millionnaire ? Flimart ne m'avait pas volé ! J'ai retrouvé mes cinq francs dans la doublure de ma tunique...

— Eh bien ? De quoi vous plaignez-vous encore ?

— De quoi je me plains ? Mais je passe pour un pochard invétéré devant tout le régiment. Car c'est ni plus ni moins qu'un brevet d'ivrogne patenté que vous m'avez fait signer !

— Dam ! Tant pis ! Je n'avais que cette ressource-là ! Fallait-il laisser aller ce brave gars en prison !.. J'aurais donné ma vie pour affirmer l'innocence de Flimart. Ah ! je m'y connais en physionomies, capitaine !.. Voyons, ce billet n'apprendra rien de neuf à ceux qui vous connaissent ?

— Madame Fontaine !

— Eh bien, quoi ?

Il fronça les sourcils, essaya de se fâcher, puis riant, pressa la main durillonnée de la bazinc :

— Vous êtes tout de même une maîtresse femme, qui n'avez pas volé le nom qu'ils vous donnent, les soldats !

Georges ECKHOUD.

Les Ambulants

(SUITE)

Tous deux sont habillés de guenilles devenues fauves au contact permanent de la terre, grises au frottement des rocs, vertes à la compression des herbes humides. Cette défroque, mille fois plus plastique que le costume d'un citadin, fabriqué par le plus habile tailleur, ils la gardent nuit et jour et, par cet usage constant, elle a conservé toutes leurs formes, marquant comme du zinc les convexités de leur corps. Le pantalon tombe en s'effiloquant sur leurs souliers couleur des routes et un large chapeau couvre leur pouilleuse chevelure, à laquelle s'entremêle des brindilles de foin ramassées dans la grange d'un paysan hospitalier. Le plus grand, un gaillard noueux et élancé, présente un type d'une farouche distinction. Son teint, cuit par tous les soleils, est basané comme ses braques, sa moustache est roussie et décolorée par de trop fréquents coups d'eau de vie à la gourde de fer blanc, son nez est camus, mais dans son œil brille un regard fier et intelligent, de cette intelligence qui s'est habituée à scruter la beauté éternelle et mystérieuse des nuits étoilées, à lire dans les lignes cabalistiques des constellations. Son front porte le sceau fatal de ceux qui n'ont jamais pu habiter un lieu stable et qu'une inquiétude continuelle pousse sur les grands chemins, à la recherche d'on ne sait quelle vague et insaisissable chimère.

Le second est un type moins raffiné et qui subit visiblement le magnétisme de son compagnon. Ses yeux, cependant, ne sont pas non plus dénués d'intelligence, mais les sensations chez lui, pour être aussi nombreuses que chez l'autre, — car la vie libre développe étrangement un homme — semblent ne pas être aussi conscientes.

Le repas terminé, ils s'étalent de leur long sur le sol et bientôt une respiration bruyante soulève fortement leur poitrine.

Midi! Le ciel chauffé à blanc laisse tomber sur eux du métal en fusion et bientôt de grosses gouttes de transpiration apparaissent sur leur front et coulent en filet abondant sur leur face rougie comme une crête de volcan; les arbres laissent retomber mornement leur feuillage et leurs branches noires crépitent sous la morsure implacable du soleil; de la terre calcinée s'élève une vapeur frissonnante comme d'une chaudière surchauffée; les herbes sont droites, raidies; des insectes

lointains font entendre un bourdonnement immense et vague, pareil à la mélodie du sommeil.

Bientôt les paysans, qui ont également accompli une méridienne, le dos appuyé à une gerbe; ou qui, travaillés par l'été, se sont rendus avec leurs belles au ruisseau, dont le murmure berceur et les rives pleines d'ombre silencieuse invitent aux plus douces expansions, ont repris la besogne. Au bruit de l'activité revenue, les nomades s'éveillent, et après un ablution sommaire, ils se remettent en marche.

Dans le soleil déjà un peu triste de l'après-midi, la plainé est sillonnée par ci par là de l'éclair fugace des instruments aratoires; une charrette abandonnée jusqu'au soir se dresse parmi le friselis mélancolique des moissons; et, du bout de l'horizon, leur arrive le chant de quelque bouvier qui, adouci et rendu mélodieux par la distance, évoque dans l'âme des pensées si navrantes et si douces que des larmes vous en viennent aux yeux et qu'on ne peut s'en rassasier.

Grâce à leurs larges enjambées, ils furent bientôt en vue du village où la kermesse se célébrait depuis plusieurs jours déjà sans discontinuer. Les maisons du bourg, éparses à travers les verdure, marquaient le rectangle blanc de leur façade et la joyeuse tache rouge ou bleue de leur toit. De quelques cheminées tirebouchonnait un peu de fumée, dont la calme et lente ascension caractérise parfaitement la quiétude qui enveloppe d'ordinaire la campagne. L'église, très vieille, dressait sur une hauteur sa tour grise et quadrangulaire, surmontée d'une toiture en ardoises qui recevait du soleil un ruissellement glauque, pailleté par endroits d'étincelles plus vives; le cadran doré de l'horloge lançait un éblouissement dans lequel, à cette distance, se perdaient chiffres et aiguilles et qui semblait faire à ce lieu un nimbe de sainteté. L'air était saturé d'un parfum de kermesse et les rues, bordées de fermes blanches et muettes que reliaient des haies d'aubépine odorante, laissaient échapper, dans un coup de vent, les sons cassés des orgues maniés par de pouilleux Italiens, dont l'éternel sourire à la fois bonhomme et félin montre la blanche denture. A ces sons égarés desquels ils n'entendaient point la mélodie complète et qui en étaient d'autant plus suggestifs, leur âme de musicien bondit et ils auraient déjà voulu être au milieu du bronhaha des paysans en fête.

Ils pressèrent le pas et atteignirent bientôt l'entrée de la grande rue. Des deux côtés, en rang serré, se dressaient baraques et échoppes; au milieu ondulait à perte de vue la houle des spectateurs. Les hom-

mes, au pantalon noir bridant les fesses, le sarrau indigo ballonné dans le dos, les joues bleuies par le grattement du rasoir, une fleur entre les dents, la tête couverte de la casquette pointue de soie, échangent de loin des quolibets salés, auxquels répond une bordée tournée de rires sensuels. Les femmes ont arboré leurs toilettes les plus somptueuses : robes noires ou claires, mouchoir de cotonnade aux teintes vives dont la pointe leur descend jusqu'à la croupe arrondie, massive et fortement saillante. Autour du cou, elles portent un jaseron d'or, bijou de famille qui soutient quelque médaillon. Les mômes qui ont l'audace de s'aventurer dans cette multitude, se font bien souvent écraser les doigts de pied sous la patte géante d'un de ces rustres, et ils se mettent alors à piailler, ce qui, parmi les rumeurs indistinctes qui enveloppent les réjouissances comme une atmosphère, fait l'effet d'une de ces petites vessies de couleur servant de jouet aux enfants et qui se dégonfle.

Dans un magasin de pain d'épice, une marchande plus que sexagénaire, fortement mamelue, tâchait d'accrocher les passants en mettant dans ses yeux chassieux, abrités derrière des lunettes, un regard des plus aimables et exhibant dans un sourire, sa dent unique, une canine monstrueuse, brune comme du jus de tabac et dévorée à la base par un tartre compact. Les fêtards que ces charmes négatifs ne rebutaient pas encore, étaient mis en fuite irrésistiblement par le petit filet d'haléine, absolument fétide, dont elle accompagnait ses engageantes paroles. Plus loin, un vieillard foireux, debout sur une chaise, les quilles branlantes, tâchait de séduire les paysannes en leur montrant des pendants d'oreille et des bagues. Il mettait dans son œil des intentions amoureuses du plus haut comique. Son costume d'ailleurs prêtait au rire : une jaquette serrée aux épaules et projetant loin du râble deux basques démesurées, — ce qui lui donnait l'air d'un poisson volant — et découvrant son immense fond de culotte qui lui traînait presque sur les jarrets. A côté, une femme grosse et courtaude, les yeux larmoyants, la bouche violette projetée en groin porcine, faisait rissoler des boudins hypothétiques, dont l'âcre parfum chatouillait cependant avec délicatesse les narines des ivrognes, qui, à travers la foule, circulaient en trainées tapageuses et chavirantes et allaient se délecter à cette viande douteuse, en étouffant avec leurs bouchées des fragments de chansons lubriques.

Dans une baraque, qui s'intitulait pompeusement de « théâtre forain », on jouait, à chaque heure, la passion du Christ. L'Homme-

Dieu était représenté par un abominable soiffard, long, maigre, aux épaules tombantes, les yeux noyés d'alcool et qui s'était, pour la circonstance, attaché une barbe filasse. Il savait, à la scène, garder la physionomie profondément navrée qui convient au rôle, mais une fois dehors, sur l'estrade, il adressait aux femmes de petits gestes libres accompagnés de paroles goguenardes; et cela contrastait étrangement avec la sainteté de son costume. Ses tortionnaires, les guerriers romains, étaient des gaillards de son acabit, sachant tous bien lever le coude et présentant des faces hyrcaniennes rien moins que rassurantes.

Au milieu de tout cela, le clocher, dont le pied était battu sans cesse par les vagues pressées de la cohue, restait impassible comme un spectateur des autres âges, trouvant sans doute ces réjouissances bien mesquines en comparaison des orgies anciennes.

Nos musiciens sont arrivés enfin à couper la foule. Dès qu'ils apparaissent, on leur fait fête. De tous les côtés des mains leur présentent des verres de bière et ils font largement honneur à cet accueil hospitalier, car la poussière des routes assèche diablement les gosiers. Ensuite, sur une des tables placées devant un cabaret de la grand-place, ils se mettent à jouer de leurs instruments, le cœur réchauffé par l'absorption copieuse de liquide. Aux accords vibrants des artistes bien-aimés — car ils fréquentent toutes les kermesses en fidèles et chaque paroisse les voit revenir à des époques régulières — un silence soudain s'établit, puis les villageois, comme secoués par une démenche subite, se mettent en branle et entament une danse lourde mais caractéristique, dont les ondulations se prolongent jusqu'aux confins du bourg. Les ivrognes retrouvent soudain l'usage de leurs jambes et, à présent, sous l'excitation aigue de la boisson, sont les plus acharnés au plaisir. Les vieillards, que cette musique ranime et en qui elle éveille de glorieux souvenirs de jeunesse, se mettent également de la partie; les matrones tachent de remuer l'énorme paquet de chair qui forme leur corps, et leur poitrine opulente pantèle et tressaute; au seuil des portes, des enfants même esquissent des pas maladroits. Les ardeurs premières une fois calmées, une interruption a lieu dans toute cette épileptie. On s'engouffre dans les estaminets pour vider goulument la pinte de bière brune. Les pipes courtes sont tirées des poches, chargées de fort tabac, et bientôt un épais nuage bleu s'élève vers le ciel comme un encens païen. Les ambulants ne sont pas oubliés, c'est à qui leur donnera à boire.

Tout le monde à présent est désaltéré. De nouveau le violon sonne,

l'accordéon pleure, et le bal recommence. Les gars se raffalent la casquette dans la nuque, se débrailent et on peut apercevoir leur chemise amidonnée pour l'occurrence.

La chique qu'ils gardent constamment en bouche, met sur leurs lèvres des plaques brunes ; leurs yeux sont hagards, pleins d'une folie de rut. Les jeunes filles ont les cheveux dénoués, le corsage remonté dans le dos ; leurs joues sont allumées comme un volcan et leurs regards déjà se chargent de lasciveté ; leurs seins plantureux et durs se soulèvent fortement et font craquer l'étoffe qui les enferme.

Toute cette activité se fond dans le soir qui tombe lentement. Le soleil ne se manifeste plus à l'horizon que par le brasier écarlate qui émane de lui. Cette clarté rutilante enflamme le coq au sommet de la tour d'église, flotte en nappe rouge au-dessus de la multitude, et par-ci par-là injecte une prunelle, met sur une joue la couleur tragique du sang. Et peu à peu, la lumière égale et apâlie du crépuscule se fait maîtresse, communiquant aux choses une suprême mélancolie.

Au dehors le bal cesse petit à petit, car c'est dans les cabarets eux-mêmes, à présent, qu'on va fringuer, jusqu'à ce que l'ivresse assomme les danseurs et les fasse rouler sous les tables, parmi la bière répandue, les flegmes et les bouts de cigares. Sur une estrade, piston et trombone s'évertuent à scander nettement les pas. Ces musiciens à qui, impitoyablement, il n'est accordé aucun repos, balonnent les joues, se congestionnent et leurs yeux de faïence sortent presque de leur tête.

Aux intervalles, le souffle s'échappe d'eux comme un râle. Mais aucune pitié de la part des rustaude, il faut qu'ils continuent ; et pour leur donner de nouvelles forces, on les remplit de bière jusqu'à les submerger.

Les nomades, dont l'esprit contemplatif n'aime pas ces scènes agitées et bruyantes au milieu de l'atmosphère étouffante du tabac, dans laquelle la lumière jaune et intense du quinquet ressemble à un soleil noyé, quittent le village, les poches bien garnies par les sous, que les paysans, dans l'effervescence de la joie, leur ont octroyé largement. Ils se dirigent vers la paisible campagne, et comme la nuit est tiède, magnifiquement étoilée et que les moissons exhalent leurs parfums les plus pénétrants, ils s'étendront sur l'herbe, en vrais fils de l'Aventure. Certes, ils vont se payer un bon somme, car la fatigue a été rude pendant la journée. Ce n'est que très avant dans la matinée qu'ils s'éveilleront et même, alors, ils resteront plongés quelque temps dans

l'inconscience du demi-sommeil, avec le chant des alouettes au-dessus de leur tête.

Dans le village, au loin, qui se révèle par une vague lumière, la fête continue rageuse, dévergondée. Les accordéons gémissent, les orgues broient des sons et cette musique les berce doucement, accompagnant les vagues montantes et descendantes du rêve. Mais parfois aussi, ils s'éveillent en sursaut. Un cri aigu d'assassiné vient de traverser l'air, car les kermesses ne se terminent pas toujours pacifiquement. Puis le silence se rétablit complet, rempli de quiétude, et de nouveau le sommeil les enveloppe...

P. JANSSENS.

Georges Eekhoud

Je le vis la première fois à la Maison du peuple, il y a quelque deux ans. On y avait fondé une section d'art. Lorsque j'arrivai, vers les neuf heures du soir, la séance durait depuis longtemps déjà. J'entrai dans une pièce, de grandeur moyenne, au second étage. C'était une espèce de soupenne, ménagée dans la charpente du grenier, dont le squelette de bois, blanchi à la chaux, dessinait des trapèzes blafards dans la demi-obscurité que laissaient régner les faibles flammes du gaz.

Georges Eekhoud assistait à cette séance avec d'autres encore, tel Verhaeren, qui étaient accourus au premier appel, heureux de se dévouer pour le peuple et de contribuer par leur savoir à son émancipation.

J'avais l'intention de prendre la parole à cette réunion préparatoire, — d'où devait sortir cet admirable mouvement d'Art qui depuis deux hivers étonne la bourgeoisie, cette ennemie immuable de tout progrès réel; — je m'étais même promis d'émettre une proposition — que je trouvais très importante, moi! — et qui serait admise, sans difficulté, espérais-je. Je m'assis au milieu de quelques amis, jeunes gens de mon âge qui, à une demi-douzaine, formaient la rédaction de la *Jeune Garde*, notre journal d'alors, et où je publiai mon premier et mon seul article de théorie socialiste.

— Tu sais, Sander, Eekhoud est ici, et Verhaeren; regarde là-bas, ce banc contre le mur, à côté de ce compagnon en bourgeron bleu.

Et mon voisin — un demi-ouvrier menuisier qui passait ses soirées à s'instruire et à discuter — m'indiquait, à droite du bureau, dans l'ombre, un groupe que je ne pus que difficilement distinguer.

Comment, me dis-je, Eekhoud est ici et d'autres! En ce cas notre tâche disparaît ou se simplifie; il nous reste à leur laisser l'organisation du groupe, ils s'y prendront plus habilement que nos gauches volontés. J'oubliai ma proposition, que j'eus soin de laisser au fond de ma poche; j'eus

honte d'avoir songé un instant à prendre la parole devant de si sincères et si grandes intelligences. Non! je serais penaud, j'aurais l'air ridicule. Taisons-nous! me disait ma conscience. Et je l'écoutai fidèlement. Mais mes regards, sans cesse, scrutaient le coin que m'avait indiqué mon camarade menuisier.

— Sander, il va prendre la parole, il se lève!

En effet, Eekhoud était debout à présent et, quoique je ne l'eusse jamais vu, je le reconnus aussitôt, tant il répondait à l'image que je me faisais de lui. C'était bien la tête que je m'étais figurée, le front où avaient pris germe *Kees Doorik* et la *Nouvelle Carthage*; c'était bien là le noble lettré qui dans ses pages mettait tant d'amour et de pitié qu'on aurait crainte d'en voir éclater les feuilles par leur trop plein de sentiment et de beauté. Sa physionomie énergique et sauvage était nimbée d'une ineffable douceur, d'une bonté sans égale; ses yeux profonds, vifs, fiers, brillaient avec vivacité derrière les verres de son pince-nez. Ces yeux me firent une inoubliable impression. On eut dit qu'ils gardaient le reflet de l'amour et de la douleur que le maître mettait dans ses livres. Je supposai, qu'en écrivant, Eekhoud quintessenciait ses sentiments, ses aspirations, ses rêves d'idéal, qu'il en remisait une provision dans son cerveau pour alimenter d'autres œuvres et que cette sensibilité était incandescente et communiquait aux yeux de l'artiste l'éclat de son feu. Un nez moyen donnait ombrage à une moustache, couleur de glèbe, qu'il laissait pousser sans souci. Une bouche aux lèvres fortes, des lèvres pleines de baisers pour les héros de ses livres, chargées de paroles généreuses et loyales, mais aussi impitoyables pour les méchants, haineuses et rudes pour les dénigreurs, les lâches et les félons.

La flamme jaune du gaz, éclairait son front immense et luisant comme une plaque de métal polie et très pur.

Eekhoud parla quelques minutes, sa voix était forte et douce, noble et plébéiennement suave. Puis il se rassit et resta timidement dans l'ombre jusqu'à la fin de la séance qui dura jusqu'à minuit, je m'en souviens fort exactement.

L'écrivain possédait déjà mon admiration, désormais il eut mon entière sympathie. Je relus les livres que j'avais déjà lus parmi ses œuvres et je me plongeai délicieusement dans les pages des autres. Plus je parcourais ces créations, plus mon cœur battait, plus mon âme s'ouvrait à cette profonde poésie et à cet art incomparable.

C'est le peuple qui souffre dans les romans et les nouvelles d'Eekhoud; ce sont les souffrances de l'humanité qui nous hallucinent; ce sont les révoltes des parias qui clament des imprécations et qui pleurent pour posséder un peu de bonheur. Et le bourgeois vit dédaigneusement, se soucie peu des clameurs des assoiffés de justice. Et on est loin d'en vouloir à ce hors-la-loi, on le plaint même comme un condamné à mort qui monte à l'échafaud et dont la terrible fin vous fait oublier les crimes et humecte votre paupière.

On a dit quelque part que Eekhoud était auteur de *romans campinois très colorés*. Romans Campinois! Tout est dit après cela! Comme s'il s'agissait d'une paysannerie ou d'une pastorale sans portée, sans profondeur, ne

volant que par la couleur locale et l'accent du terroir ; comme si à côté de ses dons de peintre flamand, Eekhoud n'en possédait pas de plus particuliers et plus originaux. Eekhoud ne se contente pas de décrire superficiellement ; c'est toute l'humanité, toute la passion, toute la souffrance qu'il fait souvent tenir dans une de ses nouvelles, que celle-ci se passe en Campine, en Brabant, à la ville ou à la campagne, peu importe.

Romans campinois ! romans poldériens ! C'est donc que *l'âme* de ses livres échappe encore à ces critiques routiniers ou plutôt qu'il affectent de ne pas la voir, choqués peut-être par ce que cette âme a d'intransigeant, de farouche et d'« en dehors. »

Eekhoud n'écrit pas pour écrire, comme les écrivassiers à deux sous, il écrit par besoin, comme une femme enceinte est fatalement obligée d'enfanter ; son cerveau a subi l'immense viol de la vocation et de la nature, et comme la femme, il enfante son œuvre dans la douleur. On doit aimer Eekhoud après l'avoir lu, à moins d'être ignare et mauvais.

En art, Georges Eekhoud est un révolté, un anarchiste ; certaines de ses nouvelles sont des déclarations, de guerre à la société. Et on l'a clamé prix quinquennal l'autre jour ! lui qu'on accuse de faire de l'art social, lui qui, quelque part, substitue le drapeau rouge — l'étendard des représailles futures — aux couleurs tricolores de la nation ingrate. Un jury institué par le gouvernement lui a décerné cette récompense officielle. Cinq hommes ont osé braver le courroux de tous les snobs et de toute la bourgeoisie des arts et des lettres en suivant le chemin de leur conscience. Et le gouvernement a fait une noble action, il vient de reconnaître, par ses représentants, la haute valeur du plus loyal ennemi de l'organisation sociale actuelle et il tend la main à un de ses justiciers.

La langue d'Eekhoud est simple et forte. Peu d'écrivains sont parvenus à la richesse qui caractérise ses écrits. Ses phrases sont ciselées avec cet art que les anciens joailliers égyptiens mettaient au moindre objet d'un usage quotidien. Comme eux, il donne aux côtés les plus matériels, un ensemble qui charme, un aspect coloré, qui attire le regard et impressionne. Et dans sa psychologie, dans ses tableaux de mœurs, dans ses analyses, le maître déverse à grands flots la sève inépuisable dont sa profonde idolâtrie pour l'idéal, la justice et le droit, ont inondé son art.

Les attachement nobles, les passions logiques et saines, les vices superbes, il les distille et les fait fermenter dans l'âme de ses personnages. Il dirige sa plume tumultueuse comme le vent guide les nuages, comme le flot maîtrise la barque jetée au large par un coup de vent.

Mais malgré cela quelle difficulté, quel âpre travail, quel constante volonté, quel assaut continuuel à son cerveau pour parvenir à contenter son âme, pour interpréter avec certaine satisfaction du résultat obtenu, ses œuvres rêvées, les enfants de son esprit.

Et toujours des images qui donnent à l'expression une morbidesse savoureuse, des images en rapport direct avec le sujet de la phrase ; des comparaisons assorties au milieu et aux personnages évoqués. Toujours une harmonie impeccable, parfois des crudités voulues, des tons criards, faisant mal, mais dans l'ensemble point de défaut, une impression pure où ces dé-

fauts, où ces hardiesses plutôt sont comme des émeraudes ou des rubis flamboyants qui rehaussent à leurs reflets roses et verts la blancheur neigeuse d'un placide collier de perles fines.

Eekhoud chante la souffrance, la douleur inconsciente, la perversion naïve. Il les chante, il les exalte à chaque page, il est devenu le barde de tous les souffrants.

Existe-t-il une œuvre, où il y a plus de révolte et plus d'amour que dans *Burch Mitsu*, cette nouvelle faisant partie des prochaines *Subversions*? Quelle figure sublime que ce pauvre Burch qui tombe mort, le corps troué de balles fratricides en dégringolant d'un mat de bateau où il allait arracher l'étendard d'une nation ennemie qui lui enlevait le pain par sa concurrence déloyale. Quelle abnégation, quel dévouement sacré à la cause de la liberté. Et l'*Honneur de Luttrath*, ce conte extrait d'un autre prochain livre, les *Proses Gymniques*, l'amour fraternel qui rive deux frères, ce sang mâle et ferme qui coule dans les veines de deux êtres et qui semble s'envenimer et languir lorsqu'ils sont loin l'un de l'autre; est-ce beau, admirable!

Des pages pareilles fatiguent le moral, peu habitué à subir l'assaut de pareilles impressions. On pourrait citer un nombre incalculable d'extraits de son œuvre pour prouver l'intensité presque corrosive de l'art d'Eekhoud. Il est vrai que quelques lignes suffiraient. Souvent ses personnages lui servent de symbole; *Chardonnerette* (des *Subversions*), incarne la dépravation, la souffrance, tout ce qui est peuple et révolte. Il la rencontre dans un coin de banlieue misérable, spoliée et expropriée par la ville accapareuse. Il voit la fillette en haillons, il la contemple, il l'admire, elle représentait « aux grévistes de la grève perpétuelle, ricochant de la correctionnelle à » la centrale, et de l'asile de nuit au phalanstère des vagabonds, aux blessés de notre géhenne sociale, la minute de trêve balsamique, l'onguent » suave, l'ambulance toujours ouverte. Mais parfois elle opérait comme » les cautères et les pointes de feu. Dans l'imagination de ses obligés, elle » allumait des rêves de cataclysmes expiatoires. Elle s'était inoculé le » virus des représailles pour le transmettre par les ventouses de ses baises aux ilotes trop soumis et trop patients. Elle induisait aux crimes » généreux les beaux garçons de la canaille. Et sur son sein pantelant de » charité féroce, les plus radieux adolescents, si naïfs et si tendres, qu'ils » souriaient encore à leur misère et à l'iniquité de leur sort, s'étaient réveillés un matin anarchistes à outrance. En revanche elle s'imprégnait » de généreuse et virile essence, elle se modelait sur ses amants. La race » des pouilleux héroïques avait façonné ses appas à leurs mains gourdes, » à leurs grosses bouches convulsives de Tantales assoiffés de bonté et de » justice.

» Sa déchéance la payait d'une noire splendeur purgatoriale.

» Plus elle me nombrait ses ignominies, plus je l'aimais, cette totale » perdue, cette Madeleine des voyous. Oui, je l'aimais. Et de quel amour » absolu et panthéiste. C'était tout le peuple, toute la souffrance, l'infinie » douleur humaine que j'adorais en cette prostituée, martyre et sainte, et » j'aurais voulu incarner la phébe tragique et rebelle pour la posséder, la » béatifier à jamais. »

De toutes les pages d'Eekhoud, ces lignes nous semblent les plus hardies, les plus profondes, les plus *en dehors*.

Le côté subversif et réfractaire, l'amour de l'homme, de la nature non réfrénée, germe déjà dans ses assez médiocres volumes de vers : *Nina des Zigzags Poétiques*, *La Guignedes Pittoresques* et dans les deux dernières pièces de vers du maître, parues dans la *Jeune Belgique* il y a quelques années : *le Semeur* et *l'Homme de l'Eglogue*; puis ces sympathies s'accroissent, plus véhémentes, dans les *Kermesses* (voir *Marcus Tybout*) et dans les *Milices de Saint-François*; mais c'est surtout dans les *Nouvelles Kermesses* où les *Las-d'Aller*, *Dimanche Mauvais*, *Memoranda* préludent aux pages incendiées ou corrosivement tendres de la *Nouvelle Carthage*, du *Cycle Patibulaire* et des dernières œuvres.

Georges Eekhoud donna plusieurs conférences, organisées par la *Section d'Art et d'Enseignement Populaires*, à la *Maison du Peuple*, de Bruxelles. A la fin du mois de janvier, il consacra une de ces causeries à Henrik Ibsen et à son œuvre. Il profita de l'occasion, en parlant de ce grand artiste et de cette âme, également éprise comme la sienne de vérité et de justice, pour confesser en une admirable conclusion ses théories d'art. L'écrivain terminait ainsi :

« Arrière ceux qui marquent le pas! Arrière les impassibles et les » écrivains de métier, les cabotins de l'écritoire! Arrière les académies!

» Le beau est l'éternel. Chaque siècle en apporte une manifestation.
» Pas plus que les autres facultés de l'âme humaine, la puissance artistique
» n'a dit son dernier mot. Pas plus qu'à l'Océan on ne peut dire à l'Art :
» « Tu n'iras pas plus loin! » Les Canut et les Xerxès de la critique en
» seront pour leurs censures et pour leurs anathèmes!

» Le génie humain, qui fut assez riche pour se payer le Dante après
» Homère, Shakespeare après Exhyle et Sophocle, la renaissance après
» l'Art grec et l'Art gothique — le génie humain consolera encore l'humani-
» té par des artistes sublimes et nouveaux.

» C'est pourquoi, camarades, allons surtout aux chercheurs, à ceux qui
» osent, à ceux qui vivent, à ceux qui accordent leur âme, donnent leur Art,
» à l'infini besoin d'idéal, de renouveau et de perfection qui est notre seule
» raison d'être sur cette planète! »

Sauder PIERRON.

L'œuvre de Georges Eekhoud est déjà considérable; elle se compose de : *Les Myrtes et Cyprès*, les *Zigzags Poétiques* et les *Pittoresques*, trois volumes de vers oubliés par l'auteur et inconnus par la plupart de nous : *Henri Conscience*, *Kees Doorik*, les *Kermesses*, *Les Milices de Saint-François*, les *Nouvelles Kermesses*, *La Nouvelle Carthage* (1^{re} partie), les *Fusillés de Malines*, *la Nouvelle Carthage* (2^{me} et 3^{me} partie), *Cycle Patibulaire*, *Au siècle de Shakespeare*; et la superbe traduction de l'œuvre de John Webster, *la Duchesse de Malfi*. Georges Eekhoud termine en ce moment deux nouveaux volumes de nouvelles : les *Proses Gymniques* et *Subversions*. Il travaille aussi activement à un prochain roman, intitulé *le comte de la Digue*. Notre écrivain flamand possède aussi en portefeuille, de nombreuses notes pour la continuation de son *Etude sur la Pleïade Shakespearienne*.

Le Salon

(NOTES)

Ce n'est point une étude d'esthétique ambitieuse et sévère que nous voulons tenter ici, une analyse comparative et savante des divers talents et genres qui composent une exposition de peinture. Ce salon de Bruxelles fournirait, du reste, peu de matière à un semblable travail ; sur cette masse disparate et divergente, qui dispose à quelques mètres de distance un Thaulow et un Van Severdonck, les toiles vraiment artistiques sont fort rares, et tout au plus pourrait-on compter une vingtaine d'œuvres puissantes, se détachant de la grise moyenne d'ensemble. Nous ne ferons que noter, avec une certaine séparation des genres, les tableaux qui nous ont semblé dignes de l'être.

Le genre du *Portrait* manque en général de distinction ; et c'est là pourtant une indispensable qualité. M. Richir a quelques toiles dont la vulgarité fait tout le caractère ; M. de la Hoese n'échappe point à ce vice déplaisant. Comparez à ces œuvres les admirables portraits de Guttrie, ceux de Lavery, et même ceux de M. Duyck, que nous n'hésitons pas à placer en si artistique compagnie. Van den Bos sait disposer son modèle, mais il est peu coloriste ; Philippet couvre ses toiles de pâtes lourdes, aux reflets mats de porcelaine. — Classerons-nous dans ce genre la *Mater Dolorosa* de M. Levêque, qu'on nous dit être l'image de sa mère ? L'œuvre, très pénétrante, est d'un dessin achevé, puissamment réel ; mais la disproportion du cadre est nuisible et défectueuse.

M. Levêque expose encore deux autres toiles, et ceci nous amène à parler du genre symbolique. *Pauthera et Vipérina*, fixation sur toile de visions de cauchemar, sont originales, comme telles. Nous préférons peut-être *La porte des enfers*, où le naturel, la disposition et la couleur sont sacrifiées au désir d'impressionner sombrement.

De même que dans ces *Dentelles d'airain*, nous trouvons chez MM. Detilleux et Metdepenninghen la préoccupation de la couleur noire pour l'idée noire ; et, si le résultat trompe parfois l'idéal de ces novateurs, leurs tentatives offrent néanmoins au curieux un élément d'intérêt. M. Doudelet expose son *Antithée*, déjà remarquée aux XX. Cette tête, aux yeux d'inquiétante énigme, en ce paysage glauque à l'exécution intrigante, présente des qualités bien personnelles et spéciales. — *La Livica* de M. Montald est conçue dans le même esprit : la disposition en est fort heureuse, et l'ensemble a une distinction délicate ; mais le profil féminin est sans expression aucune. Nous remarquons pourtant chez lui un notable progrès depuis ses *Lys Eoliennes*.

Les Trois Martyrs de M. Desvallières sont une œuvre presque admirable. Il y a au milieu de cette simplicité de foi, un tel élan, une élévation mystique si intense, qu'on pourrait le comparer aux peintres religieux d'Italie et

d'Angleterre. — Un mot également des *Ames errantes* de M. Wansart, qui sont sans grand caractère, et bien charnues pour des fantômes; et nous terminons par M. Léon Frédéric, qui s'affirme en maître dans ses deux études symboliques : Le *Printemps* et la *Vanité des grandeurs*.

Le *Paysage* fournit d'innombrables nullités et quelques toiles de talent. Nous plaçons en première ligne le Norvégien Thaulow que l'on ne saurait assez admirer. Quel art puissant et sobre dans ces paysages hivernaux, quel rendu magique dans ces neiges jaunâtres, dans les replis des eaux que l'on devine glacées! — Cela est simple et grand pourtant, d'une impression étrange et poursuivante. Lavery expose un *Soir après la Bataille*, très intéressant de facture et d'impression exacte et sinistre. Claus est toujours le luministe aveuglant et vibrant; mais il a des faiblesses de dessin, comme dans son *Octobre* dont l'avant-plan oblique défectueusement. Sa *Levée des Nasses* et ses *Communiantes* ont de belles qualités de clarté vigoureuse, d'atmosphère palpitante.

Franck présente un *Avril* qui n'est qu'une esquisse; cela est distingué et joli, — comme tel, mais c'est loin d'être achevé; et où la nature s'est-elle montrée jamais aussi papillotante et tournoyante?

L'*Eiger* de Stott of Oldham a une poésie bien spéciale et anglaise, et cette toile choquante au premier abord, dévoile à qui l'examine longtemps, des finesses adorables de lumière, des taches d'ombre mystérieuse et crépusculaire, dans les fonds mélancoliques et embrumés de soir. Marcette a une facilité coulante qui lui fait oublier un peu la nature pour le métier; son *Etang* contient pourtant de jolis détails de coloration. — Citons enfin Gosselin, si finement distingué, Binjé dont une toile imite outrageusement Corot Stevens, et Wytzman. Nous terminons cette liste par un nom, digne d'une spéciale mention : C'est M. Ernst Koerner, dont les paysages égyptiens ont une saveur très particulière de scandale artistique.

(A suivre).

Revue Littéraire

Joseph Desgenêts. — Par les Routes...

Chez Godenne, Malines.

M. Desgenêts est un écrivain débutant, dont les récits de mélancoliques imaginations et d'impressions mornes ont été remarqués déjà dans les jeunes Revues. Il a réuni en un volume d'essai, un recueil de sensations et de tableaux souvent caractéristiques dont les qualités natives et fortes sont enchaînées et comprimées par une demi méfiance peu explicable, une hésitation paralysante et pénible. — Et pourtant ces pages sincères sont d'un sentiment naturel et spontané; ces impressions de grise

province, pluvieuse et morose, ont un calme de tristesse, pénétrant et doux; mais M. Desgenêts a le dégoût de cette vie étroite et stagnante, et l'on sent que sa jeune observation réclame d'autres spectacles, dans une existence palpitante et variée. Ce constant désir de sensations plus accusées et vibrantes se traduit par une rêverie décevante, un amour des ambulants qui lui fait suivre en pensée, par les routes sans fin, la lente caravane des roulottes foraines.

Nous avons grand espoir dans le talent de M. Desgenêts. Sans doute, les peintures qu'il nous présente ne s'affirment pas toujours avec une brutalité précise; mais il les entoure de grises tonalités qui ont un charme particulier. Qu'il nous conte d'enfantines ressouvenances, qu'il esquisse des croquis intimes et toujours rêveurs, qu'il s'élève jusqu'à la nouvelle émotionnante et dramatique, il conserve toujours une vision juste et claire, tempérée par la vague poésie d'un cœur qui a peu vécu, présentée en une langue riche d'épithètes, l'expression songeuse et triste d'un esprit ouvert et curieux, et qui rêve de briser son cadre restreint pour s'épandre en une vie plus intellectuelle et active.

Edmond Picard. — Scènes de la Vie Judiciaire

Lacomblez, Bruxelles.

L'éditeur Lacomblez vient de réunir en un volume, 6 admirables récits de M. Picard, dont il serait évidemment puéril, à cette place, de tenter l'analyse. Nous nous bornons à signaler cette publication collective, et l'heureuse disposition des nouvelles; il suffira d'en indiquer les titres pour rappeler aussitôt les belles et fortes impressions ressenties déjà à une lecture antérieure. Car il n'est pas de lettré qui puisse ignorer *le Paradoxe sur l'Avocat*, *la Forge Roussel*, *l'Amiral*, *Mon Oncle le Jurisconsulte*, *La veillée de l'Huissier*, *le Juré*.

Ce sont là de purs chefs-d'œuvres, écrits dans cette langue souple, nuancée, riche et vivante, qui a fait classer M. Picard au nombre des meilleurs écrivains en langue française.

Les *Scènes de la vie Judiciaire* sont un volume de haute saveur et constituent un remarquable ensemble de tableaux divers, tantôt sévères ou dramatiques, tantôt humoristiques ou émus, toujours dépeints avec un relief puissant et une impressionnante vérité.

H. LE B.

Vient de paraître, chez Lacomblez, l'édition définitive et complète de la *Nouvelle Carthage*, l'œuvre de Georges Eekhoud, récemment couronnée. Nous en réservons l'analyse pour le prochain numéro.

Avis

Les personnes qui ne désirent pas s'abonner ou se réabonner sont priées de renvoyer le présent numéro à l'Administration de la Revue Rouge, Rue Gendebien, 18, à Bruxelles. Dans quelques jours, nous mettrons nos quittances d'abonnement en circulation.

Grappillages

L'on sait la polémique que vient de susciter un méchant article de Gustave Frédéric, sur le deuxième tome de l'intéressante étude de notre confrère Francis Nautet : *Histoire des Lettres Belges*. Il n'y a, dans cette campagne imbécile conduite par Frédéric, ni loyauté, ni justice, ni franchise, ni sincérité au point de vue purement artistique. Tout cela est étranger, le susdit Frédéric n'étant qu'un très gros journaliste et rien de plus.

Si le Sarcey en critique de l'*Indépendance* se bornait à injurier les vivants, — l'on pourrait lui fourrer le nez dans ses propres ordures, — et l'incident serait clos, mais monsieur Frédéric attaque parfois les morts. Il en veut furieusement à ce pauvre grand Max Waller qui n'est plus là pour lui répondre.

Qu'il prenne garde.

C'est une menace ; nous ne la répéterons pas.

L'*Art Moderne*, parlant de la *Revue des deux Mondes*, dit :

Elle est le tabernacle de la foi et de la science doctrinaire. L'arche d'alliance des justemilieux et des médiocres. En elle reposent les ossements de tous les premiers nés du monde des idées, impitoyablement sacrifiés au Moloch de la Conformité et du Bel-Air. Chez elle viennent faire leur stage les Eliacins qui briguent les suffrages du high-life cosmopolite et sont décidés à vendre leur droit d'ainesse littéraire pour le plat de lentilles des belles relations et de l'admission dans les salons du monde où l'on s'ennuie. Chez elle achèvent leur carrière les vieux généraux de lettres manchots et dévirilisés par leurs campagnes aux pays miasmeux du snobisme. Ils y signent des règlements sévères sur la façon de penser et d'écrire. Un uniforme triste y est imposé à tout le personnel, morne et digne. Elle est lue par les cerveaux atteints de gastrite intellectuelle, qui la prennent comme une revalescière ou de l'apollinaris. Elle est décente, pédante et ennuyante. C'est une sorte de dictionnaire de la conversation fait revue, un Larousse à l'usage de la belle société, qui la lit moins, du reste, qu'elle n'en pare ses guéridons pour se faire reconnaître. Elle a entre ses initiés la vertu d'un signe maçonnique et signifie : bon ton et dépression cervicale. Elle signifie aussi : haute finance et juiverie. Elle signifie enfin : hypocrisie de la fausse science et (son

directeur, l'irréprochable M. Buloz, l'a récemment prouvé) du vice le plus désinvolte sous les apparences les plus austères et les plus professorales. Bref, un parfait microcosme du public spécial pour lequel elle est faite : l'association internationale des parasites et des exploités. Un M. Lévy n'a-t-il pas récemment été admis à y démontrer, pour la tranquillisation des forbans de la haute banque et de leurs associés, les décavés de l'aristocratie besogneuse, que la spéculation de bourse (leur gagne-pain et leur procédé d'enrichissement), la forme la plus odieuse du crime contre les masses, devait être tolérée, sinon encouragée, comme un bienfait pour *les affaires*.

C'est l'exacte vérité, et nous sommes heureux de la reproduire.

La revue *Essais d'art libre*, prend l'initiative d'une intéressante publication dont elle définit en ces termes le but : « En une série de synthétiques portraits — de quinze à vingt lignes — donner, par le groupement d'éparses individualités (précurseurs militants et nouveaux-venus), la physionomie générale des esprits et du mouvement qu'anime l'espérante grandeur de délivrer la prochaine humanité par l'individualisme artistique et social. »

On sait le grand succès qu'obtint tout récemment, dans la galerie Le Barc de Boutteville, l'exposition des *Portraits du prochain siècle*.

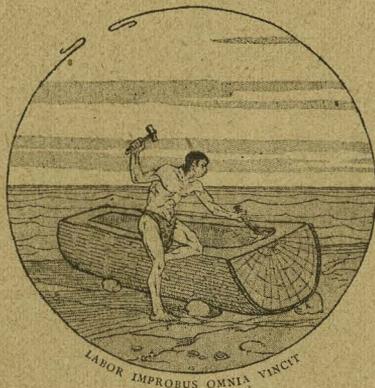
L'ouvrage annoncé par les *Essais d'art libre* et auquel collaboreront tous les écrivains qui s'affirment participants de l'action vers un avenir artistiquement et socialement meilleur que le présent, consacrera en une réalisation complète et durable l'idée qui motiva cette exposition.

On souscrit chez l'éditeur de la Revue, M. Edmond Girard, rue Jacquier, 8, Paris. Exemplaires sur papier fort, teinté, 2 francs. Exemplaires de luxe à 6, 8, 10 et 12 francs.



Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Rue Notre-Dame, 101, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

PP 842 216

Deuxième Année — N° II

NOVEMBRE 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

d'Art & de Littérature

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Pierre Armen — Lucien de Busscher — Louis Delattre — Frans Delbastée — Eugène Derolder — Joseph Desgenêts — Georges Eekhoud — J.-F. Elslander — Max Elskamp — Charles Frappart — Frédéric Friche — Paul Janssens — Lucien Jottrand — Hubert Krains — Jean Laenen — Henry Le Bœuf — Emile Lecomte — Maurice Maeterlinck — Henry Maubel — Géo Mauvère — Francis Nautet — Raymond Nyst — Sander Pierron — Mathias Robert — Paul Sainte Brigitte — Rodrigue Serasquier — Hubert Stiernet — Emile Vandervelde — Charles Van Lerberghe — Emile Verhaeren.

SOMMAIRE

Le Banquet Eekhoud	LA REVUE ROUGE.
Th. Thoré-Bürger (suite)	LUCIEN JOTTRAND.
Pâques noires (fragment)	J.-F. ELSLANDER.
Amour	JEAN LAENEN.
Chronique Littéraire	HENRY LE BŒUF.
Grappillages	***



Le Banquet Eekhoud

La grande fête triomphale se fit le 28 octobre.

Toutes les amitiés, toutes les sympathies, toutes les admirations, — tous les cœurs s'unirent en un immense et glorieux cri de victoire pour celui qui si longtemps luttait et qui toujours fut raillé, vilipendé et méconnu.

Il fallait dire à Georges Eekhoud la suprême joie de l'acclamer à l'heure de sa vie où toutes les résistances s'inclinaient, où tous les détracteurs capitulaient devant son œuvre, devant son génie.

Cette grande parole fut dite.

Les luttes d'Ecoles et de Coteries s'effacèrent à l'impérieux désir d'acclamer le Maître et de fêter sa victoire.

La *Société Nouvelle*, l'*Art Moderne*, le *Mouvement Littéraire*, la *Jeune Belgique*, le *Réveil*, la *Nervie*, *Floréal*, le *Libre Journal*, la *Revue Rouge*, tous fraternisaient. A la table d'honneur voisinaient, Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, Jules Le Jeune, Edmond Picard, Constantin Meunier, Charles Buls, Xavier Mellery, Eugène Robert et Victor Arnould.

Et aux diverses tables, s'accordaient en une franche et loyale cordialité : littérateurs de branche aînée et de branche cadette, peintres, sculpteurs, musiciens, avocats, journalistes, hommes politiques. A l'heure des toasts, notre ami Henry Le Bœuf s'est levé et a prononcé au nom de la *Revue Rouge*, quelques paroles de sympathie, d'admiration et de reconnaissance. Puis Emile Verhaeren a lu un superbe poème, magnifiant Georges Eekhoud.

Nous le transcrivons complètement :

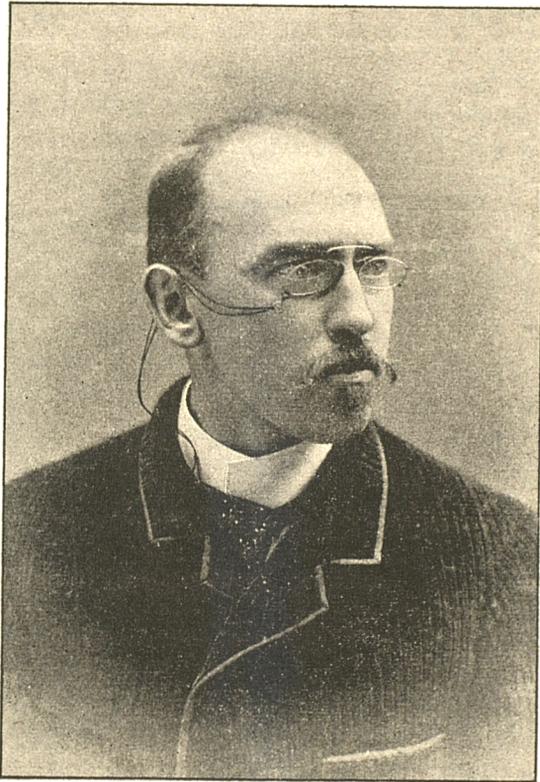
Dans cet œuvre que tous, avec toute notre âme,
 Au long des jours ingrats, rayés parfois de flamme,
 Impatients d'éveil, graves de souvenir,
 Nous bâtissons — depuis quinze ans — vers l'avenir,
 Ton art à toi, ton art sédition de force,
 Ton art rude et crispé se dresse comme un torse,
 Non pas d'onyx parfait, non pas de marbre pur,
 Non pas correct et blanc sur fond banal d'azur,
 Mais de sève angoissée et de chair énergique
 Où s'ouvre — entaille au clair — la pourpre, fleur tragique.

En ce torse large et vivant, tu l'as planté
 Ce cœur, le tien, où tout amour a fermenté :
 La passion elle est vissée en toi; tu l'aimes
 En ces cris torturés et ses gestes suprêmes.
 Tu choisis tiens parmi les coins de ton pays
 Les bourgs les plus lointains, les sols les plus transis;
 Au fond des yeux de ceux que repousse le monde,
 Tu recueilles, pieux, l'affre la plus profonde.
 Le plus haut de nous tous, tu l'es, par cette foi
 Que les battus et les chassés ont mise en toi;
 Tes vœux, depuis longtemps, font la croisière humaine
 Par à travers les mers des pleurs et de la peine,
 N'ayant crainte jamais que les vents arrogants
 N'accrochent à ton mât l'aile des ouragans,
 Ni que s'é gare au loin ton courage erratique
 Parti pour un grand port de pitié frénétique.

Aussi, chaque fois qu'un de tes livres s'en vient
 Te prouver tel : févreux de l'art, févreux du bien,
 Uniquement mordu par ton travail, vorace
 D'émotion extrême et rouge où bout ta race,
 Loyal à tous et bon et de zèle affermi
 Quand la bêtise autour de nos bouquins aboie,
 Te magnifions-nous avec ferveur et joie
 Comme maître écrivain et comme maître ami.

Ensuite s'est levé Camille Lemonnier qui a fait l'historique du mouvement d'art en Belgique.

Il a remercié le ministre Lejeune de sa présence; « honorant avec éclat un simple et intègre écrivain. » Le Maître a terminé son discours par une magistrale et étonnante étude de l'œuvre de Georges Eekhoud.



Nous en donnons le passage le plus caractéristique :

« J'atteste l'Œuvre entier de Georges Eekhoud : j'en évoque les amertumes, les révoltes, les sombres splendeurs. Il n'en est point qui soit mieux selon notre évangile social, selon notre espoir et notre besoin d'une répartition meilleure de la vie. Cet Œuvre ne combat pas avec les armes habituelles; il ne discute ni ne promulgue, mais il dégage les fluides, il aime à la clémence, à la fin des séculaires divisions, à la bonne affection fraternelle. Vous y verrez cette sympathie, ce don d'effusion, cette faculté presque eucharistique d'être toute l'affliction des âmes qui ne peuvent s'exprimer et de leur donner une voix, car Eekhoud, par excellence, se dénonce le poète et l'ami des taciturnes. Il les confesse, il les console, il les attire à lui de tout le magnétisme de son cœur miséricordieux. Les âmes muettes sont entre ses mains comme des malades de ne savoir de quoi elles souffrent et pour quelles fautes elles sont punies. Il se couche auprès d'elles sur les lits de douleur, il baigne ses yeux en leurs nostalgies, il lave leurs plaies et y appuie le grand baiser que saint Julien l'Hospitalier met à la bouche du lépreux. C'est aux simples, aux humbles, aux déçus qu'il voue ses ferveurs; il brûle pour eux d'un amour ombrageux et morbide, de cet amour qui est une souffrance et voudrait racheter la détresse sociale en l'assurant toute, en se transperçant jusqu'au sacrifice corporel des épées retirées vives de la blessure des âmes. »

Lorsque Camille Lemonnier eût prononcé les derniers mots et qu'il étreignit dans ses bras l'auteur de la *Nouvelle Carthage*, qui est un peu son cadet, se fut dans la salle des acclamations enthousiastes de joie délirante. On acclamait Eekhoud, le vainqueur des âpres luttes et des combats gigantesques, et Camille Lemonnier, le Maître et l'initiateur qui avait conduit jadis à la croisade, les premières recrues littéraires et qui aujourd'hui sortait d'une cour d'assises où un parquet, ignorant et servil, l'avait trainé au siège d'infamie des forbans assassins.

Georges Eekhoud a remercié par une allocution très simple, dite d'une voix superlativement émue. Il a constaté l'évolution qui se produit en Belgique pour les Arts; et après avoir évoqué l'âme de Max Waller et dit son espoir ferme en les derniers venus, Eekhoud a reporté tout l'honneur de la victoire sur ses frères d'armes de la *Jeune-Belgique* :

« C'est l'avènement, a-t-il dit, du règne de la poésie et de la litté-

rature que nous célébrons ici. Et c'est au nom de mes frères d'armes, c'est au nom de la pleïade des écrivains de la *Jeune-Belgique*, honorés en ma personne, par vos sympathies et vos applaudissements, que je vous remercie du fond de l'âme. »

Ensuite Jean Volders a prononcé quelques paroles au nom du parti ouvrier et du *Peuple*. Et des groupes se sont formés, aux cordiales conversations, aux présentations d'usage et aux discussions affectueuses.

(S'étaient fait excuser par lettre ou dépêche de ne pouvoir assister au banquet : Félicien Rops, Peter Benoit, Paul Janson, Jean Blockx, et MM. Jules De Burlet, ministre des Beaux Arts, Frans Gittens, Georges Garnir, André Fontainas, Arthur Goemaer, Constantin de Bom, Gustave Andelbrouck, Fernand Baudoux, Th. Radoux, Lucien Solvay, Emile Agniez, Henri Nizet, Massart, Gevaert, Emile Royer et Maurice Frison).

Les organisateurs du banquet remercient cordialement tous ceux qui ont contribué à l'entière réussite de la fête, par leur aide attentive et loyale.

Théophile Thoré-Bürger

(Suite) (1)

IV

« Le propre du caractère de M. Delacroix fut toujours une inquiétude qui ne lui laissait pas de relâche. Voir et exprimer la vie et ses images, dans tous les temps et dans tous les pays, sous toutes les formes, tel était son tourment. Il n'y a pas un peintre, dans aucune école dont l'œuvre soit plus variée que l'œuvre d'Eugène Delacroix. La haute antiquité asiatique, la Bible et la mythologie, l'histoire grecque et romaine, l'Évangile, le moyen-âge, les philosophes, les poètes, les romanciers, les faits contemporains, les scènes de mœurs, tout

(1) Voir les n^{os} de la *Revue Rouge* de Juin-Juillet-Août-Septembre-Octobre 1893.

lui a fourni des sujets. » (1) Il suffirait de citer les titres de ses principaux tableaux pour s'en convaincre.

... « Sa curiosité fut prodigieuse, il voulut que rien de l'idéal émané de l'univers n'échappât à son investigation, et il entreprit de s'intéresser à la Religion, à l'Histoire. Le livre, — le poème, le roman, le drame, l'histoire, — c'est ce qui prit, pour Delacroix, la place du monde animé, ou plutôt, c'est ce qui se présenta, de par la loi naturelle de son intelligence raffinée, comme le résumé du monde vivant. Les créations des écrivains, les personnages ressuscités par les historiens s'imposèrent. Faust et Hamlet lui apparurent plus nettement que les hommes de son temps, parce qu'ils sont de tous les temps. » — « Il s'échauffa à la fréquentation des écrivains et, si la vie de Dante, celle de Michel-Angé l'ont soutenu et hanté (2), il s'est complu au milieu des sujets que lui soumettaient plus immédiatement les génies de la littérature contemporaine : Goëthe, Byron et Châteaubriand.

« La prédilection de M. Delacroix, écrit Thoré, le porte sans cesse vers les grands drames du cœur humain. Un jour, en compagnie de Goëthe, il évoqua cette immortelle figure du docteur Faust, le don Juan intellectuel, et il se mit à vivre avec l'esprit de Faust entre les fioles poudreuses, les crânes vides et les livres rongés de vers; il ajusta une physionomie et un pourpoint à Méphistophélès et il l'introduisit chez Marthe et Marguerite. Puis il les promena Faust et Méphistophélès, tantôt dans le caveau d'Auerbach, à Leipzig, tantôt dans les montagnes du Harz, au milieu du sabbat et des apparitions magiques, tantôt dans le cachot où Marguerite est en délire. O poète de l'Allemagne, ô Goëthe! le peintre français a complété ta création. Désormais vos deux noms sont inséparables comme la pensée et l'image se mêlant au sein de Dieu, comme l'âme et le corps unis ensemble dans l'homme! » Goëthe lui-même, n'a-t-il pas dit à propos des dix-sept planches composées et exécutées pour la traduction de *Faust*, par M. Albert Stapfer (1828) : « Je retrouve dans ces images toutes les impressions de ma jeunesse. » Vraiment, comme le fait remarquer M. Eugène Véron (3), cette reconnaissance par Goëthe de la supériorité dramatique de la traduction de *Faust* par

(1) Th. Thoré. *Indépendance Belge*, 28 Août 1861.

(2) Philosophie générale de l'œuvre d'Eugène Delacroix, par M. Gustave Geffroy. *Flanerie Libérale* du 6 Novembre 1893. — Paul Flat dans l'étude sur le maître précédant le *Journal*.

(3) *Eugène Delacroix*, collection des « Artistes Célèbres » publiée par la librairie de *l'Art*.

Delacroix, est des plus curieuses; car, bien que cela s'explique par le caractère complexe du génie de Goëthe, qui fut autant un homme de science qu'un poëte, il est rare que les artistes se rendent compte des différences radicales des génies créateurs et des esprits critiques.

« Déjà Retsch, en Allemagne, avait traduit l'œuvre de Goëthe dans une suite de dessins au trait; mais M. Delacroix et Retsch sont deux talents assez originaux pour pouvoir traiter un même sujet sous des aspects différents. Retsch est calme, sobre et serré; il cherche la ligne et la grandeur des effets. Retsch a surtout un talent de sculpteur. M. Delacroix a plutôt les facultés qui font les poëtes, sa perception est rapide, ardente, son imagination pittoresque, son expression n'hésite jamais et réfléchit juste la physionomie vivante des êtres. Aussi s'est-il mieux imprégné du génie mystique et panthéiste de Goëthe. Nous ne craignons pas de dire que les lithographies de *Faust* seront un des plus glorieux titres de M. Delacroix aux yeux de la postérité. » (1).

A lord Byron, Delacroix a emprunté « une scène déchirante qui se passe dans un cachot. Le *Prisonnier de Chillon*, enfermé avec son jeune frère, le voit mourir lentement sous ses yeux. Il s'élance comme un frénétique vers le point obscur où git sur la paille un corps amaigri. Oh! qui pourrait briser cette lourde chaîne qui coupe ses flancs, afin que le frère aille embrasser son frère à sa dernière heure! Mais la chaîne est rivée à la colonne, et trop courte, hélas! pour que le prisonnier puisse atteindre au mourant. Comme ses pieds pressent le sol humide! comme sa poitrine se raidit contre le fer! comme ses bras s'allongent et saisissent le vide! comme ses doigts se crispent! comme ses cheveux sont hérissés et sa bouche écumante! comme ses vêtements sont en lambeaux! Le Tantale antique est un magnifique symbole de l'impuissance, mais Tantale n'aspire qu'à la satisfaction de la matière. Le prisonnier de Chillon, c'est Tantale spiritualisé; son désir est un sentiment et un amour. O Byron! que n'as-tu vu ta poésie traduite dans cette énergique peinture! La sympathie d'un grand cœur inspiré par le tien aurait guéri ton orgueilleux mépris de la race humaine et de tes amères dérisions... » (2).

« La *Mort de Lara* est terrible et mystérieuse comme le poëme de Byron. Le guerrier, couvert de son armure, repose sur le sol :

(2) Th. Thoré. *Sécle*. 25 Février 1837.

(3) Th. Thoré. *Sécle*. 25 Février 1837.

quoique la figure n'ait pas plus d'un pied de long, il paraît gigantesque, comme une statue de Michel-Ange, à cause du caractère des formes. Sur lui se penche son page aux cheveux dénoués — sa maîtresse — un ange désolé dont l'âme traverse déjà la matière visible pour s'envoler vers le ciel. Le paysage est d'une grandeur sublime et le ciel en parfaite harmonie avec cette tempête morale. » (1)

Et après *Hamlet*, après *Faust*, après *Bonnivard* et *Lara*, c'est *l'Atala* de M. de Châteaubriand qui séduisit Delacroix. Il en reproduisit un touchant épisode qu'il intitula les *Natchez*. « Deux sauvages fuyant le massacre de leur tribu, remontent le Meschacébé;... et pendant cette course pénible, la jeune femme a été prise des douleurs de l'enfantement. Elle a mis au monde un fils. Ils sont là, tous trois maintenant, la jeune mère étendue sur le gazon et le père qui tient dans ses bras le nouveau-né. Affaïssée par la souffrance, le corps plié en deux, elle regarde son enfant avec amour, elle ne songe point à la vie errante et proscrite qui attend le fils des Natchez. Les forêts sont si vertes! le ciel est si bleu! Dieu protégera l'enfant, et l'enfant croîtra comme ces plantes vivaces qui s'épanouissent au soleil... » (2).

Comme on le voit, « partout où brillent les éclairs du feu divin, M. Delacroix se sent attiré par une sorte de magnétisme. Il vit dans la flamme comme la salamandre, et du sein de la flamme, il prend ces créations déjà animées; il les illumine à son tour du reflet de son propre génie et il les pare de magnifiques couleurs. — Il n'y eût point pour lui de sentiers arides ou de déserts sans émotions; car ces deux compagnes de voyage, la poésie et l'inquiétude lui font voir mille accidents variés. S'il traverse le désert, il s'extasiera sur ces horizons perdus dans le ciel, et il les dépassera par la pensée, il admirera les effets de la lumière qui change le sable en grains d'or et en pierreries éclatantes, il saisira dans l'immensité tout un monde animé qui échappe au sens du vulgaire. Il comprenait tout par les images; il ne comprenait rien par les idées. Son intelligence était un imagination... « *On nous juge toujours avec des idées de littérateurs*, écrit Delacroix dans une lettre au critique, *et ce sont celles qu'on a la sottise de nous demander. Je voudrais bien qu'il soit aussi vrai que vous le dites que je n'ai que des idées de peintre : je n'en demande pas davantage* » — (3). « ... Il voyait l'histoire, continue Thoré, pour ainsi dire comme un

(1) Idem. *Constitutionnel* 1848.

(2) Th. Thoré. *Siècle*. 25 Février 1837.

(3) Idem.

mirage, dont les causes mystérieuses ne l'inquiétaient pas. Pour lui, les idées n'existaient qu'à l'état de personnification. Une fois l'image créée, il était satisfait et il trouve que c'est bien... Ça existe, donc ça signifie tout ce qu'on voudra. » (1).

Ce que cela signifie, c'est qu'à côté de la beauté froide et immobile, il existe une beauté ayant sa source dans les agitations du cœur. S'il existe une beauté mathématique et positive, résultant d'un certain rapport dans les proportions, il en est une autre qui réside plutôt dans le sujet que dans l'objet pour employer la langue métaphysique des Allemands; elle dégage ce magnétisme inexplicable qui vous attire et vous étourdit, en faisant vibrer vos sentiments les plus intimes. L'une est la beauté matérialiste, l'autre, la beauté idéale, et c'est cette beauté-là qui fut familière à M. Delacroix et dont il porta le type en lui-même. Sans être réellement écrite dans la création qui nous charme, elle éveille au fond de notre âme ces rêves mystérieux de l'infini par lesquels l'homme communique avec le surnaturel (2).

*
* *

M. Paul Flat, parlant de Baudelaire, note avec beaucoup de justesse qu'un esprit inventif éprouve toujours une jouissance particulière à constater la vérification d'une hypothèse. Certes, si Thoré avait connu l'existence du *Journal* qu'on publia, il y a quelques mois, et s'il lui eut été donné d'en lire des passages, il y eut trouvé une confirmation complète de ses appréciations et de ses jugements. Il est vraiment regrettable que les commentateurs du *Journal d'Eugène Delacroix* n'aient pas juxtaposé certains passages des articles du critique et quelques notes journalières du peintre.

Les quelques lignes suivantes le prouveront surabondamment.

Dans le *Journal Delacroix*, à la date du 6 mars 1832, nous trouvons les indications que voici :

« A Garbia... courses de poudre dans la plaine avant la rivière, les deux hommes qui se sont choqués : celui dont le cheval a touché du ciel par terre. Un surtout, à cafetan bleu noir et fourreau de fusil en sautoir, plus tard un homme à cafetan bleu ciel. La tribu nous suivant : désordre, poussière; précédé de la cavalerie. Courses de poudre : les

(1) Idem. *Indépendance Belge*, 28 Août 1864.

(2) Th. Thoré. A propos de la *Médée*, *Revue de Paris*, 1838.

chevaux dans la poussière, le soleil derrière, les bras retroussés dans l'élan. »

Thoré écrivait en 1847 (1) à propos des *Exercices militaires des Marocains* : « Ils offrent une douzaine de cavaliers lancés au milieu de l'air et de la poussière. On disait près de moi comme une critique : « Aucun de ces chevaux ne touche la terre. » Je crois bien, ils volent. Ces enragés de chevaux arabes ont des ailes au dos et aux pieds comme la figure de ce jeune homme de l'*Héliodore* de Raphaël, et dans leur course rapide, ils ont encore la coquetterie de risquer toute sorte de mouvements imprévus. Pour imiter le langage du XVIII^e siècle, à propos des femmes, ils se donnent des airs de tête et de croupe les plus capricieux du monde. Chacun a déjà sa toilette particulière et ses couleurs, depuis l'opale jusqu'au fauve, depuis les vifs reflets de l'argent jusqu'aux tons sourds du café brûlé. La belle volée, et comme les cavaliers suivent la cadence du galop emporté, comme ils se penchent sur les crinières tenant au poing le fusil ciselé; comme les burnous et les draperies multicolores se mêlent harmonieusement à la robe éclatante des chevaux! C'est une furie échevelée qui se communique à la nature et qui paraît entraîner les nuages et les montagnes avec la poussière.

Pouvait-on mieux amplifier les notes rapides prises au cours d'un voyage? Cette description nette et colorée ne donne-t-elle pas une idée parfaite de ces fantasias qui inspirèrent tous les peintres qui visitèrent l'Orient? N'éprouve-t-on pas cette impression de mouvement qui vous saisit devant ces personnages qui remuent, gesticulent, courent, se précipitent devant ces chevaux et ces hommes que la toile semble contenir avec peine! « On dirait qu'ils vont s'échapper du cadre; ils ont sur leur contour comme un flamboiement perpétuel, comme un tremblement lumineux d'atmosphère, une ligne inflexible ne les attache pas à leurs fonds (2). »

Le 2 février de la même année 1832, Delacroix écrivait, après une séance de dessin d'après une femme maure... « Sortie vers quatre heure. Un Maure à tête remarquable qui avait un turban blanc par-dessus le haïjck. *Tête des Maures de Rubens*, narines et lèvres un peu grosses, yeux hardis... Le vieux juif dans sa boutique en redescendant à la maison... (*Gérard Dow*) ».

(1) *Constitutionnel*.

(2) Théophile GAUTIER.

Delacroix ressentait la plus vive admiration pour les maîtres hollandais, disent les annotateurs, le souvenir de Gérard Dow, évoqué par une scène marocaine, est curieux à noter ici.

Il n'est pas moins curieux, dans un autre ordre d'idées, de citer les passages suivants extraits du *Salon du Constitutionnel* de 1847, par Thoré :

D'abord, à propos de l'*Odalisque*, il remarque que les « petits vases à parfums sont exécutés avec *la touche spirituelle de Teniers*. »

Ensuite, parlant des *Musiciens juifs de Mogador*, il dit : « Trois figures qui se dessinent sur un lambris de perles, sans aucun accessoire, il n'y a rien autour d'elles que le vide, mais ce vide est rempli par je ne sais quel air impondérable dont on a pourtant la sensation comme dans les sobres *intérieurs hollandais de Pieter de Hoch*. »

Les maîtres auxquels pensait Delacroix au Maroc, sont ceux que Thoré invoque, ou à peu près : Teniers, Gérard Dow et Pieter de Hoch, n'appartiennent-ils pas, l'un en Flandre, les autres en Hollande, au même groupe de peintres du XVII^e siècle ?

La lettre suivante, qui terminera cette partie de notre article, sera une preuve encore de la sympathie qui n'avait pas tardé à rapprocher ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre et s'apprécier, Eugène Delacroix et Théophile Thoré.

*Mon cher ami, rappelez-vous donc que, quand vous avez vu le tableau en question (1), je n'en étais pas le maître; que depuis j'ai fait auprès de l'obstiné propriétaire tous les efforts possibles pour qu'il me rendît ma parole, et que c'est avec beaucoup de chagrin que je vous ai dit qu'il n'en voulait pas démordre. J'aurais mille fois préféré, au contraire, le voir entre vos mains. Vous avez fait sur Ingres un article parfait. Vous avez touché la vraie corde, et personne, jusqu'à présent, n'avait signalé ce vice radical, cette absence de cœur, d'âme, de raison, enfin de tout ce qui touche « *mortalia corda* », ce défaut capital qui ne mène qu'à satisfaire une saine curiosité et à produire des ouvrages chinois, ce qu'il fait moins la naïveté, laquelle est encore plus absente que tout le reste.*

Recevez mes amitiés dévouées et aussi l'expression de mon regret bien sincère au sujet du tableau.

le lundi (16.1846?)

(A suivre).

Eug. Delacroix.

Lucien JOTTRAND.

(1) Note de Th. Thoré. C'est la *Rébecca enlevée par les ordres du templier Boisguilbert*, exposée sous le n° 129, en 1864, et qui appartient à M. Borruet.

Pâques noires (1)

I

Lorsque les brumes vespérales, montant à l'horizon, voilent l'éclatant halo des lueurs crépusculaires,
les masses énormes du Temple surgissent lentement sous la coupole somptueuse du ciel.

Il dresse dans la nuit les rudes tronçons de ses stèles brisées, les pans granitiques de ses murailles séculaires, les arcs indestructibles de ses porches béants, les quartiers de ses gradins escaladant les rampes de pyramides colossales foudroyées dans leur élan.

Il apparaît comme l'œuvre vertigineuse de surnaturelles puissances exhaussant, des entrailles de la terre, les vestiges gigantesques d'un monde disparu, englouti dans l'ouragan de feu des cataclysmes bibliques.

Les roches de ses cavernes surplombent de grondants abîmes où flotte un vague reflet de brasier mal éteint.

Ses avenues enserrent, des longues files orbiculaires de leurs piliers cubiques, des arènes funèbres où rôde l'Effroi de la Malemort...

... Et la sourde frénésie d'une rage agressive s'exhale des décombres, lançant, par la paix nocturne, vers les constellations radieuses, le grincement de la révolte invaincue, l'anathème des fureurs enchainées, l'invective contemptrice du Mal qui veut une nouvelle damnation... plus implacable...

La plaine, endeuillée, se prosterne devant ses entassements tumultueux,

subissant la domination de sa force souveraine, le prestige de son audace-héroïque et superbe.

Une tremblante imploration rayonne, de toutes parts, vers la solitude maudite,

où va se célébrer la Pâque terrible,

le cruel et tragique drame de haine dont les rites se déroulent sous la menace suspendue de l'extermination vengeresse.

(1) Extraits.

Un lourd silence s'amoncelle au-dessus de la chaotique étendue
couverte des blocs calcinés d'éruptions anciennes,
silence où halète l'angoisse...

L'ombre y descend en une immense colonne noire, l'ensevelissant
sous un mystérieux sépulcre qui s'érige jusqu'au ciel.

Autour d'elle, les rumeurs s'éteignent, les énergies s'affaissent,
dans l'attente du funeste évènement qui se prépare.

La vie, se repliant, écoute les souterrains échos d'une agitation
grandissante issant des inscrutables profondeurs de la nécropole...

Peu à peu, au-dessus des crêtes basaltiques aux dures lignes heur-
tées,
s'élève une étrange nuée rouge
qui plane et s'époye dans l'espace, comme dans l'en-haut des nefs,
le rayonnement des larmes vibrantes des cierges...

On dirait la réfraction intense du fond incandescent d'un vaste
cratère où soufflent des rafales dévastatrices, où déferlent des houles
de lave, et dont les flancs déchirés vont projeter des gerbes de cendres
brûlantes.

Le ciel devient plus opaque,
la plaine plus désolée,
... tandis que s'embrase l'autre formidable où s'essore le Choral
sacrilège...

II

Aux inaccessibles retraits du cirque cyclopéen,
une multitude médusée se traîne devant les autels d'une divinité san-
guinaire, plus féroce, plus avide que les Molochs des antiques religions,
et qui écrase sur sa poitrine ardente des brassées de victimes,
les laissant retomber ensuite, tordues, inertes, dans une boue de
chairs pantelantes.

Pareille à un fléau, la tourbe fanatique parcourt une route immuable.
Les rumeurs confuses de sa marche étouffent les heurts saccadés de
son remous enveloppeur
et les râles de ceux qu'on égorge.

Chacun va droit devant soi, las, désespéré, taciturne, une flamme livide dans les yeux, abattant tout ce qu'il rencontre, du même coup aveugle, enjambant les moribonds, traversant les mares de sang, vers un but qu'il sait pourtant jamais ne pouvoir atteindre
 ... jusqu'à ce que, frappé à son tour, il tombe enfin, et que le flot le couvre, impassible.

Le dieu, l'horrible dieu contemple la mêlée d'un regard froid, plus dur, plus despotique, plus farouche, maintenant qu'il triomphe. Sa gueule se convulse de mépris et de dégoût, rugissante encore des blasphèmes qu'elle a proférés.

Il exige de honteuses mutilations des misérables qui l'implorent.

Ils sait que nulle persécution ne pourra désormais ébranler leur apathie, nul enthousiasme vivifier leur mollesse cynique, nulle infamie émouvoir leur criminelle indifférence.

Culte stoïque et grandiose, dont la foi est bannie, où rien ne subsiste des fervents holocaustes d'autrefois!..

Léthargique et blême foule en marche dans la nuit d'un dédale lugubre, sur lequel pèse la crypte inexorable d'une destinée fatale!..

L'accomplissement de la Norme fatidique a étranglé la peur, le regret, le rêve.

Rien ne tressaille plus.

La silencieuse hécatombe continue, et son horreur se noie dans les fanges fétides.

Le long martyre des suppliciés est solitaire.

Pas un regard ne s'abaisse, pas une pitié ne se penche sur leur agonie.

Après le monstrueux embrassement de l'idole effroyable, ils rampent, démembrés, hagards, cherchant une fosse où ils puissent trépasser enfin...

III

La fatigue de l'éternel mensonge les accable.

Autrefois ils furent les Gémissants :

Un prodigieux effort les avait soulevés, les avait arrachés à leur abject vautrement de bête, emportés en plein ciel...

Dès ce moment ils ont souffert,
surhumainement,
... mais résignés.

Leur espoir montait en une flamme rigide vers la rédemption promise.

Ils se sont laissé attacher au poteau de torture, ils ont senti se nouer autour de leurs flancs des chaînes rougies, s'enfoncer dans leur chair des dards barbelés, se rompre leurs os sous la morsure des tenailles.

Et les affres de la passion leur semblaient douces,
car elles annonçaient l'instant suprême...

Mais ils étaient livrés à la sauvage barbarie de victimes implacables, charognes plaintives dont les entrailles balayaient le sol, dont les plaies se gangrenaient, qu'une nuée de rapaces déchiquetaient, lambeau par lambeau.

.....
Longtemps ils ont été les Rebelles.

Ils se sont cabrés dans les liens, élargissant leurs blessures affreuses, vomissant un sang noir.

Ils se sont écharpé la poitrine, pour y tuer les germes vivaces de l'abominable espoir.

Ils ont brandi leurs poings crispés vers le ciel.

Ils ont proféré d'horribles imprécations, reniant leurs anciennes croyances, réclamant le châtement de leurs outrages.

... bégayant de terreur, à la fin,
de n'entendre retentir jamais que leur propre voix...

Les ténèbres les ont enveloppés,
d'impénétrables ténèbres au fond desquelles ils s'usaient les yeux.
encore!

à chercher les naissantes lueurs de l'apothéose attendue

.....
Maintenant ils sont devenus les Mornes.

Ils se traînent dans un immonde cloaque, laissant après eux des débris putrides, respirant la pestilentielle buée d'une infection délétère, fuyant toujours la nuit

... et la trouvant partout, glacée, hallucinante.

Ils n'implorèrent plus, ils ne vocifèrent plus.

La vorace divinité à laquelle ils se donnent, pieuvre insatiable aux visqueux tentacules, les étouffe, les broie, les vide de leur sang et de leurs moëlles.

Mais leur dernier souffle, leur dernier regard sera pour l'aveugle idole.

Mais tant de haine leur est restée dans le cœur, de leur foi trahie, qu'aucune expiation ne leur semble assez grande.

Culte magnifique, dans sa superbe hautaine, dans son amertume renonciatrice!..

L'Inassouvi, plus fier que l'espoir méprisé, va intrépidement au néant qu'il ose affronter, et où il tombe, sans même fermer les yeux.

Il a écarté de son chemin, d'un bras puissant, les fictions trompeuses.

Il a cessé de suivre le vol des Chimères ironiques.

Il marche seul,
seul!

ennemi de tout,
de tout exécré,
luttant jusqu'à ce qu'il sombre.

Et l'admirable grandeur de son courage,

... c'est d'être debout encore

lorsque tant d'écroulements se sont produits autour de lui,

c'est de rester muet

au milieu du silence qui l'étreint!..

J.-F. ELSLANDER.

Amour

A Paul Sainte Brigitte.

Ils s'étaient vus pour la première fois, à l'église, vers l'heure crépusculaire.

Des vitraux, où s'ébattaient les derniers rayons solaires, coulait une lueur rouge, empourprant d'une façon étrange, son pâle visage. Les volutes d'encens tournoyaient, se tordaient capricieusement, allaient

se confondre dans le haut des nefs en une vapeur bleuâtre. L'air stagnant distillait un arôme mystique, inondant l'âme de je ne sais quelle aspiration vers l'au-delà...

Longtemps, il avait épié cette insolite étrangère, qui, agenouillée, immobile, la figure cachée dans ses mains fluettes, semblait emportée par quelque songe surnaturel...

A présent, une obscurité opaque envahissait l'église entière; toujours, la songeuse méditait... Et ce fut seulement quand sur les figures saintes des vitraux se reflétait l'irradiance verte de la première étoile, qu'elle se leva. Semblable à une ombre, altière, elle se dirigea vers la sortie.

Sous le porche humide, éclairé parcimonieusement par la lumière vacillante d'une lanterne, elle le rencontra... Ils échangèrent un regard. Au fond de leurs yeux, brilla la flamme d'un mystique amour.

Ils s'étaient compris.

Tous les jours, au temple de Dieu, plongé dans la mélancolie vespérale, ils se voyaient. Seuls — en présence des esprits ambiants — leurs âmes, illuminées de lueurs divines, voguaient à pleine voile dans les régions de là-haut.

Bientôt, plus intimement ils se connurent.

Elle avait vécu seule avec sa vieille mère, impotente, et morte il y a quelques jours. Maintenant, l'argent gagné en donnant des leçons de musique, devait subvenir à ses besoins... Mais, cette pauvreté lui plaisait mieux qu'une aisance malhonnêtement acquise. D'ailleurs, elle fuyait ce troupeau foncièrement infect — l'humanité ignoble — la chaste fille savait aussi que, sur cette terre, son âme impeccable, emplie d'idéal, ne goûterait jamais un moment de félicité.

Lui, issu d'une famille riche, ne savait supporter la compagnie de ses semblables, riches cupides, esprits terre-à-terre, bannissant de l'âme aux sentiments lascifs, toute envolée vers l'Irréel.

L'original toqué — ainsi on le surnommait — éprouvait pour eux, une haine qu'il aurait voulu assouvir par l'indifférence; mais une langueur le prenait et une lassitude morne comprimait son cœur.

Ce fut donc la destinée de ces deux êtres surhumains de lier leurs âmes indissolublement.

Seule, la vie commune dans quelque lieu isolé, mitigerait leurs souffrances morales; les amours spirituelles — esprits unis, planant dans les régions du rêve — disséperaient la morbidesse de leur âme endolorie...

Ils se firent donc construire une bâtisse, — très bizarre, — conception de leurs idées exorbitantes.

Elle se massait, sombre, avec ses murs embrunis, au sommet d'une colline.

Avec ses fenêtres basses, la brume constante qui l'enveloppait, elle évoquait un refuge des sorciers-alchimistes du moyen-âge...

Et la mélancolie du paysage environnant, semblait encore endeuiller son aspect...

Du nord au sud, une haute futaie noyée dans une brume épaisse, barrait l'horizon; et des autres côtés, s'élevaient des montagnes aux flancs arides, où poussaient péniblement quelques herbes sèches; au milieu, s'étendait, immense, la vallée, vaste — marécage — où surgissaient les tiges émaciées de joncs noirâtres; le soir, quand les feux-follets se promenaient et qu'au fond des flaques bourbeuses, se mirait la lune, les crapauds, aux grands yeux stupides, braqués sur la blême Tanit, mêlaient leurs coassements aux ululements lugubres des hiboux...'

Alors, l'œil indiscret de la lune pénétra par les croisées ternes, dans l'habitable des mystiques amoureux.

Sous cette pénombre bleue, la pièce s'épanouit, fantasmagorique... Une femme, idéalement belle, est assise devant un harmonium. Un corps svelte, aux contours gracieux; une figure d'une beauté raphaélesque, un front large, pensif; la ligne exquise d'un nez légèrement aquilin; des joues liliales, rivalisant avec les plus purs reflets du nacre; une bouche exquise, déchaussant dans un irréprochable mouvement labial, deux rangées de dents irisées; des prunelles violettes, d'une surprenante expression mystique, plus profondes qu'un ciel d'Orient, et surtout une opulente chevelure, couleur d'ambre, lustrée, ondoyante, faisant ressortir la perfection de ce glorieux visage... Oh! cette beauté mirifique, revêtue de ce blouissement lunaire!...

Des mélodies où semble vibrer toute l'ardeur juvénile de son âme chaste, s'élèvent, suscitent des idées supraterrestres. On dirait des cantiques, exécutés là-haut, dans l'Empyrée, en la gloire du Seigneur, par des chérubins sublimes, par des archanges aux figures radiantes.

Ces harmonies divines ravissent l'êlu de son âme, le transportent dans les régions éthérées du rêve. Alors, leur âme, sous une étreinte éperdue, s'essore, là-haut, en les profondeurs azurées, pour se réjouir aux lueurs sidérales.

Revue Littéraire

La Nouvelle Carthage, de Georges Eekhoud

chez Lacomblez, Bruxelles.

La *Nouvelle Carthage* est une œuvre, et une œuvre de cœur. On l'a dit; on le répétera sans doute. Mais n'est-ce point l'intense et suprême impression que dégagent par-dessus tout ces cris de passion folle, ces étreintes torturantes d'immense amour? — L'histoire de Laurent Paridael n'est pas un conte distrayant, une intrigue attachante et dramatique, un prétexte à descriptions accumulées : c'est un chant sombre, atrocement douloureux, l'expression effrénée d'une tendresse surhumaine, aux divines charités, dont les vœux éperdus d'universel bonheur sont trop larges pour la mesquine enveloppe corporelle qui les contient et les comprime; — ce n'est pas davantage un poème d'anarchisme antisocial, un essai pratique de théories réformatrices : c'est une plainte ardente et continue devant de fraternelles souffrances, l'âme compatissante pleurant d'épouvantables sanglots sur les misères des humbles, subies avec résignation ou repoussées avec révolte; et ce sont ces accents d'exceptionnelle miséricorde qu'il nous faut admirer surtout en Georges Eekhoud, le puissant écrivain aux tendances jusqu'ici inconnues, qui n'a pas craint de livrer aux pages d'un roman ses tendresses, ses joies, ses nostalgies et ses désespoirs, ouvrant au large son âme généreuse, et donnant à tous son grand cœur aimant et meurtri.

Toute cette amativité troublante et subversive, épandue dans les différents chapitres de l'ouvrage, Eekhoud l'a concentrée sur un seul type : Laurent Paridael. Il suit pas à pas son existence, il note chaque manifestation violente de ses émotions multiples. — Une entrée en plein sujet, dans l'atmosphère complète du roman entier, nous montre l'enfance déjà pitoyable et amère du héros, les froissements inaccoutumés infligés à son extrême sensibilité, et la naturelle éclosion d'une passion d'adolescent pour sa cousine Gina, la jeune patricienne brillante et narquoise; et ses rêveries devant l'interlope quartier du Moulin de Pierre font clairement pressentir le « barbare affiné, la brute vibrante et complexe » qu'il devient plus tard. — C'est ensuite l'accumulation successive des cruautés de sa famille d'adoption, le livre lu en secret qu'on lui arrache, les coquetteries railleuses de la perverse Gina, la dureté despotique d'une domesticité complice des maîtres; et en même temps qu'il souffre ces amertumes, le pauvre et mélancolique déclassé, sa mémoire s'emplit d'inoubliables impressions, le frappant tableau des pauvresses prosternées devant la madone pour les cholériques moribonds, le panorama d'Anvers, contemplé au cours d'une excursion sur l'Escaut. — L'enfant devient jeune homme; son caractère se précise, nous montrant « une complexion impressionnable à l'excès, un intense besoin de tendresse, une imagination exaltée, un tempérament passionné, un cœur altéré de justice. » Il est assiégé bientôt par

toutes les sensualités d'une troublante puberté; et ces angoisses séparent davantage en lui l'intérieur et l'extérieur, affinant l'un en abêtissant l'autre, augmentant peu à peu cette impuissance, lourde comme une destinée, d'exprimer l'intensité de ses sentiments, « tels la pantomime et les vagissements du sourd-muet sur le point de parler. » — Un événement décisif le rend libre soudain. Dans une folie d'allégresse, il va courir à ceux qu'il aime d'instinct, qu'il ne connaît point encore, les plus écrasés, les plus ravalés des classes sociales : il s'arrête à temps. « Il allait se mêler aux parias subversifs, lorsqu'il avait rencontré les prolétaires résignés. » Mais le travail régulier lui pèse; son âme a d'autres volontés confuses, d'autres aspirations inexprimables; et au jour de sa majorité, quand son tuteur lui remet le capital légué par son père, il s'est affranchi de toute liaison, il est maître de lui, libre de nouveau, mais seul! — Son existence, graduellement, devient plus amère et sombre et triste. Il s'émeut douloureusement au départ des émigrants; il s'étourdit en débauches, entraîné par son insatiable amour vers « les plus ravalés, les plus honnis, les plus socialement déchus des misérables. » Cette obsession de tendresse le poursuit avec acharnement, tandis qu'il promène par la campagne anversoise ses rêveries utopistes de libertés anarchiques. C'est dans le chapitre *Contumace*, à la psychologie profonde et passionnée, qu'il apparaît complètement, le pauvre Laurent Paridael, le grand poète torturé, l'artiste follement épris de beauté pure, et son malheureux esprit s'affole encore, au milieu des horizons reposants d'une nature féconde et paisible; car « le tintement d'une cloche de village, la pamoison des mouches dans le coup de soleil, les grillons grinçant des ailes, lui reprochent toujours l'image de gens qu'il aurait pu plaindre et aimer. » Toutes ses imaginations subversives et pernicieuses s'exaspèrent dans le désœuvrement; bouleversé de sentiments contraires, il prodigue des aumônes inouïes, multiplie ses visites aux misérables avec de frénetiques charités; et devant la catastrophe finale, l'explosion de la Cartoucherie qui lui lance à la face les débris informes de ceux qu'il a aimés éperduement, il se jette lui aussi dans la rouge fournaise par une volontaire et sublime immolation, enfin devenu « pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts. »

Si Laurent Paridael est la figure dominante et inspiratrice de l'œuvre entière, on ne peut dire qu'il en est la seule. Son entourage, les diverses sociétés qu'il traverse depuis le monde gourmé des agioteurs hypocrites jusqu'aux « runners » félins et vils, tous les types sont étudiés avec le même soin attachant, la même personnalité vibrante et fougueuse. C'est d'abord Dobouziez, le grand commerçant à l'honnêteté rigide, au cœur sec et fermé; c'est surtout Béjard, l'immonde roi de la Bourse, le persécuteur des laborieux pauvres, dont les lâches fourberies sont dévoilées et fustigées avec un fier mépris et un acharnement indigné; c'est encore l'arrogante et séduisante Regina, la jeune fille triomphatrice et ironique, qui paie toutes ses conquêtes et ses joies de jeunesse par les désillusions et les rancœurs de son mariage avec le monstrueux Béjard.

D'autres individualités plus consolantes et douces éclairent cet amas de mercantilisme pourri et de perversité dédaigneuse : le bon et modeste

Daelmans, aux nobles générosités; Bergmans, le tribun populaire, dont le brave cœur s'est épris inconsciemment de la spirituelle Gina; enfin les simples Tilbak, témoins de la première éducation de Paridael, du petit *Lorhi*, et qu'une détresse poignante force à émigrer vers l'inconnu. — Des groupes se généralisent, des catégories entières de travailleurs ou de désœuvrés se dessinent, athlètes musclés que le labeur embellit et divinise, — matelots grisés par les séductions de la métropole, s'y perdant en quelques heures, au retour des longues traversées solitaires et continentes, — voyous et déclassés, aux innommables voluptés, familiers des réduits louches, toute la lie vicieuse aux souples consciences des parasites sociaux.

Comme cadre à son action, Eekhoud a choisi Anvers, la riche cité commerciale, qu'il dépeint moralement en une virulente apostrophe : « Ah! ville superbe, ville riche, mais ville égoïste. Ville de loups si âpres à la curée, qu'ils se dévorent entre eux lorsqu'il n'y a plus de moutons à tondre jusqu'aux os. Ville selon le cœur de la loi de Darwin. Ville féconde, mais marâtre. Avec ta corruption hypocrite, ton tape-à-l'œil, ta licence, ton opulence criarde, tes instincts cupides, ta haine du pauvre, ta peur des mercenaires, tu m'évoques Carthage... » Pourtant, il l'aime, cette marâtre qu'il voudrait accabler de sa haine vengeresse; il l'aime « comme une courtisane bestiale et adorable, qui s'est donnée à une engeance de ploutocrates. » Ce sentiment profond du foyer natal se retrouve dans les nombreuses descriptions partielles qui parsèment le roman, celle du *Port*, l'une des plus caractéristiques et grandement poétiques, celle de la *Bourse*, si originale en son animation bruyante, son superbe coloris, celle du *Riet-Dijk* accomplie avec application et vérité. J'aime moins le récit des troubles de l'élection, qui est plus hâtif, plus lâché, et que l'on pourrait qualifier de reportage journalistique, — très littéraire et vivant, à coup sûr inusité.

Georges Eekhoud est sans doute un esprit profondément original et nouveau: mais les études littéraires qui ont fécondé son talent et parfait son esthétique, ont eu sur lui une influence parfois sensible, toujours heureuse. Il semble, ainsi, qu'on retrouve dans cette *Nouvelle Carthage* très germanique de tempérament, un peu de l'atmosphère des romans anglais de notre siècle et surtout du génial observateur Dickens. On peut en outre rapprocher de notre romancier national le sombre et tendre Dostotévsky, également épris des opprimés et des humbles; mais ce n'est qu'une similitude. — J'aperçois une plus vive ressemblance avec Dickens dans cette émotion parfois mordante et sarcastique, plus souvent mélancolique et pénétrante qui distingue si bien ses œuvres des productions méridionales ou latines; je remarque le même système de prêter aux choses une sorte de vie, de pensée volontaire qui anime et mobilise les objets les plus inertes, leur donne, ironiquement parfois, des sentiments humains et mystérieux de bonté, de douceur, de menace, de férocité : c'est le Fossé, aux putrides émanations, qui accueille Paridael avec mansuétude ou colère; c'est le Moulin de Pierre qui l'attire par ses séductions ensorcelantes, c'est la sinistre Cartoucherie qui dit à son contemplateur halluciné le secret du prochain massacre. — Cette sensibilité britannique, je la

retrouve enfin dans le chapitre *Daelmans-Deynze*, qui semble pensé et écrit par l'auteur même de *David Copperfield* et de *Nicolas Nickleby*.

Le style, lui, est tout entier à Georges Eekhoud. Nous connaissons déjà, par ses *Kermesses*, ses *Milices*, son *Cycle Patibulaire*, cette langue abondante, surnourrie, savoureuse et colorée, qui ne s'attarde pas aux élégances mièvres, aux délicatesses de boudoir, mais roule en pleine fougue ses épithètes frappantes aux vigoureuses sonorités; si une expression peut rendre uniquement sa pensée véritable, le styliste ne recule pas devant sa vulgarité, son origine argotique ou populacière. Il oublie parfois le bon goût, qui est une qualité; mais qu'importe, si la forme est robuste, si elle donne au récit l'entrain vivant, la puissante couleur! — Et de ces vibrantes qualités, la langue de la *Nouvelle Carthage* ne manque point.

L'œuvre dernière de Georges Eekhoud est belle, parce qu'elle est puissante et parce qu'elle est sincère; et dans l'histoire des Lettres nationales, la *Nouvelle Carthage* comptera parmi les créations les plus humaines et les plus élevées, comme expression complète et entière d'une âme de miséricorde et de pitié, comme paroles de noble affection d'un grand cœur aimant et meurtri.

Henry LE BŒUF.

Liste des Souscripteurs au Banquet Eekhoud

organisé par la Revue Rouge — 18 octobre 1893

Théophile Antoni, Henry Arden, Victor Arnould, Léon Abry, Gustave Andelbrouck, Amante, Jan Blockx, Albert Baertsoen, Léon Baize, Paul Buezo, C. Bender, Beekman, Charles Buls, Brokman, Peter Benoit, F. Bernier, Bonnevie, Braeke, Auguste Biernaux, A. Braun, Franz Binjé, Fernand Brouez, Fernand Baudoux, E. Bauwens, Courouble, A. Cornelis-Lebègue, Hector Chainaye, Armand Cooremans, Félix Cardon, Calabresi, Ch.-Léon Cardon, Emile Cossira, Edouard Chansay, Albéric Colson, J.-B. Colyns, Couteaux, Achille Chainaye, Henry Carton de Wiart, Albert Chapeaux, Omer Coppens, Willem Delsaux, Frans Delcoigne, Eugène Demolder, Alf. Desmet, A. Deppe, Dekeukelaar, J. des Cressonnières, A. des Cressonnières, Julien Dillens, Léon d'Aoust, Désiré Demest, M. Desombiaux, De Gouve de Nunques, Léon Dardenne, Jules Destrée, Louis Delatre, Joseph Desgenêts, Lucien Debusscher, Constantin De Bom, Paul Devigne, Derscheid, L. Delmer, Jules de Burlet, K. de Burlet, Pol. Demade, Devreesse, Georges Dwelshauwers, Nestor de Tière, Edmond Deman, Joseph Dupont, Pierre Dustin, Max Elskamp, André Fontainas, Franz Fonson, Philippe Flon, Maurice Frison, Léon Furnémont, Georges Flé, Frédéric Friche, Fichet, Emile Fabry, Alexandre Flament, Victor Gilsoul, Emile Greyson, Arnould Goffin, Paul Germain, Paul Gerardy, A. Gossen, Frans Gittens, Arthur Goemaere, Charles Gouweloos, Camille Gurickx, Gevaert, Oscar Gysbrecht, Raoul Guillery,

Albert Giraud, Jean Gouweloos, Ivan Gilkin, Alex. Hannotiau, Gustave Huberty, Georges Huberty, Victor Hallaux, V. Horta, Max. Hallet, Ch^s Houben, Léon Hennebicq, Alphonse Hirsche, Hector Hardy, Théo Hannon, Emmanuel Hiel, Julius Hoste, Gustave Jacoby, Paul Janson, Léon Jacque, G. Jorissenne, Maurice Kafferath, Fern. Knoppf, Kaiser, Hubert Krains, Lemaire, Grégoire Le Roy, Henry Le Bœuf, Léon Lequime, Eugène Laermans, Lebègue, D^r Loin, Jules Le Roy, Jef Leempoels, Camille Lemonnier, Jules Lebleu, Emile Lecomte, Camille Laurent, Richard Ledent, Piëtro Lanciani, Jul. Lagae, Louis Lenain, Lutens, Eddy Levis, Paul Lacomblez, Georges Lorand, Ferdinand Labarre, Jef Lambeaux, Henry Lafontaine, Jules Lejcune, Albërt Mockel, Octave Maus, Alph. Mailly, Louis Maes, Nestor Massart, Xavier Mellery, Alfred Moreau, Constantin Meunier, Madoux, fils, Emile Mathieu, Maurice Maeterlinck, Alexandre Marcette, Antonio Marques, Albert Mélot, Frans Mahutte, Ed. Muller, Henry Maubel, Francis Nautet, Charles Noulard, Joseph Nève, F. Ninauve, Paul Otlet, Pierre Olin, Henri Ottevaere, Sander Pierron, Georges Picard, Edmond Picard, Pantens, E. Putzeys, William Picard, Paul Pastur, Aug. Puttemans, Hermann Pergamini, E. Patrice, Prins, Fritz Rotiers, Victor Remouchamps, Th. Radoux, Ch. Rosez, Eugène Robert, Léon Rotthier, Victor Reding, Emile Royer, Paul Sainte Brigitte, Charles Samuel, Georges Schoenfeld, H. Stiernet, Fritz Sennewald, Charles Saintelette, O. Stoumon, Henri Seguin, Rodrigue Serasquier, Georges Serigiers, Sicard, Max. Sulsberger, Emile Sigogne, E. Tassel, Hector Thys, Paul Tiberghien, Emile Verhaeren, Emile Vandervelde, Alfred Verhaeren, Hector Vandoorslaer, Maurice Vandermeulen, Verlant, James Vandrunen, Emile Van Mons, Vanaerenbergh, Théodore Verstraete, Vandervalle, Van Elewyck, L. Vandam, Jean Volders, Georges Verdavainne, Vanderbeken, M. Van Meenen, Georges Vandermeulen, Charles Vanderstappen, Gustave Vanzype, Thomas Vinçotte, Théo Van Rysselbergh, Henry Wyers, L. Wallner, A.-J. Wauters, E. Zande.

Grappillages

Au moment où la *Revue Rouge* commence, sous d'excellents auspices, sa seconde année de publication, nous tenons à exprimer hautement notre meilleure gratitude pour tous ceux qui de leur plume encourageante et de leur ferme autorité ont généreusement favorisé son jeune essor. Au reste, l'accueil fait à notre publication pendant cette première année, nous indique désormais notre conduite future : sans vouloir rendre ses nombreux collaborateurs solidaires de ses polémiques et de ses luttes, la *Revue Rouge*, fidèle à ses principes d'intellectuelle liberté, restera spectatrice attentive des diverses manifestations de l'art nouveau, et, loin de s'étiqueter d'un programme étroit et absolu, elle espère aider l'extension puissante du

Mouvement artistique belge, et collaborer pour sa part à l'œuvre féconde d'éducation populaire dont les heureuses tentatives ont été unanimement remarquées et souvent applaudies.

LA RÉDACTION.

M. Ligné Poé, le très habile impressario et consciencieux artiste, nous a donné le 25 novembre, avec ses camarades du théâtre de l'ŒUVRE, une représentation de ROSMERSHOLM, d'Henrik Ibsen. La place et le temps nous manquent pour analyser en détail cette œuvre splendide; nous le regrettons, car la jeune critique, devant les dédains de l'ancienne, revendique pour elle seule l'étude de ce génie si complexe et si étrange, aux œuvres puissamment intellectuelles et riches.

Il vient de se fonder à Bruxelles, un théâtre littéraire. Ce théâtre sera consacré à l'œuvre dramatique d'écrivains de quelque époque et de quelque nationalité qu'ils soient. Il y aura quatre spectacles dans le courant de l'hiver; le premier Décembre. Le programme de cette soirée, qui aura lieu à l'*Alhambra*, sera composé de L'ÉTOILE, un acte de Jean Richepin, et LE ROI GONZAGUE, trois actes d'Henri Signoret.

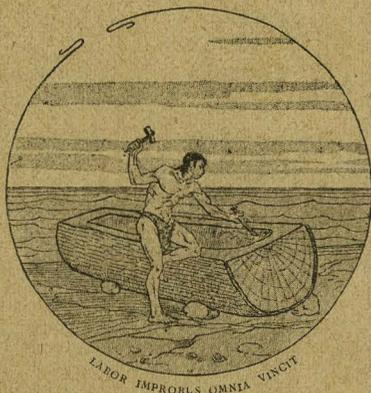
Une superbe traduction de *Kees Doorik*, le premier roman de Georges Eekhoud, due à M. Tony Kellen, vient de paraître à Stuttgart, à la *Deutsche Verlags-Anstalt*. Cette firme possède une admirable collection où nous remarquons des œuvres de Tolstoï, de Zola, de Bourget, de Daudet, etc. La même maison, le même traducteur plutôt, annonce, pour dans quelques semaines, une édition allemande de la *Nouvelle Carthage*.

Par suite du retard forcé de notre n° de novembre et de la fermeture du salon depuis le commencement du mois, notre collaborateur anonyme, qui avait commencé dans le dernier numéro une étude sur l'Exposition des Beaux-Arts, nous prie d'interrompre cette publication. Nous déférons à son désir, en nous rendant à ses raisons; au surplus, la *Revue Rouge* possède en réserve de nombreux manuscrits présentant plus d'intérêt pour ses lecteurs, mais qui ne peuvent espérer une publication immédiate, par suite de l'étroitesse relative de son format.



Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Grand' Place, 28, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

PP 272 26
Deuxième Année — N° 12

DÉCEMBRE 1893

LA

Revue Rouge

MENSUELLE

D'Art & de Littérature

Le Numéro : 25 Centimes

Rédaction & Administration :

Rue Gendebien, 18, Bruxelles



La Revue Rouge

MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

Secrétaires de Rédaction :

Paul **SAINTE BRIGITTE** & Sander **PIERRON**

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

Pierre Armen — Lucien de Busscher — Louis Delattre — Frans Delbastée — Eugène Derolder — Joseph Desgenêts — Georges Eekhoud — J.-F. Elslander — Max Elskamp — Charles Frappart — Frédéric Friche — Paul Janssens — Lucien Jottrand — Hubert Krains — Jean Laenen — Henry Le Bœuf — Emile Lecomte — Maurice Maeterlinck — Henry Maubel — Géo Mauvère — Francis Nautet — Raymond Nyst — Sander Pierron — Mathias Robert — Paul Sainte Brigitte — Rodrigue Serasquier — Hubert Stiernet — Emile Vanderveelde — Charles Van Lerberghe — Emile Verhaeren.

SOMMAIRE

L'Ange des Trois Douleurs (fragment) . . .	PAUL STE BRIGITTE.
Théophile Thoré-Bürger (suite et fin). . .	LUCIEN JOTTRAND.
Noël.	JEAN LAENEN.
Remembrances (sonnet).	EMILE LECOMTE.
Revue Littéraire.	HENRY LE BŒUF.
L'Art.	P. STE B.
Grappillages	***
Petite Correspondance	***



L'Ange des Trois Douleurs

(FRAGMENT)

A Madame W...

*Un ange passa près de moi
avec un peu d'amour au cœur
et des cris fols dedans la voix.*

*Un ange passa près de moi,
Si près de moi passa
que j'entendis pleurer son cœur!*

*Il s'en allait, fleur de trépas,
quand il s'en vint auprès de moi
vers Notre Dame des Trois Douleurs.*

*Et je lui dis :
Mon ange, pourquoi crie-t-elle, ta voix?
pourquoi pleure-t-il, ton cœur,
pourquoi vas tu tout seul, là-bas?*

*Et l'ange dit :
Ah! tu ne sais pas pourquoi,
pourquoi pleure mon cœur
et crie ma voix?*

*Tu ne sais pas pourquoi
depuis des jours, je marche,
seul, devant moi?*

*Tu ne sais pas pourquoi
mon cœur d'enfant se meurt
dedans ma voix?*

*Tu ne sais pas pourquoi
je suis pâle et défait
comme un descendu de la croix?*

Tu ne sais pas pourquoi?

*C'est que, vois-tu, mon frère,
toujours j'ai pleuré pour sourire
et que je veux mourir
très loin de la terre!*

*J'avais un peu d'amour au cœur,
un peu d'amour et de joie,
mais un méchant ensorceleur
m'en a ravi, autrefois!*

*Et pourquoi vivre alors,
s'il n'est plus rien pour moi,
si mon cœur est mort
dedans ma voix?*

*Je m'en irai tout seul
prier les grands calvaires,
pour ton âme, mon frère,
et pour ton cœur aussi.*

*Et quand je tomberai sur la route,
tu diras au divin seigneur :
Ton ange est mort sur la route
pour Notre Dame des Trois Douleurs!*

Paul SAINTE BRIGITTE.

Théophile Thoré-Bürger

(Suite et fin) (1)

Théodore Rousseau — Jules Dupré

V

C'est en Angleterre qu'il faut rechercher les origines de l'école moderne de paysage. Gainsborough, John Crome, Constable, furent les premiers qui, depuis les hollandais du XVII^me siècle, se remirent à peindre honnêtement la belle et bonne nature telle qu'elle est. Ils trouvèrent que les collines boisées d'où l'on aperçoit la Stour qui sépare le comté de Suffolk du comté d'Essex, qu'un cottage caché parmi de beaux arbres, valaient bien la campagne de Rome et des temples ruinés.

« Lorsque parurent aux Salons de Paris, en 1824 et en 1827, quelques tableaux de Constable, écrit Thoré, les paysagistes français étaient encore au paysage antique et solennel, mythologique, et hiéroglyphique, composé avec des ruines grecques et des personnages de la Fable. Il n'y avait jamais eu en France que ce paysage classique dans le style du Poussin et des Bolonais, ou le paysage féerique et impossible de Watteau et de Boucher, des trumeaux, des paravents et des éventails. Grande fut la surprise des artistes parisiens en voyant la vraie campagne peinte par Constable, de vraies prairies baignées de rosée, un vrai ruisseau faisant tourner un moulin, de vrais arbres copiés sur nature. On a raconté qu'Eugène Delacroix en fut si impressionné, qu'il rentra chez lui pour donner un nouvel accent à ses tableaux en train. A la même époque, Bonington en France, et d'autres paysagistes en Angleterre, par exemple Turner, dans certains moments de ses caprices, s'étaient remis, comme Constable, — comme Gainsborough, dès la fin du XVIII^me siècle, — à étudier la réalité naturelle et à la rendre sincèrement. — Bientôt, quelques jeunes artistes français eurent le même instinct : Paul Huet, Camille Flers, Louis Cabat, Jules Dupré, Théodore Rousseau, alors presque enfants » (2).

(1) Voir les n^{os} de *La Revue Rouge* de Juin-Juillet-Août-Septembre-Octobre-Novembre 1893.

(2) T.-T. Bürger. *Salon* de 1861.

Cette réaction romantique qu'illustrèrent aussi Delacroix, Decamps, Ary Scheffer, Diaz, et autour de laquelle se groupèrent encore Troyon, Corot, Marilhat, ne fut pas appréciée tout d'abord comme elle le méritait. MM. Flandrin, Desgoffe, Aligny lui opposaient l'ancienne manière académique qu'ils avaient apprise à l'école de Rome.

Il fallut près d'une quinzaine d'années pour que les novateurs forçassent les portes du Salon. Aimant le précepte de Sterne, ils ne se préoccupèrent point des doctrines ni des systèmes; ils allèrent droit devant eux et suivirent leur nature.

« Croyez que ce qui est vrai pour vous dans votre propre cœur est vrai pour tous les autres, disait Emerson, exprimez votre conviction intime, vous la trouverez bientôt semblable au sens universel et vous aurez du génie ». Ils le crurent et, à force de travail, aidés par une critique intelligente autant que passionnée, ils atteignirent leur but.

Comme il avait défendu Delacroix, Thoré défendit Rousseau et Dupré : « ... leurs œuvres se classent à la hauteur de celles des anciens maîtres du paysage — écrivait-il en 1861 —; ils ont restitué la nature telle que l'avaient comprise et exprimée Rembrandt et Philip Coninck, Van Goien et Wynants, Salomon et Jacob Van Ruisdael, Hobbema et Van der Meer, de Delft, Aalbert Cuyp et Aart Van der Neer.

» Contrairement à l'école du Guaspre, ils ne composèrent pas la nature par des procédés réfléchis, mettant çà et là quelques fabriques monotones sur un ciel terne, agençant des lignes comme de simples géomètres à la recherche d'un problème scientifique.

» Sachant que l'art est toute spontanéité, que la réflexion n'est que la seconde vue qui perfectionne l'impression libre et subite, ils n'employèrent pas les procédés de la science pour résoudre le problème de la poésie. Et ce sentiment poétique est dans tous les arts la qualité à la fois suprême et rare. C'est grâce à lui que des artistes comme Rousseau et Dupré voient dans la nature ce que les esprits communs n'y voient pas; la nature est comme l'homme : elle a ses inquiétudes et ses passions, ses folies et ses tristesses, l'agitation ou la sérénité. Rousseau partageait en quelque sorte toutes ces passions de la nature, il lisait dans ses yeux, il s'inquiétait de la pâleur de la lumière, de la fièvre du vent, de la santé des arbres. Il frissonnait avec la tempête, ou il resplendissait avec le soleil. Personne n'a jamais exprimé aussi parfaitement les caractères du paysage, cette vie des choses si différente au printemps de ce qu'elle est en automne. Les aspects les plus diffi-

ciles, l'orage et la pluie, le soir et même la nuit, Rousseau et Dupré les ont rendus avec une égale puissance. Et n'est-ce pas dans le paysage surtout que le sentiment de la vie est un don rare et délicat? « Peu d'hommes voient le paysage parce qu'ils ne regardent point dans les campagnes ce qui est impalpable et presque invisible — quoique réel pourtant et de première importance, ce qui est l'harmonie et le tout : — le ciel et l'air, simplement (1).

» La nature entière est baignée dans le ciel. En paysage, le ciel commence à l'épiderme de la terre. Il joue entre les forêts du gazon. Une petite fleur au rez du sol, un brin d'herbe, sont dans le ciel tout comme le clocher sublime dont la pointe semble percer l'azur. Le ciel, c'est l'air infini et la lumière infinie. Il y a du ciel dans l'intérieur d'un buisson, entre les mille finesses de l'architecture de ses petites branches mêlées et de ses feuilles innombrables. Le ciel caresse éternellement tous les reliefs les plus délicats de la forme universelle; il s'étend à perte de vue et jusqu'aux mondes dispersés dans l'immensité. L'individualité des arbres, des terrains, des monuments, des personnages est presque toujours noyée dans ~~la~~ lumière ou dans l'ombre, c'est-à-dire dans l'air » (2).

Rapprochons ce passage intéressant d'une lettre de Constable à M. Fisher, datée du 23 octobre 1820 : « ... Il serait difficile de citer un paysage quelconque dans lequel le ciel ne soit pas le diapason, l'indicateur de la gamme, le principal organe du sentiment... Le ciel est la source de lumière et il gouverne toute chose ».

Rousseau s'est acharné souvent à exprimer cette harmonie du ciel et de la terre, du soleil et de la nature, à la ligne extrême de l'horizon (3).

« Le véritable artiste, dit encore Thoré, est un composé indissoluble de la nature et de l'humanité, un voyant et un pensant à la fois. J'ai vécu avec eux dans les bois, par exemple avec Rousseau, et l'homme m'intéressait autant que le peintre : son cœur en était toujours; l'œil aussi et la main suivait. Rousseau, ayant eu le malheur de perdre sa mère, peignit longtemps les aspects désolés ou sévères de la nature. Quand l'homme tout entier s'absorbe ainsi dans son œuvre, vit en

(1) *Lettre à Firmin Barrion*. Préface du *Salon* de 1847. T.-T. Bürger. *Salons* de 1844 et 1845.

(2) *Lettre à Firmin Barrion*. *Salon* de 1847. T.-T. Bürger.

(3) T. T. Bürger. *Salon* de 1844.

elle et la fait vivre en soi, il n'est pas étonnant qu'elle ait des vertus communicatives. Devant un paysage de Ruisdael — et peut-être de Rousseau — on éprouve juste ce qu'on éprouverait devant la nature, ce que l'auteur a éprouvé lui-même. »

Thoré et Rousseau habitèrent longtemps ensemble, « te rappelles-tu le temps où, dans nos mansardes de la rue Taitbout, assis sur nos fenêtres étroites, les pieds pendants au bord du toit, nous regardions les angles des maisons et les tuyaux de cheminée, que tu comparais en clignant de l'œil, à des montagnes et à de grands arbres épars sur les accidents du terrain? » (1) Ils parcoururent souvent l'Île-de-France, s'égarant au plus épais de la forêt de Fontainebleau.

« Cher ami, écrivait Thoré en mai 1860, je suis rentré à Paris; j'ai été te chercher à ton atelier, passage Malesherbes, supposant bien que tu devais être quelque part à regarder la couleur du temps; à Barbison? Où pourrait-on être mieux? J'ai donc l'idée d'aller chez maître Ganne, mardi prochain, 29 mai. Ecris-moi si je te rencontrerai ce jour-là et si tu seras libre, le lendemain, de venir avec moi passer une journée en forêt. Si tu aimes mieux quelque autre jour, tout m'est bon. J'aurai grand plaisir à te revoir et à causer d'autrefois! »

Rousseau lui répondit :

« Cher ami, tu penses si ta lettre m'a fait plaisir. Nous allons donc enfin nous revoir; que de temps passé et que cette lacune serait triste si la vie n'était que dans les faits. Mais heureusement, nous avons bien souvent ensemble lancé nos ballons dans l'Infini, et nous pourrions nous retrouver comme deux enfants de la vie éternelle, reprenant nos jouets impérissables et sans autre âge que l'heure suivante, en dépit du vide immense de l'autrefois et du temps présent.

A mardi donc, prends le plus de temps que tu pourras, ma femme se fait une fête de te recevoir, laisse Ganne de côté, nous pouvons l'héberger aussi longtemps que tu voudras.

Hélas! tu trouveras la forêt bien changée, c'est un parc qui n'attend plus que des caisses d'orange's en remplacement des vieux chênes.

*A toi de cœur,
Th. Rousseau. »*

(1) Lettre à Théodore Rousseau. Préface, Salon de 1844.

De Jules Dupré, qu'il estimait à l'égal de Théodore Rousseau et sur lequel il voulait écrire une notice biographique — qui parut dans le *Dictionnaire de la conversation* — Thoré reçut la réponse suivante, inédite, pensons-nous, et certainement des plus curieuses :

« Si j'ai tant tardé à vous écrire, mon cher Thoré, c'était dans l'espoir de vous voir venir prendre vous-même les détails que vous me demandez ; je l'aurais préféré de toute façon, car il n'est pas agréable de parler de soi, et avant de l'avoir lu dans Labruyère ou Larocheboucault, je sentais que le MOI était odieux. Cependant, cher ami, vous ne pouvez douter que je me regarde comme trop heureux qu'on vous ait, vous, chargé d'écrire l'article en question qui pouvait être fait par quelqu'un qui ne fut sympathique ni à mes tableaux ni à leur auteur, et auquel j'aurais été fort embarrassé d'écrire. Si nous étions de plus vieux amis, vous sauriez que je n'ai jamais regardé le peu que j'ai fait jusqu'à présent, que comme de continuelles essais, qui n'auraient jamais vu le jour si je n'eusse été forcé de me servir de la peinture comme d'un état qui devait me faire vivre et je n'étais pas seul. N'ayant jamais été enseigné, n'ayant jamais mis le pied dans aucun atelier, j'ai subi nécessairement en ce temps de défrichement, mille influences diverses avant d'avoir des idées à peu près arrêtées sur mon métier. C'est pourquoi il me semble qu'on ne devrait s'occuper de ceux qui aiment vraiment leur art, que quand ils ont fourni leur carrière ; car pour mon comble, je puis me tromper, mais ne cherchez pas à détruire cette illusion qui est mon courage, il me semble que je ne fais que commencer à comprendre ce que peut la peinture et ce que doit être un tableau. Si, comme je l'espère, il me reste encore quelques années à être de ce monde, le diable ne m'ôterait pas de l'esprit que j'en ferai un meilleur emploi que du temps passé.

» Pour un homme qui ne veut pas parler de lui, il me semble, mon cher Thoré, que cette lettre est un gros péché, mais comme vous en êtes cause, il est trop juste que vous en subissiez les conséquences.

» Je dois donc vous dire qu'étant jeune, mon père qui faisait fabriquer de la porcelaine, me fit apprendre à la peindre ; il rattachait cette idée à des affaires commerciales qu'il espérait me voir entreprendre plus tard ; mais un jour allant chez un de ses amis, M. Diebolt, qui s'occupait de peinture à l'huile, je fis quelques essais, le goût m'en prit alors ; mais depuis que de tourments ! Ce serait toute une triste histoire qui n'intéresse que moi que ces 16 à 17 années de luites constantes, car ce dont je viens de vous parler se passait en 1827. J'étais fort jeune alors, puisque je n'ai eu que 33 ans en avril dernier.

» Je dois vous dire aussi que j'ai reçu les premiers encouragements du Baron d'Ivry et dans le temps, en 1833 et 34, le duc de Nemours m'acheta un assez grand tableau peint entièrement d'après nature, comme tous ceux que je faisais à cette époque. Le duc de Nemours vint me voir souvent depuis, malheureusement je ne me sentais pas dans le caractère ce qu'il faut pour tirer parti de cet appui. c'est à ce point, que lui montrant quelquesfois des tableaux en train m'appartenant encore, je lui disais qu'ils étaient retenus, afin de le bien convaincre que je ne voulais pas exploiter ses visites. L'a-t-il compris, je l'ignore... Je vis maintenant plus seul que jamais ayant rompu avec toutes les personnes haut placées que j'avais pu connaître et mes goûts de retraite et de tranquillité ne feront que s'accroître; je suis poussé à cette vie de sacrifices par l'espoir de faire des progrès : l'avenir prouvera si j'ai bien fait.

» Enfin, cher ami, pour finir ce long bavardage, je dois vous apprendre que j'ai deux assez grands tableaux chez M. Margueritte, plusieurs chez M. Bayard, ceux que vous connaissez chez M. P. Pèrier, quelques-uns aussi chez un anglais, M. Wilson, qui a maintenant la pochade que vous connaissez représentant des chevaux dans un herbager d'Angleterre où j'ai passé 4 mois; joignez à cela 20 ou 25 dessins et aquarelles éparpillés chez des personnes que je ne connais pas; autant de petits tableaux, puis quelques-uns encore chez les marchands et vous aurez un juste aperçu de mes tentatives en peinture. J'oubliais de vous dire que le duc d'Orléans, un an avant sa mort, m'a fait commande d'un tableau de 6 pieds à moitié fait et que j'espère achever au printemps prochain; puis j'ai aussi à mon atelier et en train une quinzaine de tableaux de toutes grandeurs que j'aurais été heureux de vous montrer si j'en avais eu l'occasion.

» Pardon encore de ce trop long griffonnage.

» Adieu, cher ami, Rousseau et moi serions bien heureux de vous faire les honneurs des ravissantes promenades dont nous sommes entourés; venez donc nous donner cette joie, vous qui parlez de la nature en homme qui a le sens de toutes ses harmonies. Nous devons aller à Paris cette semaine, et nous ferons en sorte de vous enlever. D'ici là et toujours, croyez-nous vous bien sincèrement affectionnés.

» J. Dupré.

» J'avais oublié de vous dire que j'étais breton né à Nantes. Du reste si vous pouvez attendre encore quelques jours, je répondrai aux questions que vous pourriez me faire. J'ai eu à l'exposition de 1833, je crois, une

médaille d'or de seconde classe, comme peintre de genre, pour un tableau d'intérieur rustique qui est en ce moment chez le Baron de Villars. Dimanche 10 août 1845. »

Ayant terminé notre rôle de publicateur, il ne nous reste plus qu'à remercier les amis de T. T. Bürger d'avoir bien voulu nous contier les documents qui ont fait le sujet de nos articles. Nous espérons que les quelques modestes commentaires que nous y avons joints n'auront point nuit à leur éloquence à la fois simple et forte.

LUCIEN JOTTRAND.

Noël

Quiconque perdra sa vie, pour l'amour de moi et de l'Évangile, il la sauvera.

(Ev. selon MARC, ch. VIII.)

Il avait de la foi.

Il élevait ses pensées vers Dieu. Inspiré par les paroles sublimes de l'Évangile, nostalgique, il attendait l'éternelle vie, l'existence future, emplie de suprême félicité.

Mais, petit à petit, sa croyance s'affaiblissait, et cela, par les plaisirs mondains, en compagnie de ses amis — hommes modernes, à l'esprit positif, profanateurs de toute idée religieuse.

L'ingénuité de son âme fut engloutie par les décevantes réalités; et la lecture des écrits impies, — au style caramélisque, où est relaté, en toutes ses horreurs, le raffinement de l'ignoble perversité des êtres humains, vicieux, — accéléra la chute dans les gouffres ténébreux de l'incroyance.

A présent — vrai fils du siècle de Lumières — en continuel souci pour le Progrès, il ne croyait qu'aux choses palpables.

Cependant, un jour, rejaillit soudain une étincelle de cette flamme d'amour divin.

En vain il voulut l'éteindre. Elle s'aviva. Et, le soir, au milieu des plus grandes festivités modernes — extravagances ordurières, où l'Humanité bestiale déploie ses vils instincts — il était travaillé par un désespoir mêlé d'un sentiment d'antipathie pour ses semblables en liesse.

Exaspéré, les soi-disantes réalités se présentaient à son esprit, sous un aspect horrible. (Peut-être l'aspect véritable, qui sait?)

Les femmes, à la chair poudrerizée, étaient hideuses; les hommes avec leurs prunelles sanguinolentes, hagardes, sanglés dans leurs habits noirs, avaient des allures simiesques.

Ces visions l'obsédaient toute la nuit, engendraient des hallucinations; et les battements impétueux de son cœur angoissé, étaient scandés par les derniers accords d'une valse, opiniâtres, résonnant lugubres, comme le glas.

Le lendemain, un vif remords l'accablait.

Il aurait voulu s'éclipser de cette vie, pleine de débauches; s'isoler loin, bien loin de ces plaisirs opprobres.

Vivre saintement!..

Mais, d'un caractère faible, versatile, il se laissa, derechef, entraîner par les astuces d'un sien ami, séduire par le baiser perfide d'une courtisane, peu rêveuse, mais très pratique.

.....
C'est la nuit de Noël!

Une nuit étoilée, superbe!

Un ciel en fête.

Ces innombrables astres invitent irrésistiblement à la prière, aux rêves célestes!

Quelle réjouissance ineffable pour l'âme chaste, de gravir là-haut, toujours plus-haut, en l'irradiation sidérale.

Le pécheur abandonne les salons fastueux pour venir contempler ce ciel en fête. Terrifié par sa magnificence mystique, il implore la miséricorde divine. Et, dans un recueillement profond, il détourne, à tout jamais, ses regards de ces vaines opulences — demain sombrées dans le Néant — pour les lever là-haut, là-haut vers les choses éternelles.

Il prie, adjure la miséricorde divine.

Le Ciel ne reste point sourd aux implorations ferventes d'une âme en peine.

Noël! Noël!

Du ciel en fête, descend une lignée d'archanges sublimes, de chérubins radiants. Ils bénissent l'âme de l'Enfant prodigue, revenu sous le toit paternel.

Noël! Noël!

Et au rythme ravissant des cantiques célestes, tout ce monde surnaturel s'envole avec cette âme, purifiée, en la glorification mirifique de l'Homme-Dieu, qui vient de naître.

Noël! Noël!
 Et aux cieux retentissent, continues, les clameurs d'allégresse.
 Noël! Noël!

Jean LAENEN.

Décembre 93.

Remembrances

SONNET

pour Elle.

*J'ai rêvé bien des fois, durant mes tristes nuits,
 Aux soleils qui, pour nous, brillaient de rayons roses,
 Quand nous marchions à deux, loin de tous les faux bruits,
 Dans un sentier de fleurs, en nous contant des choses...*

*Mais ces jours tant heureux se sont bientôt enfuis,
 Ne laissant en mon cœur que souvenirs moroses.
 Dans un lointain passé, tous nos espoirs détruits
 Gisent, eux, souriants jadis comme des roses...*

*Hélas! le sombre Hiver succède à Messidor,
 Et son voile jaloux éteint le beau ciel d'or
 Où flottent les rayons dont la terre s'avive.*

*Mais l'aquilon calmé, revient le doux zéphir
 Semant partout topaze, émeraude et zaphir
 ... Et ne penses-tu pas que notre amour revivra?*

Emile LECOMTE.

Revue Littéraire

H. Carton De Wiart. — Les Confins de la Littérature
 et de la Science.

Gand, Siffer.

L'étude d'un ouvrage critique se présente parfois sous forme d'une paisible controverse d'oppositions parfois intéressantes; mais quand les idées présentées par l'auteur dans son œuvre spéciale concordent pour la plupart avec celles de celui qui l'analyse, la discussion possible entre esprits divergents se résoud à une simple relation approbative. — C'est annoncer que nous souscrivons en toute sincérité à l'idée fondamentale qui a guidé M. Carton de Wiart, et nous

assurons, en pleine conviction de conscience, que ce principe juste, sanctionné par un passé de productions géniales, doit être celui de tout lettré soucieux et épris d'Art vrai.

« Le domaine de la Littérature et le domaine de la Science sont deux districts aux frontières naturellement définies. » L'affirmation de cette théorie est presque un axiome. M. Carton de Wiart a voulu en renouveler l'expression, s'inquiétant du danger des tendances actuelles, et construisant sa démonstration contradictoire sur trois exemples récemment fournis : l'Essai de Darwinisme littéraire tenté par M. F. Brunetière, l'erreur théorique de Zola systématisant des faits trop spéciaux, enfin l'érudition sommaire et décorative de certains symbolistes, « qui puisent dans le désordre de leurs lectures scientifiques non seulement la forme, mais même l'inspiration. » Cette allusion s'applique, croyons-nous, aux essais d'audition musicale et de coloration alphabétique de René Ghil.

Le développement, bien qu'un peu restreint, est logiquement conduit, et s'appuie de justes citations. L'auteur attribue au seul souci d'originalité le travail paradoxal de M. Brunetière, encore qu'il lui conteste cette unique qualité. La critique de nos jours s'est développée avec outrance; et il faut combattre avec absolutisme toute tendance à *l'a priori* dans un jugement littéraire. M. Brunetière a l'ingéniosité habile plus que sincère; et lorsqu'il prétend « vérifier sur genre littéraire — tragédie ou poésie lyrique — la vérité des lois générales de l'évolution organique des espèces naturelles, » il nous prend une singulière méfiance pour l'impartialité et l'équité de ses adaptations.

Emile Zola, — et nous ne répéterons point ce qui s'est dit maintes fois, — est sauvé des égarements de son système par sa robustesse intellectuelle, et il conserve une beauté par la grandeur de son lyrisme; quant à René Ghil, cet esprit hésitant particulier, chercheur par essence, nous nous réservons d'en parler spécialement dans une prochaine chronique.

M. Carton de Wiart sépare avec une netteté franche la Science, domaine du Vrai, et la Littérature, domaine du Beau; et les lignes qu'il consacre au positivisme scientifique et littéraire, le dévoilent partisan de la contemporaine réaction idéaliste : « le poète, dit-il, est un homme pour lequel le monde invisible existe. « Il est besoin, croyons-nous, d'une prudence plus grande quant au positivisme en critique; on hésiterait même à le condamner rigoureusement quand on voit

l'admirable étude sur la Littérature anglaise de Taine, édifiée tout entière d'après la seule « philosophie du fait ».

Cette attachante brochure présente dans le détail, certaines subtilités discutables; mais il faut pleinement louer M. Carton de Wiart, lorsqu'il veut éloigner de la Littérature les œuvres vulgarisatrices dont le but ne peut être « d'exercer et de relever par le beau nos intelligences, que la vie quotidienne atrophie et rabaisse sur la terre, et de nous communiquer cette exultation et cette exaltation intimes qui sont les plus exquis des jouissances humaines ».

C'est faire un trop grand honneur à Flammarion et Jules Verne de les citer, dans un essai littéraire; il est vrai que ce sont « des littérateurs comme les accordeurs de pianos sont des musiciens ».

Un aphorisme domine : « Le vrai domaine de la Littérature, c'est l'Emotion ». Et son développement constitue la conclusion très précise, très élevée : « L'éternel pays des Littérateurs, c'est le pays de la sensibilité humaine, celui où naissent les exaltations intimes du Beau et du Bien, ces larmes souvent fugitives mais inappréciables de l'amour et de la pitié ».

L'étude de M. Carton de Wiart est écrite en un langage sobre, simple et aisé, facilitant la compréhension des idées émises; et au milieu des productions multiples qui accentuent chaque jour notre mouvement littéraire national, il est à souhaiter que ce genre de travail approfondi et profitable trouve de plus nombreux imitateurs. Jeunes, qui nous essayons, nous rêvons plus que nous étudions. « On ignore, écrivit en octobre une revue bruxelloise, et cette ignorance nous lasse tous, elle est cause que le monde est surchargé du recommencement banal et tâtonnant de toutes œuvres, au lieu que tout mot, toute page, tout effort, s'appuyant sur l'acquis, tentent d'en être la continuation. » — C'est parfaitement dit; et, entre autres mérites, M. Carton de Wiart, par son intéressant opuscule, échappe désormais à ce reproche.

Henry LE BŒUF.

L'Art

A la Maison du Peuple

La section d'art de la maison du Peuple fut formée il y a quelques années, par divers esthètes unis aux membres les plus intelligents et les plus actifs du Parti ouvrier, dans le but de faciliter l'initiation des travailleurs manuels au développement de l'art.

La section d'art organise des conférences, des soirées musicales et à chaque séance, à chaque réunion, les auditeurs arrivent nombreux de toutes les souches sociales.

L'ouvrier assiste régulièrement à ces séances et s'y intéresse, et si l'œuvre de compréhension s'accomplit parfois avec peine, elle n'en donne pas moins à ce travailleur manuel la faculté de penser, de réfléchir et de se créer en le cerveau un monde d'idées jusqu'alors inconnu.

Que l'on soit socialiste ou non, l'on doit admettre qu'il y a de la part des organisateurs de la section d'art, un bel effort de générosité envers les ignorants et les simples qu'ils rêvent de tirer de leur apathie intellectuelle.

Oh! nous savons de quelles considérations malveillantes certains ont couvert les vaillants artistes qui s'unirent pour étendre aux classes populaires les diverses manifestations de l'art.

On a même dit que ces artistes s'adonnaient à cette dure et pénible tâche d'initiation — dans un vulgaire but politique : dans un but de propagande socialiste! C'est là une erreur, — c'est quelque peu un mensonge. La section d'art compte du reste parmi ses membres, plusieurs hommes qui ne partagent pas les idées socialistes, qui n'ont jamais appartenu et n'appartiendront jamais au Parti ouvrier, de ceux qui n'acceptent pas son programme, ni sa tendance.

Que prouve ceci?

Que l'œuvre de la section d'art est absolument désintéressée, absolument sincère et qu'il est puéril de voir certains esprits, partisans de l'extension artistique aux classes populaires, s'arrêter au seuil, retenu par je ne sais quel scrupule.

Il faudrait un peu plus de franchise et un peu plus d'audace — un peu plus d'indépendance.

Pour tous, l'œuvre de la section d'art est intéressante, pour les avant-coureurs comme pour les timorés, pour les croyants comme pour les incrédules.

*
* *

M. Fernand Khnopff a ouvert la série des conférences, cette année, par une causerie sur Van Eijck, Memling et Metsijs. au musée de Bruxelles.

M. Khnopff avait conçu sa causerie en un style très simple, à la compréhension facile, et si pour les initiés il n'a par apporté de nouvelles paroles, il a fortement intéressé le public, — ce qui était son but.

La séance s'est terminée par une série de projections lumineuses, représentant les chefs-d'œuvre des vieux maîtres, Raphaël, Velasquez, Rubens, Léonard de Vinci, etc.....

En de prochaines soirées, nous entendrons Verhaeren, Eekhoud, Picard, Lemonnier et probablement d'autres encore.

Nous adressons tous nos vœux à la section d'art.

P. St^e B.

Grappillages

! Nous envoyons à l'anarchiste, Alexandre Cohen, le traducteur des *âmes solitaires* et de *Mullatuli*, l'expression de nos plus cordiales sympathies.

La *Nouvelle revue internationale* de Paris vient de mettre, sous la rubrique Belgique, une partie de son numéro bi-mensuel, à la disposition des écrivains belges.

Le salon du cercle *Pour l'Art* s'ouvrira en janvier.

L'éditeur Lacomblez vient de livrer au public une nouvelle édition des *Légendes flamandes* de De Coster.

Un Comité belge s'est formé. En font partie : MM. Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Emile Verhaeren, Léon Hennebicq, Edmond Picard, J. de Tallenay et Vurgey. Tous les jeunes feront bon accueil à cette entreprise et nous sommes certains que nos collaborateurs s'y intéresseront vivement.

Nous faisons appel au dévouement et à l'activité de tous pour soutenir l'œuvre du Comité belge.

Les manuscrits doivent être envoyés à M. L. Hennebicq, rue de Lauzanne, 1, à Bruxelles.

Un critique autrement original que ce brave Francisque ou son frère cadet, M. Gustave, est M. Max Nordau, un allemand, qui vient de livrer au monde littéraire ses impressions des plus grands talents de l'époque.

Tolstoï, Moréas, Kahn, René Ghil, Maeterlinck, Mallarmé, Verlaine, Peladan sont tout simplement des dégénérés; même Richard Wagner « qui est chargé à lui seul d'une plus grande quantité de dégénérescence que tous les dégénérés ensemble ».

Flaubert était un dégénéré aussi, — évidemment, et encore Walt Withman et d'autres.

Le sympathique critique — influent — s'acharne surtout sur ce pauvre Maurice Maeterlinck, qu'il traite d'*idiot* et autres beaux vocables pareils.

Le mot *idiot* se retrouve du reste à chaque ligne de l'*œuvre* de M. Nordau.

On a beaucoup parlé de ce fameux critique à propos de ses *opinions* sur les jeunes auteurs. Les abonnés de la *Revue des Deux Mondes* ont applaudi, mais les autres, le *Vulgum pécus*, se sont demandé qui est le dégénéré

dans toute cette histoire de dégénérescence et d'idiosie; tous ont répondu que c'est M. Nordau.

Quoi de plus naturel?

Le *théâtre littéraire* a fait le 16 décembre, un assez mauvais début à l'Alhambra. Nous n'en dirons rien, mais nous espérons mieux pour l'avenir.

L'*Œuvre* a donné plusieurs représentations au théâtre du Parc. Le choix des pièces était évidemment supérieur : *Rosmersholm* et *l'Ennemi du Peuple* de Ibsen et les *Ames Solitaires* d'Hauptman (traducteur Alex. Cohen.)

L'interprétation a été excellente et il nous a été donné une fois de plus d'applaudir le réel talent de Lugné Poé et de ses camarades.

M. Louis de Gramont, dans un article sur le *Mensonge* social, paru dans *l'Eclair*, dit :

« Ce qu'on nomme les convenances, c'est un ensemble de choses convenues, basées sur le mensonge: ce sont des façons de parler et d'agir, parfaitement fausses, que tout le monde sait être fausses et auxquelles chacun néanmoins se conforme.

» La respectabilité, l'autorité, les prérogatives sont attachées à des titres, à des costumes, à des insignes, et c'est l'habit qui fait le moine. Sur quoi est basée la famille? Sur la puissance paternelle. Les maris mentent à leurs femmes et les femmes à leurs maris; les parents mentent à leurs enfants et les enfants à leurs parents.

» L'éducation, l'instruction qu'on donne sont mensongères. Le juge trompe l'accusé pour lui arracher des aveux, comme l'accusé trompe le juge pour se soustraire à la peine qui le menace.»

Que pensent de ces douces vérités MM. les chevaliers du Bel-Air et de la conformité?

La *Revue anarchiste*, par suite des récents événements de Paris, vient de disparaître, mais une nouvelle revue s'est formée sous le nom de *Revue Libertaire*.

Parmi les collaborateurs, nous relevons les noms de Paul Reclus, Carrière, Adolphe Retté, Roland de Marés, Sébastien Faure, Laurent Tailhade, etc.

Nous disons un souhait de longue vie à la *Revue Libertaire*.

Nous croyons devoir adresser à M. Arthur Detry, nos plus chaleureuses condoléances : *Le Coin du Feu* ne paraîtra plus.

Petite Correspondance

M. Leëque, à Nivelles. — Merci, acceptons de grande joie votre collaboration.

M. J. Desgenêts, à Gand. — Pour l'un des prochains numéros, attendons prose de vous, cher ami.

La Revue Rouge

MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE

Secrétaires de Rédaction :

Paul SAINTE BRIGITTE & Sander PIERRON

ABONNEMENTS :

Belgique : Un an, 3 francs; six mois, fr. 1.75

Etranger : » 4 » » 2.25

Le numéro : 25 centimes

COLLABORATEURS :

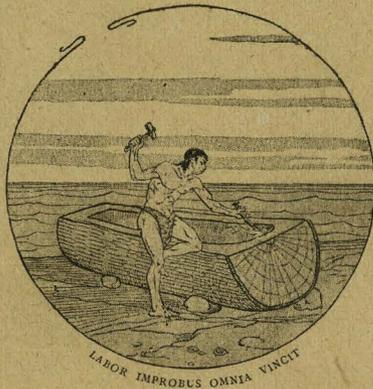
Pierre Armen — Lucien de Busscher — Louis Delattre — Frans Delbastée — Eugène Demolder — Joseph Desgenêts — Georges Eekhoud — J.-F. Elslander — Max Elskamp — Charles Frappart — Frédéric Friche — Paul Janssens — Lucien Jottrand — Hubert Krains — Jean Laenen — Henry Le Bœuf — Emile Lecomte — Maurice Maeterlinck — Henry Maubel — Géo Mauvère — Francis Nautet — Raymond Nyst — Sander Pierron — Mathias Robert — Paul Sainte Brigitte — Rodrigue Serasquier — Hubert Stiernet — Emile Vandervelde — Charles Van Lerberghe — Emile Verhaeren.

SOMMAIRE

L'Ange des Trois Douleurs (fragment) . . .	PAUL STE BRIGITTE.
Théophile Thoré-Bürger (suite et fin). . .	LUCIEN JOTTRAND.
Noël.	JEAN LAENEN.
Remembrances (sonnet).	EMILE LECOMTE.
Revue Littéraire.	HENRY LE BŒUF.
L'Art.	P. STE B.
Grappillages	***
Petite Correspondance	***

Imprimerie Artistique
L. & A. GODENNE

Grand' Place, 28, à Malines



Typographie, Lithographie, Autographie, Gravure

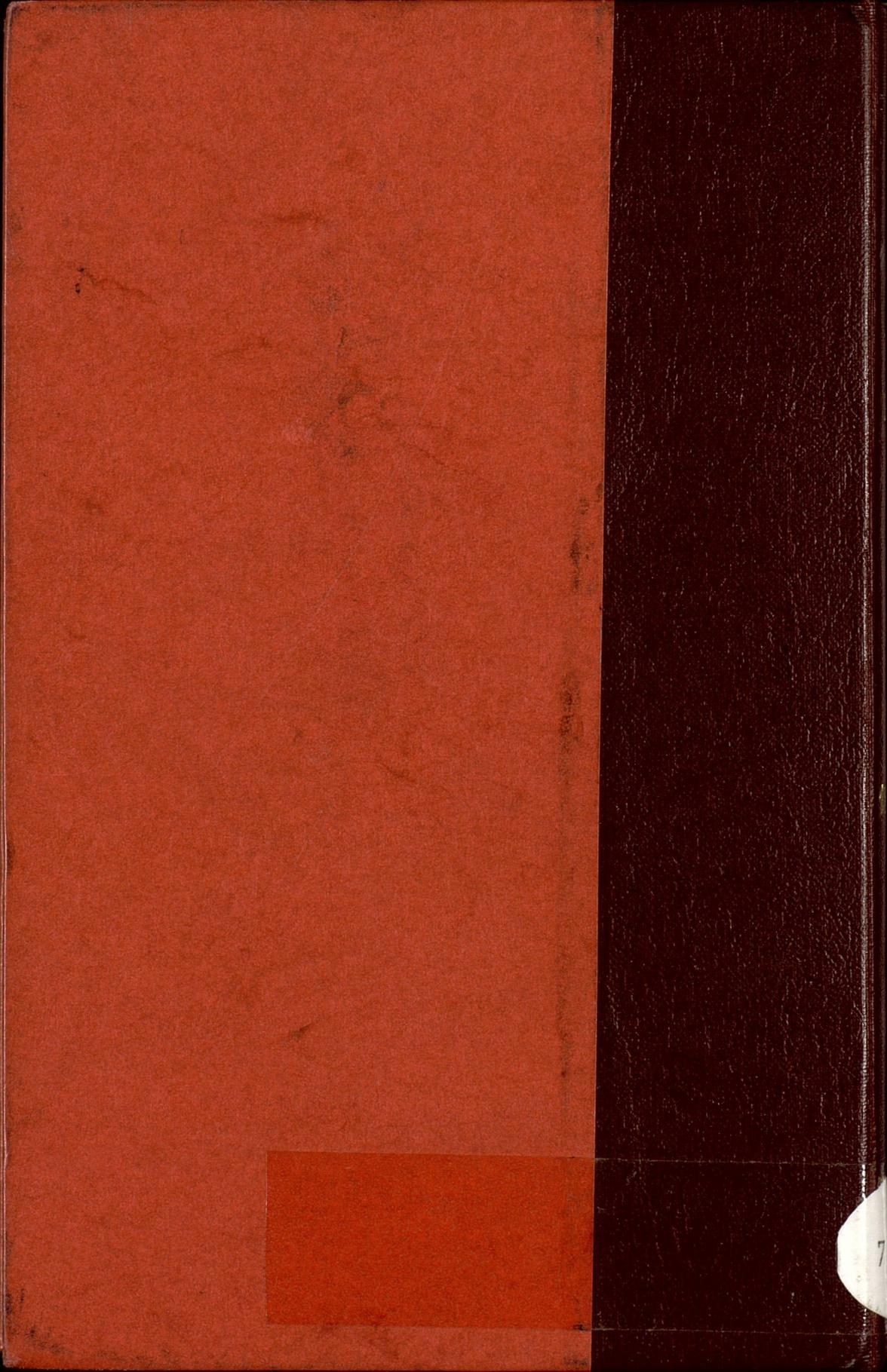
Spécialité d'Impressions de luxe

Journaux, Brochures, Revues, Prix-courants, Catalogues, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES

Imprimés Industriels, Administratifs & Commerciaux

J. Warwick



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.